

Fondazione Diabete To
Museo del diabete
Libri antichi
74/2



MUSEO DEL DIABETE
della Associazione
KAREN BRUNI BÖCHER
Via Beaumont 72 - Tel. 011/4477127
10138 TORINO

B516/2

MÉDECINE

DOMESTIQUE,

OU

TRAITÉ COMPLET

Des moyens de se conserver en santé, de prévenir, ou de guérir les Maladies, par le régime & les remèdes simples.

OUVRAGE utile aux personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde.

Par GUILLAUME BUCHAN, M. D. du College-Royal des Médecins d'Edimbourg.

Valetudo sustentatur notitiâ sui corporis; & observatione quæ res aut prodesse soleant, aut obesse; & continentia in victu omne atque cultu corporis tuendi causâ; & prætermittendis voluptatibus, &c. Cicer. de Offic.

Optimum verò medicamentum est opportunè cibus datus. Cels. de Medic.

Traduit de l'Anglois par J. D. DUPLANIL, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin ordinaire de Son Altesse Royale Monseigneur le Comte d'Artois.

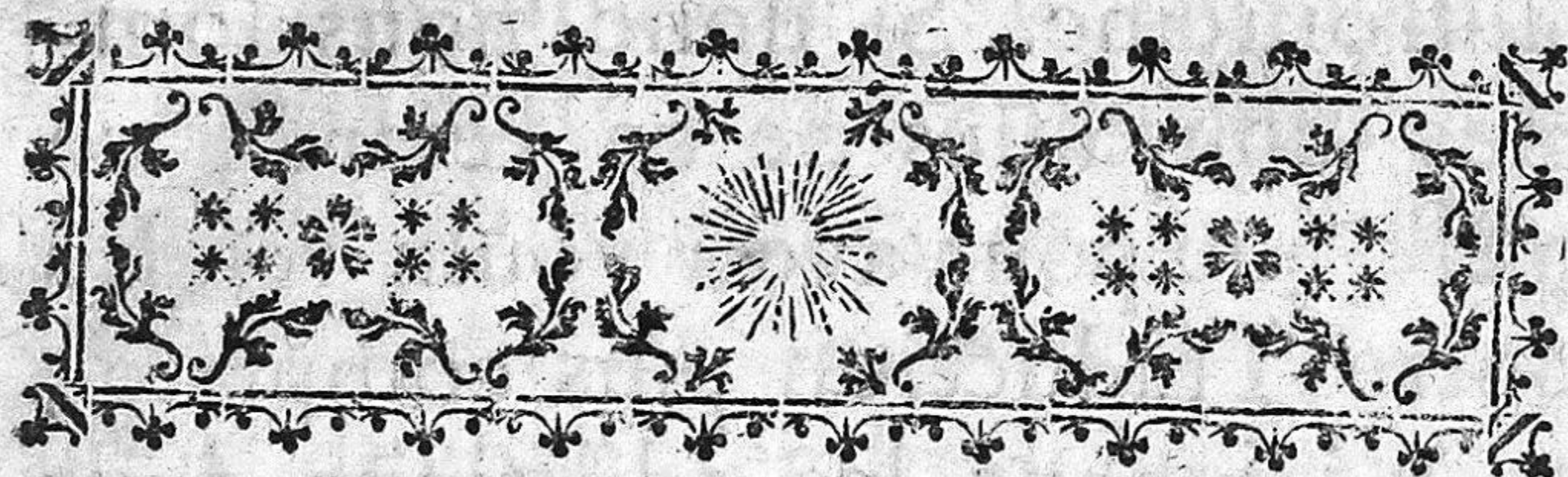
TOME SECOND.



A ÉDIMBOURG, & se trouve A PARIS;

Chez { DESPREZ, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques,
{ DIDOT, jeune, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVI.



AVERTISSEMENT

IMPORTANT

DU TRADUCTEUR.

É N É T R É S de reconnois-
P sance de l'accueil favora-
ble que le Public a daigné
faire à la Traduction de la pre-
miere Partie de la MÉDECINE DO-
MESTIQUE , & infiniment flattés
de l'empressement avec lequel il
en demande la suite, nous nous
reprocherions vivement de n'en
avoir pas publié la seconde Par-
tie plutôt, si cela avoit dépendu
de nous. Mais nous attendions
la quatrieme édition, que M. BU-
CHAN nous avoit promise, en
nous envoyant, l'année derniere,

4 *AVERTISSEMENT*

la troisieme. Si donc nous sommes coupables de ce retard, ce n'est que pour avoir voulu rendre notre Traduction plus complete, en y joignant les additions dont l'Auteur a enrichi sa quatrieme Edition.

C'est pour réparer, en quelque sorte, cette faute involontaire; c'est pour satisfaire aux desirs d'un grand nombre de personnes, que nous nous sommes déterminés à faire paroître d'abord ce second volume, & à publier chacun des volumes suivans, à mesure qu'ils seront imprimés; contre la résolution que nous avions prise, de donner à la fois tout le reste de cet Ouvrage. Nous assurons d'ailleurs le Public, qu'autant qu'il dépendra de nous, il n'y aura d'intervalle, entre ce volume & le troisieme, que le temps nécessaire pour l'impression, & que le quatrieme volume, qui complétera tout l'Ouvrage, succédera de

DU TRADUCTEUR. 5

la même maniere au troisieme.

Après cette justification, qu'exigeoient l'indulgence & les bontés que le Public nous a témoignées, nous devons rendre compte du travail qui nous appartient dans cette seconde Partie.

La nature & l'importance des objets dont il est ici question, nous ont forcés d'entrer dans des détails, beaucoup plus considérables encore que ceux où nous étions entrés dans la premiere. Mais ces détails, que nous avons joints au texte, en forme de notes, ne sont composés que de ce qui ne pouvoit être détaché de la maladie que l'Auteur y traite, sans former un vuide, qui laisseroit quelque chose à désirer. Telles sont, par exemple, les notes, qui assignent plus exactement le siege d'une maladie, ou qui en développent, d'une maniere plus claire, les causes, les *symptomes* & le traitement. Elles sont indiquées, comme dans la

6 AVERTISSEMENT

premiere Partie , par les chiffres arabes , 1 , 2 , 3 , pour les distinguer de celles de l'Auteur , qui le font toujours par les lettres , a , b , &c.

Quant aux notes , qui donnent l'explication des termes de Médecine , avec lesquels le peuple ne peut être familiarisé ; qui détaillent les qualités que doit avoir chaque médicament , pour être bon ; qui donnent la phrase par laquelle on désigne l'espece de la Plante qu'on doit employer ; qui , enfin , donnent la composition de quelques remedes , moins simples que les autres , nous en avons fait une Table , en forme de Dictionnaire , que nous avons renvoyée à la fin de tout l'Ouvrage. De plus , afin de ne pas répéter sans cesse , *voyez ce mot à la Table* , nous avons fait imprimer , en caracteres italiques , les termes qui nous ont paru mériter une explication particulière. Le Lecteur est donc prié ,

DU TRADUCTEUR. 7

une fois pour toutes, de chercher à la Table les termes de Médecine, de Plantes, de Médicaments, &c. qu'il trouvera en caractères itali-ques.

Par cette distribution, il faudra, il est vrai, en lisant les trois premiers volumes, avoir nécessairement sous les yeux le quatrième; ce que nous aurions voulu pouvoir éviter: mais il en seroit résulté un inconvénient beaucoup plus considérable, celui de répéter, dans chaque volume, presque la même Table; les mêmes objets revenant, pour ainsi dire, sans cesse à chaque traitement des différentes maladies.

Mais il faut développer les raisons qui nous ont portés à cette multiplicité de détails. Si le Public y applaudit, nous nous trouverons amplement récompensés de nos peines.

Il s'agit, dans cette seconde Partie, de l'objet essentiel de la

8 *AVERTISSEMENT*

Médecine ; je veux dire , de la *pratique* , de l'*art de guérir les maladies* , sans lequel les autres parties de la Médecine ne font rien ; car elles doivent toutes tendre à cet objet unique. En effet , la connoissance des maladies , de leurs causes , de la nature & des suites de leurs *symptomes* , devient une connoissance absolument stérile , s'il n'en résulte pas la guérison du malade , attaqué de telle , ou telle maladie. Voilà ce qui fait du véritable Médecin & du *Guérisseur* , un homme réellement précieux à la société. L'intention de M. BUCHAN , n'est pas de faire de tous ses Lecteurs , autant de Praticiens , autant de *Guérisseurs* ; on ne peut le supposer : mais son but est , » de mettre tout homme de » bon sens & instruit , au fait des » principes généraux de la Médecine , de manière que chacun , » dans sa position , puisse en retirer tous les avantages que cette

DU TRADUCTEUR. 9

» connoissance est capable de pro-
» curer, & qu'il puisse, en mê-
» me-temps, apprendre à se garan-
» tir des impressions empoison-
» nées de l'ignorance, de la su-
» perstition & du charlatanisme.
(V. T. I, Introd. p. 48.)

Or, pour parvenir à ce but, il falloit commencer par mettre le Lecteur à portée de pouvoir lire cet Ouvrage, sans être arrêté par ces mots, qui sont entendus par les personnes instruites, mais qui sont inintelligibles & barbares pour la multitude, étant presque tous tirés de langues mortes, inconnues au plus grand nombre. C'est ce que nous avons fait, comme on le verra par une partie des articles de la Table. J'avoue que la MÉDECINE DOMESTIQUE jouit de la plus grande réputation en Angleterre, quoique M. BUCHAN ne soit pas entré dans tous ces détails; mais les connoissances, surtout celles de la Médecine, sont,

10 *AVERTISSEMENT*

en général, plus répandues chez la Nation Angloise, qu'elles ne le sont parmi nous. Ce qu'il y a de certain, c'est que quelques efforts que nous ayons faits, pour être clair dans la premiere Partie, nous avons rencontré des personnes qui se sont plaint d'avoir été arrêtées par certains termes de l'Art, qui les ont empêchées de bien entendre plusieurs endroits de l'Ouvrage.

Il falloit ensuite faire connoître les attributs & les qualités extérieures des plantes les plus employées, & des remèdes simples les plus importants. Rien ne nous a paru d'une plus grande conséquence; car, dans le plus grand nombre des cas, le Médecin ne peut guérir, que par les remèdes qu'il emploie; & si ces remèdes n'ont pas les propriétés qu'ils doivent avoir, soit parce qu'ils sont *sophistiqués* ou gâtés, soit parce qu'ils sont mal préparés, tous les

DU TRADUCTEUR. 11

efforts seront superflus. Il arrivera même qu'il perdra souvent un temps précieux, en comptant sur l'effet d'un remède qui, n'agissant pas, comme il étoit en droit de l'espérer, d'après des expériences répétées, ne lui permet plus ensuite de sauver le malade, par les progrès qu'a faits la maladie pendant ce temps-là. Nous pourrions nous étendre beaucoup plus sur ce sujet; mais nous croyons que ce peu de mots suffit; notre intention n'étant que d'en faire sentir l'importance. En effet, c'est un point qui intéresse non-seulement les particuliers, mais encore les Etats & les Gouvernements, qui devroient prescrire des réglemens sévères, pour arrêter le brigandage, les tromperies & le charlatanisme, qui regnent dans tout ce qui regarde les remèdes que l'on vend au Public.

Or cet objet est de trop de conséquence, comme nous venons

12 *AVERTISSEMENT*

de le dire, pour que nous ne tra-
cions pas ici une esquisse néces-
saire de tout ce qui se pratique à
cet égard. On ne pourra s'empê-
cher de frémir, en voyant à quel
point on trompe, de toutes les ma-
nières, sur des marchandises qui
devroient être sacrées; & com-
ment ceux qui en font commerce,
sacrifient la santé, la vie même de
leurs Compatriotes, pour satisfai-
re leur avidité insatiable de ga-
gner.

Nous commencerons cette es-
quisse par une classe de Marchands,
où l'on ne se douteroit pas que la
tromperie se feroit introduite :
mais elle pénètre par-tout; nous
voulons parler des Herboristes. Il
est vrai que ces Marchands ne pe-
chent le plus souvent que par igno-
rance; mais l'ignorance est un cri-
me, lorsqu'il s'agit de la santé &
de la vie des hommes. N'ayant
que des connoissances de tradi-
tion & de routine, les Herboris-

DU TRADUCTEUR. 13

tes ignorent également, & les caracteres distinctifs des plantes, & la maniere de les conserver. Aussi voit-on tous les jours qu'ils les confondent les unes avec les autres; qu'ils rapportent plusieurs genres de plantes sous une seule dénomination, quelque différence qu'elles offrent par leurs vertus; & qu'ils les vendent l'une pour l'autre, lorsque, par le port, elles se ressemblient à peu près. On les voit ne fournir que des plantes mal choisies, mal desséchées, mal conservées, moissies, altérées, putréfiées, &c. Et si, à cette ignorance, ils joignent la mauvaise foi, comme il n'arrive que trop souvent, ils ne s'assortissent que de plantes les plus communes. Trente ou quarante especes, qu'ils achètent à vil prix, sur la parole des Paysans qui les leur apportent, composent tout leur magasin. Ils les donnent tour à tour, quelle que soit celle qu'on

14 AVERTISSEMENT

leur demande. J'ai vu une Garde-malade recevoir de jeunes feuilles de *poirée* pour de la *scabieuse*, & un enfant apporter de la *pimprenelle* pour de la *germadrée*, ou du *petit chêne*. Ces plantes avoient une odeur rebutante de cave, & étoient à moitié pourries. Combien de personnes ont été témoins de ces supercheres, ou de ces bévues préjudiciables ! Combien plus encore en ont été les victimes ! puisque le moindre mal qui puisse en résulter, c'est de dégouter le malade & de le porter, ou à ne pas boire du tout, ou à suppléer, à la boisson prescrite, une autre boisson contraire à sa maladie ; ce qui est également dangereux ; car, dans le premier cas, la maladie, qui n'est pas modérée par un liquide abondant, acquiert des forces dans la proportion des temps qu'elle parcourt ; & , dans le second cas, l'ennemi qu'on lui associe, joignant ses forces à celles

DU TRADUCTEUR. 15

de la maladie, ne la rend que plus dangereuse.

Mais les malades n'ont pas seulement à lutter contre l'ignorance & la mauvaise foi des Herboristes : les Droguistes, soit en gros, soit en détail, leur font encore plus funestes ; parce que les remèdes, objets de leur fraude, devant agir plus à nud, si l'on peut parler ainsi, communiquent immédiatement & subitement au corps qui les reçoit, leurs qualités plus ou moins dangereuses, lorsqu'ils sont corrompus. Voici comme s'explique un Auteur, très-instruit (1) sur le compte des Marchands en gros de Marseille. Ce qu'il en dit doit également s'entendre de tous les autres, même des Hollandois, qui, comme on fait, sont en possession, depuis nombre d'années, de fournir de drogues une partie de l'Europe.

(1) M. GILIBERT, *Traité de l'Anarchie médicale*, &c.

16 AVERTISSEMENT

„ La *frélatation* des drogues ;
„ dit cet Auteur , est la seule scien-
„ ce dont ces Marchands se pi-
„ quent. Il y en a à Marseille qui ,
„ de pere en fils , en font leur uni-
„ que occupation. Toute leur fa-
„ gacité se tourne de ce côté. Ils
„ ont trouvé l'art d'altérer , de
„ contrefaire les drogues étrange-
„ res. Un vaisseau apporte-t-il des
„ marchandises corrompues ; on
„ ne les jette point à la mer pour
„ cela. On les masque , on les tra-
„ vaille , jusqu'à ce que l'altéra-
„ tion ne soit plus sensible. La
„ plupart des drogues sont sup-
„ plées par des remèdes du Pays
„ qui leur ressembtent assez , par
„ les qualités extérieures , pour
„ tromper les plus attentifs. Je me
„ souviendrai toute la vie , ajou-
„ te-t-il , d'une conversation que
„ j'eus avec un célèbre Négociant
„ de Marseille. . . . Vous me de-
„ mandez , me dit-il , un éclair-
„ cissement sur les remèdes étran-

„ gers. Je n'ai rien à vous appren-
„ dre sur leurs vertus ; ainsi je passe
„ directement à ce qui vous in-
„ téresse , & à ce que je peux vous
„ apprendre , c'est-à-dire , à l'é-
„ trange manipulation , que les
„ Marchands emploient pour tous
„ les remedes , avant qu'ils par-
„ viennent jusqu'à vous. J'ai sui-
„ vi cette branche de commerce
„ avec ardeur. Vous savez que
„ c'est une des plus considérables
„ sur nos côtes. Je l'ai abandon-
„ née depuis , frémissant à la vue
„ des maux qu'elle cause au genre
„ humain : mais je l'ai assez étu-
„ diée pour en dévoiler tous les
„ abus.

„ Premièrement, dans les Pays
„ où se trouvent les drogues , les
„ Marchands les falsifient de plu-
„ sieurs manieres. Avides, com-
„ me les nôtres , ils y font entrer
„ des matieres étrangères , pour
„ en augmenter le poids. Peu inf-
„ truits des vraies méthodes de

18 *AVERTISSEMENT*

» faire la collecte, cette opération
» se fait sans art. Ignorant les
» principes de la dessication, ils
» se livrent à une routine aveugle
» & incertaine. Par-là, leurs dro-
» gues, avant d'entrer dans nos
» vaisseaux, sont en partie alté-
» rées : les unes fermentent, d'au-
» tres perdent leurs aromates,
» d'autres se moisissent, &c. l'hu-
» midité de la mer, la négligence
» des Marchands, la compression,
» les emballages, le mélange, tout
» concourt à augmenter les pre-
» mières altérations.

» Dès que ces marchandises
» sont arrivées à Marseille, elles
» sont remises à des Droguistes,
» plus avides encore que ceux qui
» font la première exploitation.
» Ceux-ci ont raffiné l'art de les
» déguiser. Ils substituent des ma-
» tieres étrangères ou torrifiées,
» à celles qui ont pris de mauvai-
» ses qualités. Les drogues les plus
» chères sont les plus maltraitées.

DU TRADUCTEUR. 19

„ L'abus est poussé à un tel point,
„ que certains articles quadru-
„ plent de masse, en sortant de
„ Marseille. On vend, par exem-
„ ple, cent fois plus de *quinqui-*
„ *na*, que l'Amérique n'en peut
„ fournir. On vend cinquante fois
„ plus de *manne*, qu'il n'en arrive
„ à Marseille. Les résines les plus
„ précieuses, les aromates, les
„ bois sont presque tous contre-
„ faits. Pour y parvenir, on ajoute
„ des bois analogues, qui pren-
„ nent un peu d'aromate par le
„ contact; on les peint, on les
„ colore, &c. „

Que doivent donc être les dro-
gues de nos Marchands en dé-
tail, & d'un grand nombre d'A-
pothicaires, puisqu'ils ne tirent
leurs marchandises que de ces
Négociants? Car il est de fait,
que Marseille fournit plus de dro-
gues simples & composées, que
tous les Apothicaires du Royau-
me ensemble. Ne seroit-on pas

20 *AVERTISSEMENT*

tenté de croire que leurs boutiques ne sont que des sources corrompues, où les malades puissent une mort plus ou moins certaine, & où les Médecins trouvent à la fois, & leur honte, & leur infortune ? Mais heureusement, pour l'humanité, que, dans les grandes villes, & sur-tout dans la Capitale, il est des Apothicaires qui, nés avec des talents, & possédant parfaitement les connoissances relatives à leur profession, sont perpétuellement en garde contre la fraude & la mauvaise foi de ceux qui font commerce des drogues étrangères. Ces hommes estimables ne reçoivent que celles qui ont les qualités nécessaires pour être bonnes ; ils n'achètent les remèdes indigènes ou du Pays, que de ceux en qui ils ont mis leur confiance, pour en faire la collecte ; & ils n'emploient les uns & les autres, qu'après les avoir soigneusement examinés.

DU TRADUCTEUR. 21

Uniquement inspirés par le desir d'être utiles, ils sont très-exacts sur les méthodes de triturer, pulvériser, &c. & peser les drogues : ils apportent la plus grande attention à la préparation des remèdes composés ; & la probité leur fait une loi de ne jamais laisser sortir de chez eux un remède, qu'ils ne soient prêts à prendre eux-mêmes, s'ils étoient attaqués de la maladie qui afflige le malade à qui ils l'envoient.

Mais qu'il s'en faut que ce soit là le portrait de tous les Apothicaires ! Pour un ROUELLE, un BAUMÉ, un CADET, un SAGE, un MONTET, &c. &c. dont il rapproche les traits, il y en a mille dont il n'est que la trop juste critique. La plupart, sur-tout les Epiciers-Apothicaires, sans éducation & sans amour du travail, végètent mécaniquement, & ne s'élèvent jamais à aucune connoissance pharmaceutique. Aux dé-

22. *AVERTISSEMENT*

fauts que M. BUCHAN leur reproche dans son Introduction, (T. I, p. 58,) relativement aux ordonnances de médecine, ils joignent encore celui de dédaigner les conseils, lorsqu'ils sont embarrassés. Peu scrupuleux sur les devoirs de leur état, & peu inquiets de la santé des malades, ils préparent les remèdes à leur fantaisie; toutes les *formules* sont pliées à leur routine. C'est en vain qu'on leur conseille une méthode, plutôt qu'une autre; ils suivent toujours celle qui leur est familière, fût-elle inférieure & beaucoup plus mauvaise. Comme ils ignorent les qualités & les attributs extérieurs des plantes, ils se laissent abuser par ceux qui les leur apportent. Quant aux remèdes étrangers, ils n'en connoissent point les vrais caractères, & les Droguistes les trompent facilement. On les voit vendre du *quinquina* frelaté, aussi impunément que le véritable; il

en est de même de tous les autres remèdes.

L'art de préparer les médicaments chimiques leur est parfaitement inconnu; & comme la vanité est la base de leur caractère, ils se gardent bien de s'adresser à ceux de leurs confrères qui sont plus instruits qu'eux; ils tirent toutes leurs préparations des Droguistes en gros, qui, ne travaillant jamais qu'en grand, ne peuvent obtenir que des remèdes mal préparés & dangereux, parce que, quelque habileté qu'on suppose à l'Artiste, il ne peut donner, à une opération en grand, cette attention minutieuse dont dépend le succès, & qui est indispensable lorsqu'il s'agit de la vie des hommes.

Ce fait, qui est de toute vérité, l'est sur-tout pour les médicaments actifs; telles sont les préparations d'*opium*, de *mercure*, d'*antimoine*, &c. dont on voit tous

24 AVERTISSEMENT

les jours les effets varier, relativement à la méthode que l'Artiste a employée pour les préparer. Il est bien étonnant, qu'il me soit permis de le dire, que l'Etat, qui a pris tant de précautions, qui a fait tant de réglemens pour fixer immuablement le titre des métaux précieux, ne se soit jamais occupé des moyens de rendre les remèdes dont nous venons de parler, d'une force toujours égale, pour leurs effets. S'il étoit instruit des ravages qu'occasionne, tous les jours, la méthode arbitraire de préparer, par exemple, le *tartré stibié*, appelé vulgairement l'*émétique*, sans doute qu'on le verroit ordonner que ce médicament fût composé dans tout le Royaume, d'une manière uniforme; qu'il fût même préparé sous les yeux des Magistrats, & en public, par le corps des Apothicaires, comme on prépare la *thériaque*; remède moins important par ses vertus, qu'on retrouve

DU TRADUCTEUR. 25

retrouve dans beaucoup d'autres médicaments, que par l'étalage pompeux & absurde des substances, sans nombre, dont il est composé. On le verroit encore ordonner que ce médicament & ceux qui sont du même genre, comme le *kermès minéral*, le *mercure doux*, &c. ne fussent achetés que dans les laboratoires des Apothicaires; & il feroit des défenses expresses aux Droguistes, aux Epiciers sur-tout, d'en vendre. Nous ne craignons pas d'avancer, que si le *tartre stibié*, ou vulgairement l'*émétique*, ne répond pas toujours aux éloges que beaucoup d'habiles Médecins lui ont donnés; que si, au contraire, on en éprouve souvent des effets meurtriers, il faut en accuser les méthodes différentes de le préparer; méthodes dont le choix dépend de l'idée & de la volonté de chaque Apothicaire.

Nous conviendrons cependant que la négligence des Marchands

26 *AVERTISSEMENT*

y a beaucoup de part. Tant qu'on verra les Droguistes, & un grand nombre d'Apothicaires confier la conduite de leurs boutiques à des apprentifs, à des femmes, à des enfants, à des servantes, &c. on verra les remedes donnés, tantôt l'un pour l'autre, tantôt à trop petite, & plus souvent à trop forte dose. Cependant si quelque chose mérite l'attention du vendeur & doit être pesée avec soin, ce sont, sans contredit, les médicaments, que quelques grains de plus ou de moins peuvent rendre dangereux & mortels. Une Demoiselle fut aux portes de la mort, l'année dernière, pour avoir pris un bouillon rafraîchissant (fait chez un Apothicaire, d'ailleurs connu,) qui lui fit éprouver un vomissement qui dura quarante-huit heures, presque sans interruption. J'ai vu un jeune homme rendre le sang par la bouche & par le nez, pour avoir pris quatre bols, qui devoient être com-

posés de quatre grains de *mercure doux*, &c. Les erreurs qui se commettent tous les jours, à cet égard, sont trop notoires, pour y insister davantage. Il n'est presque personne qui ne puisse rapporter des exemples de malheurs arrivés, pour avoir pris de l'*émétique*, au lieu d'une autre drogue, ou pour l'avoir pris à plus forte dose qu'il n'avoit été prescrit.

L'intérêt & l'avidité portent encore ces Marchands à n'acheter que de mauvaises drogues, qu'ils ont à bas prix, ou à un compte qui leur fait entrevoir un grand bénéfice : ils les portent à supprimer, dans leurs préparations, les drogues qui sont chères ; à ne point renouveler celles qui sont altérées, rancies, moisies, ou qui ont perdu leurs odeurs, leurs aromates, &c. ; à suppléer à celles qui leur manquent, par celles qu'ils s'imaginent propres à remplir les vues du Praticien ; enfin à vendre au cen-

28 *AVERTISSEMENT*

tuple , & à ne pas ménager les pauvres plus que les riches. Leurs boutiques , par - là , deviennent inabordables aux malheureux , qui souvent périssent , faute de remèdes , ou parce que la nécessité les ont forcés d'en prendre de mauvais chez les Epiciers. Mais tirons le rideau sur toutes ces horreurs , sources évidentes , & du peu de progrès qu'a fait jusqu'à présent l'art de guérir , & des maux qu'on lui attribue , parce qu'on n'en connoît pas les causes.

Concluons seulement que les malheurs , sans nombre , qui résultent de la négligence , de la paresse , & sur - tout de l'avidité de cette foule de Marchands , sont de nature à ne pouvoir être extirpés que par l'autorité du Monarque. Il est digne de la sagesse & de l'humanité du jeune Prince bienfaisant qui nous gouverne , d'ordonner que le commerce des plantes , des médicaments simples & composés , en

un mot, de tout ce qui est connu sous le nom de *drogues*, soit entièrement entre les mains des Apothicaires; que ces Artistes soient soumis à des examens, dont la sévérité soit en proportion de l'importance de leur état, & qu'ils soient assujettis à des visites des Membres de la Faculté, beaucoup plus fréquentes qu'elles ne le sont aujourd'hui; & en effet, elles devroient se faire quatre fois l'année, & ce ne seroit pas trop. Que si ces réglemens trouvoient des oppositions, il faudroit au moins que les Herboristes formassent un corps, dont les membres eussent subi des examens sur la Botanique médicinale, & sur l'art de dessécher & de conserver les végétaux; & qu'en outre, ils fussent assujettis à des visites fréquentes des Apothicaires. Enfin il faudroit que les Droguistes en gros eussent fait preuve, entre les mains des Médecins & des Apothicaires, de connoissances sur les

30 *AVERTISSEMENT*

caractères extérieurs des médicaments & sur les méthodes de les conserver ; qu'ils fussent soumis à des visites de Médecins & d'Apothicaires ; que ces derniers assistassent, en présence des Magistrats, au débarquement des marchandises, & fussent autorisés à jeter à la mer toutes les drogues altérées, ou gâtées.

Ces loix seroient le seul moyen de ramener la confiance du Public, de ranimer le courage des Praticiens, & de porter l'art de la Médecine au point où il doit être, pour en tirer les avantages qu'on est en droit d'en attendre. Quant à nous, qui ne pouvons faire que des vœux pour la promulgation de ces loix utiles, nous exhortons nos Lecteurs, à ne jamais se pourvoir de médicaments que chez les Apothicaires, & même que chez les Apothicaires famés pour leur savoir & leur probité. Nous les exhortons de plus à vérifier les plan-

DU TRADUCTEUR. 31

tes & les remèdes simples qu'ils achèteront, sur les descriptions que nous en avons données aux articles de la Table qui les concernent.

Nous avons eu attention, non-seulement de décrire, le plus exactement possible, les caractères externes les plus marqués de chaque médicament, mais encore d'indiquer ceux qui sont susceptibles de falsification, & de donner les moyens de reconnoître cette falsification. Par-là, nous nous flattons, que si le Lecteur veut prendre la peine de la confrontation, il ne sera que rarement victime des tromperies odieuses, que mettent tous les jours en usage, comme nous venons de le faire voir, une grande partie de ceux qui se chargent du débit des secours nécessaires à l'humanité souffrante.

Nous avons porté notre attention plus loin. Nous avons présumé qu'il pourroit se trouver, parmi nos Lecteurs, quelques person-

32 *AVERTISSEMENT*

nes qui, par gout, se seroient occupées de la science agréable de la Botanique. C'est en faveur de l'habitude qu'ils ont de dénommer les plantes en latin, que nous avons transcrit les phrases latines, par lesquelles elles sont désignées chez les plus fameux Auteurs, sur-tout chez Jean & Gaspard BOHIN, chez TOURNEFORT, le Chevalier LINNÉE, &c. Mais pour l'utilité du plus grand nombre, nous avons traduit en françois ces mêmes phrases, & au nom scientifique de chaque plante, nous avons joint constamment le nom vulgaire, à moins que nous n'ayons pu en avoir connoissance.

Il y avoit sans doute un moyen plus sûr de faciliter la vérification des médicaments, sur-tout des plantes, & ce moyen étoit de faire dessiner, graver & colorier celles dont il est parlé dans la MÉDECINE DOMESTIQUE, en réduisant les planches au format de cet

DU TRADUCTEUR. 33

Ouvrage ; nous l'avons bien senti. Mais le prix auquel l'exécution de ce projet auroit fait monter notre Traduction, nous en a éloigné. D'ailleurs il auroit fallu, pour ne rien laisser à desirer à cet égard, traiter également tous les autres remèdes ; ce qui auroit été très-difficile, & même impossible pour quelques-uns, tels que plusieurs especes de *sels*, de *dissolutions*, de *mixtures*, de *teintures*, d'*onguents*, &c. qui, pour la couleur sur-tout, se ressembloient tellement, que leur différence échappe quelquefois aux yeux les plus exercés. Au reste, nous avons déjà un grand nombre de plantes coloriées. M. REGNAULT en a donné un Recueil *in-folio*, sous le nom de, *La Botanique mise à la portée de tout le monde* ; & il paroît actuellement le troisieme Cahier *in-8°* du *Flora Parisiensis*, par M. BULLIARD, proposé par souscription, chez Didot le jeune. Ce dernier Ouvrage nous semble

très-exact pour le dessein & les couleurs : il a, de plus, cet avantage sur le premier, qu'il est sous un format plus portatif & moins couteux. Nous y renvoyons les curieux, & les personnes qui voudront avoir des guides plus certains que de simples descriptions.

Nous avons en outre donné la recette des médicaments composés les plus faciles à préparer. Un grand nombre de ces articles appartiennent à M. BUCHAN, qui les a inférés dans un Appendice, à la suite de son Ouvrage. Nous les avons distingués des nôtres, par ces deux lettres, *M. B.*

Quant aux remèdes très-composés, comme les détails, dans lesquels il faudroit entrer, ne feroient que grossir l'Ouvrage, & que leur préparation est d'ailleurs très-difficile & très-couteuse, nous nous sommes contentés de renvoyer à deux Livres excellents qui en traitent spécialement, c'est-à-

dire, au *Dictionnaire de Chymie* de M. MACQUER, & aux *Eléments de Pharmacie* de M. BAUMÉ.

Telles sont les additions dans lesquelles nous a entraîné le desir de rendre la MÉDECINE DOMESTIQUE plus généralement utile. Nous osons espérer, que pour peu qu'on y apporte d'attention, il est difficile qu'on n'en retire pas quelques avantages. Le peuple y apprendra, au moins, à connoître le pouvoir de la nature dans la guérison des maladies, &, par conséquent, à douter du savoir de ces Charlatans & de ces routiniers hardis, qui ne connoissent d'autres manieres de traiter les malades, qu'en les accablant de remedes; qui saignent, émétiſent, purgent dans toutes les maladies, & dans tous les temps des maladies; qui enfin ne cessent d'agir que lorsque la nature, qui se trouve toujours entre le donneur de remedes & la maladie, a eu assez de forces pour

36 *AVERTISSEMENT*

en triompher ; ou que le malade , épuisé , succombe sous les coups de ces ignorants. Ce doute le conduira nécessairement à ne s'adresser qu'aux Médecins véritablement instruits , dont les principes d'honnêtetés & d'humanité les portent toujours à secourir les pauvres , avec le même zèle & le même empressement que les riches.

Les gens sensés & instruits puiseront d'ailleurs dans la MÉDECINE DOMESTIQUE , des idées claires & précises de la vraie méthode de guérir , & pourront , par-là , apprécier ou rectifier la conduite de ceux en qui ils placent leur confiance.

Toutes les personnes intelligentes & charitables , dans les villes , ou dans les campagnes , qui , par une espèce de vocation naturelle , se font un devoir d'aider de leurs conseils & de leurs bonnes œuvres les pauvres qui les environnent , trouveront , dans cet Ouvrage , un guide sûr & invariable , qui exalte

ra leur inclination à faire le bien, en éloignant d'eux la crainte, qu'ils ont souvent, de faire du mal.

MM. les Curés, Vicaires & autres Ecclésiastiques, qui, par un zele bien estimable, & par pur amour pour leurs ouailles, desirent souvent d'être à portée de donner des secours au corps, comme ils les donnent à l'ame, sentiront que le principal but de cet Ouvrage est de les mettre dans le cas de pouvoir satisfaire leurs vues paternelles. Les connoissances physiques, qu'ils ont acquises dans les études nécessaires à leur éducation, leur feront saisir avec facilité les principes certains qui y sont exposés. Instruits de la meilleure maniere d'élever les enfants, ils veilleront avec plus d'attention à celle que les nourrices, qui sont dans leurs Paroisses, mettent en usage : ils en reconnoîtront plus promptement les abus ; ils en prescriront, avec plus de fermeté, de

38 *AVERTISSEMENT*

plus convenables : & , si ces marâtres sont indociles à la voix de la raison & de l'expérience, ils en avertiront , avec plus de célérité, les peres & meres, qui, le plus souvent, n'apprennent le malheur de leurs enfants, que lorsqu'il n'est plus temps. Pénétrés de douleurs, à la vue des ravages qu'occasionnent la falsification & l'altération des médicaments, ils se conformeront aux vues sages & bienfaitantes du Ministere, en suppliant MM. les Intendants qui sont chargés, par le Gouvernement, de leur faire distribuer, par année, une certaine quantité de remedes, de ne leur en envoyer que dans la proportion du besoin instantané qu'ils en auront, afin que ces drogues ne s'alterent point par le laps de temps, comme il arrive assez souvent, sur-tout à celles qui sont molles & liquides. Aussi-tôt que ces remedes leur seront parvenus, ils les vérifieront sur les descrip-

tions que nous en avons données à la Table; & lorsqu'ils en trouveront de falsifiés ou de corrompus, ils supplieront qu'on leur en envoie de nouveaux; ce qui ne pourra manquer de leur être accordé, d'après les raisons puissantes que leur dicteront leurs lumières & leur zèle. Ils pourront d'ailleurs s'adresser aux Seigneurs & Dames de Paroisses, & aux autres personnes riches ou aisées qui passent, ou toute l'année, ou une partie de l'année à la campagne, & qui, s'ils daignent jeter les yeux sur cet Ouvrage, y puiseront des vérités qui les porteront à saisir, avec empressement, les occasions de signaler la charité, dont ils sont animés envers les pauvres.

Enfin, nous nous flattons que les Chirurgiens, répandus dans les campagnes & dans les petites villes, qui voudront lire la MÉDECINE DOMESTIQUE, avec l'attention qu'elle demande, applau-

40 *AVERTISSEMENT*

diront aux préceptes qu'elle renferme, & en adopteront la pratique, quoique différente, peut-être, de celle qu'ils avoient suivie auparavant. Ils sentiront, pour me servir des propres expressions du célèbre TISSOT, qu'on peut apprendre à tout âge & de tout le monde. Ils ne se feront donc point de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une science qui, à proprement parler, n'est pas la leur, & à l'étude de laquelle ils n'ont jamais pu se livrer d'une manière convenable, sur celles d'un homme qui s'en est uniquement occupé, & qui a eu plusieurs secours, qui leur ont manqué.

Nous terminerons ce que nous avons à dire sur cette seconde Partie, par un Tableau fidele des *Symptomes* respectifs qui caractérisent les maladies générales internes; c'est-à-dire, celles qui, n'ayant aucun siege déterminé, & qui ne

DU TRADUCTEUR. 41

paroissant pas avoir de cause évidente, jettent de l'incertitude sur leur dénomination. De plus, nous y exposerons les *symptomes* qui sont les avant-coureurs des maladies, qui ont bien un siege déterminé, comme celles du *cerveau*, des *poumons*, du *foie*, &c. mais qui demandent plus ou moins de jours pour se déclarer. Car l'expérience a prouvé, & l'on s'en convaincra facilement par la lecture de cet Ouvrage, que les maladies graves ont des jours préparatoires, si l'on peut s'exprimer ainsi, pendant lesquels la nature semble développer tous les *symptomes* principaux qui les constitueront dans la suite de telle ou telle espece. Or ces jours préparatoires, plus ou moins nombreux, relativement à la maladie qui doit survenir, présentent d'autres *symptomes* qui, quoique légers, & paroissant d'abord avoir beaucoup de ressemblance entre eux, sont cependant déjà ca-

42 AVERTISSEMENT

pables d'indiquer, jusqu'à un certain point, de quel genre sera la maladie dont on est menacé. Et comme le succès dans le traitement des maladies, en général, & à plus forte raison dans celui des maladies dangereuses, dépend en grande partie des commencements; que quelquefois même, en s'y prenant dès le début, on parvient à les faire avorter, ou à prévenir les accidents dont elles sont accompagnées; nous avons cru qu'on nous sauroit généralement gré, d'avoir rassemblé, en un petit nombre de pages, les caractères essentiels qui annoncent d'avance telle ou telle maladie, ou qui font qu'elle a tel ou tel nom, lorsqu'elle est déjà déclarée ou avancée: car en cherchant, dans ce Tableau, les *symp- tomes* qui, comparés avec ceux d'un malade attaqué d'une de ces maladies, paroîtront y correspondre le plus exactement, on apprendra le nom de cette maladie; au

DU TRADUCTEUR. 43

moyen de quoi on trouvera facilement dans l'Ouvrage, le traitement qui lui convient; ce qui eût été fort difficile sans ce secours.

On sent que nous ne devons parler dans cet exposé, ni des maladies des organes externes, telles que de l'*ophthalmie* ou *inflammation des yeux*, de l'*esquinancie* ou *inflammation de la gorge*, &c. ni des maladies de la peau, telles que l'*érésipelle*, la *gale*, les *dartres*, &c. parce qu'elles se font assez connoître par la seule inspection, & qu'en cherchant à la Table des Chapitres de chaque volume, leur nom se présentera de lui-même. Nous ne parlerons pas non plus des *rhumes*, des diverses especes de *toux*, des *coliques*, des *cours de ventre*, du *vomissement*, de la *suppression d'urine*, des diverses especes d'*hémorrhagies*, de la *jaunisse*, de l'*hydropisie*, du *rhumatisme*, de la *paralyse*, du *cancer*, &c. ces maladies n'étant point équi-

44 AVERTISSEMENT

voques, & présentant d'abord leurs noms. Quant aux *maladies vénériennes*, à la *rage*, &c. il est impossible de les méconnoître, d'après les causes qui y ont donné lieu; il seroit donc superflu d'entrer dans le détail de leurs *symptomes*. Les maladies des femmes & des enfants seroient plus embarrassantes, si M. BUCHAN ne les avoit renfermées dans deux Chapitres, divisés en paragraphes, ce qui les rend très-faciles à trouver.

Notre objet, par ce Tableau, n'est certainement pas de fomenter la paresse & la négligence; nous avertissons, au contraire, que pour que cet Ouvrage soit bien entendu, & pour qu'on en retire tout le fruit possible, il doit être lu & relu avec une attention toujours également soutenue. Mais, comme il n'appartient qu'à un homme qui s'est occupé, pendant de longues années, de l'histoire des maladies, d'en saisir au premier abord

DU TRADUCTEUR. 45

le caractère & la nature, & que, quelque mémoire qu'on suppose à une personne qui n'a pas fait la principale occupation de la Médecine, on ne peut espérer, malgré les lectures réitérées, qu'elle aura toujours présents à l'esprit les rapports & les différences qu'offrent la plupart des maladies; nous avons pensé que ce Tableau seroit à nos Lecteurs, ce que fut jadis à *Thésée* le fil d'*Ariadne*, qu'il les aideroit à sortir du labyrinthe qu'offre, à tout autre qu'à des gens de l'Art, la foule de maladies auxquelles est exposé le genre humain; & qu'en foulageant en outre leur mémoire, il seroit une espèce d'appas qui les attireroit, & fixeroit, d'une manière plus particulière, leur attention sur des objets de la plus grande importance, puisqu'il ne s'agit pas moins, dans cet Ouvrage, que de les porter à concourir à leur propre conservation.

46 AVERTISSEMENT

Nous suivrons, dans cet exposé, l'ordre des Chapitres.

NB. Les deux premiers Chapitres, qui ne traitent point de maladies proprement dites, mais qui contiennent des généralités sur toutes les maladies & sur les fièvres, doivent servir d'*introduction* à chacun des Chapitres suivants. Nous exhortons donc le Lecteur à les lire conjointement avec celui qui traite de la maladie qu'il veut connoître, & dont il veut suivre le traitement.

T A B L E A U

Des symptomes qui caractérisent & constituent les maladies générales internes, & autres maladies graves.

NOus supposons qu'une personne, qui s'intéresse à un malade, désire savoir le nom de la maladie dont il est attaqué, pour lui donner des preuves de son attachement, ou pour exer-

cer, à son égard, les devoirs satisfaisants de l'humanité, en lui rendant les services, & en lui administrant les secours qui sont en son pouvoir; nous la supposons auprès du malade, l'examinant, l'interrogeant, lui tâtant le *pouls*, &c. comme nous l'avons conseillé, T. II, note 1, p. 6, 7 & 8. Or,

Si le malade commence par éprouver des douleurs à la tête, dans les *lombes*, dans les reins; une lassitude dans tous les membres; un sentiment de froid aux extrémités; des *pendiculations*, des bâillements, accompagnés d'*anxiétés*, de *nausées*, & quelquefois de *vomissement*; si à tous ces *symptomes* succede le frisson, & ensuite un violent tremblement; si bientôt après la peau, auparavant froide & sèche, devient moite; si la sueur qui, dans ces cas, coule abondamment; si les urines qui sont rougeâtres, briquetées, & qui déposent un sédiment de la même couleur, terminent l'accès, cette personne reconnoîtra que cette maladie est une *fièvre intermittente*. Elle consultera donc le Chapitre III, qui lui indiquera le régime & les remèdes qui conviennent à cette espèce de *fièvre*.

Si ces *symptomes*, ou ces accès reviennent tous les jours, elle conclura que

Fievres intermittentes.

Fievre quotidienne.

48 AVERTISSEMENT

c'est une *fièvre intermittente quotidienne* ;
ou simplement une *fièvre quotidienne*.

Fiebre tier-
ce.

Si ces *symptomes* ne reviennent que
de deux jours l'un , ou le troisieme jour ,
elle déclarera que c'est une *fièvre tierce*.

Fiebre
quarte.

S'ils ne reviennent qu'au bout de trois
jours , ou le quatrieme jour , elle saura
que c'est une *fièvre quarte* , & elle trou-
vera dans ce même Chapitre III , le
traitement qu'exigent ces trois especes
de *fièvres intermittentes*.

Fiebre con-
tinue-aiguë,
ou inflam-
matoire.

Si le malade éprouve d'abord un res-
serrement , ou un froid général , bien-
tôt suivi de chaleur , d'un *pouls plein*
& très-fréquent , de douleur de tête ,
de sécheresse & d'ardeur à la peau , de
rougeur dans les yeux ; si son teint est
animé ; s'il y a douleur dans le dos &
dans les reins , avec difficulté de respi-
rer , des *anxiétés* , des envies de vomir ;
s'il se plaint d'une grande soif ; s'il re-
pousse les aliments solides ; s'il ne dort
point ; si la langue , d'abord humectée ,
devient successivement sèche , rude , noi-
re , &c. elle reconnoîtra que cette ma-
ladie s'appelle *fièvre continue-aiguë* , ou
inflammatoire , & elle en trouvera le
traitement Chap. IV.

Pleurésie
vraie.

Si cette personne apprend que la ma-
ladie s'est déclarée par le frisson & le re-
froidissement ,

froidissement, suivis de chaleur, de soif & d'*insomnie*; qu'il soit ensuite survenu une douleur violente & *pungitive* dans l'un des côtés, &, comme il arrive quelquefois, tout le long de l'épine du dos, ou vers le devant de la poitrine, ou vers les épaules; si cette douleur est plus aiguë dans le temps de l'*inspiration*; si le *pouls* est *vîte* & *dur*; si les urines sont hautes en couleur; si le sang se couvre, dans la palette, d'une espèce de *couenne*; si les crachats s'épaississent successivement, & deviennent sanglants, &c.; elle reconnoîtra que c'est une *pleurésie vraie*, & elle lira le Chap. V, §. I.

Si la douleur de côté, dont il a été question dans l'article précédent, est plus à l'extérieur, & se fait sentir principalement dans les *muscles de la poitrine*, elle lira le §. II de ce même Chap. V, qui traite de la *pleurésie fausse*.

Pleurésie
fausse.

Si le malade a une fièvre très-aiguë, accompagnée d'une douleur violente dans la région du *diaphragme*; si cette douleur augmente en toussant, en éternuant, en respirant, en prenant des aliments, en allant à la garde-robe, en urinant, &c.; si la *respiration* est courte; s'il respire du ventre; s'il a le *hæquet*, du *délire*, le *rire sardonien*, qui est

Paraphrénésie.

50 AVERTISSEMENT

une espece de grimace involontaire, &c.; elle nommera cette maladie *paraphrénésie*, ou *inflammation du diaphragme*, & consultera le §. III du même Chap. V.

Fluxion
de poitrine
vraie.

Si le malade a tous les *symptomes* de la *pleurésie vraie*, à l'exception que le *pouls* est plus *mollet*, que les douleurs sont moins aiguës, mais que la *respiration* est plus difficile, & l'oppression de poitrine plus grande, elle saura que cette maladie est une *fluxion de poitrine*, dont elle trouvera le traitement Chap. VI, §. I.

Fausse fluxion
de poitrine.

Si la maladie commence par des *alternatives* de froid & de chaud; si le *pouls* est *petit* & *vite*; si le malade sent un poids sur la poitrine; si la *respiration* est difficile; s'il se plaint par fois de douleurs dans la tête, accompagnées de *vertiges*; si les urines sont pâles, &c.; cette maladie se nomme *fausse fluxion de poitrine*: elle consultera le §. II du même Ch. VI.

Pulmonie.

Si la maladie s'annonce, comme il arrive ordinairement, par une toux sèche, qui souvent continue pendant quelques mois, accompagnée d'envies de vomir; si le malade éprouve plus de chaleur que dans l'état naturel; s'il a des douleurs & de l'oppression dans la poitrine, surtout après avoir fait quelque mouve-

DU TRADUCTEUR. § I

ment ; si les crachats ont un gout salé , & sont souvent mêlés de sang ; si le malade est triste , mélancholique & très-altéré ; si l'appétit est mauvais ; si les crachats prennent ensuite une teinte verdâtre , blanche , ou *sanguinolente* ; si le malade a une *fièvre hectique* , des *sueurs colliquatives* , le *cours de ventre* , & un *flux excessif d'urine* ; s'il ressent une chaleur brûlante dans la paume des mains ; si les joues se couvrent d'un rouge foncé après les repas ; si les doigts s'amincissent , les ongles deviennent convexes , les cheveux tombent ; si enfin il survient un gonflement aux pieds & aux jambes ; si les forces se perdent totalement ; si les yeux se cavent , &c. ; elle reconnoîtra , à tous ces *symptomes* , la *pulmonie* , dont elle lira le traitement Chap. VII , §. I.

Si la maladie a pour avant-coureurs l'abattement , la perte de l'appétit , la foiblesse , les lassitudes après le moindre mouvement , des *insomnies* , des soupirs profonds , le découragement de l'esprit ; si à ces *symptomes* succèdent un *pouls petit & fréquent* , la sécheresse de la langue , sans que le malade soit considérablement altéré ; s'il éprouve tour à tour de petits froids & de petites chaleurs , qui se manifestent par la rougeur du vi-

Fiebre lente , ou nerveuse.

52 A V E R T I S S E M E N T

sage; si bientôt il se plaint de *vertiges*; de douleurs de tête, de *nausées* & d'en-
vies de vomir; si le *pouls* est *vîte* & quel-
quefois *intermittent*, les urines pâles,
ressemblantes à de la biere éventée; si
le malade respire difficilement; s'il a du
délire, &c.; on conclura qu'il est attaqué
d'une *fièvre lente* ou *nerveuse*, & on trou-
vera, Chap. VIII, la maniere de traiter
cette maladie.

Fievre pu-
tride, mali-
gne ou pour-
prée.

Si le malade éprouve, plusieurs jours
avant la maladie, une foiblesse marquée,
des lassitudes spontanées, sans aucune
cause apparente; s'il est abattu; s'il sou-
pire; s'il perd courage; si quelques jours
après il se frappe de la crainte de la
mort; s'il a des *nausées*; s'il vomit de
la *bile*; s'il a un violent mal de tête, ac-
compagné de *pulsations*, ou de battement
dans les *arteres tempérales*; si les yeux
paroissent rouges, enflammés; s'il y sent
de la douleur jusques dans le fond des
orbites; s'il éprouve un bourdonnement
dans les oreilles; si la *respiration* est la-
borieuse, & souvent interrompue par
des soupirs; s'il se plaint de douleurs à
la région de l'estomac, dans le dos &
dans les reins; si la langue, d'abord blan-
che, devient noire, gercée, &c.; si les
dents se couvrent d'une croute noire; si

le malade rend quelquefois des vers par haut & par bas ; s'il frissonne ; s'il tremble ; s'il salive ; si le sang , sorti de la veine , paroît dissous , ou n'avoir que très-peu d'adhésion , & se putréfie promptement ; si les *déjections* , toujours très-fétides , sont , tantôt verdâtres , tantôt noires , ou rougeâtres ; si la peau se couvre de taches *pourprées* , livides , brunes , noires ; si le malade a des *hémorrhagies* par les yeux , par le nez , par la bouche , &c. ; on ne doutera pas que cette maladie ne soit une *fièvre putride , maligne ,* ou *pourprée* , & on consultera le Ch. IX.

Si la maladie s'annonce par un frisson léger , suivi de chaleur , de foiblesse & de soupirs ; si le *pouls* est *petit & fréquent* , accompagné de difficulté de respirer , d'*anxiétés* , d'oppression dans la poitrine , d'agitation , de délire ; si la langue est blanche ; si les mains tremblent , quoiqu'elles soient quelquefois brûlantes ; si , chez une femme en couche , le lait change de route , & que les autres évacuations se suppriment ; si le malade éprouve sur la peau une démangeaison , des douleurs , semblables à celles qu'occasionneroient des piquures d'épingles ; s'il se manifeste de petites *pustules* innombrables , rouges ou blanches , ac-

Fievre miliaire.

54 AVERTISSEMENT

compagnées de la diminution des *symp-
tomes* précédents, d'une sueur, qui a
une odeur de *putridité* particulière, &
du retour des évacuations supprimées,
&c.; cette maladie se nomme *fièvre mi-
liaire*, & on en cherchera le traitement
au Chap. X.

Fievre ré-
mittente.

Si le malade commence par éprouver
des bâillements, des *pendiculations*, des
douleurs à la tête, des *vertiges* & des al-
ternatives de froid & de chaud; s'il res-
sent une douleur à la région de l'esto-
mac, accompagnée, quelquefois, d'un
gonflement; si la langue est blanche; si
la peau & les yeux paroissent jaunes; si
le malade vomit de la *bile*; si le *pouls*,
qui est rarement *plein*, est quelquefois
un peu *dur*; s'il y a, ou *constipation*
excessive, ou *cours de ventre* considéra-
ble; si tous ces *symptomes* ont des *ré-
missions* marquées, c'est - à - dire, des
temps où ils sont infiniment moins vio-
lents, sans pourtant disparoître entière-
ment; si le retour de leur violence a des
heures, ou des jours *périodiques*, à peu
près comme les *accès* des *fièvres intermit-
tentes*, &c.; on nomme cette maladie *fie-
vre rémittente*, & on trouvera, Chap.
XI, le traitement qui lui convient.

Petite vé-
role.

Si un enfant, ou un adulte devient

DU TRADUCTEUR. 55

triste, indifférent, de gai qu'il étoit, ou qu'il soit gai, de triste qu'il étoit auparavant; s'il est assoupi, altéré, n'ayant point d'appétit pour les aliments solides; s'il se plaint de lassitudes; s'il sue, pour peu qu'il fasse de mouvement; si ce mal-aise dure deux, ou trois jours, & que le troisieme, ou le quatrieme il soit suivi d'alternatives de froid & de chaud, d'abord légères, mais qui prennent bientôt de l'intensité, & qui sont bientôt accompagnées de douleurs dans les reins & à la tête, de vomissements, ou au moins d'envies de vomir; si le *pouls* est *vîte*, la peau brûlante; si le malade ne dort pas; si, quand il est assoupi, il éprouve une espece de frissonnement, suivi d'un tressaillement soudain, *symptome* ordinaire de l'*éruption* prochaine; & si le malade, étant un enfant très-jeune, est attaqué de *convulsions*, &c.; on pressentira qu'il va être attaqué de la *petite vérole*, dont les boutons commencent à paroître ordinairement le quatrieme jour; on verra, Chap. XII, comment on doit traiter ce prélude, ainsi que la suite de cette maladie.

Si le malade a des alternatives de froid & de chaud, accompagnées de mal-aise & de manque d'appétit; si la lan-

Rougeole.

56 AVERTISSEMENT

gue est blanche, mais, pour l'ordinaire; humectée; si le malade a une petite *roux* sèche & *breve*, qui cependant ne se déclare quelquefois qu'après l'*éruption*; s'il se sent la tête pesante; si les yeux sont enflammés, & d'une sensibilité extrême, de sorte qu'ils ne puissent être exposés à la lumière sans souffrir; si le malade a un écoulement de larmes très-âcres, & de sérosités par les narines; s'il a des douleurs dans la poitrine; si, comme il arrive quelquefois, il vomit, ou s'il a un *cours de ventre*; si le malade, étant enfant, rend des *selles verdâtres*; s'il se plaint d'une démangeaison à la peau, s'il est inquiet, chagrin; s'il saigne du nez, &c.; on s'attendra à une *rougeole*, dont l'*éruption* paroît vers le quatrième jour; on consultera le Chap. XIII, §. I.

Fievre scarlatine.

Si la maladie commence par des alternatives de froid & de chaud, sans un mal-aise considérable; si la peau se couvre de taches rouges plus larges, plus foncées & moins uniformes que dans la *rougeole*; si ces taches durent deux ou trois jours, & disparoissent ensuite; si, après qu'elles sont passées, la *surpeau* ou l'*épiderme* pele & tombe en écailles, cette maladie s'appelle *fievre scarlatine bénigne*.

Mais si, ayant commencé par le froid, le frisson, un abattement, un mal-aise universel & une grande oppression de poitrine, il a succédé une chaleur excessive, des *nausées*, le *vomissement*, &c. si le *pouls* est *fréquent*, mais *petit* & *enfoncé*; si la *respiration* est précipitée, difficile; si la peau est brulante, sans être absolument sèche; si la langue est humectée & blanche; si enfin l'*éruption* ne procure aucun soulagement, &c.; elle s'appelle *fièvre scarlatine maligne, putride*, &c. On trouvera le traitement de ces deux especes de *fièvre scarlatine*, Chap. XIII, §. II.

Si aux *symptomes* de la *fièvre continue- aiguë inflammatoire*, ou si à ceux des *fièvres intermittentes*, même à ceux de la *fièvre rémittente*, se joint une *évacuation* copieuse de *bile* par haut & par bas, &c.; on nomme cette maladie *fièvre bilieuse*, pour laquelle on consultera le §. III du même Chapitre XIII.

Si la maladie s'annonce par des douleurs à la tête, une rougeur dans les yeux & sur le visage, un sommeil interrompu ou totalement perdu; une grande sécheresse à la peau; la constipation, la rétention d'urine, un petit écoulement de sang par les narines, un bourdonnement

Fievre bilieuse.

Phrénésie, ou inflammation du cerveau.

58 AVERTISSEMENT

dans les oreilles & une irritabilité extrême dans le *système nerveux*; si à tous ces *symptomes*, se joignent ceux de la *fièvre inflammatoire*, ou *continue-aiguë* très-grave; si le *pouls* est *foible*, *irrégulier*, *tremblottant*, & d'autres fois *dur* & *ferré*; si l'*ouïe* est très-délicate, de manière que le malade entende avec une subtilité singulière, *symptome* qui n'est pas de longue durée; si le battement des *arteres* du cou & des *tempes* est très-sensible; si la langue est noire & sèche, sans soif & avec répugnance pour la boisson; si l'esprit du malade n'est occupé que des objets qui l'avoient frappé immédiatement avant sa maladie; si, plongé dans le plus profond silence, il paroît s'éveiller tout-à-coup & devenir furieux; si le *délire* est continuel, de manière que tantôt le malade se jette hors du lit, que tantôt il crie, il chante, il pleure, & que ses questions soient sans suite, ainsi que ses réponses; si ses yeux jouissent d'une mobilité singulière; si ses mains tremblent, &c.; si les urines sont supprimées ou blanches, &c.; cette maladie s'appelle *phrénésie* ou *inflammation du cerveau*. On en trouvera le traitement, Chapitre XV.

Inflamma-

Si le malade a une douleur fixe & une

chaleur brulante dans la région de l'estomac ; s'il a des insomnies , des *anxiétés* ; si le *pouls* est *petit* , *fréquent* & *dur* ; s'il vomit ou éprouve des *nausées* & des maux de cœur ; s'il a une soif excessive ; s'il respire difficilement ; s'il a des sueurs froides , & quelquefois des *convulsions* & des foiblesses ; si l'estomac est gonflé & paroît dur au toucher ; s'il éprouve un sentiment douloureux , toutes les fois qu'il prend de la boisson ou des aliments , sur-tout si ces boissons ou ces aliments sont trop chauds ou trop froids , &c. ; cette maladie est une *inflammation de l'estomac* , dont on trouvera le traitement Chapitre XIX, §. I.

tion de l'estomac.

Si , à des *symptomes* à peu près semblables à ceux que nous venons de décrire , pour la maladie précédente , se joint une douleur plus fixe & plus aiguë , située vers le *nombril* ; si le *vomissement* est plus violent , si même le malade vomit les *matieres fécales* , &c. ; on appelle cette maladie *inflammation de bas-ventre* , *passion iliaque* , *miséréré* , &c. il faut consulter le §. II du même Chap. XIX.

Inflammation de bas-ventre , passion iliaque , miséréré , &c.

Si le malade sent une douleur aiguë dans la région des reins , accompagnée de peu de fièvre , d'engourdissement ou de douleur sourde dans la cuisse du côté

Inflammation des reins , colique néphrétique.

60 *AVERTISSEMENT*

affecté ; si l'urine , qui est d'abord claire , devient ensuite rouge , & dans le plus fort de la maladie pâle , sortant avec difficulté & en très-petite quantité à la fois ; s'il souffre beaucoup quand il veut marcher ou se tenir droit ; s'il se couche plus aisément sur le côté affecté que sur l'autre ; s'il a des envies de vomir ; s'il vomit pendant l'accès , qui dure quelques heures , quelquefois un ou deux jours , & qui se termine par l'écoulement des urines ou la sortie de la pierre , &c. ; cette maladie se nomme *inflammation des reins* ou *colique néphrétique*. On en trouvera le traitement , Chap. XIX, §. III.

Inflam-
tion de la
vessie.

Si le malade ressent une douleur très-aiguë dans la partie inférieure du ventre ; s'il éprouve une difficulté d'uriner , accompagnée d'un peu de fièvre , d'envies continuelles d'aller à la garde-robe & de rendre les urines , &c. ; on appelle cette maladie *inflammation de la vessie* , dont il est traité , §. V de ce même Chap. XIX.

Inflamma-
tion du foie.

Si le malade éprouve une tension douloureuse au côté droit , sous les *fausses côtes* , accompagnée d'un peu de fièvre , d'un sentiment de pesanteur dans cette partie , d'une difficulté de respirer , de dégoût pour les aliments , d'une soif ardente , &c. si les yeux & la peau du ma-

DU TRADUCTEUR. 61

malade ont une teinte jaune ou pâle, cette maladie est une *inflammation du foie*, qui, lorsque c'est la partie convexe de ce viscere qui est affectée, présente une douleur plus aiguë, un *pouls* plus *vîte*, & occasionne souvent une *toux* sèche, le *hoquet*, &c.; on en trouvera le traitement, §. VI du même Chap. XIX.

Si le malade éprouve d'abord une chaleur brulante dans l'estomac & dans les *intestins*, des rapports aigres, des vents, des douleurs d'*entrailles*; si ces *symptomes* sont suivis de vomissements excessifs & d'une évacuation abondante par bas, de *bile* verte, jaune & noirâtre, accompagnée de tension dans l'estomac & de *tranchées* dans le ventre; si le malade éprouve une soif ardente; si le *pouls* est très-*vîte*, *inégal*; si le malade ressent une douleur très-aiguë vers le *nombril*; si ensuite le *pouls* baisse & souvent au point de devenir presque imperceptible; si les extrémités deviennent froides; si une sueur froide se répand sur tout le corps; si l'urine se supprime; si le malade a des *palpitations de cœur*, un *hoquet* violent, des foiblesses, des *convulsions*, &c.; il est attaqué de la maladie appelée *cholera morbus*, ou vulgairement *trouffe-galant*. Consultez le Chap. XX, §. I.

Cholera morbus, ou trouffe-galant.

62 AVERTISSEMENT

Diabetes,
ou évacua-
tion excessi-
ve d'urine.

Si le malade rend plus d'urine qu'il ne prend de liquide ; si ses urines sont claires , pâles , douceâtres , d'une odeur plus ou moins agréable ; s'il a une soif ardente & continuelle , accompagnée d'un peu de fièvre ; si la bouche est sèche ; s'il rend sans cesse des crachats écumeux ; si les forces tombent , que l'appétit se perde , que l'embonpoint disparaisse , de sorte que le malade n'ait bientôt plus que la peau & les os ; s'il éprouve de la chaleur dans les *intestins* , dans les *lombes* ; si les *bourses* & les *pieds* s'enflent , &c. ; cette maladie s'appelle *diabetes* ou *évacuation excessive d'urine*. Consultez le Chap. XXI, §. I.

Incontinence d'urine.

Si les urines coulent involontairement & goutte à goutte , sans excéder la quantité ordinaire , & sans que le malade éprouve d'ailleurs de grandes incommodités , &c. ; on donne à cette maladie le nom d'*incontinence d'urine*. Voyez le même Chap. XXI, § I, art. I.

Gravelle.

Si le malade a des douleurs dans les *lombes* & des maux de cœur ; s'il vomit , s'il pisse le sang , comme il arrive quelquefois , &c. ; ces *symptomes* annoncent la *gravelle* ou de petites *pierres* , qui sont fixées dans les *reins*. Mais si ces *symptomes* augmentent d'intensité ; si les dou-

leurs gagnent les parties voisines de la *vessie* ; si la jambe & la cuisse du côté affecté sont engourdies ; si les *testicules* remontent ; si les urines se suppriment, &c. ; ils annoncent que les petites pierres sont sorties des reins, & qu'elles sont engagées dans les *uréteres*.

Si le malade éprouve des douleurs en urinant, avant & après avoir uriné ; si l'urine ne sort que goutte à goutte ; si d'autres fois elle s'arrête subitement, dans l'instant qu'elle sort à plein canal ; si le malade ressent une douleur aiguë dans le col de la *vessie*, après avoir fait du mouvement, sur-tout après avoir été à cheval ou en carrosse sur un chemin raboteux ; si les urines déposent un *sédiment* blanc, épais, abondant, de mauvaise odeur, *muqueux*, &c. ; si le malade éprouve un chatouillement aux parties génitales, qui l'oblige d'y porter sans cesse les mains ; s'il a des envies d'aller à la selle dans le même instant qu'il urine ; s'il urine plus facilement étant couché que debout ; si en rendant les dernières gouttes d'urine, il ressent une douleur aiguë, suivie d'un mouvement convulsif, &c. ; il est attaqué de la *Pierre*. Consultez le Chap. XXI, §. III, pour cette maladie & la précédente.

64 AVERTISSEMENT

Dysenterie. Si la maladie s'annonce par un *cours de ventre*, accompagné de douleurs violentes dans les intestins, par des envies perpétuelles d'aller à la garde-robe, & qu'il rende du sang, en plus ou moins grande quantité dans les *selles*; si la maladie s'annonce par le frisson, par une *prostration de forces*, un *pouls petit*, une soif ardente & des envies de vomir; si la langue devient sèche, baveuse & gercée; s'il se forme des *aphthes* dans la bouche; si, comme il arrive quelquefois, le malade a des *vomissements* énormes, & d'autres fois la peau couverte de taches *pourprées*; s'il survient le *hoquet*, des *convulsions* & autres *symptomes* de *fièvres putrides malignes*, &c.; si les *selles* sont d'abord grasses & écumeuses; si bientôt elles sont striées de sang; & qu'enfin elles ressemblent à du sang pur, mêlé de petits filaments qui ressemblent à des raclures de chair; si le malade rend quelquefois des *vers*, soit par haut, soit par bas; si en allant à la *selle*, il sent un poids vers le fondement, comme si tous les *intestins* vouloient sortir au-dehors, &c.; il faut en conclure qu'il a la *dysenterie*, & consulter le Chap. XXII, §. VII.

Lienterie. Si, à une partie des *symptomes*, décrits

DU TRADUCTEUR. 65

article précédent, se joignent un dégoût extrême, ou une forte de faim canine, l'accablement, la foiblesse, une urine plus ou moins bourbeuse & en petite quantité; si les selles, au lieu d'être sanglantes, ne sont composées que d'aliments peu changés ou qui n'ont point éprouvé de *digestion* sensible, &c.; cette maladie est celle qu'on appelle *lienterie*.

Et si une partie des mêmes *symptomes* de la *dysenterie*, sont accompagnés de dégoût, de rapports aigres, de soif, de douleurs, que le malade rapporte aux *lombes*, & souvent de *fièvre*; si les urines sont troubles & peu abondantes; si enfin les *selles*, au lieu d'être comme dans la *dysenterie* & la *lienterie*, sont blanchâtres, grisâtres, *chyleuses*, ce qui annonce que les aliments ont subi une première digestion, &c.; on appelle cette maladie *passion* ou *flux cœliaque*, qu'il faut lire, ainsi que la *lienterie*, Chap. XXII, §. VIII.

Si le malade a le visage tantôt pâle, & tantôt d'un rouge marqué; s'il éprouve une démangeaison dans les narines, (*symptome* cependant assez équivoque, sur-tout chez les enfants qui se frottent le nez, dans toutes les maladies qu'ils éprouvent;) si, quand le malade est cou-

Flux cœliaque.

Vers:

66 AVERTISSEMENT

ché, il grince des dents; si la levre supérieure se gonfle; si l'appétit est quelquefois mauvais & d'autres fois vorace; si le malade a le *cours de ventre*, l'haleine aigre, fétide, le ventre dur, gonflé, une soif ardente; si les urines sont écumeuses, & quelquefois d'une couleur blanchâtre; s'il a des *tranchées*, des douleurs de *colique*, une *salivation* involontaire, sur-tout pendant le sommeil, des douleurs fréquentes de côté, avec une *roux* sèche, un *pouls inégal*, des *palpitations de cœur*, des défaillances, des sueurs froides, des accès d'*épilepsie*; s'il éprouve un chatouillement ou un déchirement dans la gorge, ou qu'il lui semble sentir un corps mobile qui remonte de l'estomac vers le gosier, &c.; il a des *vers*. On consultera le Chap. XXIV.

Goutte.

Si le malade éprouve des *indigestions*; s'il est abattu; s'il rend des *vents*; s'il a des maux de tête, des foiblesses & des vomissements; s'il se plaint de lassitudes, de *prostration de forces*; s'il ressent une douleur dans les *lombes*; s'il lui semble sentir des *vents* ou de l'eau froide qui courent le long de la cuisse, &c.; tous ces *symptomes* annoncent qu'un accès de *goutte* est sur le point de se manifester; & si l'on n'y remédie point,

un ou deux jours avant que l'accès se déclare, l'appétit augmente d'une manière très-sensible, le malade sent de légères douleurs en urinant, & tous les *symptomes* que nous avons décrits, au commencement de cet article, augmentent d'intensité. Consultez le Chapitre XXVII.

Si le malade a des lassitudes extraordinaires, même au sortir du lit, une pesanteur dans la poitrine, une difficulté de respirer, sur-tout après le mouvement; s'il a les gencives gonflées, violettes, saignantes au moindre frottement, l'haleine fétide, de fréquents *saignements* de nez, une espèce de craquement, qu'on entend de temps à autre dans les articulations, une difficulté à marcher; si quelquefois les jambes se gonflent; si d'autres fois elles maigrissent; s'il se manifeste des taches livides, jaunes, violettes, noires, sur les jambes & quelquefois sur les bras, &c.; tous ces *symptomes* annoncent un vice scorbutique, qui donnera lieu aux plus grands accidents, si l'on ne s'oppose pas de bonne heure à son accroissement: car s'il survient au malade la pourriture des gencives & des dents, des *hémorrhagies* ou des effusions de sang de différentes parties du corps,

Scorbut.

68 AVERTISSEMENT

des *ulceres* opiniâtres, des douleurs dans tout le corps, sur-tout dans la poitrine, des *éruptions* seches, écailleuses, &c.; il a le *scorbut* confirmé, qui se termine souvent par une *fièvre hectique*, par une *dysenterie*, une *diarrhée*, une *hydropisie*, une *paralyse*, ou par la *gangrene* de quelques-uns des *intestins*. Lisez le Chapitre XXVIII, §. I.

Ecouelles. Si le malade commence par avoir les glandes de dessous le menton & de derriere les oreilles engorgées; si ces glandes durcissent; si elles augmentent en nombre & en grosseur, jusqu'à ce qu'enfin elles forment une large *tumeur* dure, qui reste quelquefois un temps très-considérable avant qu'elle ne s'ouvre; si lorsqu'elle est ouverte, elle distille une *sanie* claire ou une humeur aqueuse; si on apperçoit de ces mêmes duretés sous les *aisselles*, dans les *aines*, sur les pieds, les mains, la poitrine, &c.; si le ventre est dur; si on y sent les mêmes duretés par l'engorgement des glandes du *mésentere*, du *foie*, de la *rate*, &c.; si le nez & la levre supérieure sont gonflés, sur-tout chez les enfants, qui sont d'ailleurs plus sujets à cette maladie, &c.; on en conclura qu'il a les *écrouelles*, & l'on consultera le Chapitre XXVIII, §. II.

Si le malade a la *respiration* laborieuse & précipitée, accompagnée, pour l'ordinaire, d'un certain bruit qui tient du sifflement; *respiration*, qui est quelquefois si pénible, que le malade est obligé de se tenir dans une posture droite, autrement il feroit en danger de suffoquer; si cette difficulté de respirer prend, en général, après que le malade a été exposé à un vent froid d'est, ou à un air épais & chargé, ou après avoir été mouillé, ou enfin après être resté long-temps dans un lieu humide, ce malade est *asthmaticque*; & s'il éprouve des lassitudes, des insomnies; s'il a de l'enrouement, de la *toux*; s'il rend des *vents* par haut, accompagnés d'un sentiment de pesanteur sur la poitrine, d'une grande difficulté de respirer, &c.; ces *symptomes* annoncent l'approche de l'accès, qui se déclare par une chaleur, de la fièvre, des douleurs de tête, des maux de cœur, des envies de vomir, une grande oppression de poitrine, des *palpitations de cœur*, un *pouls foible*, & quelquefois *intermittent*, des larmes involontaires, des *vomissements bilieux*, &c.; lisez le Chap. XXIX.

Asthme

Si quelqu'un a des éblouissements, des douleurs de tête, des *vertiges*, il doit craindre l'*apoplexie*, qui se déclare

Apoplexie

70 *AVERTISSEMENT*

par la perte de la mémoire, l'assoupissement, un bourdonnement dans les oreilles, l'*incube*, des larmes involontaires, & une *respiration* laborieuse, *symptomes* qui sont suivis de la perte subite du sentiment & du mouvement, de sorte que le malade passeroit pour mort, si le cœur & les poumons ne continuoient d'agir; si le malade a le teint fleuri, le visage plein & gonflé, les *veines* & les *arteres*, sur-tout celles du cou & des tempes gorgées de sang, le *pouls* fort & dur, les yeux saillants & fixes; si la *respiration* est difficile, & s'exécute avec une forte de bruit; si les urines & les excréments sortent involontairement; si quelquefois le malade vomit, &c., il est attaqué de l'*apoplexie sanguine*. Mais si le *pouls* est moins plein, moins fort; si le teint du malade, au lieu d'être animé, est pâle & livide, le malade a une *apoplexie séreuse*. Voyez le Chap. XXX, §. I & II.

Cardialgie,
soda, ou fer
chaud.

Si le malade éprouve une sensation de chaleur brulante & une douleur très-violente vers l'orifice supérieur de l'estomac, accompagnées quelquefois d'*anxiétés*, de *nausées* & de *vomissements*, &c.; il a la maladie appelée *cardialgie*, *soda*, ou *fer chaud*. Lisez le Chap. XXXI, §. III.

Vapours,

Si le malade éprouve une distension

ou un gonflement dans l'estomac & dans les *intestins*, causés par des *vents*; si l'appétit & les *digestions* sont habituellement mauvais, quoiqu'il arrive quelquefois que l'appétit soit insatiable & les *digestions* très-promptes; si les aliments aigrissent dans l'estomac; si le malade vomit des eaux claires, des *phlegmes* épais ou une liqueur noirâtre semblable à du *marc de café*; s'il éprouve souvent des douleurs cruelles vers le *nombril*, accompagnées de *vents* ou de murmures dans les *intestins*; si le ventre est quelquefois relâché, mais plus souvent resserré, ce qui occasionne des *vents*, des malaises, &c.; si l'urine est quelquefois en petite quantité, & d'autres fois abondante & très-claire; si le malade éprouve un serrement dans la *poitrine*, des difficultés de respirer, des *palpitations de cœur*, quelquefois des bouffées soudaines de chaleur dans plusieurs parties du corps, & d'autres fois un sentiment de froid, semblable à celui qu'occasionneroit de l'eau froide versée sur ces parties; s'il a des douleurs dans le dos, dans le ventre, ressemblantes à celles causées par la *gravelle*; si le *pouls*, très-irrégulier, est, tantôt plus lent que de coutume, & tantôt plus

ou maladies
de nerfs, ou
maladies
nerveuses

72 *AVERTISSEMENT*

vîte ; si le malade a des bâillements, le *hoquer*, des soupirs fréquents ; s'il se sent suffoquer comme par un poids ou une boule qui remonteroit de bas en haut, & presseroit la *poitrine* ; s'il rit & pleure tour à tour ; si le sommeil est interrompu par le *cochemare* ou l'*incube* ; si, à mesure que la maladie fait des progrès, le malade éprouve des maux de tête, des crampes, des douleurs fixes dans différentes parties du corps ; si les yeux s'obscurcissent ; s'ils sont souvent douloureux ; si les oreilles bourdonnent, si l'*ouïe* s'affoiblit, si enfin toutes les fonctions animales sont viciées ; si le malade a l'ame troublée ; s'il est précipité dans des agitations affreuses, s'il est inquiet, s'il s'épouvante à la moindre occasion ; s'il est triste, s'il se met facilement en colere, s'il est méfiant, &c. ; s'il se plait dans les idées les plus bisarres ; s'il a les fantaisies les plus extravagantes ; si la mémoire se perd, ainsi que la raison ; si le malade a une peur constante de la mort ; s'il est chagrin, impatient, courant sans cesse d'un Médecin à un autre Médecin, &c. ; il a les tristes & affligeantes maladies nommées *vapeurs*, ou *maladies de nerfs*. Consultez le Chapitre XXXII.

Si

Si une personne est peureuse, de mau- Mélancolie.
 vaïse humeur, querelleuse, exigeante,
 s'impatientant pour le moindre sujet,
 quelquefois avare, d'autres fois prodi-
 gue; si elle a le ventre ordinairement
 resserré; si les urines sont claires & en
 petite quantité; si elle a l'estomac & les
intestins gonflés de vents, le teint pâle,
 le pouls petit & foible, les fonctions de
 l'ame tellement altérées, qu'elle s'ima-
 gine souvent être morte, ou changée en
 quelque autre animal; si elle s'imagine
 d'autres fois que son corps est métamor-
 phosé en verre ou en d'autres substances
 aussi fragiles, de sorte qu'elle n'ose faire
 le moindre mouvement, de crainte de
 le mettre en pieces, &c.; elle a une des
maladies nerveuses, appelée *mélancolie*.
 Consultez le même Chap. XXXII, §. I.

Si le malade a des lassitudes extraor- Epilepsie,
 dinaires, des douleurs à la tête, des haut-mal,
 pesanteurs, des éblouissements, accom- ou mal ca-
 pagnés de bourdonnement dans les oreil- duc.
 les, des foiblesses dans la vue, des pal-
 pitations de cœur, des *insomnies*, de la
 difficulté de respirer, des vents dans les
intestins, &c.; si les urines sont copieu-
 ses, mais claires; si le malade est pâle;
 si les extrémités sont froides; s'il éprou-
 ve souvent une sensation semblable à

celle qu'occasionneroit un air froid qui monteroit des pieds à la tête, &c. ; on doit conclure qu'il a des dispositions à l'épilepsie ; & si ces *symptomes* ont un certain degré d'intensité, ils annoncent que l'accès est sur le point d'éclater. Cet accès se manifeste par les *symptomes* suivants : les yeux tournent, le malade gesticule, il écume de la bouche ; les bras, les jambes se tordent ; les pouces se courbent & se rapprochent du creux de la main ; la semence, l'urine, les *selles* sortent souvent involontairement ; il est absolument privé de ses sens & de sa raison, &c. ; après l'accès, le malade reprend peu à peu connoissance, il se plaint d'une espece d'engourdissement, de lassitudes, de douleurs de tête, il n'a aucun souvenir de ce qui lui est arrivé pendant l'accès, &c. ; lisez le même Chap. XXXII, §. III.

Cochemare,
ou incube.

Si le malade, pendant la nuit, s' imagine éprouver une oppression considérable, ou sentir un poids énorme sur la poitrine & sur l'estomac, dont il ne peut se débarrasser ; s'il gémit tout en dormant ; si quelquefois il crie tout haut, quoique souvent il fasse de vains efforts pour parler ; si tantôt il s' imagine être engagé dans un combat, & que la

crainte de la mort le portant à vouloir fuir, il se sente arrêté; si d'autres fois il croit être dans une maison qui brule, ou sur le point de tomber dans une riviere, & que la crainte de bruler ou de se noyer l'éveille subitement, &c.; il a la maladie nerveuse, appelée *cochemare* ou *incube*. Consultez le même Chapitre XXXII, §. VII.

Si la malade, car cette maladie est particuliere aux femmes, tombe dans des accès fréquents de foiblesse ou de *syncope*; si dans cet état elle perd connoissance, & que la *respiration* soit si foible, qu'elle est à peine sensible; si elle est sujette à de violentes *convulsions*; si ces accès sont précédés, tantôt par le froid des extrémités, par des *pendiculations*, des bâillements, une *prostration de forces*, l'oppression, les *anxiétés*, &c.; & tantôt par un sentiment semblable à celui que causeroit une boule qui rouleroit dans le *bas-ventre*, & qui monteroit vers l'*estomac*, où elle occasionne un gonflement, des maux de cœur, & quelquefois le *vomissement*, &c.; ensuite vers la gorge, où elle cause une espece de suffocation, à laquelle succedent une *respiration* précipitée, des *palpitations de cœur*, des *vertiges*, l'affoiblissement

Affections
hystériques.

76 *AVERTISSEMENT*

de la vue, la perte de l'ouïe, & des *mouvements convulsifs* dans les extrémités & dans d'autres parties du corps, &c.; elle est attaquée de la maladie nerveuse, appelée *affections ou passions hystériques*. Lisez le même Chap. XXXII, §. XI.

Affections
hypocondriaques.

Si le malade éprouve à peu près les mêmes *symptomes* que ceux qui caractérisent les *affections hystériques*, mais dans un degré moins violent, & généralement plus opiniâtre, &c.; il a la maladie nerveuse, nommée *affections hypocondriaques*. Consultez le même Chapitre XXXII, §. XII.

Empoison-
nements.

Si une personne quelconque, d'ailleurs dans la plus parfaite santé, se trouve éprouver tout-à-coup, après avoir mangé, une chaleur brulante dans l'*estomac* & dans les *intestins*, accompagnée d'une douleur des plus aiguës, d'une soif des plus ardentes & d'envies de vomir; si la langue & le gosier sont secs & rudes; & si, n'y apportant pas promptement du secours, le malade tombe dans des *anxiétés* excessives; s'il a le *hoquet*, des *syncopes*; si les extrémités deviennent froides; si enfin à tous ces *symptomes*, succèdent des vomissements de matière noire, des *selles* fétides, la *gangrene* dans l'*estomac* & dans les *intestins*,

&c. ; il faut en conclure qu'elle a pris un *poison minéral*, tel que l'*arsenic*, le *sublimé corrosif* à forte dose, &c. ; il faut aussi-tôt consulter le Chap. XXXV, §. I.

Si, outre la chaleur brûlante & les douleurs vives de l'*estomac* & des *intestins*, cette personne éprouve encore des *vertiges* à un certain degré, & souvent une espèce de stupidité & de folie, &c. ; elle a été empoisonnée avec des *végétaux vénéneux*. Consultez le même Chapitre XXXV, §. II.

Les empoisonnements occasionnés par la morsure des animaux enragés, par la piquure de la *vipere* & des insectes vénéneux, ont des causes trop évidentes, pour craindre qu'on se trompe sur la nature de leurs effets ; nous croyons donc devoir nous dispenser d'en décrire les *symptomes*, qu'on trouvera, au reste, même Chapitre XXXV, §. III, art. I, II & III.



ÉTAT des poids dont M. BUCHAN se sert dans cet Ouvrage, comparés avec ceux qui sont en usage à Paris.

LEs choses précieuses se pèsent, en Angleterre, avec une livre, que les Anglois appellent la livre *Troy*. C'est celle dont se servent les Apothicaires. Ils la divisent en *onces*, en *gros* ou *drachmes*, en *scrupules* & en *grains*. La livre contient 12 *onces*; l'once 8 *gros*; le gros 3 *scrupules*, & le scrupule 20 *grains*. Ces grains sont plus pesants que ceux de notre poids de marc, dans le rapport de 128 à 105. Ainsi

Le grain Anglois pèse 1 grain & vingt-trois cent cinquième de grain de France, ou poids de marc.

Le scrupule Anglois pèse 24 grains & huit vingt-unième de grain de France, ou poids de marc.

Le gros Anglois pèse 73 grains & un septième de grain de France, ou 1 gros 1 grain & un septième de grain poids de marc.

L'once *Troy* pèse 585 grains & un septième de grain de France, ou 8 gros 2

79

grains & un septieme de *grain* poids de marc.

La *livre Troy* pese 7021 *grains* & cinq septieme de *grain* de France, ou 12 *onces* 1 *gros* 37 *grains* & cinq septieme de *grain* poids de marc.

La *livre Troy* ne pesant que 12 *onces* 1 *gros* 37 *grains* & cinq septieme de *grain* poids de marc, pendant que la *livre* de France, ou poids de marc, pese 16 *onces*, il s'ensuit que la *livre Troy* est plus légère que la nôtre, dans le rapport de 16 à 21.

L'*once Troy*, au contraire, pesant 8 *gros* 9 *grains* & un septieme de *grain* poids de marc, pendant que l'*once* de France, ou poids de marc, ne pese que 8 *gros*, il s'ensuit que l'*once Troy* est plus pesante que notre *once*, dans le rapport de 64 à 63.

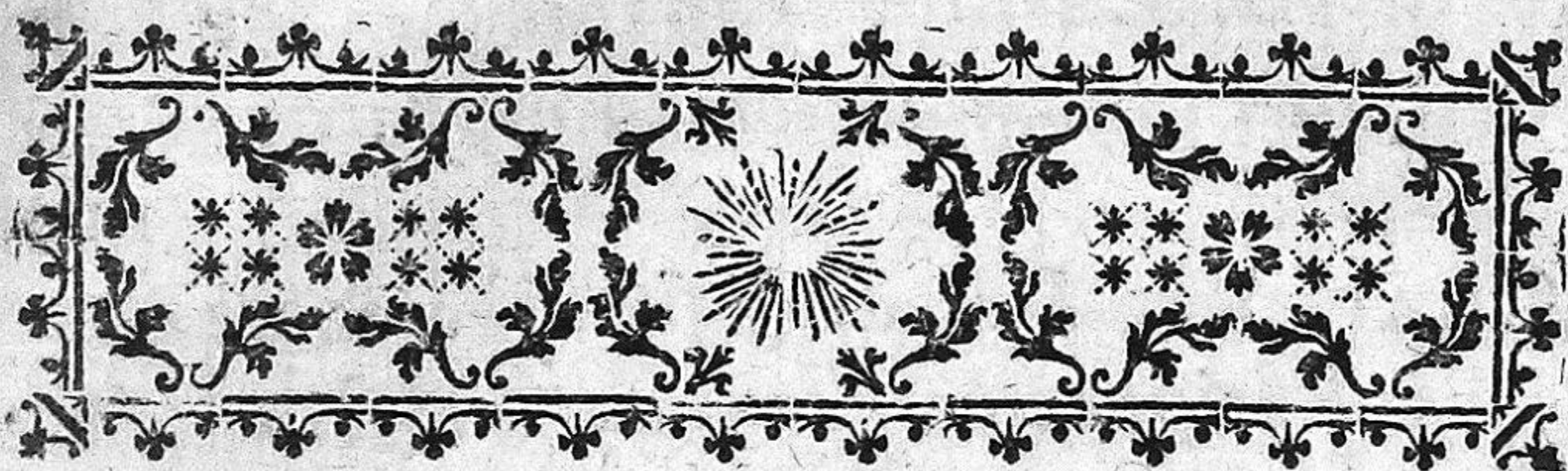
Rien n'est plus aisé que de réduire ces poids à ceux qui sont d'usage, dans le lieu qu'on habite : il ne s'agit que de partir du moindre de ces poids, c'est-à-dire, du *grain*, dont nous avons donné la proportion avec celui de France, ou du poids de marc. Nous aurions bien voulu en éviter la peine au Lecteur ;

mais il auroit fallu nous mettre au fait de toutes les variétés bisarres & abusives des poids usités, non-seulement dans chaque Province, mais encore dans chaque Ville, Bourg, &c. de France; & nous avouons que ce travail nous a autant effrayé par son étendue, qu'il nous a découragé par son peu d'utilité.

Mais nous avons eu soin de réduire les mesures d'Angleterre à celles de Paris. Ainsi, toutes les fois qu'il sera question, dans cet Ouvrage, de pinte, chopine, demi-setier, verre, cuiller à bouche, cuiller à café, il n'y aura pas de réduction à faire; il suffit de savoir, que

La pinte de Paris	} contient {	2 liv. de liquide.
La chopine		1 livre.
Le demi-setier		demi l. ou 8 onces.
Le poïçon ou le verre		4 onces.
La cuiller à bouche ordinaire		demi-once.
La cuiller à café		Le tiers de la cuiller à bouche, ou un gros & demi à peu près.





TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce second Volume.

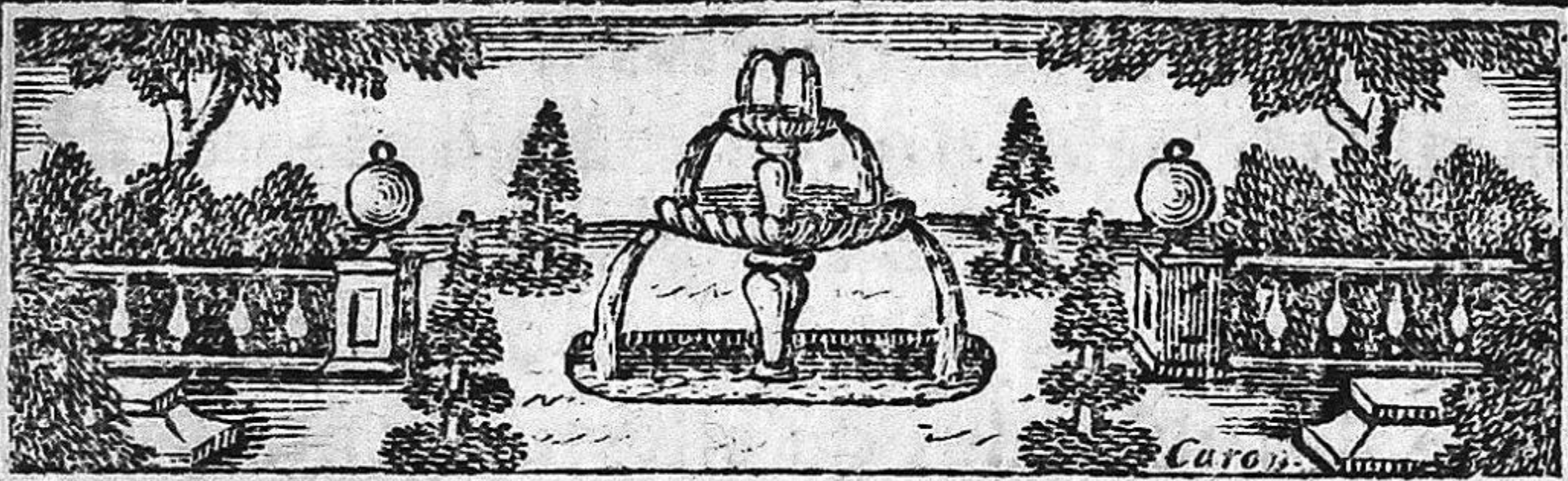
CHAPITRE PREMIER. <i>Observations générales sur la connoissance & la cure des maladies,</i>	page 1
CHAP. II. <i>Des Fievres en général,</i>	14
CHAP. III. <i>Des Fievres intermittentes,</i>	36
CHAP. IV. <i>De la Fievre continue-aiguë,</i>	64
CHAP. V. <i>De la Pleurésie vraie, de la Pleurésie fausse, de la Paraphrénésie,</i>	88
§. I. <i>De la Pleurésie vraie, ou de l'inflammation de la plevre, ou de l'inflammation de poitrine, ibid.</i>	
§. II. <i>De la fausse Pleurésie, ou de la Pleurésie batarde,</i>	109

§. III. De la Paraphrénésie, ou de l'inflammation du diaphragme,	110
CHAP. VI. Des diverses especes de Péripleumonies, ou d'inflammations des poulmons,	112
§. I. De la Péripleumonie vraie, ou de la Fluxion de poitrine,	ibid.
§. II. De la Péripleumonie fausse, ou batarde,	121
CHAP. VII. Des diverses especes de Pulmonies,	124
§. I. De la Pulmonie, ou Phthisie, proprement dite,	ibid.
§. II. De la Pulmonie nerveuse, ou consommation,	155
§. III. De la Pulmonie symptomatique,	158
CHAP. VIII. De la Fievre lente, ou nerveuse,	162
CHAP. IX. De la Fievre maligne, putride, ou pourprée,	178
CHAP. X. De la Fievre Miliare,	203
CHAP. XI. De la Fievre Rémittente,	215
CHAP. XII. De la petite Vérole & de l'Inoculation,	225
§. I. De la petite Vérole,	ibid.
§. II. De l'Inoculation,	258
CHAP. XIII. De la Rougeole, de la	

DES CHAPITRES.	83
<i>Fievre Scarlatine & de la Fievre Bilieuse,</i>	298
§. I. <i>De la Rougeole,</i>	ibid.
§. II. <i>De la Fievre Scarlatine,</i>	309
§. III. <i>De la Fievre Bilieuse,</i>	312
CHAP. XIV. <i>De l'Erésipelle, ou du Feu Saint-Antoine,</i>	314
CHAP. XV. <i>De la Phrénésie, ou de l'inflammation du cerveau,</i>	328
CHAP. XVI. <i>De l'Ophthalmie, ou de l'inflammation des yeux,</i>	338
CHAP. XVII. <i>Des diverses especes d'Esquinancies, ou d'inflammations de la gorge,</i>	349
§. I. <i>De l'Esquinancie bénigne,</i>	ibid.
§. II. <i>De l'Esquinancie maligne, ou des maux de gorge gangréneux & avec ulceres,</i>	364
CHAP. XVIII. <i>Des Rhumes, de la Toux & de la Coqueluche,</i>	372
§. I. <i>Des Rhumes,</i>	ibid.
§. II. <i>Des diverses especes de Toux,</i>	380
ART. I. <i>De la Toux de poitrine,</i>	ibid.
ART. II. <i>De la Toux d'estomac,</i>	385
ART. III. <i>De la Toux nerveuse,</i>	387
ART. IV. <i>De la Toux symptomatique,</i>	ibid.
§. III. <i>De la Coqueluche,</i>	390
CHAP. XIX. <i>De l'inflammation de</i>	

<i>l'estomac, & des viscères du bas-ventre,</i>	398
§. I. <i>De l'inflammation de l'estomac,</i>	ibid.
§. II. <i>De l'inflammation des intestins, ou du bas-ventre,</i>	404
§. III. <i>Des diverses espèces de Coliques,</i>	415
ART. I. <i>De la Colique flatueuse, ou venteuse,</i>	416
ART. II. <i>De la Colique bilieuse,</i>	420
ART. III. <i>De la Colique hystérique,</i>	422
ART. IV. <i>De la Colique nerveuse,</i>	424
§. IV. <i>De l'Inflammation des reins, ou de la Colique néphrétique,</i>	428
§. V. <i>De l'Inflammation de la vessie,</i>	434
§. VI. <i>De l'Inflammation du foie,</i>	436

Fin de la Table du Tome second.



MÉDECINE DOMESTIQUE.

SECONDE PARTIE.

Des Maladies.

CHAPITRE PREMIER.

Observations générales sur la connoissance & la cure des Maladies.



A connoissance des Maladies ne dépend point autant des principes théoriques, que quelques personnes se l'imaginent; elle n'est que le résultat de l'observation & de l'expérience. En servant

Tome II.

A

les malades, en observant leurs Maladies, on peut parvenir à un degré de connoissance assez complet, & sur la nature de leurs *symptomes*, & sur l'usage des remèdes qu'elles exigent. Aussi les Gardes intelligentes, & les personnes qui sont sans cesse autour des malades, connoissent-elles souvent mieux les Maladies que ceux qui ont étudié pour être Médecin. Cependant nous ne prétendons en aucune manière, insinuer que l'étude de la Médecine soit inutile : il n'est pas permis de douter de son importance ; mais elle ne pourra jamais suppléer à l'observation & à l'expérience.

Toute Maladie peut être considérée comme un assemblage de symptômes, & doit être reconnue par ceux qu'elle nous offre constamment, de la manière la plus frappante. Au lieu donc de ranger les Maladies par classes, selon la méthode systématique, il est bien plus dans le plan d'un Ouvrage de la nature de celui-ci, de donner la description claire & exacte de chaque Maladie en particulier, à mesure qu'elle se présente ; cependant en ayant soin de rapporter les circonstances dans lesquelles certains symptômes d'une Maladie ont de la ressemblance avec ceux d'une autre, &

Observations générales.

3

de décrire en même-temps les symptomes particuliers & caractéristiques, par lesquels cette Maladie peut être distinguée de toute autre. Si l'on donne à ces objets l'attention qu'ils méritent, on trouvera que la connoissance des Maladies n'est pas aussi difficile à acquérir, qu'on est porté à le croire au premier coup d'œil.

Nous observerons d'abord qu'il est de la dernière importance d'être très-attentif à l'âge, au sexe, à la constitution, au caractère du malade. Cette attention servira singulièrement pour découvrir la nature de la maladie, & conséquemment le traitement qui lui convient.

Dans l'enfance, les fibres sont lâches & foibles, les nerfs sont extrêmement irritables, les fluides sont très-subtils : dans l'âge avancé, au contraire, les fibres sont roides, les nerfs presque insensibles, & la plupart des vaisseaux sont obstrués. Ces particularités & d'autres semblables, rendent les maladies des enfants & des vieillards très-différentes; elles exigent en conséquence une méthode différente de les traiter.

Les femmes sont sujettes à beaucoup de maladies qui n'affligent pas les hommes. De plus, le genre nerveux étant

★ MÉDECINE DOMESTIQUE.

chez elles beaucoup plus irritable que chez les hommes, leurs Maladies demandent à être traitées avec plus de précautions. Les femmes d'ailleurs sont moins capables de supporter de grandes évacuations, & tout remède irritant ne peut leur être administré qu'avec circonspection.

La différence des constitutions rend non-seulement les individus susceptibles de maladies qui leur sont particulières, mais encore elle requiert de la variété dans la manière de les traiter. Une personne délicate, dont les nerfs sont foibles, & qui vit ordinairement renfermée, ne peut être traitée, quelque maladie qu'elle ait, précisément de la même manière que celle qui est forte, robuste, & qui est sans cesse exposée au grand air.

De même le caractère doit être consulté avec le plus grand soin, dans le traitement des Maladies. Un caractère craintif, inquiet, ou impatient, produit des Maladies, & les aggrave. C'est en vain qu'on donne des remèdes au corps pour guérir les Maladies de l'esprit. Quand l'ame est affectée, le meilleur moyen est de flatter les passions, d'éloigner de l'esprit les pensées affligeantes, & de tenir le malade dans un état aussi tranquille

Observations générales. §

& aussi agréable qu'il est possible.

On doit aussi avoir attention au lieu que le malade habite, à l'air qu'il respire, à son régime, à ses occupations, &c. Ceux qui demeurent dans des lieux bas, marécageux sont sujets à beaucoup de Maladies inconnues aux habitants des montagnes; ceux qui respirent l'air impur des Villes, en ont de même beaucoup qui sont absolument étrangères aux heureux habitants des Campagnes. Les personnes qui se nourrissent d'aliments grossiers, qui se livrent à la boisson de liqueurs fortes, sont sujettes à des Maladies qui n'affectent point celles qui sont sobres & tempérantes, &c.

Nous avons déjà fait observer que les diverses occupations, les manières différentes de vivre des hommes, les disposent à des Maladies qui leur sont particulières. Il est donc nécessaire de questionner le malade sur ces différents points importants; on découvrira par-là non-seulement le vrai caractère de la Maladie, mais encore la manière de se conduire dans son traitement. Il seroit de la dernière imprudence de traiter les journaliers & les hommes sédentaires de la même manière, même en les

6 MÉDECINE DOMESTIQUE.

supposant attaqués de la même Maladie.

Il est encore important de chercher à connoître si la Maladie est *constitutionnelle*, ou *accidentelle*; depuis quel temps elle dure; si elle procede d'un changement considérable & subit dans le régime, dans la conduite, &c. Il faut, de plus, s'assurer de l'état du ventre & des autres évacuations; de la maniere dont s'exécutent les *fonctions vitales & animales*, telles que la *respiration*, la *digestion*, &c.

Enfin il faut demander au malade quelles sont les Maladies auxquelles il a été le plus sujet, & quels sont les remèdes qui lui ont été les plus salutaires. Il faut même lui demander quelle espece de médicaments lui est le moins désagréable, s'il a une forte aversion pour quelques-uns en particulier, &c. (1)

(1) Voici la maniere à peu près dont, d'après M. TISSOT, on peut faire ces questions :

Etes-vous sujet à la Maladie dont vous êtes attaqué? Vos pere & mere y ont-ils été exposés? L'avez-vous gagnée de quelqu'un? La personne de qui vous l'avez gagnée, n'avoit-elle pas quelqu'autre Maladie, ou évidente, ou secrete? Jouisiez-vous auparavant d'une bonne santé? Quel genre de vie menez-vous habituellement? Quelles sont vos occupations? Votre Maladie

Observations générales. 7

Nous avons également fait remarquer que la *diète* seule peut répondre à la plu-

n'est-elle pas la suite de quelque excès dans le boire, dans le manger ? Comment vous a-t-elle pris ? Depuis quel temps dure-t-elle ? Avez-vous des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins ? Avez-vous la langue sèche ? Etes-vous altéré ? Avez-vous un mauvais gout à la bouche ? Vous sentez-vous du dégoût, des envies de vomir ? Allez-vous du ventre ? y allez-vous souvent ? Comment sont les selles ? Urinez-vous ? Comment sont les urines ? changent-elles souvent ? Avez-vous des sueurs ? Toussiez-vous ? Crachez-vous ? Respirez-vous facilement ? Dormez-vous ? Comment passent les bouillons, les tisanes ? &c. &c.

Si c'est une femme, on lui demande de plus :

Avez-vous vos regles ? Sont-elles passées ? Depuis quand ? Les attendez-vous ? Dans combien de jours ? Sont-elles régulières, abondantes ? Combien vous durent-elles ? Etes-vous mariée ? veuve ? Etes-vous enceinte ? De combien ? Y a-t-il long-temps que vous êtes accouchée ? Nourrissez-vous ? N'êtes-vous pas sujette aux fleurs blanches ? Avez-vous perdu ? y a-t-il long-temps ?

Si c'est un enfant, on demande :

Quel est très-exactement son âge ? Combien il a de dents ? S'il souffre pour les mettre ? S'il n'est point noué ? S'il n'a pas de descente ? S'il a eu la petite vérole ? S'il rend des vers ? S'il a le ventre gros ? Si le sommeil est tranquille ?

Ces questions, quelque multipliées qu'elles soient, ne sont pas encore suffisantes pour avoir une connoissance exacte de l'état du malade. Il faut s'approcher de lui, examiner sa physionomie, sur-tout ses yeux ; considérer sa langue, sa respiration ; palper le ventre ; regarder les selles, les urines, les crachats ; savoir quelle

8 MÉDECINE DOMESTIQUE.

part des indications dans la cure des Maladies. La diete est donc le premier objet auquel il faille avoir attention. Ceux qui n'en savent pas davantage, s'imaginent que tout ce qui porte le nom de *médicament* est doué de quelque pouvoir surnaturel, de quelque charme secret. Ils croient que dès que le malade s'est suffisamment gorgé de *remedes*, il doit se bien porter. Cette erreur a les suites les plus funestes. Elle fait qu'on n'a de confiance que dans les *drogues*, & qu'on néglige les ressources que l'on a dans les mains : de plus, elle décourage & porte à abandonner un malade quand on voit qu'on n'est pas à portée d'avoir des *remedes*. (1)

Ils sont certainement très-utiles quand ils sont indiqués ; & s'ils sont ad-

odeur ont la sueur, la transpiration, &c. parce qu'en général la maladie est d'autant plus grave, que l'aspect de tous ces objets & que l'odeur qu'exhale le malade, s'écartent davantage de l'état naturel.

Nous aurons soin d'assigner la valeur de chacun de ces signes à mesure que les maladies nous les présenteront.

(1) Voyez T. I, n. 1, p. 171, dans laquelle nous définissons les mots *Diete*, *Régime*, *Aliment* & *Remede*. Il est de la plus grande importance, pour suivre notre Auteur, que l'on ait une idée juste & vraie de ces termes.

ministres avec prudence, ils font alors beaucoup de bien; mais quand on leur fait tenir lieu de tout, qu'on les ordonne au hasard, ce qui n'arrive que trop souvent, ils peuvent faire beaucoup de mal. Nous désirerions donc qu'au lieu de s'attacher à la recherche de remèdes secrets, l'on portât son attention sur ce qui concerne le *régime*, avec lequel on est plus familier: au moins l'on n'auroit pas à craindre qu'il devînt nuisible.

Toutes les Maladies affoiblissent les puissances digestives. La diete doit donc, dans toutes les Maladies, être légère & de facile digestion (1). Un homme qui

(1) Cette vérité est générale pour toutes les Maladies *aiguës*; mais elle admet quelques exceptions pour les Maladies *chroniques*. Il en est de ces dernières dans lesquelles le malade est obligé de manger beaucoup & souvent. Nous verrons qu'une partie des Maladies *nerveuses*, & les Maladies qui sont dues à une *bile* surabondante, sont dans ce cas.

M. GALLATIN, mon ami, jeune Médecin du plus grand mérite, & digne, à tous égards, de la confiance d'un des plus célèbres Praticiens de l'Europe, m'a communiqué, à cette occasion, l'observation suivante. J'ai connu, m'a-t-il dit, un homme âgé de 74 ans, d'un tempérament sec & bilieux, qui étoit obligé de manger toutes les nuits. Cette incommodité étoit produite par

auroit la jambe cassée , ne feroit pas plus imprudent de vouloir se promener, qu'un homme , qui auroit la fièvre , de vouloir manger les mêmes aliments , & dans la même quantité , que celui qui est en parfaite santé. L'abstinence seule guérira même souvent une fièvre , sur-tout quand elle est occasionnée par des excès dans le boire & dans le manger.

Dans toutes les fièvres accompagnées d'inflammation , comme dans la *pleurésie* , la *péritneumonie* , &c. le *grau* léger , le *petit lait* , les *infusions de plantes* , de *racines mucilagineuses* , &c. sont non-seulement capables de nourrir le malade , mais encore ils sont les meilleurs remèdes que l'on puisse leur administrer.

Dans les fièvres *lentes* , *nerveuses* , *putrides* , &c. qui ne sont point accompagnées d'inflammation , qui exigent que les forces du malade soient soutenues par des *cordiaux* , on remplira toujours mieux l'intention de la nature , en prescrivant une diète nourrissante , des

une *bile* très-âcre , qui , lorsqu'il étoit couché horizontalement , couloit dans l'estomac. On le délivroit de cette faim , par l'usage d'une tisane faite avec le *miel* & la *crème de tartre*.

vins généreux, qu'en ordonnant la plupart des autres remèdes connus jusqu'ici.

La diète ne mérite pas moins notre attention dans les Maladies *chroniques* que dans les Maladies *aiguës*. Les personnes attaquées de vents, de foiblesse dans les nerfs, de tous les autres symptômes de l'*affection hypocondriaque*, se trouveront mieux d'user d'aliments solides, de vins généreux, que de tous les *cordiaux* & de tous les remèdes *carménatifs*. Le *scorbut*, cette maladie si opiniâtre, cédera plus promptement à une diète végétale appropriée, qu'à tous les *anti-scorbutiques* les plus vantés des Apothicaires.

Dans la *consomption*, lorsque les humeurs sont viciées, lorsque l'estomac est trop foible pour pouvoir digérer les fibres solides des animaux, ou même pour convertir, en sa propre substance, le suc des végétaux, une diète, dont la base sera le *lait*, soutiendra & nourrira non-seulement le malade, mais encore le guérira souvent, lorsque tous les autres remèdes auroient été inutiles.

Il y a beaucoup d'autres objets qui, quoique moins importants que la *diète*, ne sont pas moins dignes de notre at-

tention. La manie singulière, où l'on a été long-temps, de priver les malades de toute communication avec l'air extérieur, a causé les plus grands accidents, non-seulement dans les fièvres, mais encore dans la plupart des autres Maladies aiguës. Le malade retirera plus d'avantage de l'air frais, introduit avec prudence dans sa chambre, que de tous les autres remèdes qu'on pourroit lui donner. (Voyez T. I, ch. IV, & la note 1, p. 234.)

L'exercice peut également, dans beaucoup de cas, être regardé comme un remède. L'équitation, par exemple, fera plus utile pour guérir la consommation ou la pulmonie, les obstructions des glandes, &c. que la plupart des remèdes connus jusqu'ici. Dans les Maladies qui viennent du relâchement des solides, le *bain froid*, (Voyez T. I, note 1, p. 83.) & toutes les autres parties du régime *gymnastique*, (Voyez *ibid.* note 1, p. 243.) feront encore de la plus grande utilité.

La *propreté* est de la plus grande importance, même dans la cure des Maladies. Quand on laisse un malade dans du linge & des draps sales, la matière, qui transpire de toutes les par-

ties du corps , résorbée ou rentrée endedans , contribue à entretenir le mal , à augmenter le danger. Plusieurs Maladies peuvent être guéries par la propreté seule. Elle peut concourir à en mitiger un grand nombre ; & , dans toutes , elle est très-importante pour le malade , & fort agréable à ceux qui le servent. (Voyez *ibid.* ch. VIII , & la note 1 , p. 299.)

Je pourrois , s'il étoit nécessaire , rapporter beaucoup d'observations , pour prouver combien un *régime* approprié est important dans les Maladies. En effet , souvent il guérit les malades sans le secours d'aucun *remède* , tandis que jamais les *remèdes* ne réussissent , si le *régime* est négligé. Aussi , dans le traitement des Maladies , avons-nous toujours parlé du *régime* , avant de parler des *remèdes*.

Ceux qui craignent les *remèdes* , doivent s'en tenir au *régime* seul. Pour les autres , en qui nous supposons plus de connoissance , nous avons eu soin de prescrire dans chaque Maladie , les *formules* de *remèdes* les plus simples , les plus approuvés. Cependant ils ne peuvent jamais être administrés que par des personnes intelligentes , & encore ne doivent-ils l'être qu'avec les

précautions que nous aurons soin de recommander.

CHAPITRE II.

Des Fievres en général.

LEs fievres, selon l'opinion la plus commune, emportent plus de la moitié du genre humain : il est donc de la dernière importance que tous les hommes connoissent les causes qui peuvent les produire. Les causes les plus générales des fievres sont, les erreurs commises dans le *régime*, l'air mal-sain, la *contagion*, les violentes affections de l'ame, la suppression de quelque évacuation accoutumée, tout ce qui peut nuire au corps, soit intérieurement, soit extérieurement ; l'extrême chaleur, le froid excessif, &c. Comme nous avons déjà traité, fort au long, d'une partie de ces causes, & que nous en avons démontré les effets, nous nous dispenserons de répéter ici ce que nous en avons dit ; nous nous bornerons à recommander à tous ceux qui veulent échapper aux fievres & aux autres Maladies dangereuses, d'y apporter l'attention la plus scrupuleuse.

Voyez T. I, ch. III, IV, IX, X & XI.

Les fievres ne sont pas seulement les Maladies les plus fréquentes, elles sont encore les plus compliquées. La fièvre la plus simple a toujours une combinaison de *symptomes* différents, dont quelques-uns appartiennent également à d'autres Maladies. Les *symptomes* caractéristiques de la fièvre, sont la chaleur excessive, la *fréquence du pouls*, la perte de l'appétit, une foiblesse universelle & une difficulté à remplir les *fonctions*, soit vitales, soit animales (1).

(1) Cette énumération de *symptomes* annonce assez que la *fréquence du pouls* ne constitue pas seule la fièvre, comme on le croit communément. En effet, quoique tous concourent à manifester la fièvre, on ne peut pas dire que l'un lui soit plus essentiel que l'autre; si l'on en excepte un seul, dont M. BUCHAN ne parle que dans l'alinéa suivant, c'est le *mal de tête*. Voici ce que M. LE ROY, le savant Professeur de Montpellier, mon illustre maître, nous disoit à ce sujet, dans ses *Leçons publiques sur les pronostics d'HIPPOCRATE*. Le mal de tête, qui a son siège au front, est si communément un symptôme de fièvre, que les Médecins, qui ne trouvent point dans le *pouls* les signes nécessaires pour annoncer la fièvre, ont ordinairement recours à cette partie, quand ils ont lieu de soupçonner ce symptôme. Si le malade, ajoute-t-il, ne sentoit point de douleur à la tête, il faudroit lui faire faire un mouvement plus ou moins violent, & il ne tarderoit pas à la sentir.

Les autres symptômes, qui ne sont pas nécessaires à la fièvre, mais qui l'accompagnent pour l'ordinaire, sont les nausées ou envies de vomir, la soif, les *anxiétés*, les lassitudes, l'amaigrissement, l'insomnie ou le sommeil interrompu qui empêche qu'il ne rafraîchisse.

Lorsque la fièvre ne vient que par degrés, le malade commence par éprouver une langueur, une indifférence pour tout ce qui l'environne : il se plaint de douleurs dans les *muscles*, dans les os, dans la tête ; il n'a point d'appétit ; il a des maux de cœur, la bouche pâteuse ; quelques jours après, il éprouve une chaleur excessive, une soif ardente, une impossibilité de dormir, &c.

Mais lorsque la fièvre prend subitement, elle commence toujours par un sentiment extraordinaire de froid, avec foiblesse & perte d'appétit. Ce froid est très-souvent accompagné de *frisson*, de ralentissement dans la circulation, de soulèvement de cœur, de vomissement, &c.

On divise les fièvres en *continues*, en *rémittentes*, en *intermittentes*, & en celles qui sont accompagnées d'éruptions cutanées, d'inflammation locale, comme la petite vérole, l'érésipelle,

&c. On entend par fièvre continue, celle qui ne quitte point le malade pendant tout le cours de la Maladie, ou celle qui, pendant tout ce temps, ne présente, ni augmentation, ni diminution sensibles dans ses symptômes. Cette espèce de fièvre est subdivisée en *fièvre aiguë*, en *fièvre lente* & en *fièvre maligne*. On dit qu'une fièvre est *aiguë*, quand sa marche est précipitée, & que ses symptômes sont violents; on dit qu'elle est *lente*, quand les progrès & les symptômes sont plus modérés. Enfin lorsque, dans une fièvre continue, il se manifeste des taches livides, *pétéchiales* (1), qui annoncent la corruption évidente des humeurs, cette fièvre s'appelle *maligne*, *putride* ou *pétéchiale* (2).

(1) Les taches *pétéchiales*, ou les *pétéchies*, (Voyez ce mot à la Table.) sont d'un très-mauvais présage; & si elles sont jointes à d'autres taches livides, brunes, noirâtres, la fièvre est presque toujours mortelle. On les distingue du *miliaire*, du *pourpre* & des autres éruptions, non-seulement par leur couleur, mais encore parce qu'elles se manifestent sans aucune ardeur, sans démangeaison, sans aucune élévation, sans aucune aspérité, ni ulcération de la peau, & ordinairement sans apporter aucun soulagement au malade.

(2) Il y a ici une distinction essentielle à faire.

Les fièvres *rémittentes* different des continues, uniquement dans leurs de-

Nous voyons bien en France, sur-tout dans les Provinces Méridionales, des fièvres *malignes*, avec *pétéchies*; & le caractère que nous avons donné de ces taches, (Voyez le mot *pétéchies* à la Table.) appartient à celles qui accompagnent cette espece de fièvre: cependant nous voyons plus souvent des fièvres simplement *pétéchiales*, qui sont des fièvres purement éruptives, quelquefois bénignes, dit M. LE ROY, mais plus souvent dangereuses. Dans ces dernières, l'éruption se fait, en général, le quatrième ou cinquième jour, quelquefois dès le premier ou deuxième, quelquefois aussi vers le sixième ou septième, de même que dans la *petite vérole* & le *miliaire*: ainsi dans les fièvres *pétéchiales*, l'éruption est quelquefois *critique*, suivie de soulagement très-marké; souvent aussi elle ne paroît apporter aucun changement en mieux.

Voici les points principaux qui différencient les fièvres *malignes*, accompagnées de *pétéchies*, & les fièvres simplement *pétéchiales*. Dans ces dernières, l'éruption a lieu chez la plus grande partie des malades, tant chez ceux qui se tirent d'affaire, que chez ceux qui succombent. Dans nos fièvres *malignes*, ces taches sont un symptôme assez rare, & au nombre des plus mortels; dans les fièvres *pétéchiales*, les taches pourprées sortent rarement au-delà du septième jour, le plus souvent vers le quatrième, quelquefois plutôt; dans nos fièvres *malignes*, elles ont coutume de sortir seulement lorsque la Maladie tourne à la mort; dans les fièvres *pétéchiales*, l'éruption des taches est quelquefois suivie d'un soulagement très-considérable; au contraire, dans nos fièvres *malignes*, les taches sont constamment *symptomatiques*, & annoncent, pour l'or-

grés. Comme ces dernières, elles ne quittent point le malade pendant tout le cours de la Maladie; mais elles ont, dans les vingt-quatre heures, de fréquents accroissements, de fréquentes diminutions, ou, comme les Médecins disent, de fréquents redoublements & de fréquentes *rémissions*. (C'est à-dire des moments où elles redoublent, d'autres où elles foiblissent.)

Les *fievres intermittentes* sont celles qui, pendant le temps qu'elles attaquent le malade, lui laissent cependant des intervalles marqués, où les symptômes de la fièvre disparoissent entièrement: (de sorte que, pendant ce temps, la personne n'éprouve plus aucun sentiment de fièvre, & que souvent elle paroît jouir de la santé; mais au bout de quelques heures, de quelques jours, plus ou moins,

dinaire, une mort prochaine. Enfin, dans nos *fievres malignes*, les taches de pourpre sont clair-semées; elles paroissent ordinairement au cou, à la poitrine; elles sont véritablement de couleur de pourpre, comme le vin rouge foncé; quelquefois même elles tirent sur le brun; au contraire, dans les *fievres pétéchiales*, ces taches sont ordinairement d'un rouge de cerise; elles sont plus nombreuses; d'ordinaire on en voit beaucoup aux reins & aux fesses, &c. (*Mélange de Physique & de Médecine*, p. 212 & suiv.)

la fièvre reparoit de nouveau, pour disparoitre plus ou moins de fois, jusqu'à ce qu'enfin elle soit parfaitement guérie.)

Comme la fièvre n'est autre chose qu'un *effort de la nature pour se débarrasser de la matiere morbifique*, c'est à ceux qui traitent les malades à observer avec attention, quelle est la voie que choisit la nature, pour expulser cette matiere morbifique, c'est à eux à l'aider dans son opération. Telle est la structure du corps humain, qu'il est constamment disposé à chasser tout ce qui peut nuire à la santé. Or c'est ce que la nature opere ordinairement par les *urines*, les *sueurs*, les *selles*, les *crachats*, les *vomissements*, &c.

Si dès le commencement d'une fièvre, on suivoit ou secondoit les efforts de la nature, il y a lieu de présumer que cette fièvre ne feroit pas de longue durée; mais lorsque ses efforts sont méconnus, négligés ou contrariés, il n'est pas extraordinaire que la Maladie se prolonge. Nous avons des exemples journaliers de personnes qui, après s'être enrhumées, ont tous les symptomes d'une fièvre commençante; mais si ces personnes se tiennent chaudement, si

elles prennent des boissons délayantes, si elles baignent leurs pieds dans l'eau chaude, les symptomes disparoissent en peu d'heures, & elles n'ont plus à craindre aucun danger. Lorsque la fièvre, dont on est menacé, est du genre putride, les vomitifs répétés sont le meilleur moyen d'en prévenir les effets.

Notre dessein n'est pas d'entrer dans une recherche critique de la nature, des causes immédiates, &c. des fievres. Nous nous bornerons à indiquer les *symptomes* les plus frappants, & à exposer le traitement qui convient le mieux au malade, relativement au régime, à la boisson, à l'air, à la chaleur, &c. dans les différentes périodes de la Maladie. Nous n'oublierons pas, dans chacun de ces articles, de consulter le gout du malade : il sera une des principales regles de notre conduite (1).

(1) C'est un acte de sévérité dangereuse & blâmable, de forcer opiniâtrément un malade à prendre des médicaments qui lui répugnent, surtout quand ceux qu'il desire ne sont pas directement contraires à sa Maladie, ni fort nuisibles par eux-mêmes. Celui qui connoît la nature, fait qu'elle nous inspire, bien plus souvent qu'on ne croit, le gout des aliments &

22 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Presque toutes les personnes qui ont la fièvre , se plaignent d'une grande altération ; elles demandent sans cesse à boire , sur-tout des liqueurs de qualité rafraîchissante. Cet instinct de la nature nous indique l'usage de l'eau (1) , & des

des remèdes qui conviennent à ses vues salutaires.

Dans presque toutes les Maladies du genre putride , les malades ont une aversion insurmontable pour les bouillons de viande , pour les substances animales , pour le poisson , pour tout ce qui leur est analogue. Dans ces cas , presque tous les malades demandent des citrons , des oranges , des aliments & des remèdes *acescents* ; ils s'en saisissent avec avidité. Ce sont aussi ceux qui conviennent contre la putridité , & que prescrivent , pour la combattre , les Praticiens les plus éclairés.

Par-tout la nature demande ce qui lui est nécessaire. Les peuples du Nord ont un appétit déterminé pour les *amers* qui conviennent à la saburre glaireuse qui leur est presque naturelle ; & les habitants des pays méridionaux font leurs délices de l'orgeat , des glaces , des confitures , &c. qui leur sont nécessaires.

Ces réflexions prouvent qu'en suivant les traces de la nature , il est difficile de s'égarer , & qu'en comparant entr'eux les phénomènes qu'elle nous présente , on trouve qu'elle s'offre elle-même toute entière à nos yeux. (M. CLERC , Hist. nat. de l'hom. mal.)

(1) Nous avons donné (T. I , note 1 , p. 187.) les caractères de l'eau bien pure , & nous avons démontré l'importance de son usage pour la conservation de la santé. Elle ne mérite pas moins d'éloges pour la guérison des Maladies. “ On

autres boissons rafraîchissantes & délayantes. Qu'y a-t-il au monde qui paroisse

« doit remarquer, dit l'illustre M. LIEUTAUD, »
« *Précis de la Médecine Pratique*, T. I, p. 36, que »
« l'eau commune peut modérer la chaleur du »
« sang, donner de la fluidité aux humeurs, de »
« la souplesse aux organes, favoriser les excré- »
« tions plus sûrement que les *tisanes*, les *ju-* »
« *leps*, les *émulsions*, les *apozemes* & autres »
« boissons que l'on prodigue aux malades, & »
« qui tirent leur principale vertu de l'eau qui »
« y entre.

« Les remèdes simples, dit-il ensuite, quand »
« ils sont bien indiqués, doivent toujours être »
« préférés aux composés; les naturels à ceux »
« que l'art a déguisés. . . . Quoique le *quinquina* »
« soit, pour la fièvre tierce & pour la fièvre »
« double tierce, ce qu'on peut employer de »
« mieux, je n'ai pas laissé très-souvent de don- »
« ner la préférence à l'eau pure, prise pendant »
« trois ou quatre jours pour toute nourriture ».

Les premières découvertes des hommes, les premiers arts, les premières méthodes, les premiers besoins, les premiers secours ont tous été simples : la simplicité est l'état de la nature. Les Médecins, qui la méconnurent, cherchèrent à fasciner les yeux, par l'étalage pompeux de ces *recettes*, de ces *formules* extravagantes, qui n'ont jamais pu être l'ouvrage que de l'ignorance la plus complète, ou de l'ostentation la plus ridicule. Les bons Auteurs ont improuvé la *multiplicité des remèdes*; plusieurs même ont avancé qu'on pourroit guérir, avec moins de danger, toutes les Maladies aiguës, par la seule boisson & la diète. HIPPOCRATE ne traitoit ses malades que par le régime; ETTMULLER laissoit les siens pendant plusieurs jours à la simple boisson; SYDENHAM prétendoit qu'il falloit rapporter aux reme-

aussi propre à diminuer la chaleur, à atténuer les humeurs, à détruire les

des donnés à contretemps, la plupart des Maladies les plus graves; BAGLIVI crioit contre l'abus qu'on en faisoit de son temps, & assuroit que la plupart des symptômes formidables, qu'on met sur le compte des *Maladies aiguës*, doivent être imputés aux remèdes; HOFFMANN, qui a écrit sur ce sujet, s'élève hautement, tant contre les remèdes trop composés, que contre leur multiplicité, &c. &c.

Que le témoignage de ces grands hommes, de ces vrais amis de l'humanité, ouvre donc les yeux du public; qu'il apprenne à connoître les vertus, les propriétés des substances simples qu'il a sans cesse sous les mains; qu'il apprenne à en faire usage, & il ne tardera pas à être convaincu de ces vérités; que la Médecine consiste essentiellement dans l'observation & l'imitation de la nature; que le régime approprié est le seul secours dont elle ait besoin dans les Maladies, où les forces du malade sont en raison de l'activité des symptômes; que l'on ne doit se servir de remèdes que dans les cas contraires, & qu'alors on doit toujours préférer les plus simples aux factices, aux composés.

Nous espérons qu'on ne nous reprochera pas de donner improprement le nom de remèdes simples aux *fruits*, aux *plantes*, aux *graines*, aux *racines*, à l'*eau*. Nous savons que ce sont des substances très-composées; que ce sont des *mixtes* résultants de leurs parties constituantes, lesquelles sont hétérogènes & de nature différente. Mais, faute de terme, nous sommes obligés, avec tous les Auteurs que nous venons de citer, avec tous les Praticiens, d'appeler remèdes simples tous ceux que nous employons tels que nous les recevons des mains de la nature,

spasmes

spasmes & les obstructions, à favoriser la *transpiration*, à exciter les *urines*, enfin à produire tous les effets salutaires dans une fièvre ardente & inflammatoire, qu'une boisson abondante d'eau chaude, d'eau de *gruau*, ou de toute autre liqueur légère & délayante dont l'eau est la base ? La nécessité des boissons délayantes est autant indiquée par la sécheresse de la langue, par l'aridité de la peau & par la chaleur brûlante, que par la soif inextinguible du malade.

Un grand nombre de boissons rafraîchissantes, qui sont très-agréables au malade, dans la fièvre, se font avec des fruits, comme les décoctions de *tamarins*, le thé de *pommes*, &c. le *petit lait d'orange* & autres semblables; les boissons *mucilagineuses* se préparent avec la racine de *guimauve*, la graine de *lin*, les fleurs de *tilleul* & la plupart des autres plantes. Ces boissons, sur-tout quand elles sont *acidulées*, (Voyez ce mot à la Table.) plaisent singulièrement aux malades, & on ne doit jamais les leur refuser.

Dans les commencements d'une fie-

en opposition avec ceux qui sont le résultat de la combinaison des hommes.

vre, le malade se plaint, en général, d'une grande lassitude, & n'aime que le repos. Ces symptômes nous montrent évidemment l'avantage qu'il y a de laisser le malade tranquille, & même, s'il est possible, de le faire coucher. Le repos du lit détruit les spasmes, abat la violence de la circulation, & met la nature en état d'employer toutes ses forces pour expulser la Maladie. Le repos du lit pourroit souvent guérir seul une fièvre dans les commencements; mais si le malade veut combattre le mal, au lieu de travailler à le chasser, il le fixe plus profondément, & le rend plus dangereux. Nous n'avons que trop souvent occasion de l'observer parmi les voyageurs qui se trouvent atteints de fièvres dans leurs voyages : le desir qu'ils ont d'arriver chez eux, les porte à continuer leur route malgré la fièvre, & cette conduite manque rarement de leur être funeste.

Il faut, dans les fièvres, chercher à tranquilliser l'esprit autant que le corps. Rarement la compagnie est-elle agréable à un malade. Il est constant que tout ce qui peut troubler l'imagination, aggrave la Maladie. C'est pourquoi toute personne atteinte de fièvre,

doit être tenue parfaitement tranquille ; & on ne doit lui permettre de voir , ni entendre rien qui puisse , le moins du monde , altérer ou affecter la tranquillité de son esprit. (Voyez T. I , note 1 , p. 332.)

Quoique le malade ait , pendant la fièvre , le plus grand desir de boire , cependant on le voit rarement avoir de l'appétit. Cette disposition de la nature nous apprend combien il est contre sa marche de surcharger de nourriture l'estomac des malades. Les *aliments* solides , dans une fièvre , sont les vrais moyens de rendre la Maladie plus dangereuse. Ils mettent des entraves aux efforts de la nature ; & au lieu de nourrir le malade , ils ne font que nourrir la Maladie. Si l'on donne aux malades des aliments , ils ne doivent être qu'en petite quantité , légers & de facile digestion : ils doivent être tirés surtout de la classe des végétaux , & ne consister qu'en *panade* , en *pommes cuites* devant le feu , en *gruau* & autres semblables.

Dès que les pauvres ont un malade dans leur famille , ils courent sur le champ chez leurs voisins aisés , pour leur demander des *cordiaux*. Ils donnent

à ce malade du vin , des liqueurs spiritueuses , (de la *thériaque* ,) &c. dont il n'avoit peut-être jamais goûté étant en santé. Si ce malheureux a un certain degré de fièvre , ces cordiaux l'augmentent bientôt ; & s'il n'en a pas , ils sont capables de la donner. Empâter un malade de *confitures* & d'autres *friandises* , est également pernicieux. Ces substances sont toujours plus difficiles à digérer que les aliments ordinaires , & ne peuvent manquer de fatiguer l'estomac.

Il n'y a rien qu'un malade , attaqué de fièvre , desire plus vivement qu'un air frais ; non-seulement il calme , mais encore il rafraîchit le sang , ranime les esprits , & procure les plus grands avantages. Nombre de malades , attaqués de fièvre , sont en quelque façon étouffés jusqu'à en mourir , faute d'air frais : cependant tel est l'entêtement inconcevable de la plupart des gens , que dès l'instant qu'ils voient qu'une personne a la fièvre , ils s'imaginent qu'elle doit être tenue dans une chambre bien close , dans laquelle il n'entre pas une particule d'air nouveau ; ils ne veulent pas se persuader qu'il faut tenir une conduite toute opposée ; qu'il faut entre-

tenir constamment dans la chambre du malade, un courant d'air frais, tel que cette chambre soit dans une température modérée, & que la chaleur n'y soit pas plus grande que celle qui est agréable à une personne en parfaite santé. (Voyez T. I, note 1, p. 234.)

Rien ne corrompt davantage l'air d'une chambre, & ne le rend plus nuisible à un malade, que la respiration d'un grand nombre de personnes qui s'y trouvent rassemblées. Si le sang est enflammé, si les humeurs sont dans un état de putridité, cet air, qui aura été respiré plusieurs fois, augmentera singulièrement la Maladie; car cet air perd non-seulement par-là de son ressort, & devient incapable de servir à la respiration, mais encore il acquiert des qualités nuisibles, qui le rendent, en quelque sorte, un poison pour les malades. (Voyez T. I, note 1, p. 104.)

Dans les fievres, lorsque le courage & les forces du malade sont abattus & presque perdus, il faut non-seulement qu'on le ranime avec des *cordiaux*, mais encore qu'on le récrée & qu'on tranquillise son esprit par tous les moyens possibles. Cependant nombre de personnes, par un zele mal-entendu

portent la frayeur & la crainte dans l'ame de ceux qu'elles voient en danger, en leur représentant les horreurs & les peines de l'enfer, au lieu de les encourager par les espérances & les consolations de la *Religion*. Il ne m'appartient pas d'insister ici sur les conséquences dangereuses de cette conduite : ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle nuit souvent au corps, & qu'il y a lieu de croire que rarement elle est utile à l'ame. (Voyez T. I, note 1, p. 336.)

Parmi le peuple, au seul nom de fièvre, on pense à la saignée, & on la croit nécessaire. Cette opinion paroît être due à ce que la plupart des fièvres, dans ce pays, ont été, dans l'origine, de nature inflammatoire ; mais la vérité est qu'actuellement elles sont rarement accompagnées d'inflammation. Les travaux sédentaires, la manière de vivre toute différente de ce qu'elle étoit autrefois, ont tellement changé la nature des Maladies, en Angleterre, que sur dix fièvres, on peut dire hardiment qu'il n'y en a pas une dans laquelle il faille saigner (1). Dans

(1) C'est aux Praticiens à décider si nos fièvres sont dans le même cas que celles des Anglois ; si nos occupations, également sédentai-

la plupart des fievres *lentes, nerveuses, putrides*, aujourd'hui si communes, la saignée est réellement nuisible en ce qu'elle affoiblit le malade, abat ses forces, &c. Nous proposerons donc, pour loi générale, *de ne jamais saigner au commencement d'une fièvre, à moins qu'il n'y ait des symptômes évidents d'inflammation*. La saignée est un excellent remède quand elle est indiquée; mais on ne doit jamais en faire un jeu (1).

res; si nos excès de tables, également multipliés; si notre manière de vivre, également contraire aux vues de la nature, ne doivent point avoir apporté, dans le caractère de nos Maladies, la même différence que celle que notre Auteur a observée dans celles de ses compatriotes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en comparant les Maladies décrites dans les livres, avec celles qu'offrent les malades aujourd'hui, cette différence paroît telle, que dans nombre de circonstances, on est forcé, pour réussir, de s'opposer à des saignées que certaines gens veulent faire, ou *par système*, ou *par habitude*, ou *par prévention pour le nom de la Maladie*.

(1) Cette loi est celle qu'ont suivie & que suivent tous les grands Médecins. Toutes les fievres, dit M. LIEUTAUD, ne demandent pas des saignées; elles y sont souvent inutiles, & quelquefois dangereuses.... Il n'est pas douteux que les fievres inflammatoires ne soient celles qui en exigent le plus; cependant les saignées sont souvent contraires dans ces Maladies, ainsi qu'HUXAM & bien d'autres Auteurs l'ont remarqué dans quelques *épidémies*. (Précis de la Médecine Pratique, p. 32.)

Une opinion qui n'est pas moins commune, c'est qu'il est toujours nécessaire d'exciter la *sueur* dans le commencement de la fièvre. Comme les fièvres sont souvent dues à une *transpiration* arrêtée, il est certain que cette opinion est fondée jusqu'à un certain point. Que l'on tienne le malade dans son lit; qu'on lui baigne les pieds & les mains dans l'eau chaude; qu'il prenne abondam-

Il y a, dit M. CLERC, six cas particuliers, où la saignée occasionne souvent la perte du malade. 1°. L'apoplexie séreuse, dans laquelle elle est mortelle. 2°. L'assoupissement avec délire obscur, ou l'apoplexie lactée des femmes en couches. 3°. La péripneumonie ou fluxion de poitrine, où le malade crache aisément, quoique la fièvre soit forte. 4°. Les Maladies qui suivent la fréquence des plaisirs de l'amour, particulièrement la *phthisie dorsale* des nouveaux mariés: les douleurs qui l'accompagnent sont quelquefois si vives, qu'on prend cette Maladie pour un *rhumatisme*, un *lumbago* inflammatoire. 5°. Toutes les Maladies de dissolution, les épanchements séreux. 6°. Toutes les Maladies excessivement putrides, telles que les fièvres putrides, malignes, le scorbut avancé, &c. Je pourrois, ajoute-t-il, parler encore de l'indigestion. (Page 393.) Il n'y a donc que les symptômes d'inflammation qui puissent indiquer, avec certitude, la nécessité de la saignée. Ces symptômes sont un *pouls fréquent*, *plein & dur*, une *chaleur forte*, des *douleurs à la tête*, la *sécheresse de la peau*, la *rougeur des yeux*, le *visage enflammé*, &c. &c. (Voyez Chap. IV de ce vol.)

ment de l'eau d'orge, ou toute autre boisson légère, délayante : tous ces moyens manqueront rarement de solliciter une libre transpiration. La chaleur du lit, la boisson abondante détruiront l'érétisme universel, qui, en général, affecte les solides dans le commencement d'une fièvre ; elles ouvriront les pores, favoriseront la transpiration, & par-là pourront souvent emporter la fièvre. Mais ce n'est pas ainsi que l'on s'y prend ordinairement : on surcharge le malade de couvertures, on ne lui donne que des choses de nature échauffante, comme des *élixirs*, des *épices*, &c. qui enflamment le sang, augmentent les *spasmes*, & rendent une Maladie plus dangereuse (1).

(1) Ce n'est donc que dans les Maladies causées par la suppression de la transpiration, (Voyez T. I, note 1, p. 221.) que l'on peut, en sûreté, exciter la sueur. Dans toutes les autres cette pratique coûte, toutes les années, la vie à plusieurs milliers de personnes. On ne sauroit, dit M. TISSOT, trop inculquer aux gens de la Campagne, qu'en cherchant à se faire suer, dans le commencement d'une Maladie, par des remèdes échauffants, ils se tuent. J'ai vu, ajoute-t-il, des cas dans lesquels les soins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette sueur, avoient procuré la mort du malade, aussi évidemment que si on lui avoit cassé la tête d'un coup de pistolet.

Les Maladies dans le commencement desquel-

34 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Dans toutes les fièvres, il faut avoir une attention particulière aux desirs des malades. Ce sont des cris de la nature qui, souvent, nous indiquent la route que nous devons suivre. Il est vrai qu'il ne faut pas leur donner aveuglément tout ce que leur appétit malade demande; mais on peut, en général, leur accorder un peu des choses qu'ils desireroient ardemment, quoique cela paroisse d'abord ne pas devoir leur convenir. Ce qu'un malade desire fortement, son estomac le digere ordinairement, & quelques-unes de ces choses ont quelquefois le plus heureux effet. (Voyez note 1, p. 21 de ce vol.)

Dans la convalescence d'une fièvre, ce à quoi l'on doit sur-tout s'occuper, c'est d'en prévenir le retour. Nombre de per-

les il faut exciter la sueur, sont donc très-rares. En général, c'est la nature que nous devons consulter. Si elle est disposée à la sueur, les moyens que propose notre Auteur, sont suffisants pour la porter à cette excretion.

Mais s'il est dangereux d'exciter la sueur, dans le commencement de la plupart des Maladies, il ne l'est pas moins de l'arrêter quand elle se manifeste naturellement, sur-tout à la fin de quelques Maladies, lorsqu'après des boissons abondantes, on en a détruit les causes; car cette sueur entraîne avec elle une portion des humeurs morbifiques, les parties les plus grossieres étant déjà passées par les selles & par les urines.

sonnes ont des rechutes ou contractent d'autres Maladies , pour s'être persuadé trop tôt qu'elles étoient guéries.

Comme le corps , après avoir essuyé une fièvre , est foible & délicat , il faut que les *convalescents* se prémunissent contre le froid , afin d'éviter de s'enrhumer. Une compagnie agréable & amusante , ainsi qu'un exercice modéré , en plein air , leur seront très-utiles ; mais il faut éviter , par-dessus tout , une grande fatigue ; leur régime doit être léger , mais nourrissant. Il faut qu'ils mangent souvent , mais peu à la fois. Il seroit dangereux pour un convalescent , qu'il mangeât à chaque repas autant que son estomac le demande (1).

(1) Ce n'est pas ce que l'on mange qui nourrit , c'est ce que l'on digere. Le convalescent qui mange peu , digere & se fortifie. Celui qui mange beaucoup surcharge son estomac , qui , fatigué par le régime , par les remedes , par la Maladie , n'a pas assez de force pour digérer ; & , bien loin d'être nourri & fortifié , il périt peu à peu.

On peut , dit M. TISSOT , réduire au petit nombre de regles suivantes , ce qu'il y a de plus essentiel à observer , pour terminer parfaitement les Maladies aiguës , & empêcher , soit les rechutes , soit les Maladies de langueur.

1°. Que les convalescents mangent très-peu à la fois & fréquemment.

2°. Qu'ils ne prennent que d'une espece d'aliment dans un repas , & qu'ils n'en changent pas souvent.

CHAPITRE III.

Des Fievres intermittentes.

LEs fievres intermittentes sont, de toutes les fievres, celles qui fournissent les occasions les plus favorables

3°. Qu'ils mâchent beaucoup ce qu'ils prennent de solide.

4°. Qu'ils diminuent la quantité de boisson. La meilleure, pour le général, est l'eau avec un tiers de vin vieux.

5°. Qu'ils se promènent le plus souvent qu'ils pourront, à pied, en voiture, à cheval, sur-tout avant le dîner.

6°. Qu'ils prennent peu d'aliments le soir, leur sommeil en sera plus tranquille.

7°. Qu'ils soient sobres, qu'ils prennent du mouvement, afin de dissiper l'enflure des jambes, peu dangereuse, qui survient à la fin de presque toutes les Maladies graves.

8°. Qu'ils prennent tous les deux ou trois jours un lavement, s'ils sont trop resserrés, pour éviter la constipation, qui occasionneroit des gonflements, de la chaleur, des maux de tête, &c.

9°. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si leur estomac est dérangé, s'ils ont de temps en temps quelque ressentiment de fièvre, qu'ils prennent une, deux, trois fois par jour un gros de *quinquina* en poudre; ce remède rétablira les digestions, rappellera les forces & chassera la fièvre.

10°. Qu'ils se gardent de reprendre trop tôt leurs occupations. Le travail précoc est la cause des Maladies de langueur, qui datent presque toujours d'une Maladie aiguë, qui, faute de

d'observer, soit la nature de cette classe de Maladies, soit l'effet des remèdes. Il n'y a personne qui ne puisse distinguer une fièvre intermittente de toute autre; & les remèdes qui lui conviennent, sont actuellement connus presque universellement (1).

Les différentes espèces de fièvres intermittentes prennent leurs noms des

ménagement dans la convalescence, n'a pas été bien guérie.

II°. Qu'ils évitent, avec le plus grand soin, l'air de la nuit. (Voyez ce que nous en avons dit, T. I, p. 370, & note 1, p. 371.)

(1) Nous voudrions bien présumer la même connoissance chez tous nos compatriotes; mais l'expérience nous apprend tous les jours que les mots *intermittente*, *tierce*, *quarte*, &c. sont encore des termes inconnus à la plupart d'entr'eux, & que ce n'est que par la multiplicité des questions que l'on peut parvenir à connoître l'espèce de fièvre dont ils sont atteints.

Cependant, rien d'aussi facile à saisir que le caractère des fièvres intermittentes. On donne ce nom à celles qui ont des *retours périodiques*; c'est-à-dire qui, après avoir disparu entièrement, reviennent à plusieurs reprises, au bout de vingt-quatre heures, au bout de deux ou trois jours, &c. à la même heure où elles s'étoient manifestées pour la première fois. Ces retours se nomment *accès* ou *paroxismes*. Dans l'intervalle qui regne d'un accès à l'autre, le malade est absolument sans fièvre, & paroît souvent jouir de la meilleure santé. On sent déjà que ces fièvres sont opposées aux fièvres continues, dont on parlera dans le chapitre suivant.

différentes *périodes*, dans lesquelles les accès reviennent. De-là il y en a de *quotidiennes*, de *tierces*, de *quartes*, &c. (1)

(1) La *fièvre quotidienne* est celle dans laquelle l'accès revient tous les jours. Dans la *fièvre tierce* il revient le troisieme jour; alors le malade a un jour de libre, *c. à d.* un jour où il n'y a pas de fièvre du tout. Dans la *fièvre quarte* l'accès revient le quatrieme jour, & le malade a deux jours de libres.

Mais il y a encore des *fièvres doubles tierces*, *doubles quartes*, &c. Dans la double tierce l'accès revient tous les jours, comme dans la *quotidienne*, avec cette différence, qu'il n'est pas d'aussi longue durée, qu'il est un jour plus léger, l'autre jour plus fort, & que l'heure à laquelle il revient n'est pas la même; en sorte que le premier accès répond pour l'heure & l'intensité au troisieme, le deuxieme au quatrieme, &c. quelquefois dans la double tierce l'accès revient deux fois le même jour, & le lendemain est libre. Dans la double quarte, on a tantôt deux accès en un jour, & les deux jours suivants restent libres, & tantôt un accès chaque jour, pendant deux jours de suite, alors le troisieme jour se trouve libre. Quant aux *fièvres* qui reviennent le cinquieme, le sixieme, le septieme, le huitieme jour, qui reviennent tous les mois, toutes les années, elles sont très-rares, & rentrent, pour le traitement, dans la classe des *fièvres intermittentes simples*, ainsi que celles que nous venons de décrire.

On distingue encore les *fièvres intermittentes* en *fièvres de printemps* & en *fièvres d'automne*. Les *fièvres de printemps* sont celles qui regnent depuis le mois de Février jusqu'à la fin de Juin; celles d'automne regnent depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Janvier: leurs caracteres

CAUSES. Les fievres intermittentes sont dues à l'humidité de l'air. Cette vérité est démontrée, parce qu'on en observe un plus grand nombre dans les saisons pluvieuses, parce qu'elles sont plus fréquentes dans les contrées où le sol est marécageux, comme en Hollande, dans les Marais de la Province de Cambridge, dans le Comté d'Essex, (sur nos côtes Maritimes, sur le bord des étangs de la Méditerranée, &c.)

Les aliments de difficile digestion,

essentiels sont les mêmes. Ce ne sont pas proprement des Maladies différentes; mais les circonstances variées qui les accompagnent, méritent quelque attention. Les fievres de printemps, par exemple, sont quelquefois jointes à une disposition inflammatoire, parce que c'est la disposition du corps dans cette saison; & comme tous les jours cette saison devient plus favorable, elles sont ordinairement assez courtes. Les fievres d'automne, au contraire, sont assez souvent accompagnées de putridité; & comme la saison devient tous les jours plus fâcheuse, elles sont plus opiniâtres.

Les fievres d'automne sont d'autant plus opiniâtres qu'elles commencent plus tard. Ainsi celles de Septembre, d'Octobre, sont de plus longue durée que celles de Juillet & d'Août. Quand la saison est avancée, ces fievres s'annoncent quelquefois comme des fievres putrides; de sorte que ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se reglent en fievres d'accès, en fievres intermittentes. Mais il n'y a pas de danger à s'y tromper & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. (V. ch. IX de cette 2^e. Partie.)

une trop grande quantité de fruits à noyaux, un régime aqueux & peu substantiel, l'humidité des maisons, la rosée du soir, le sommeil pris sur un terrain humide, le chagrin, la douleur, &c. peuvent encore occasionner les fièvres intermittentes. Lorsque les habitants d'un pays élevé viennent habiter un lieu bas, ils manquent rarement de les gagner; & quand elles sont dues à cette cause, elles sont sujettes à être funestes. En un mot, tout ce qui peut relâcher les *solides*, diminuer la transpiration, arrêter la circulation des fluides dans les *vaisseaux capillaires*, c'est-à-dire dans les plus petits vaisseaux du corps, dispose aux fièvres intermittentes.

SYMPTOMES. Une fièvre intermittente commence, en général, par des douleurs à la tête, dans les lombes, dans les reins; par une lassitude dans tous les membres, par un sentiment de froid dans les extrémités, par des *pendiculations*, des bâillements accompagnés d'*anxiétés*, de *nausées*, & quelquefois de vomissements. A tout cela succède le frisson, ensuite un violent tremblement; mais bientôt la peau devient moite, la sueur coule abondamment, & termine l'accès ou le *paroxisme*. Ce-

pendant il arrive quelquefois que cette fièvre prend subitement, au moment où le malade se croit en parfaite santé; mais elle est plus communément précédée d'affaïssement, de perte d'appétit, & des symptomes mentionnés ci-dessus (1).

RÉGIME. Pendant l'accès le malade doit boire en abondance une décoction d'orge ou de gruau, du petit lait d'orange, une infusion légère de fleurs de camomille; s'il se sent affaïssé, il prendra du petit lait au vin, aiguisé avec le suc de limon. Toutes ces boissons doivent être chaudes, afin de pouvoir favoriser l'excrétion de la sueur, & conséquemment diminuer l'intensité du paroxisme (a).

(1) Un des symptomes qui caractérisent plus particulièrement ces fièvres, est la couleur des urines que le malade rend pendant & sur-tout après la sueur. Elles sont rougeâtres, briquetées, c'est-à-dire qu'elles déposent un sédiment qui a l'aspect de la brique pilée. Dans le commencement de l'accès, le pouls est vite, foible & petit, la soif est assez forte. Pendant la chaleur le pouls est plus fort, plus grand, & la soif est excessive. Immédiatement après le froid, le malade éprouve une chaleur sèche, à laquelle succede la sueur.

(a) On a observé que vingt ou vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide* de SYDENHAM, données au malade dans un verre de sa tisane, demi-

42 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Entre les accès, il faut soutenir le malade avec des aliments nourrissants, mais légers & de facile *digestion*; telles sont des bouillons de veau ou de poulet, du *gruau* avec un peu de vin, des soupes légères, &c. sa boisson sera du vin détrempe, *acidulé* avec le suc de limon ou d'orange, & quelquefois un peu de *punch* foible. Il faut encore qu'il boive des infusions de *plantes ameres*, telles que celles de fleurs de *camomille*, d'*absinthe*, de *treffle d'eau*. Il peut alors, & en tout temps, boire un peu de vin léger, dans lequel on aura fait infuser de la racine de *gentiane*, de la *petite centauree*, ou de quelque autre *amer*.

Comme la principale attention qu'on doit avoir dans le traitement d'une fièvre intermittente, est de fortifier les *solides*, de favoriser la *transpiration*, le malade prendra en conséquence, entre les accès, autant d'exercice que ses forces pourront le lui permettre. S'il est en état de sortir, de monter à cheval, d'aller en voiture, il en retirera un

heure après qu'il est entré dans la *chaleur* de l'accès, facilitoient la sueur, diminuoient la longueur du paroxisme, soulageoient la tête, & concouroient singulièrement à la guérison de la fièvre.

grand avantage. Mais s'il se sent trop foible, il ne fera de mouvement qu'autant qu'il pourra en supporter. Cependant rien ne contribue davantage à prolonger une fièvre intermittente, que de céder au penchant qui nous porte à l'indolence & à l'inaction.

Le régime convenable & bien dirigé, guérira souvent cette fièvre sans le secours d'aucun remède. Si la Maladie n'est pas d'un mauvais caractère, si le lieu qu'habite le malade est sec & bien aéré, on fera presque toujours sûr de réussir par le seul *régime* (1). Mais si les forces paroissent diminuer, si les accès viennent à un tel degré de violence, qu'ils fassent craindre pour la vie du malade, alors il faut sans délai recourir aux remèdes. Cependant on ne doit jamais les commencer que la Maladie ne soit parfaitement déclarée, c'est-à-dire que le malade n'ait éprouvé plusieurs accès, (au moins trois.)

(1) C'est une vérité relativement à celles de printemps; mais il n'en est pas de même de celles d'automne qui, quelquefois, durent très-long-temps, & même quelquefois jusqu'au printemps suivant, si on les laisse sans remèdes, & si on ne les traite pas convenablement. (Voyez ci-après p. 54 & suiv.)

REMEDES. La première chose qu'il y a à faire dans le traitement d'une fièvre intermittente, c'est de nettoyer les *premières voies*. Après cette opération, non-seulement l'application des remèdes est plus sûre, mais encore ils sont plus efficaces. Dans cette Maladie, l'estomac est ordinairement surchargé de phlegmes visqueux; & il arrive très-souvent que le malade vomit une grande quantité de *bile*. Ces efforts de la nature indiquent assez la nécessité de faire vomir. Les *vomitifs* sont donc les premiers remèdes qu'il faille administrer au malade. L'*ipécacuanha* est celui de tous qui répond le mieux à cette indication : un demi-gros ou trente-six grains de cette racine en poudre, suffiront pour un adulte. On diminuera la dose proportionnellement à l'âge du malade (1). Lorsque le vomitif commen-

(1) Ce conseil est, sans contredit, très-sage; mais la dose que notre Auteur propose pour un adulte, n'est-elle pas trop forte? A quinze grains cette racine fait vomir, & la plus forte dose est de vingt. On a même observé que ceux qui la donnent à quarante grains, n'en obtiennent pas plus d'effets que ceux qui ne la donnent qu'à quinze. La raison de ce phénomène, dit M. VENEL, célèbre Professeur de Montpellier, dont la Chimie & la Médecine regrettent également la perte, est fort simple. C'est que dès que les sucs de l'es-

cera à opérer, le malade boira abondamment d'une légère infusion de *camomille*.

Dans cette Maladie, il faut donner le vomitif deux ou trois heures avant le retour de l'accès. On peut le répéter, s'il est nécessaire, deux ou trois jours après. Outre que les vomitifs net-

tomac ont dissous assez de la résine de l'*ipécacuanha*, pour exciter le vomissement, le malade vomit d'abord & rejette le reste. Si le vomissement continue, ce n'est que parce que la résine qui a été dissoute, reste attachée aux parois de l'estomac, & les irrite. Il n'est point de Praticien qui n'ait vérifié la justesse de ce raisonnement.

Une attention qu'il faut avoir quand on donne l'*ipécacuanha* en poudre, & en général tous les remèdes en poudre, pris dans de l'eau, c'est qu'elle soit parfaitement mêlée à l'eau ou à la tisane. Pour cet effet, on jette la poudre dans le fond du verre, on verse par-dessus quelques gouttes d'eau, on délaie parfaitement avec le doigt ou une cuiller, on continue à verser de l'eau & à délayer jusqu'à ce que le verre soit plein. Après que le malade a pris ce remède, il reste tranquille jusqu'à ce qu'il se sente des envies de vomir. Alors on lui donne, coup sur coup, deux ou trois verres d'eau ou de tisane légère tiède; après qu'il a vomi pour la première fois, on réitère un verre de la boisson, de demi quart d'heure en demi-quart d'heure, jusqu'à ce qu'il ne se sente plus de disposition à vomir; après quoi on lui donne un bouillon, pourvu toutefois que ce moment soit éloigné au moins d'une heure de celui où doit prendre l'accès; car plus tard le malade n'a besoin de rien.

toient l'estomac, ils excitent encore la *transpiration*, & augmentent toutes les autres *excrétions*. Ces effets les rendent d'une telle importance, qu'ils guérissent souvent les fièvres intermittentes, sans le secours d'aucun autre remède.

Les *purgatifs* sont quelquefois utiles dans les fièvres intermittentes, & même souvent ils y sont nécessaires. On a vu une purgation violente guérir une fièvre intermittente, qui avoit résisté au *quinquina* & aux autres remèdes. Cependant comme les vomitifs sont infiniment mieux indiqués dans cette Maladie, les purgatifs y deviennent moins nécessaires, à moins que le malade ne se sente de la répugnance pour les vomitifs; alors il faudra qu'il se nettoie les intestins le jour qu'il ne doit point avoir d'accès, ou huit heures avant l'accès, avec une dose ou deux de *sel de Glauber*, de *jalap* & de *rhubarbe*, combinés de la manière suivante.

Prenez de *jalap* concassé, 24 grains,
de *rhubarbe* choisie concassée,
fée, 1 gros.

Faites bouillir ces deux substances dans un verre d'eau pendant quelques minutes; passez.

Ajoutez de *sel de Glauber*, 2 gros.

La saignée peut quelquefois convenir dans le commencement d'une fièvre intermittente, sur-tout quand la chaleur excessive, le délire, &c. donnent lieu de soupçonner de l'inflammation; mais comme dans cette espèce de fièvre, le sang est très-rarement dans un état inflammatoire, la saignée s'y trouve aussi rarement nécessaire (1).

Après les évacuations convenables (2),

(1) Nous prions le lecteur de revoir ce que nous avons dit, (note 1, p. 31,) & de ne jamais perdre de vue que les symptômes qui y sont décrits, sont les seuls qui nécessitent la saignée. „ Je ne puis, dit M. CLERC, m'empêcher d'observer qu'on doit être extrêmement circonspect sur l'usage des saignées, dans les fièvres intermittentes; leur cause est ordinairement dans les premières voies, & je ne vois pas pour-quoi on vuide les vaisseaux sanguins, quand ces fièvres ne sont pas accompagnées de symptômes extraordinaires. La foiblesse du malade, la longueur de la fièvre, la bouffissure & l'hydropisie sont les suites ordinaires de ces saignées déplacées. (p. 114.) „

(2) C'est-à-dire après, ou le vomitif, ou le purgatif, ou la saignée, si elle est indiquée. En général, la prudence veut que l'on commence toujours par faire vomir, ou par purger le malade. Le *quinquina* agit alors avec beaucoup plus d'efficacité. On doit sur-tout ne jamais se dispenser de purger, si le malade, hors même des accès, se sent la *bouche mauvaise*, éprouve du *dégout*, des *maux de reins*, des *douleurs dans les lombes*, des *inquiétudes*, de *mauvaises nuits*, &c. Mais dès qu'on aura commencé l'usage du

48 MÉDECINE DOMESTIQUE.

le malade peut, en toute sûreté, prendre le *quinquina*. Il faut le lui donner sous la forme qui lui est le plus agréable. Mais aucune préparation de *quinquina* ne convient mieux dans les fièvres intermittentes, que la forme la plus simple, sous laquelle on puisse le donner, je veux dire en poudre.

Prenez du meilleur *quinquina*, 2 onces.

Réduisez en poudre très-fine.

Partagez en 24 prises égales.

On prendra chacune de ces prises, soit dans un verre de vin rouge, soit dans une tasse d'infusion de *camomille*, soit dans une tasse de décoction de *gruau*; ou bien on en fera autant de *bols*, avec quantité suffisante de *sirop de limon*.

Dans les fièvres quotidiennes, c'est-à-dire dans celles dont les accès reviennent tous les jours, le malade prendra toutes les deux heures, excepté pendant l'accès, une des prises spécifiées ci-dessus; par ce moyen il pourra en prendre cinq ou six pendant l'intervalle des accès. Dans une fièvre tierce, il suffira de prendre chacune de ces prises toutes les trois heures, & dans une fie-

quinquina, on se gardera de purger ou de faire vomir; ces évacuations redonneroient la fièvre.

vre

Prendre quatre toutes les quatre heures , toujours hors le temps de l'accès. Si le malade ne pouvoit se résoudre à prendre , à la fois , une si grande dose de *quinquina* , on pourroit la lui partager en deux ou en trois : alors il prendroit ces divisions de prises toutes les heures ou tous les trois quarts-d'heures pour la fièvre quotidienne ; toutes les heures & demie ou toutes les deux heures pour la fièvre tierce ; toutes les deux heures & demie ou toutes les trois heures pour la fièvre quarte. Il en faudra une bien moindre quantité pour les jeunes personnes ; en général , la dose doit être proportionnée à l'âge , à la constitution , &c. (1).

Le *quinquina* , de la maniere que nous le prescrivons , manque rarement de guérir une fièvre intermittente. Mais il ne faut pas que le malade l'abandonne aussi-tôt que les accès paroissent l'avoir quitté ; il faut au contraire qu'il

(1) Il ne faut pas croire que les deux onces de *quinquina* , que prescrit ici l'Auteur , soient une trop grande quantité pour un adulte. Il y a des personnes à qui cette dose ne suffira pas , qui seront même obligées de la doubler. C'est parce qu'on donne le *quinquina* à trop petite dose , qu'on échoue si souvent dans les fièvres intermittentes. On crie contre le remède , on le croit inutile ; mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'emploient.

en continue l'usage , jusqu'à ce qu'il soit certain que la Maladie est entièrement guérie. On échoue dans la guérison de la plupart de ces fièvres , parce que les malades n'emploient pas assez long-temps le *quinquina*. En général ils n'en prennent que jusqu'à ce qu'ils voient les accès dissipés ; alors ils le quittent , au risque d'y revenir quelque temps après. Par ce moyen la Maladie acquiert des forces , & reparoît avec plus de violence que jamais.

La seule maniere d'en prévenir la rechute , c'est , après que les *symptomes* ont disparu , de continuer , pendant quelque temps , l'usage du *quinquina* à petite dose. Telle est la méthode la plus sûre & la plus efficace de guérir les fièvres intermittentes.

Pendant l'usage du *quinquina* , on pourra boire de l'infusion suivante.

Prenez de racine de *gentiane* , 1 once ,
de *calamus aromaticus* , demi-once ,
d'écorce d'orange , demi-once ,
de fleurs de *camomille* , trois
ou quatre pincées ,
de semences de *coriande* , une
pincée.

Broyez légèrement le tout dans un mor-

Des Fievres intermittentes. 51
tier. Prenez une pincée & demie de
tous ces ingrédients ; mettez-les dans
une théière ; versez par-dessus une cho-
pine d'eau bouillante. (Laissez infu-
ser comme du thé.)

Une tasse de cette infusion , bue trois
ou quatre fois par jour , fortifiera l'es-
tomac , & avancera singulièrement la
guérison. Comme il y a des malades
qui ne peuvent supporter les infusions
faites avec l'eau , on la leur fera au vin ,
en mettant infuser deux pincées de ces
ingrédients dans une pinte de vin blanc ,
pendant quatre ou cinq jours. Ils en boi-
ront un verre deux ou trois fois dans
la journée. Si le malade prend abondam-
ment de l'infusion aqueuse ci-dessus ,
ou de l'infusion vineuse , comme elle
est prescrite , ou de toute autre infu-
sion de *plantes ameres* , il aura besoin
d'une moindre quantité de *quinquina*
pour parvenir à la guérison (a).

(a) Il y a lieu de croire qu'un grand nombre
de nos plantes ou écorces *ameres & astringen-
tes* , réussiroient dans la cure des fievres inter-
mittentes , sur-tout si on les joignoit à des plan-
tes *aromatiques*. Mais comme le *quinquina* est
reconnu depuis long-temps pour un *spécifique* dans
ces Maladies , & que la réputation qu'il s'est ac-
quise , lui est méritée à tous égards , nous som-
mes moins dans le cas de recourir à d'autres re-
medes. Nous ne pouvons cependant nous dis-

Les personnes qui ne pourront avaler le *quinquina* en substance, c'est-à-dire en poudre, le prendront en *infusion* ou en *décoction*. L'*infusion* se fait de la manière suivante.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, 1 once.

Mettez dans une pinte de vin blanc; laissez infuser à froid, pendant quatre ou cinq jours, ayant soin de remuer fréquemment la bouteille; tirez à clair.

On en prend trois ou quatre verres par jour, plus ou moins, selon l'intensité de la fièvre, mais toujours dans l'intervalle des accès.

Voici la manière de préparer la *décoction*.

Prenez du meilleur *quinquina* concassé, 1 once,

de la racine de *Serpentaire de Virginie*, 2 gros,

de sel d'*absinthe*, 1 gros.

Faites bouillir le tout dans une quantité d'eau suffisante, & réduisez à un

penfer de faire observer que le *quinquina* est souvent *sophistiqué* ou *falsifié*, & qu'il faut beaucoup de connoissance & d'attention pour distinguer le faux du véritable. Ce que je dis, c'est afin que ceux qui se serviront de cette écorce, soient en garde contre les personnes qui en font commerce. (V. à la Table le mot *quinquina*.)

Des Fievres intermittentes. § 3

demi-serier ; passez ; ajoutez une égale quantité de vin rouge : on en prend souvent un verre dans la journée.

Dans les fievres intermittentes opiniâtres, le *quinquina* sera plus efficace, si on le joint à des *cordiaux*, que si on le prend seul : c'est ce que j'ai eu lieu d'observer souvent dans un Pays où ces fievres sont *endémiques*. Le *quinquina* y réussissoit rarement, à moins qu'il ne fût combiné avec la racine de *serpentinaire de virginie*, le *gingembre*, la *cannelle blanche*, ou tout autre aromatique chaud. Lorsque les accès sont fréquents & violents, la fièvre approche souvent de l'état inflammatoire. Dans ce cas il fera, & plus sûr, & plus convenable de donner le *sel de tartre* à la place du *gingembre* ; mais dans les fievres tierces ou quartes obstinées, qui prennent à la fin de l'automne ou à l'entrée de l'hiver, les remedes chauds & *cordiaux* sont absolument nécessaires (a).

(a) Dans ces sortes de fievres opiniâtres, chez les sujets avancés en âge, de tempérament phlegmatique, quand la saison est pluvieuse, quand leurs demeures sont humides, ou dans toute autre circonstance pareille, il sera nécessaire de joindre à deux onces de *quinquina*, une demi-once de *serpentinaire de virginie*, & deux gros de *gingembre*, ou de tout autre aromatique

Comme les fièvres d'automne & d'hiver sont en général beaucoup plus opiniâtres que celles de printemps ou d'été, il sera nécessaire de continuer l'usage des remèdes beaucoup plus long-temps dans les premières que dans les dernières. Ceux qui ont essuyé une fièvre intermittente au commencement de l'hiver, doivent, sur-tout, si la saison est

chaud. Mais quand les *symptomes* annoncent une fièvre de nature inflammatoire, au lieu de toutes ces substances, on mêlera avec le *quinquina*, demi-once de *sel d'absinthe* ou de *sel de tartre* (1).

(1) En général, toutes les substances auxquelles on associe le *quinquina*, en affoiblissent la vertu fébrifuge. Il faut donc peser attentivement les cas dans lesquels M. BUCHAN conseille de le joindre aux *cordiaux*, aux *tempérants*. Ces cas sont les seuls où il faille se permettre cette combinaison.

On observera, en passant, que quelquefois la première dose, ou même les premières doses de *quinquina* purgent; il n'y a pas de mal. Cependant comme, tandis qu'il purge, il n'arrête point la fièvre, il faut regarder ces premières doses, comme perdues à cet égard. Il faut en donner d'autres qui cessent de purger, & qui arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoît, il faudroit suspendre l'usage du *quinquina* pendant un jour, & donner ce jour-là un gros de *rhubarbe*, soit en poudre, soit en bol, soit en infusion, soit en décoction, & ensuite reprendre le *quinquina*. Si la diarrhée persistoit, on mêleroit, à chaque prise de *quinquina*, quinze ou vingt grains de *thériaque*, jusqu'à ce qu'elle fut arrêtée.

Des Fievres intermittentes. 55

pluvieuse, prendre, pour prévenir une rechute, du *quinquina* à petite dose, jusqu'au retour de la belle saison, quoique la Maladie paroisse entièrement guérie. Ils éviteront encore de s'exposer trop souvent à l'air humide, sur-tout quand il regne des vents froids d'Est.

Lorsque les fievres intermittentes ne sont pas parfaitement guéries, elles dégènerent souvent en Maladies *chroniques opiniâtres*, telles que l'*hydropisie*, la *jau-nisse*, &c. C'est pourquoi il faut employer tous les moyens possibles pour les déracer entièrement, avant que les humeurs soient viciées & que la constitution soit détruite.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus simple & de mieux raisonné que la méthode de traiter les fievres intermittentes, que nous venons d'exposer, cependant, par une bizarrerie inconcevable, on se plaît tous les jours à employer, dans ces Maladies, plutôt que dans toute autre, les remèdes les plus mystérieux, les plus absurdes. Il n'est pas de vieilles femmes qui ne possèdent un secret pour guérir les fievres intermittentes; on s'empresse de croire à leurs prétentions d'une manière extraordinaire. Les malades se hâtent de donner leur confiance à toutes les

personnes qui leur promettent une guérison prochaine ; mais dans la cure des Maladies , *le chemin le plus court n'est pas toujours le meilleur*. La seule méthode , pour obtenir une guérison certaine & de durée , c'est d'aider graduellement la nature dans les moyens qu'elle emploie pour chasser la cause de la Maladie (1). Quelques-uns , à la vé-

(1) Il ne faut donc jamais perdre de vue cette vérité , que la nature fait les trois quarts de l'ouvrage dans la cure des Maladies , & qu'elle en guérit seule un grand nombre : *natura morborum Medicatrix*. Les bons Médecins en conviennent avec HIPPOCRATE. La Maladie n'est autre chose que l'effet nécessaire de la nature , agissante sur un corps dont les organes sont en souffrance. Le mécanisme du corps humain est si sagement disposé , que les mouvements qui en dépendent , remédient au désordre , en chassant les humeurs nuisibles du centre vers la superficie , par des voies particulières ou générales. *Morbus est conamen natura , quæ materia morbifica exterminationem , in agris salutem molitur*. SYDENHAM. D'où il faut conclure que , dans bien des cas , le savoir de ceux qui sont auprès des malades , & qui les traitent , doit consister bien plus dans une sage observation que dans l'action même.

Ainsi donc on ne saignera , on ne fera vomir , on ne purgera , on ne fera suer , &c. que lorsque la nature aura donné des signes manifestes qu'elle porte ses efforts vers ces évacuations ; car les remèdes ne réussissent que par l'application convenable qu'on en fait : si on les déplace , ils deviennent cause de Maladies. Ces signes sont les *symptomes* que nous avons in-

rité, tentent des expériences hardies, ou plutôt téméraires, pour guérir des fievres intermittentes, comme de boire des liqueurs fortes, de se jeter dans la riviere, &c. De pareils moyens peuvent quelquefois réussir; mais ils ne sont jamais sans danger; & ils peuvent devenir funestes, sur-tout lorsqu'il y a de l'inflammation, ou qu'on a lieu de la craindre. Le seul malade, que je me souviens d'avoir perdu dans une fièvre intermittente, se tua évidemment lui-même, en buvant des liqueurs fortes, persuadé, d'après l'assurance de quelques personnes, que c'étoit un remede infailible.

Il y a des objets dégoutants, comme les *toiles d'araignées*, les *mouchures de chandelles*, &c. qu'on vante comme merveilleux dans la cure des fievres intermittentes. Quoiqu'ils puissent quelquefois avoir cet avantage, cependant la répugnance qu'ils inspirent en général, doit suffire pour en faire rejeter l'usage, sur-tout ayant des remedes moins rebutants, & dont les succès sont certains. Le seul remede qui puisse être regardé comme

diqués pour la *saignée*, (note 1, p. 31,) pour les *sueurs*, (note 1, p. 33,) pour les *purgatifs*, (note 2, p. 47,) & pour les *vomitifs*, (note 1, p. 86.)

§ 8 MÉDECINE DOMESTIQUE.

un *spécifique*, capable de guérir radicalement ces fortes de fièvres, c'est le *quinquina*. Il est toujours sûr, & je puis affirmer avec vérité, que dans ma pratique, je ne l'ai jamais vu manquer, quand il a été administré avec les précautions nécessaires, & que l'on en a fait usage pendant un temps convenable (1).

Dans les Pays où les fièvres intermittentes sont *endémiques*, les enfants même en sont souvent attaqués. Il est très-difficile d'en guérir ces petits malades, parce que rarement peut-on leur persuader de prendre le *quinquina*, ou tout autre remède désagréable. Le moyen de leur rendre ce médicament plus supporta-

(1) Le *quinquina*, dit M. TISSOT, est le seul remède qui soit sûr & innocent dans toutes les fièvres intermittentes. Tous les autres remèdes ne doivent être regardés que comme des *adjuvants*, qui, seuls, ne guériront pas ces fièvres, si elles sont de nature à exiger des remèdes. On a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires. On croyoit qu'il gâtoit l'estomac. Bien loin de gâter l'estomac, c'est le remède du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux. On croyoit qu'il laissoit des obstructions, qu'il conduisoit à l'hydropisie. On sait aujourd'hui que ces Maladies ne sont dues qu'à la longueur de la fièvre, & que le *quinquina* les guérit, quand elles sont causées parce qu'on ne l'avoit pas employé. En un mot, quand la fièvre est seule, le *quinquina* a toujours fait & fera toujours tout le bien possible.

ble, c'est de le leur donner dans une *mixture* d'eaux distillées & de sirop; & pour qu'il soit plus agréable encore, d'y ajouter quelques gouttes d'*élixir* ou d'*esprit de vitriol* (1) : l'un & l'autre moyen améliorent le remede, & en ôtent le gout rebutant. Si l'on ne peut absolument leur faire prendre le *quinquina* par la bouche, on leur donnera,

(1) On peut leur prescrire le *quinquina* de la maniere suivante.

Prenez d'eau de *Menthe* distillée, 2 onces,
de sirop de *limon*, 1 once,
du meilleur *quinquina* en poudre, 1 gros.
Mettez le *quinquina* dans un mortier, ou dans tout autre vase; versez quelques gouttes de sirop; mêlez parfaitement avec un pilon ou une cuiller; ajoutez peu à peu le reste du sirop, en remuant toujours; versez par-dessus l'eau de *Menthe*, pour en faire une *mixture*: on en donnera une cuillerée à café toutes les heures.

On peut, comme dit M. BUCHAN, y ajouter quelques gouttes d'*esprit de vitriol*. Mais il faut être très-circonspect avec cette dernière substance; trois ou quatre gouttes doivent suffire pour la totalité de cette *mixture*. Quand l'enfant l'aura consommée, il faudra en refaire une nouvelle, & après elle une troisième, & même une quatrième, s'il est nécessaire. On observera de ne donner ce remede, qu'après avoir fait vomir ou purger, si l'enfant a les *symptomes* que nous avons dit annoncer ces évacuations. On ne lui donnera jamais ce remede pendant les accès; & après que la fièvre sera guérie, on en continuera l'usage plusieurs jours, en n'en donnant que toutes les deux heures; ensuite toutes les trois heures; enfin toutes les quatre heures.

60 MÉDECINE DOMESTIQUE
avec succès, de la *mixture saline*. (Voyez
ce mot à la Table.)

Le *petit lait au vin* est une boisson
qui convient singulièrement aux enfants
attaqués de fièvres intermittentes. On
peut ajouter une cuillerée à café d'*es-
prit de corne de cerf*, sur un demi-se-
tier de ce *petit lait*. Il ne faut pas né-
gliger de leur faire prendre de l'exer-
cice, qui ne peut que leur devenir très-
avantageux. Si la fièvre devient opiniâ-
tre, il faut transporter l'enfant dans
un air plus sec & plus chaud. On lui
donnera des aliments nourrissants, &
quelquefois un peu de bon vin.

Pour les enfants qui ne peuvent ava-
ler le *quinquina*, ou dont l'estomac ne
peut le supporter, il faut le leur don-
ner en lavements. Voici la manière
dont le Docteur LIND les prépare pour
un adulte.

Prenez d'*extrait de quinquina*, demi-
once.

Faites dissoudre dans quatre onces d'eau
chaude; ajoutez d'*huile d'amandes douces*
demi-once, de *laudanum liquide* fix ou
huit gouttes. On répète ce lavement
toutes les quatre heures, ou plus sou-
vent, si la fièvre le requiert. Quant
aux enfants, il faut diminuer la dose

Des Fievres intermittentes. 61
de l'extract de quinquina & du laudanum, en proportion de leur âge & de leurs forces.

Des enfants ont été guéris de fievres intermittentes, en leur faisant porter des ceintures piquées, dans lesquelles on avoit renfermé du quinquina en poudre; en les baignant dans une forte décoction de quinquina, & en leur frottant l'épine du dos avec des liqueurs spiritueuses fortes, ou avec une mixture composée de parties égales de laudanum liquide & de liniment savonneux.

Nous nous sommes d'autant plus étendus sur les fievres intermittentes, qu'elles sont très-communes, & que peu de malades, attaqués de ces Maladies, appellent de Médecin, à moins qu'ils ne soient à l'extrémité. Il est cependant des cas où ces fievres sont très-irrégulières, étant compliquées avec d'autres Maladies, ou accompagnées de *symptomes* qui les rendent très-dangereuses & très-difficiles à reconnoître. Nous les avons passées sous silence, mais à dessein, parce qu'elles auroient embarrassé la plupart des lecteurs. Quand la Maladie est absolument irrégulière, quand les *symptomes* sont dangereux, il n'y a pas à balancer, il faut que le

62 MÉDECINE DOMESTIQUE.

malade appelle sur le champ un Médecin , & qu'il s'en rapporte absolument à ses avis.

Le moyen de prévenir les fièvres intermittentes , c'est de ne pas s'exposer aux causes qui sont capables de les faire naître. Nous avons fait l'énumération de ces causes ; (Voyez le commencement de ce Chapitre.) nous nous permettrons seulement d'ajouter ici la recette d'un remède *préservatif*, dont ceux qui vivent dans des lieux humides , marécageux , mal-sains , ou qui ont déjà essuyé quelques attaques de ces fièvres , pourront faire usage.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
de *racine de serpentaire de*
virginie, demi-once,
d'*écorce d'orange*, demi-once.

Broyez le tout ensemble , & laissez infuser pendant cinq ou six jours , dans une pinte d'eau-de-vie , ou de *genievre de Hollande* , ou de toute autre liqueur forte ; tirez la liqueur à clair , prenez-en deux ou trois verres par jour.

A la vérité , ceci est prescrire de l'eau-de-vie ; mais les substances amères enlèvent , en grande partie , les pernicioeux effets de ces liqueurs fortes. Ceux qui n'ont point , ou qui ne veulent point

Des Fievres intermittentes. 63

se servir d'eau-de-vie , peuvent faire cette infusion dans du vin (1) ; & les personnes qui pourront s'accoutumer à mâcher le *quinquina* , trouveront que cette pratique réussit très-bien. On pourra aussi alternativement , & dans la même vue , mâcher de la racine de *gentiane* , ou de *calamus aromaticus* , &c. : tous les *amers* , sur-tout ceux qui sont chauds & *astringents* , paroissent être les antidotes des fièvres intermittentes (2).

(1) Il est très-certain que l'infusion de *quinquina* dans de l'eau-de-vie, ou dans de l'esprit de vin, ne peut convenir qu'à un très-petit nombre de personnes. En général, on se trouvera infiniment mieux de l'infusion faite simplement au vin.

(2) Le conseil que donne M. BUCHAN, de varier ces remèdes *préservatifs*, est très-sage. Non-seulement l'usage continu d'un même remède en inspire le dégoût, mais encore l'habitude en rend les effets moins marqués, & souvent nuls. On mâchera donc le *quinquina* & les *amers*, ou l'on prendra alternativement les deux *infusions* qu'il propose. On pourra même, selon les circonstances, en employer, ou de plus simples, telle que la suivante.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, 1 once.
Faites infuser à froid, pendant six ou huit jours,
dans une pinte de vin blanc ; tirez à clair ;
conservez pour l'usage ; ou de plus composées,
comme il suit.

Prenez de racine de *calamus aromaticus*, 2 onces,
d'aunée, 2 onces,
de feuilles de petite centaurée, une poignée,
de limaille de fer qui ne soit point rouil-
lée, 2 onces.

CHAPITRE IV.

De la Fievre continue - aiguë.

CETTE fievre est appelée *aiguë*, *ardente* ou *inflammatoire* (1). Elle at-

Faites infuser à froid pendant le même temps, dans deux pintes de vin blanc. Si on veut avoir cette infusion plus promptement, on peut mettre le tout sur des cendres chaudes, ou sur un bain de sable pendant vingt-quatre heures. Mais on a observé que l'infusion à froid, pendant le temps indiqué, se chargeoit d'autant de principes extractifs, que celle qui se faisoit par la chaleur; & que dans les infusions au vin, le feu, en agissant sur cette liqueur, en détruisoit les principes, l'aigrissoit, & la dispoisoit à la fermentation acide.

Outre ces remedes, il est encore d'autres moyens dont doivent faire usage les personnes qui habitent des lieux où la nature de l'air rend ces fievers fréquentes. C'est, dit M. TISSOT, de bruler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques, de mâcher tous les jours des grains de *genievre*, & d'employer pour boisson, une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes sont d'une très-grande efficacité pour raccommoder les estomacs délabrés, pour prévenir les obstructions, pour faciliter la transpiration. Comme ce sont là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrément les fievers, rien n'en préservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles & peu couteux.

(1) Les personnes qui ont déjà quelques con-

De la Fievre continue-aiguë. 63
taque le plus ordinairement les jeunes
gens , ou ceux qui sont dans la vigueur de

noissances des Maladies , seront sans doute étonnées que M. BUCHAN confonde , sous le nom de fievre continue-aiguë , & la fievre *ardente* , & la fievre *inflammatoire*. Les anciens , diront-ils , en ont fait des Maladies très-distinctes. GALIEN , d'après HIPPOCRATE , & tous les Auteurs qui les ont imités , ont décrit particulièrement la fievre ardente sous le nom de *causus* , &c.

Mais il n'est point de Praticien qui ne dise , avec M. LE ROY , que le mot *causus* , que l'on a traduit par *fievre ardente* , *fievre chaude* , étoit quelquefois employé , par HIPPOCRATE , pour signifier une fievre forte , une fievre vive , en un mot , pour signifier , non l'espece , mais le degré de la fievre ; & que , pour l'ordinaire , il s'en servoit pour désigner , en général , les fievres aiguës , dangereuses & meurtrieres. (Voyez le deuxieme de ses Mémoires sur les fievres , ou *Mélange de Physique & de Médecine* , T. I , p. 232 & suiv.)

La fievre continue-aiguë , dont il est ici question , a tous ces caracteres. Aussi les *symptomes* divers , dont elle est accompagnée , ont-ils donné le change aux Ecrivains qui , emportés par un zele trompeur , en ont fait autant d'especes de fievres , dont ils ont tiré les noms du *symptome* qui les frappoit le plus. C'est de-là que sont venues toutes ces fievres chimériques , nommées dans leurs écrits ; *ardente* , quand une chaleur brulante dominoit ; *épiale* , quand cette chaleur dominante étoit mêlée d'un sentiment de froid dans les extrémités ; *lipyrie* , quand cette même chaleur paroissoit être plus interne , & que le froid se manifestoit aux extrémités ; *comateuse* , quand il y avoit assoupissement ; *singultueuse* , quand il y avoit du hoquet ; *anhélose* , quand la respiration étoit difficile ;

l'âge, sur-tout ceux de ces derniers qui vivent dans l'abondance, qui ont beaucoup de sang, qui ont les *fibres* fortes & élastiques. Cette fièvre est de toutes les saisons; mais elle est plus fréquente au printemps & au commencement de l'été.

CAUSES. La fièvre continue-aiguë est occasionnée par tout ce qui peut échauffer le corps & augmenter la quantité du sang, comme des excès en tout genre : ainsi faire un violent exercice ; dormir au soleil ; boire des liqueurs fortes ; manger des aliments épicés ; se livrer au luxe de la

anxieuse, quand le malade éprouvoit des anxiétés ; *syncopale*, quand il éprouvoit des syncopes ; *typhodes*, quand il éprouvoit des sueurs, &c. &c.

Nous ne finirions pas, si nous voulions seulement donner les noms de toutes les especes de fièvres continues-aiguës, qu'ont imaginées la vanité & l'ostentation. Mais laissons là toutes ces futilités ; contentons-nous de dire que la nature ne nous présente que deux especes de fièvres continues-aiguës, la *bénigne* & la *maligne* : distinction fondée en raison du danger & des *symptomes*, qui ; familiers à cette dernière, ne s'observent pas dans la fièvre *bénigne* ; que même cette division n'est pas toujours distincte aux yeux les plus exercés ; & que quelquefois la fièvre continue-aiguë *bénigne* s'écarte de la marche connue, devient dangereuse, & prend un aspect de malignité, par un mauvais régime, ou par un traitement mal-entendu, comme l'Auteur le dit ci-après, & comme il le dira, Chapitre IX, qui traite de la fièvre maligne.

table, sans faire un exercice suffisant, &c. peuvent causer cette fievre : tout ce qui peut supprimer la *transpiration*, comme de coucher sur un terrain humide ; de boire des liqueurs froides, quand on a chaud ; de passer les nuits, &c. peut encore y donner lieu.

SYMPTOMES. La fievre continue-aiguë est ordinairement annoncée par un resserrement ou un froid général qui est bientôt suivi d'une grande chaleur, d'un *pouls plein & fréquent*, d'une douleur de tête, d'une sécheresse à la peau, de rougeur aux yeux, d'un teint animé & de douleurs dans les reins, &c. A tous ces *symptomes* succèdent une difficulté de respirer, des *anxiétés*, des envies de vomir. Le malade se plaint d'une grande soif, repousse les aliments solides, ne dort point, & a la langue, en général, noire & rude.

Le délire, une agitation excessive, l'oppression de poitrine à un haut degré, la respiration laborieuse, les *soubresauts* des *tendons*, le hoquet, le froid des extrémités, les sueurs visqueuses, l'écoulement involontaire des urines, sont tous des *symptomes* très-alarmants.

Comme cette Maladie est toujours accompagnée de danger, il faut, dès

qu'il est possible, employer les meilleurs secours de l'art : car dans le commencement, le Médecin peut bien être utile au malade ; mais après, tout son savoir est souvent sans effet : aussi n'y a-t-il rien de plus inexplicable que la conduite de ceux qui, ayant la faculté d'avoir tous les secours nécessaires, dès que la maladie s'annonce, remettent cependant jusqu'à ce que le malade soit à l'extrémité. En effet, c'est en vain qu'on attendra du soulagement de la Médecine, lorsque la maladie sera devenue incurable, par les délais ou le mauvais traitement, & que les forces du malade seront épuisées. Les Médecins peuvent, à la vérité, aider la nature ; mais leurs efforts seront toujours superflus, lorsqu'elle ne sera plus capable de les seconder (1).

(1) Il est donc de la plus grande importance que tous les hommes soient instruits des principes de la Médecine, & qu'ils connoissent les *symptomes* qui caractérisent les Maladies, ainsi que les secours que chacune d'elles demande. Il n'y a qu'un petit nombre de personnes, relativement à la multitude, qui soient dans le cas de pouvoir se procurer un Médecin aussi-tôt qu'une Maladie se déclare. Le plus grand nombre n'en a pas les facultés, & beaucoup de ceux qui le pourroient, n'en ont pas la volonté. Presque tous traitent le commencement des Maladies de bagatelle. On les voit même chercher à

RÉGIME. D'après les *symptomes* de cette Maladie, il est évident que les humeurs doivent être trop visqueuses, trop âcres; que la *transpiration*, les urines, la salive, toutes les autres *sécrétions*,

vaincre le mal; on les voit continuer leurs occupations & leur maniere de vivre, jusqu'à ce, qu'accablés sous le fardeau, *ils tombent*, selon leurs propres expressions, *comme une masse*.

Mais la Maladie alors a déjà fait des progrès considérables; & celles dont la marche est extrêmement rapide, qui sont extrêmement aiguës, telle que celle dont il est ici question, sont déjà presque à leur état, que l'on n'a pas encore commencé à agir, de concert avec la nature, pour les combattre. Quand le Médecin arrive, il gémit de ce qu'on a perdu les premiers jours, dont dépendent toujours, dans ces cas, le succès. Il prescrit un régime & des remèdes relatifs à l'état de la Maladie; mais ils n'ont pas été précédés de boissons abondantes, de saignées & autres remèdes convenables; & le malade qui n'a cherché, au contraire, qu'à braver le mal, qui s'est souvent gorgé de nourriture, de vin, de liqueurs, d'*élixirs*, de *thériaque*, & autres drogues qui n'ont fait qu'allumer le feu dont il est embrasé; que mettre plus d'âcreté dans les humeurs; qu'augmenter la rigidité, la constriction des vaisseaux, meurt, malgré tous les soins du Médecin; ou s'il survit, les aliments, les choses échauffantes qu'il a pris dans le commencement, lui laissent le germe de quelque Maladie de langueur qui, se fortifiant peu à peu, éclate au bout de quelque temps, & lui fait acheter, par de longues souffrances, la mort, qu'il desiré, comme le terme de ses maux.

sont en trop petite quantité ; qu'il y a une rigidité, une constriction dans les vaisseaux, & que la chaleur de tout le corps est trop forte. Tout nous prouve donc la nécessité d'un régime capable de délayer le sang ; de détruire l'acrimonie des humeurs ; de tempérer la chaleur excessive ; de détruire l'état *spasmodique* des vaisseaux, & d'exciter parallèlement les *secrétions*.

Pour remplir toutes ces indications importantes, le malade usera abondamment de boissons délayantes, telles que la tisane de gruau, le *thé d'avoine*, le *petit lait clarifié*, la tisane d'orge, l'infusion de menthe, la décoction de pommes, &c. On acidulera toutes ces tisanes avec du suc d'orange, de la gelée de groseille, de framboise, &c. Le *petit lait*, fait avec le suc d'orange, est une boisson excellente dans ces cas. Pour le préparer, on fait bouillir, dans parties égales de lait & d'eau, une orange amère coupée par tranches, jusqu'à ce que le caillé se sépare. Si l'on ne peut avoir d'orange, un citron, une pincée de crème de tartre, ou une cuillerée de vinaigre, produiront le même effet. Après que le petit lait a bouilli, & qu'il est

De la Fievre continue-aiguë. 71

clarifié , on peut ajouter , selon les circonstances , deux ou trois cuillerées de vin blanc (1).

Si le malade est resserré , on lui donnera une tisane faite avec une once de *tamarins* , deux onces de *raisins secs* , & deux ou trois *figues*. On fait bouillir toutes ces substances dans trois chopines d'eau , jusqu'à réduction d'un quart. Cette tisane plaît singulièrement au malade , & il peut en boire à discrétion. La *décoction pectorale* ordinaire convient également dans cette Maladie. On en donne une tasse toutes les deux heures , & même plus souvent , si la chaleur & la soif sont violentes.

Toutes ces tisanes doivent être bues un peu chaudes. On ne les donne , dans le commencement de la maladie , qu'en petite quantité ; mais à mesure qu'elle avance , il faut les donner à plus forte dose , & plus souvent , afin d'aider la nature à expulser la matiere morbifique , par les différentes excrétions. Nous avons détaillé un grand nombre

(1) Les circonstances qui exigent le vin , sont très-rares dans le commencement des Maladies aiguës. En général , cet excellent *cordial* n'est indiqué que dans les cas de foiblesse , après les évacuations , &c. (V. à la Table le mot *cordial*.)

de boissons, pour que le malade soit en état de choisir celle qui lui fera la plus agréable, & que, quand il sera fatigué de l'une, il puisse recourir à l'autre.

Les aliments du malade doivent être en petite quantité & très-légers : on lui interdira toute espece de nourriture où il entre de la viande, même les bouillons de poulet ; on ne lui permettra que du *gruau*, de la *panade*, ou du *pain léger*, bouilli dans de l'eau : on peut ajouter à ces aliments, quelques grains de sel commun, ou un peu de sucre, pour les rendre plus supportables. Il peut encore manger quelques pommes cuites, avec un peu de sucre, du pain rôti, avec de la gelée de groseille, des pruneaux cuits, &c. (1)

(1) Il faut être très-circonspect dans l'administration des aliments. Il est certain que dans cette Maladie, il faut interdire toute nourriture dans laquelle il entre de la viande ; mais les autres aliments que propose M. BUCHAN, ne doivent pas encore être donnés sans réflexion. Quelque simples, quelque faciles à digérer qu'ils soient dans la plupart des cas, ils seroient dangereux quand la Maladie est très-grave. Il faut alors que le malade s'en passe absolument. La fièvre continue-aiguë grave, est une de ces maladies dans lesquelles on voit les malades rester des sept, neuf, onze, quatorze jours à la seule tisane, sans éprouver d'appétit pour aucune espece d'aliments.

On

De la Fievre continue-aiguë. 73

On ne peut rien procurer au malade de plus agréable, qu'un air frais, qu'on fera circuler dans sa chambre, sur-tout dans les temps chauds; mais il ne faut le faire qu'avec les précautions nécessaires, pour que le malade n'ait point froid, & qu'il ne s'enrhume point. (V. T. I, note 1, p. 234.)

On a pour habitude, dans les fievres, de surcharger le malade de couvertures, sous prétexte d'exciter la *sueur*, & de le défendre du froid. Cet usage a beaucoup de suites fâcheuses. Il augmente la chaleur du corps, fatigue le malade, & s'oppose à la *transpiration*, loin de la favoriser.

En général, c'est l'appétit qui doit nous guider; & plus la Maladie est violente, & moins l'appétit se fait sentir. Un malade de bon sens, qui sera persuadé du danger des aliments, dans les maladies *aiguës*, refusera tous ceux qu'on lui présentera, toutes les fois que son estomac ne les lui demandera pas; & il ne les lui demandera jamais, ou presque jamais dans le début, dans l'accroissement & dans l'état de la maladie. Ce n'est que lorsque la nature s'est débarrassée de la matiere morbifique, par les évacuations, que l'estomac commence à sentir des besoins qu'il faut satisfaire, comme on le dira ci-après, en administrant des nourritures restaurantes & de facile digestion. Cependant dans les maladies moins graves, on pourra accorder de ces aliments deux fois par jour, & dans celles qui n'annoncent aucun danger, on pourra en donner toutes les huit heures, ou trois fois par jour.

Lorsque le malade en a la force, il peut se tenir, de temps en temps, sur son séant. Ce changement de position produit souvent de fort bons effets : il soulage la tête, en ralentissant la vitesse avec laquelle le sang arrive dans le cerveau. Cependant cette position ne doit pas être continuée trop long-temps ; & si le malade a de la disposition à suer, il fera plus sûr de le laisser couché tranquillement, ayant seulement soin de lui élever la tête avec des oreillers.

On réussira singulièrement à rafraîchir le malade, en arrosant sa chambre avec du *vinaigre*, du jus de *limon*, ou avec du *vinaigre* & de l'*eau-rose*, dans lesquels on aura dissous un peu de *sel de nitre*. Il faut répéter cette asperision souvent dans la journée, sur-tout si la saison est chaude. (Voyez Tome I, *ibid.*)

On rafraîchira la bouche du malade, en lui faisant prendre souvent une gorgée de *mixture*, faite avec l'*eau* & le *miel*, à laquelle on ajoutera un peu de *vinaigre*. Une décoction de *figues* dans de l'*eau d'orge*, produira le même effet (1).

(1) Le malade prendra ces liqueurs froides ; il en roulera une gorgée dans sa bouche, jusqu'à

Il faut encore tremper les pieds & les mains du malade dans de l'eau tiède, plusieurs fois dans la journée, surtout quand la tête est affectée (1). Il faut que le malade soit parfaitement tranquille, parfaitement à son aise. La compagnie, le bruit, tout ce qui est capable de porter du trouble dans l'ame, ou dans l'esprit, est nuisible; même une trop vive lumière, & tout ce qui affecte les sens trop fortement, doivent être soigneusement évités. Il ne doit avoir auprès de lui, que le moins de personnes possible. (Voyez T. I, note 1, page 304.) Quand elles lui conviennent, elles ne doivent pas être changées trop souvent: on agira

ce que la liqueur soit échauffée. Alors il la rejettera; il réitérera cette opération toutes les demi-heures, toutes les heures, plus ou moins, autant que cela lui paroîtra agréable. Il peut mâcher, dans la même intention, un zeste d'*orange*, dont on a ôté l'écorce, & dont il rejettera la partie fibreuse. Un peu de *gelée de groseilles*, de *gelée de pommes*, convient également; mais plus le malade boira, & moins il aura besoin de ces secours.

(1) S'il y a beaucoup de chaleur, il faudra ajouter du *vinaigre* à cette eau: on en mettra un demi-setier, plus ou moins par bain, selon le degré de cette chaleur. Dans l'intervalle de ces bains, qu'on répétera au moins deux fois par jour, on appliquera des linges, des flanelles, trempés aussi dans de l'eau tiède, sur les jambes, sur les cuisses, sur le ventre du malade; on les renouvellera quand ils seront secs.

plus prudemment en satisfaisant ses fantaisies , qu'en les contrariant. Il arrivera même souvent que la promesse de ce qu'il demande , le flattera tout autant que la réalité.

REMEDES. La saignée est de la plus grande importance dans cette fièvre , ainsi que dans toutes celles qui sont accompagnées d'un *pouls vif, dur & plein* ; elle doit toujours être faite dès l'instant que les *symptomes* d'inflammation se manifestent. La quantité de sang que l'on tire , doit être proportionnée aux forces du malade , & à la violence de la maladie. Si , après la première saignée , la fièvre augmentoit , si le pouls devenoit plus dur , il seroit nécessaire de venir à une seconde saignée , peut-être à une troisième , & même à une quatrième ; ce qui peut se faire à un intervalle de douze , dix-huit , vingt-quatre heures l'une de l'autre , ou même davantage , si les *symptomes* le permettent. Mais si le pouls se maintient dans sa mollesse , si le malade se trouve passablement à son aise , après la première saignée , elle ne doit point être répétée (1).

(1) L'intervalle que propose ici l'Auteur , entre chaque saignée , peut être trop long dans

Si la chaleur & la fievre sont très-fortes , on donnera au malade une *mix-*

bien des circonstances. Il est des cas où la première saignée , qui doit être copieuse , (toujours relative cependant aux forces du malade) demande , quatre ou six heures après , à être suivie d'une seconde : c'est la conduite qu'il faut tenir , toutes les fois que le *pouls* reste *dur & fort* ; à plus forte raison , comme le dit fort bien M. BUCHAN , quand il acquiert plus de *dureté* , plus de *force* après cette première saignée , ainsi qu'il arrive quelquefois. Si , après la seconde saignée , le *pouls* conserve encore ces mêmes qualités , il faut , dix ou douze heures après , procéder à une troisième , qui , souvent , & presque toujours , doit être la dernière , quand les trois saignées ont été faites dans les vingt-quatre heures. Car HIPPOCRATE ne saignoit pas pour éteindre entièrement la fievre , mais seulement pour en modérer l'excès. Elle est si nécessaire pour la *résolution* & la *coction* , que très-souvent , dans la pratique , nous sommes obligés d'en exciter une artificielle , soit pour soutenir ou ranimer les forces de la nature , dans les Maladies *aiguës* , soit pour donner du mouvement aux humeurs qui croupissent dans les Maladies *chroniques*. La justesse & la modération , qui étoient les regles d'HIPPOCRATE , doivent donc être les nôtres. Il ne saignoit jamais que dans le besoin , & qu'autant qu'il étoit nécessaire. Il se gardoit de prescrire cette opération aux gens épuisés & débiles , même dans les Maladies *aiguës* ; comme les Praticiens savent s'en abstenir dans les *petites véroles ordinaires* , où les forces de la nature n'excedent point , dans la crainte de s'opposer à l'expulsion de la matière morbifique.

Cette prudence d'HIPPOCRATE est , dit M. CLERC , une belle satire contre la conduite de ces

78 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ture, composée de cette manière :

Prenez d'eau-rose,	1 once,
d'eau commune,	2 onces,
de sirop de capillaire,	demi-once.

Mêlez. On peut mettre un peu de *sucré* à la place du *sirop*.

Ajoutez d'esprit de vitriol *dulcifié*, 30, ou 40 gouttes.

On donnera cette potion toutes les trois, ou quatre heures, tant que la fièvre sera violente : ensuite il suffira de la donner toutes les cinq, ou six heures (1).

Médecins, altérés de sang, qui prodiguent témérairement celui des malades. On ne peut jamais faire sortir toute l'humeur morbifique avec le sang, à moins qu'on ne l'épuise entièrement. Cette sortie est l'ouvrage de la nature seule. Nous ne devons donc regarder la saignée, dont nous sommes trop prodigues ou trop avares, (quand nous ne l'ordonnons que par système ou par habitude) que comme un remède palliatif; calmant & résolutif.

(1) Car, on ne sauroit trop le répéter, il ne faut jamais tenter d'éteindre absolument la fièvre. La fièvre, comme nous l'avons déjà dit, n'est qu'un effort de la nature, pour se débarrasser de la matière morbifique. Nos soins doivent donc se borner à calmer ses efforts, quand ils l'emportent sur les forces du malade; à laisser agir la nature, quand ses efforts sont proportionnels avec la résistance que leur oppose le malade; enfin à donner des forces à la nature, quand cette résistance l'emporte sur elle. Voilà, en peu de mots,

Si le malade se sent des maux de cœur, des envies de vomir, il faudra seconder les efforts de la nature, en lui donnant une infusion légère de *camomille*, ou simplement de l'*eau tiède*.

Si le ventre est dur, resserré, le malade prendra tous les jours un lavement, composé de *lait*, d'*eau*, d'un peu de *sel*, & d'une cuillerée d'*huile*, ou d'un peu de *beurre frais*.

Que si ce lavement n'a pas l'effet désiré, on ajoutera alors, de temps en temps, dans la boisson du malade, une cuillerée à café de *magnésie blanche*, ou de *crème de tartre*. On pourra lui faire prendre aussi, dans ce cas, des *tamarins*, des *pruneaux*, des *pommes cuites*, &c. (1)

en quoi consiste toute la Médecine dans les Maladies *aiguës*; voilà tout ce que l'on a voulu dire dans des milliers de volumes qui ont été écrits sur cette partie de notre art; cependant voilà ce que nous apprend la simple observation, aidée de la réflexion.

(1) Mais nous avons fait observer (note 1, p. 72,) qu'il falloit que les aliments fussent proportionnés à l'intensité de la Maladie; que dans les Maladies très-graves, il falloit s'en abstenir absolument; que dans les Maladies moins graves, on ne devoit en donner que deux fois par jour; & que dans celles qui n'étoient point dangereuses, on ne pouvoit aller que jusqu'à trois fois en vingt-quatre heures. Si l'on

80 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Si vers le dixième, onzième, douzième jour de la maladie le *pouls* devient plus *mollet* ; si la langue commence à s'humecter ; si les urines déposent un *sédiment rougeâtre*, il y a tout lieu d'espérer une issue favorable. Mais si, au lieu de tous ces *symptomes*, le malade est affaibli ; si le *pouls* foiblit de plus en plus ; si la *respiration* devient difficile, avec un engourdissement dans les membres, un tremblement dans les nerfs, des *soubresauts* dans les tendons, &c. il y a tout lieu de craindre que l'événement ne soit funeste. C'est alors qu'il faut appliquer les *vésicatoires*, soit au cou, soit à la cheville des pieds, soit

veut parvenir à lâcher le ventre, au moyen de pruneaux, de pommes cuites, on sent qu'on ne pourra réussir, qu'en les donnant en une certaine quantité. Or, à cette dose, ils feront d'autant plus de mal, que la Maladie sera plus *aiguë*. Nous croyons donc devoir restreindre ce conseil à la *magnésie blanche*, à la *crème de tartre*, aux *tamarins*, que l'on ajoute à la tisane, ou plutôt à du *petit lait* miélé, à du *petit lait* auquel on ajoute, selon la sensibilité du malade, du *sirop de violettes*, ou celui de *fleurs de pêchers*, ou celui de *chicorée*, composé de *rhubarbe*. Nous croyons même que l'on pourroit parvenir à n'avoir besoin d'aucun de ces secours, si, au lieu d'un seul lavement par jour, on en donnoit deux ou trois. On donnera le premier comme le conseille l'Auteur ; on donnera les deux autres à l'eau simple.

De la Fievre continue-aiguë. 81

dans l'intérieur des jambes, des cuisses, &c. selon les circonstances. On peut encore appliquer, sous la plante des pieds, des *cataplasmes*, composés de la maniere suivante, (auxquels on donne le nom de *Synapismes*.)

Prenez de mie de *pain blanc* émiettée, 4 onces,

de semence de *moutarde* pulvérisée, 2 onces,

de *vinaigre*, quantité suffisante.

Faites cuire comme les *cataplasmes* ordinaires.

Il faut en même-temps soutenir les forces du malade avec des *cordiaux*. Tels sont le *petit-lait*, fait avec un vin généreux, le *négas*, le *gruau* de *sagou*, auquel on ajoute du bon vin, &c. Le régime, dont nous avons parlé, est nécessaire non-seulement pendant tout le cours de la fievre & de la maladie, mais encore dans la *convalescence*. Si on le néglige, dans cette dernière période, on expose le malade à des rechutes, ou à d'autres maladies qui le rendent valétudinaire pour toute sa vie.

Quoique le malade soit foible, à la suite de cette fievre, cependant les aliments doivent être plus relâchans que nourrissans. Il doit éviter, avec le plus

grand soin, toute espece d'excès; trop de nourriture, trop de boisson, trop d'exercice lui deviendroient nuisible. Il faut que son esprit soit parfaitement tranquille; il ne doit s'appliquer, ni à l'étude, ni à aucune autre chose qui demandent une grande attention.

Si la *digestion* est lente; si le convalescent éprouve de temps en temps quelques petits ressentiments de fièvre, il doit faire usage de *quinquina*, infusé à froid dans de l'eau. (1) En fortifiant l'estomac, il acheve d'emporter les restes de la fièvre.

Quand le convalescent commence à recouvrer une partie de ses forces, il faut alors qu'il prenne quelques doux *laxatifs*; tel que le suivant.

Prenez de <i>tamarins</i> ,	1 once,
de <i>séné</i> ,	1 gros.

Faites bouillir, pendant quelques minutes, dans une chopine d'eau; retirez du feu.

(1) De la maniere suivante: Prenez du meilleur *quinquina* concassé, 1 once; mettez au fond d'une bouteille; versez par-dessus une chopine d'eau; bouchez; laissez infuser pendant six ou huit jours, ayant soin de remuer souvent la bouteille; tirez à clair, & conservez pour l'usage. On en prend un demi-verre avant le dîner, autant avant le souper.

Ajoutez de *manne* en sorte, 1 once.
Faites dissoudre; passez.

On donne un verre de cette purgation, d'heure en heure, jusqu'à ce qu'elle opere; après quoi on jette le reste. On répète cette même médecine deux, ou trois fois, en laissant cinq, ou six jours d'intervalle entre chaque jour où l'on purge. (1)

(1) Les personnes intelligentes, qui ont été témoins de la conduite de ces *Routiniers*, de ces *Médecâtres*, qui ne connoissent d'autre manière de traiter les malades, qu'en les accablant de *remedes*, seront, sans doute, étonnées que dans une Maladie, qui, souvent devient très-grave, M. BUCHAN en prescrive si peu. Elles seront également surprises de l'ordre & du temps dans lesquels il faut que chacun d'eux soit administré. Ce n'est pas ainsi que se comporte celui qui nous gouverne, diront-elles: il commence par saigner, & il réitère cette saignée jusqu'à ce que la fièvre soit absolument tombée. Le surlendemain il purge; deux jours après il purge encore, & il repurge tous les deux jours, jusqu'à parfaite guérison. Cependant l'*émétique*, les *poudres*, les *opiat*s, les *apozemes*, les *potions*, rien n'est oublié, rien n'est épargné. S'il lui arrive quelquefois de ne pas réussir, c'est que la Maladie est plus forte que les remedes. Il seroit bien injuste de lui en faire le moindre reproche; car il saigne, il purge, il médicamente tant qu'il peut.

Mais si nous nous traitions d'après vos conseils; eh, bon Dieu! nous péririons tous! Vous avez peur de nous permettre une seule saignée, & vous défendez que l'on n'aille jamais au-delà de

Les manouvriers, les artisans, ceux qui s'occupent de travaux pénibles, ne

trois, dans les fièvres les plus inflammatoires. Après cela, les *tisanes*, les *lavements*, les *bains de pieds*, les *fomentations*, sont vos seules ressources, pendant tout le cours de la Maladie. Si vous prescrivez une *potion*, vous indiquez scrupuleusement les circonstances dans lesquelles il faut la donner; puis vous nous parlez de *vésicatoires*, (remèdes que nous n'avons jamais vu employer qu'à l'extrémité,) avant que de parler de *purgation*, que vous rejetez tout à la fin de la maladie; encore voulez-vous que le malade ait recouvré une partie de ses forces. Certes, ou la Médecine est bien changée, ou la manie de vouloir innover a furieusement d'empire sur les hommes, puisqu'elle les porte à se jouer même de la vie de leurs semblables!

Ce langage, ces propos, ces imputations sont répétés tous les jours, même par ceux que le rang & les connoissances devroient mettre au-dessus du vulgaire. Si, comme le desire notre Auteur, Patriote, la Médecine devenoit une des branches de notre éducation; si les Ouvrages de nos plus excellents Ecrivains en Médecine, anciens & modernes, étoient plus familiers, on sauroit que les préceptes de M. BUCHAN ne sont que ceux du Pere de la Médecine, du divin HIPPOCRATE; on verroit qu'il ne fait que concourir avec les BOERRHAAVE, les VAN-SWIENTEN, les ROSEN, les PRINGLE, les LIEUTAUD, les DEHAEN, les CLERC, &c. avec tous les amis de l'humanité, à rappeler la Médecine à sa simplicité primitive; à en faire une science, dont les principes sûrs & certains, puissent éclairer tous les hommes, qui tous ont plus ou moins besoin de ses secours.

Pour mettre cette vérité hors de doute, voyons quel étoit le plan que suivoit HIPPOCRATE dans

doivent point , après avoir essuyé une pareille maladie , reprendre trop prompt-

les maladies *aiguës* , & que suivent les Praticiens , qui , secouant le joug des préjugés , & foulant aux pieds les systèmes , ne s'attachent qu'à guérir.

Voici les propres paroles de l'Oracle de la Médecine : „ Dans une fievre simplement *aiguë* , „ il faut faire prendre de l'eau chaude , de l'*hydromel* , ou de l'*oximel* ; le malade ne risque „ rien d'en boire en grande quantité ; car si on „ lui donne ces boissons un peu chaudes , elles „ pousseront les humeurs viciées par les urines „ ou par les sueurs , ou elles tiendront la *respiration* libre ; ce qui est fort salutaire. Dans „ une fievre plus *aiguë* , il faut donner au malade „ autant d'eau & d'*hydromel* qu'il peut en „ boire.

Dans les maladies extrêmement vives , extrêmement *aiguës* , il ne se bernoit pas aux secours simples dont nous venons de parler. Dès le commencement il faisoit usage de la saignée , il multiplioit les lavements , il faisoit boire largement des tisanes adoucissantes & rafraîchissantes , telles que celles indiquées dans ce Chapitre. Quand il avoit réduit la fievre à un degré modéré , il laissoit à la nature le soin de la *cottion* & de la *crise*. Mais si vers ce temps de la maladie , la nature , troublée , paroissoit indécise , ou même paroissoit vouloir s'écarter du chemin le plus facile , pour l'évacuation de la matiere morbifique , il employoit alors d'autres moyens. On lit , dans le sixieme Livre de ses Epidémies , que si les humeurs veulent se jeter sur une partie non convenable , il faut les en détourner ; mais que si elles prennent un cours salutaire , on doit les aider , en ouvrant les passages vers lesquels elles se portent. Il joignoit l'exemple au précepte , en faisant , dans

tement leur travail ; il faut qu'ils oublient l'ouvrage , jusqu'à ce que leurs

ces cas , usage de *purgatifs* , de *fomentations* , de *bains de vapeurs* , de *frictions* , de *synapismes* , de *pessaires* , &c. selon la nature de la maladie & de la partie affectée. Il avoit observé qu'une maladie se termine par une ou par plusieurs évacuations ; savoir , par les *urines* , par les *sueurs* , les *selles* , l'*expectoration* ; par un *abcès* , ou un *dépôt* de *matière critique* ; par un *vomissement* , par une *hémorrhagie* , &c. Le plan de sa conduite , fondé sur ces observations , avoit un but fixe & régulier ; sa méthode étoit conforme aux loix de la nature : quand les principes sont fondés sur l'observation , les indications le sont aussi.

Il ne faisoit vomir dans les maladies , que quand le malade avoit la *bouche amère* , la *langue chargée* , des *rappports* , des *soulèvements d'estomac* , comme il arrive souvent dans les *fièvres bilieuses & putrides* ; mais il ne faisoit vomir que dans les commencements. Voici comme il s'exprime : „ Faites vomir dans le commencement de la maladie , s'il en est besoin. Le malade alors jouit encore de toutes ses forces : si vous laissez échapper cette occasion favorable , vous serez obligé de différer jusqu'au déclin ; mais alors la longueur du mal a épuisé les forces du malade. Quand la maladie est à son plus haut degré de force , il vaut mieux se tenir tranquille. “

Quant aux *purgations* , il nous apprend qu'il est des maladies dans lesquelles elles ne sont pas nécessaires. Dans les *fièvres aiguës* qui se terminent par *résolution* , c'est-à-dire , sans aucune évacuation sensible , comme il arrive dans la plupart des *fièvres bénignes* , & souvent dans la *fièvre continue-aiguë* dont il est ici question , HIPPOCRATE s'abstenoit de purger ; parce que

forces & leur vigueur soient revenues.
(Voyez note 1, p. 35.)

les humeurs étant devenues *homogenes* & capables d'une assimilation parfaite, par la *résolution*, il n'y a pas de rechute à craindre. Il s'en abstenoit encore dans les maladies, dont la *crise est parfaite*, c'est-à-dire, dont les évacuations completes emportent avec elles toute la matiere morbifique; de sorte qu'il ne reste rien dont on puisse craindre les suites. Ce qu'on reconnoît au bien-être qu'éprouve sur le champ le malade, aux forces & à l'appétit qui reviennent promptement. Il ne purgeoit donc que dans les maladies qui se terminent par des *crises imparfaites*, ou par des évacuations incompletes, pour ne rien laisser d'*hétérogene* dans la masse du sang; mais il ne purgeoit qu'à la fin de la maladie.

Telle étoit la pratique d'HIPPOCRATE; telle est celle dont nous voyons se servir M. BUCHAN, dans les *fièvres continues-aiguës*, & dont nous le verrons se servir dans toutes les *maladies aiguës*. La négligence ou le mépris de ces regles, sur l'usage des boissons, de la saignée, des *vomitifs*, des *purgatifs*, sont, dit M. CLERC, les véritables causes des infortunes du plus grand nombre des Médecins : une maladie simple devient par-là compliquée, longue & *chronique* : les malades, après avoir languï misérablement, tombent dans des *cachexies*, des *jaunisses* incurables, qui se terminent, au printemps suivant, par des *hydropisies* ou des *dysenteries putrides*, auxquelles toute la science humaine n'est pas capable d'apporter remède.



CHAPITRE V.

De la Pleurésie vraie, de la Pleurésie fausse, de la Paraphrénésie.

§. I.

De la Pleurésie vraie, ou inflammation de la Plevre, ou inflammation de poitrine.

LA pleurésie vraie est l'inflammation de cette *membrane*, appelée *Plevre*, qui tapisse tout l'intérieur de la poitrine. (1) On divise la vraie pleurésie

(1) Il faut savoir que tous les *visceres*, tous les *muscles*, tous les *os* sont couverts & enveloppés de pellicules, plus ou moins épaisses, ordinairement doubles, auxquelles on donne le nom générique de *membranes*. Ces *membranes* sont, par rapport à ces parties, ce qu'est la peau, par rapport à l'extérieur du corps. Plusieurs de ces *membranes* ont des noms particuliers, tandis que d'autres n'ont que celui de *membranes*.

C'est ainsi que celle qui recouvre immédiatement les *os*, s'appelle *périoste*; celle qui recouvre le *crâne*, ou la boîte osseuse de la tête, s'appelle *péricrâne*; celles qui enveloppent le *cerveau* sont appelées particulièrement *méninges*, nom qui ne signifie autre chose que *membranes*; mais elles se nomment plus communément *pie-mère* & *durè-mère*; celle qui recouvre le foie, la rate, presque tous les visceres du *bas-ventre*, se nomme *péritoine*; celle enfin qui

siè, en pleurésie *humide* & en pleurésie *seche*. Dans la première, le malade crache facilement; dans la seconde, il ne crache que peu, ou point du tout. Il y a aussi une espèce de pleurésie, qu'on appelle *batarde*, dans laquelle la douleur est plus intérieure & affecte particulièrement les muscles d'entre les côtes.

Les ouvriers, les journaliers sont ceux qui sont le plus sujets à cette maladie. Elle attaque sur-tout ceux qui travaillent en plein air, & qui sont d'un *tempérament sanguin*. Le printemps est la saison dans laquelle on la voit le plus fréquemment.

CAUSES. La pleurésie peut être occasionnée par tout ce qui est capable de supprimer la *transpiration*. En conséquence les vents froids du Nord, la boisson de liqueurs froides, quand on a chaud, le sommeil en plein air, pris sur un terrain humide, des habits mouillés, &c. exposent à cette maladie. On court encore risque de la gagner, lorsqu'étant tout en sueur, on s'expose à l'air

est étendue sur la partie interne de la poitrine, sur la partie convexe du diaphragme, & sur tous les poumons, se nomme *plevre* ou *pleure*; d'où vient que l'inflammation de cette partie se nomme *pleurésie*.

froid, ou qu'on se plonge dans l'eau froide. Cette maladie peut aussi être causée par la boisson des liqueurs fortes, par la suppression de quelqu'évacuation accoutumée, comme de vieux *ulceres*, de *cauterres*, enfin de la *sueur* des pieds, des mains, ou de dessous les bras, &c. On a vu de même la rentrée subite de quelqu'*éruption*, comme de la gale, de la rougeole, de la petite vérole, l'occasionner. Les personnes qui sont dans la pernicieuse habitude de se faire saigner dans certaine saison de l'année, sont susceptibles de gagner cette maladie, si elles ont négligé de le faire : se tenir trop chaudement, soit par la quantité, ou la qualité des habits dont on se couvre, soit par le feu des appartements qu'on habite, dispose encore singulièrement à cette maladie. Enfin la pleurésie peut encore être produite par un violent exercice, comme en courant, en luttant, en sautant & portant de grands fardeaux, & même par des coups sur la poitrine. La seule conformation du corps, comme une poitrine trop étroite, & le peu de capacité des *arteres* de la *plevre*, rendent quelques personnes sujettes à cette maladie.

SYMPTOMES. La pleurésie, comme la

plupart des autres fièvres, commence, en général, par le *frisson* & le *tremblement*, qui sont suivis de chaleur, de soif & d'*insomnie*. On éprouve ensuite une douleur violente & pungitive dans l'un des côtés, entre les côtes, (c'est ce qu'on appelle ordinairement *point de côté*.) Quelquefois la douleur se fait sentir vers l'épine du dos, quelquefois vers le devant de la poitrine & quelquefois aussi vers les épaules. Cette douleur est, en général, plus aiguë dans le moment où le malade fait le mouvement d'*inspiration*.

Le *pouls*, dans cette maladie, est, pour l'ordinaire, *vite* & *dur*; les urines sont hautes en couleur; le sang, après être sorti de la *veine*, se couvre d'une *croute* dure, ou d'une espèce de *couenne*. Les crachats du malade n'ont d'abord aucun caractère; mais ils s'épaississent bientôt, & deviennent souvent sanglants.

RÉGIME. La nature tente ordinairement de se débarrasser de cette maladie, au moyen d'une évacuation *critique* de sang, par quelques-unes des parties du corps, ou par une *expectoration* & des crachats abondants, ou par la sueur, des *déjections* séreuses, des urines chargées, &c. Notre devoir est donc

92 MÉDECINE DOMESTIQUE.

de seconder ses intentions , en modérant l'impétuosité de la circulation , & en relâchant les vaisseaux , délayant les humeurs & favorisant l'*expectoration*.

En conséquence , le régime doit être , comme dans la maladie précédente , *léger , rafraîchissant & délayant*. Le malade doit éviter les aliments visqueux , de difficile digestion , ou fort nourrissants , comme la viande , le beurre , le fromage , les œufs , le lait , &c. Il évitera également les aliments d'une nature échauffante. Sa boisson sera du *petit-lait ordinaire* , la *tisane pectorale commune* , ou des *décoctions* , des *infusions* de plantes *pectorales & balsamiques* , telle que la suivante.

Prenez de graine de *lin* , 2 cuillerées,
de racine de *réglisse* éplu-
chée, 2 gros,
de feuilles de *pas-d'âne* ,
demi-once.

Mettez ces substances dans un vaisseau ; versez dessus une pinte d'eau bouillante ; couvrez le vaisseau , & laissez près du feu pendant huit , ou dix heures ; passez & exprimez.

Le malade en fera sa boisson ordinaire. S'il trouvoit cette tisane trop fade , on pourroit la rendre plus agréable , en

y joignant , ou un peu de *gelée de groseilles* , ou un peu du suc d'*orange amère*.

La décoction d'*orge* , à laquelle on ajoute un peu de *miel* , ou de *gelée de groseilles* , est encore une boisson convenable dans cette maladie. Elle se fait de la manière suivante.

Prenez d'*orge-perlé* , 1 once.
Faites bouillir dans trois chopines d'eau , jusqu'à réduction d'un tiers ; passez ; ajoutez plus ou moins de *miel* , au goût du malade.

Quelle que soit la boisson que le malade choisisse , il ne faut pas qu'il la prenne en trop grande quantité à la fois. Il faut au contraire qu'il ne boive , en quelque sorte , que par gorgée , mais perpétuellement , afin d'avoir sans cesse la bouche & le gosier humectés. La boisson , les aliments du malade doivent tous être pris un peu chauds.

On doit tenir le malade tranquille , dans une température modérée & le plus à son aise possible , ainsi que nous l'avons prescrit dans la maladie précédente. Il faut , tous les jours , lui baigner les pieds & les mains dans l'eau chaude. On peut quelquefois , dans la journée , le faire asseoir sur son séant , pendant quelque temps ; cette position lui soulagera

la tête & lui facilitera la *respiration*.

REMEDES. Il n'y a presque personne qui ne sache que dans une fièvre, accompagnée d'une douleur violente de côté, d'un *pouls vis & dur*, la saignée ne soit nécessaire. Quand ces *symptomes* sont manifestes, plus on saigne promptement, & mieux c'est pour le malade. Il faut que cette première saignée soit assez copieuse, pourvu toutefois qu'il puisse la soutenir. Une forte saignée, dans le commencement d'une pleurésie, fait infiniment plus d'effet que de petites saignées, répétées plusieurs fois dans le cours de la maladie. On peut tirer, à une personne faire, dix, ou douze onces de sang, dès qu'on s'est assuré qu'elle est atteinte d'une pleurésie. On en tirera moins, bien entendu, à une personne plus jeune, ou plus délicate.

Si, après la première saignée, la violence du *point de côté* & des autres *symptomes* continue, il faudra, au bout de douze, ou de dix-huit heures, tirer encore huit, ou neuf onces de sang. (V. note 1, p. 76.) Si, après cette seconde saignée, les *symptomes* ne diminuent pas encore, & que le sang se couvre toujours de la *couenne*, dont nous avons parlé, (V. p. 91, & le mot *couenne* à la Table.) il faut

dra alors une troisième & même une quatrième saignée. (1) Mais dès que la dou-

(1) C'est un préjugé bien funeste, dit M. CLERC, de prescrire la saignée dans les maladies inflammatoires, jusqu'à ce que la *couenne*, que l'on regarde comme un signe d'inflammation, disparaisse entièrement. Cette *couenne* ne la caractérise pas toujours. On l'observe dans un *rhume* simple, dans le sang des *goutteux*. Elle est commune dans les *rhumatismes*, dans les *grossesses*; je l'ai vu, ajoute-t-il, à la fin, comme au commencement, des maladies aiguës.

Cette *couenne* n'est donc pas une raison pour pousser les saignées trop loin : si la loi générale est vraie, elle fournit des exceptions qu'il faut respecter : sans cette sagesse, on peut tirer tout le sang d'un malade, avant que la *couenne* inflammatoire se dissipe; & si, par hasard, quelqu'un survit à cette mauvaise manœuvre, on ne doit pas s'en féliciter; cette espèce de résurrection n'est qu'une agonie prolongée. [Ibid. T. I, page 302.]

M. TISSOT dit [dans son *Avis au Peuple*, page 80, &c.] que dans les pleurésies & dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette *croute* ne se forme pas toujours; ce qu'on regarde comme un signe très-fâcheux. Il y a d'ailleurs à cet égard plusieurs bizarreries qui dépendent des plus petites circonstances. Ainsi il ne faut pas se fonder uniquement sur cette *croute* pour régler les saignées : & en général il ne faut pas trop croire que l'état du sang dans la palette puisse nous faire juger avec certitude de son véritable état, dans le corps.

C'est donc à l'intensité des *symptômes* à nous guider. Quand ils sont tels que va les dépeindre l'Auteur, il ne faut plus saigner. En général, si les deux ou trois premières saignées ont été faites à temps, c'est-à-dire, dans les

leur de côté diminue , que le pouls devient plus *mollet* , que le malade commence à cracher librement , la saignée n'est plus nécessaire. Ce remède est rarement utile après le troisième , ou quatrième jour de la maladie ; & passé ce temps , il ne doit point être employé , à moins que des circonstances pressantes ne l'exigent. (1)

premiers jours , à peu de distance l'une de l'autre , il est rarement nécessaire d'en venir à une quatrième , sur-tout si , indépendamment des saignées , on fait usage des autres secours , tels que ceux qu'a déjà indiqués notre Auteur , & qu'il va indiquer dans la suite de ce Chapitre.

J'ai rarement eu besoin de plus de trois saignées , dit M. TISSOT , & fréquemment je m'en tiens aux deux premières.

On doit observer , relativement aux femmes , qui d'ailleurs sont moins sujettes à cette maladie , & en général à toutes les maladies inflammatoires , que si elles se trouvent attaquées d'une *pleurésie* , d'une *péritneumonie* , &c. dans le temps de leurs *regles* , cette circonstance ne doit , ni empêcher les saignées , quand elles sont bien indiquées , ni rien changer au traitement. [Ibid.]

(1) Par exemple , quoiqu'il y ait déjà plusieurs jours que la maladie dure , lorsqu'on commence à la traiter , si la fièvre , le point de côté sont encore violents , si la respiration est difficile , si le malade ne crache point , ou s'il crache trop de sang , il faut , sans s'embarrasser du jour , faire une saignée , fût-ce le dixième , à l'exemple d'HIPPOCRATE , qui , par une saignée faite le huitième jour , a sauvé Anaxagorus de la *suppuration* & de la *gangrene*.

Au reste, on peut diminuer la viscosité du sang par beaucoup de moyens, sans avoir recours aux saignées multipliées. On peut même alléger le *point de côté* par différents remèdes, sans leur secours. Ces remèdes sont, les *fomentations émollientes*, que l'on applique sur la partie malade, après la première, ou seconde saignée. Ces *fomentations* se font de la manière suivante.

Prenez fleurs de *sureau*,
fleurs de *camomille*,
fleurs de *mauve*, } de cha-
que une
poignée.

Faites bouillir ces plantes, ou toutes autres de celles qui sont adoucissantes, dans une quantité suffisante d'eau; mettez ces plantes ainsi bouillies entre deux linges, ou dans un sac de flanelle; & appliquez - les toutes chaudes sur le côté.

On trempe encore une flanelle, &, à son défaut, une serviette dans la *décoction*; & après l'avoir légèrement exprimée, on l'applique sur la partie affectée, aussi chaude que le malade peut la supporter. A mesure que la flanelle se refroidit, il faut la changer, & avoir grand soin que le malade ne prenne point de froid dans cette opération.

Si cette espèce de *fomentation* paroît

embarrassante, on prendra tout simplement une vessie, remplie de lait & d'eau, & on l'appliquera toute chaude sur le côté.

Les *fomentations* non-seulement apaisent les douleurs, mais encore elles relâchent les vaisseaux, & s'opposent à la stagnation du sang & des autres humeurs. On peut encore frotter souvent, dans la journée, le côté malade, avec un peu du *liniment volatil* suivant.

Prenez d'huile d'amandes douces, ou
d'olive, 2 onces,

d'esprit de corne de cerf, 1 once.

Mettez dans une bouteille; secouez vivement jusqu'à ce que ces deux substances soient parfaitement mêlées.

On en verse sur le côté malade; on l'étend avec la main chauffée, & l'on frotte fortement jusqu'à ce qu'il ait entièrement pénétré. On reverse & on frotte de nouveau, jusqu'à ce qu'on ait employé la valeur d'une cuillerée à café de ce *liniment*. On recommence cette opération trois, ou quatre fois par jour.

On recommande quelquefois des *fomentations* seches, composées d'avoine grillée, de pain rôti, &c. Quoiqu'elles puissent être de quelqu'utilité, cependant elles ne sont pas aussi convenables dans

la maladie dont il est question, que les fomentations humides.

Nous recommanderions volontiers de mettre le malade dans un *bain chaud*, d'eau & de lait, dans lequel on auroit fait bouillir des *herbes émollientes*, si nous croyions qu'on le fît avec prudence & sans danger. Mais comme nous ne pouvons pas toujours l'espérer; que d'ailleurs ce *bain* peut être difficile à préparer, & qu'enfin il peut mettre le malade en danger de s'enrhumer, nous ne recommanderons que ce qui est à la portée de tout le monde; savoir, d'appliquer des *cataplasmes adoucissants* sur le côté. On peut les faire de *mie de pain* & de *lait*, adoucis avec de l'*huile*, ou du *beurre frais*.

On peut encore appliquer, avec avantage, sur le côté malade, les feuilles de plusieurs plantes. J'ai souvent vu, dans la *pleurésie*, de grands effets des feuilles de *jeunes choux*, appliquées toutes chaudes sur le côté; non-seulement elles relâchent les parties, mais encore elles excitent une douce moiteur, & peuvent sauver le malade de la nécessité des *vésicatoires*, auxquels il faut cependant recourir, quand les autres secours n'ont pas réussi.

Si le *point de côté* persiste, après les saignées répétées, après les *fomentations* & les autres moyens recommandés à l'article du *régime* & à celui des *remedes*, il faut appliquer les *vésicatoires* sur la partie affectée, & les y laisser pendant deux jours : ils excitent non-seulement une évacuation dans cette partie ; mais encore ils atténuent les humeurs, &, par conséquent, aident la nature à expulser la cause de la maladie. Pour prévenir la *strangurie*, à laquelle les *vésicatoires* donnent souvent lieu, on fera boire abondamment au malade de l'*émulsion de gomme arabique* suivante.

Prenez d'*amandes douces*, 2 onces.
Mettez dans de l'eau chaude, pour pouvoir enlever les enveloppes ; pilez fortement dans un mortier, avec une égale quantité de sucre ; ayez deux pintes de *décoction d'orge* chaude, à laquelle vous ajouterez,

de *gomme arabique*, demi-once.

Remuez pour la faire dissoudre ; laissez refroidir ; versez cette liqueur peu à peu sur les *amandes* & le *sucré*, triturés ensemble, ayant soin de remuer perpétuellement, jusqu'à ce que la liqueur devienne également blanche, ou laiteuse ; passez. Le malade en fera sa boisson ordinaire.

Si le malade est constipé, on lui donnera chaque jour un lavement, composé d'eau de gruau, ou d'eau d'orge, dans laquelle on aura fait bouillir de la mauve, ou toute autre plante émolliente. Ce lavement non-seulement évacuera les intestins, mais encore produira l'effet des fomentations chaudes, appliquées aux viscères du bas-ventre, & causera par-là une dérivation des humeurs de la poitrine. (1)

Pour exciter l'expectoration, ou les crachats, on donnera des remèdes incisifs, huileux & mucilagineux, tel que le suivant.

(1) Cette raison doit faire sentir la nécessité des lavements, dans cette maladie, ainsi que dans toutes celles qui sont inflammatoires & accompagnées de putridité : nous croyons donc devoir conseiller de donner, dans ces maladies, tous les jours un lavement, quand même le malade ne seroit pas constipé, & dans le cas où il le seroit, d'en donner un matin & soir. Le peuple, dit M. TISSOT, n'aime point les lavements; il n'y a pas cependant de médicaments plus utiles dans les maladies fiévreuses, sur-tout si les urines ne sont pas abondantes, ou si elles sont rouges, si le malade a des rêveries, si la fièvre est forte, si les maux de tête & de reins sont considérables, si le ventre est douloureux : dans tous ces cas, les lavements soulagent ordinairement plus que si l'on buvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide.

102 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Prenez d'*oximel*, ou de *vinaigre scillitique*, 1 once,
de la *décoction pectorale*, 6 onces.

Mêlez; le malade en prendra deux cuillerées toutes les deux heures.

Si les *médicaments scillitiques* répugnent à l'estomac du malade, on lui donnera de l'*émulsion huileuse*, (V. ce mot à la Table.) ou, à sa place, le remède qui suit.

Prenez d'*huile d'amandes douces*, ou d'*olive*,
de *sirop de violette*, } de cha-
que 2
onces.

Mêlez; ajoutez autant de *sucres candis* qu'il sera nécessaire, pour faire un *électuaire* qui ait la consistance du *miel*.

Le malade en prendra souvent une petite cuillerée, sur-tout s'il est fatigué de la toux. Il y a des personnes que les huiles incommodent, & à qui elles donnent des *nausées*; & ces cas arrivent fréquemment: alors il faudra leur donner une dissolution de *gomme ammoniac* dans de l'*eau d'orge*.

Voici la manière dont elle se fait.

Prenez *gomme ammoniac*, 2 gros.
Triturez parfaitement dans un mortier; versez, peu à peu, en remuant toujours, une chopine de *décoction d'orge*, jus-

qu'à ce que la gomme soit entièrement dissoute. On peut ajouter trois, ou quatre onces d'eau distillée simple de pouliot.

Le malade en prendra deux cuillerées trois, ou quatre fois par jour.

Si le malade ne *transpire* point; si, au contraire, une chaleur brûlante se fait sentir à la peau, & qu'il urine très-peu, on donnera quelques petites doses de *nitre purifié*, & de *camphre*, combinés de la manière suivante.

Prenez de *nitre purifié*, 2 gros,
de *camphre*, 5 ou 6 grains.
Triturez dans un mortier ces deux substances; mêlez parfaitement; divisez en six doses égales.

Le malade prendra une de ces doses toutes les cinq, ou six heures, dans quelques cuillerées de sa boisson ordinaire.

Nous ne ferons plus mention que d'un seul remède, que quelques personnes regardent comme un *spécifique* dans la *pleurésie*; c'est la décoction du *sénéka*, ou racine contre la morsure du serpent à sonnettes, appelé *poligala virginiana*.

Prenez de la racine de *sénéka*, 1 once. Faites bouillir dans trois demi-setiers d'eau, jusqu'à réduction de chopine; laissez reposer; passez.

Après avoir fait les saignées convena-

bles, & avoir rempli les autres indications, on donne au malade deux, trois, ou quatre fois par jour deux, trois, ou quatre cuillerées de cette *décoction*, plus ou moins, selon que son estomac peut la supporter. Si ce remède occasionne le vomissement, il faudra mêler à cette *décoction*, deux, ou trois onces d'*eau de cannelle simple*, ou le donner à plus petites doses. Comme cette *décoction* favorise la *transpiration*, excite les urines & lâche le ventre, elle est capable de remplir la plupart des indications, dans la cure de la *pleurésie*, & des autres maladies *inflammatoires* de la *poitrine*.

Personne ne s'imaginera, sans doute, qu'il faille faire usage de tous ces remèdes à la fois. Si nous en recommandons plusieurs, c'est afin que l'on puisse choisir, & que si l'on ne peut se procurer celui pour lequel on s'est décidé, on puisse en employer d'autres. D'ailleurs, les différentes périodes d'une maladie, demandent différents remèdes; & quand l'un n'a pas le succès qu'on en attend, ou qu'il répugne au malade, il faut recourir à un autre (1).

(1) Cet avis est de la plus grande importance. Quelque excellents que soient ces remèdes, on

L'instant le plus avancé de la maladie, que l'on appelle *crise*, (Voyez ce mot à

exposera le malade, tant qu'on les donnera sans ordre & inconfidément. Nous l'avons déjà dit : les remèdes, même les plus puissants, ne réussissent que par l'application convenable qu'on en fait. Il faut donc, après s'être pénétré de la méthode, exposée [note 1, p. 83.] que suivoit HIPPOCRATE dans le traitement des maladies *aiguës*, ne jamais perdre de vue l'ordre dans lequel M. BUCHAN prescrit ses remèdes. Nous avons vu, dans la fièvre *continue - aiguë*, nous voyons dans la *pleurésie*, & nous verrons dans toutes les maladies *inflammatoires*, que son premier remède est la saignée, qui ne peut être réitérée passé les deux ou trois premiers jours. Nous avons vu que dans les fièvres *intermittentes*, & nous verrons que dans toutes les maladies humorales ou du genre *putride*, le premier remède est un *vomitif*, qui ne peut être également réitéré que dans les deux premiers jours ; parce que les saignées & les *vomitifs* étant des remèdes, dont les effets prompts sont accompagnés de plus ou moins de violence, ils exigent, de la part du malade, un certain degré de force, qui est bientôt épuisée par la maladie. [V. note *id. ibid.*]

Dans les *maladies aiguës* qui présentent des symptômes mixtes, c'est-à-dire, des symptômes qui annoncent l'*inflammation* & la surabondance des humeurs, comme il est assez commun de l'observer dans la pratique, il faut commencer par attaquer les *symptômes* les plus urgents. Si l'*inflammation* domine, on commencera donc par saigner, & le lendemain on donnera une dose d'*ipécacuanha*. Si, au contraire, les *symptômes* de la surabondance des humeurs sont les plus marqués, les plus urgents, on commencera

la Table.) est quelquefois accompagné d'une difficulté très-grande de respirer,

par le *vomitif*, réservant la saignée pour le lendemain. Il est rare qu'on soit obligé, dans ces cas, de réitérer l'un ou l'autre de ces remèdes, parce que les forces de la nature, partagées entre deux causes différentes, ne peuvent avoir qu'un médiocre degré d'intensité.

Mais dès qu'une fois on a prescrit l'un ou l'autre de ces remèdes, ou tous les deux, comme dans les cas dont nous venons de parler, il ne faut en donner aucun autre. Il faut en attendre sagement les effets : il faut seulement les aider par les boissons abondantes, par les *lavements*, par les *bains de pieds*, par les autres moyens qui dépendent du *régime*, & dont on doit s'occuper depuis le commencement de la maladie jusqu'à la convalescence. [V. note 1, p 35.] Car ces objets ne sont que des *adjuvants*, qui disposent le corps à l'effet des remèdes, qui favorisent leur opération, & qui, s'ils sont pris dans la quantité & pendant un temps convenable, mettent souvent dans le cas de se passer de tout autre.

Cependant si le lendemain de la saignée ou de la dernière saignée, supposé qu'il ait fallu la réitérer, on ne s'apperçoit pas que les *symptômes* aient diminué de violence ; si l'on s'apperçoit au contraire qu'ils augmentent d'intensité, il faudra faire usage de *fomentations* ou de *cataplasmes* ; & si au bout de vingt-quatre heures ils ne procurent point de diminution, il faudra en venir au *liniment*. [pag. 98.] Car une loi générale, dont il ne faut jamais s'écarter, dans le plus grand nombre des maladies, sur-tout dans les maladies *aiguës*, c'est de commencer toujours par employer les remèdes les plus simples, & de ne passer aux composés que

d'un pouls irrégulier, de mouvements convulsifs ; symptômes qui sont fort su-

quand les premiers n'ont pas réussi. On voit donc qu'il n'en faudra venir aux vésicatoires, avec les précautions prescrites, que dans le cas où le liniment & les autres secours auront manqué leurs effets.

Quant aux autres remèdes, propres à exciter les crachats, à moins que les symptômes ne soient trop pressants, il faut attendre que les fomentations, ou les cataplasmes, ou les liniments, ou les vésicatoires aient opéré, ce dont on ne peut être assuré qu'au bout d'un ou deux jours ; alors on donnera celui des trois remèdes proposés, (page 102,) &c. qui plaira le plus au malade, ou qu'on pourra se procurer le plus facilement. On ne donnera la poudre composée de nitre & de camphre, que dans le cas que désigne M. BUCHAN ; pour le *sénéka*, on en fera usage, si l'on en a la facilité.

Telle est la marche qu'il faut suivre dans l'administration des remèdes de cette maladie. Elle doit servir de base pour toutes les autres maladies aiguës.

Nous aurions passé les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous avions entrepris de parler de toutes les maladies. Pour peu que l'on soit intelligent, on saura appliquer tout ce que nous venons de dire au traitement des maladies suivantes. Il ne faut que suivre strictement l'ordre dans lequel sont indiqués les remèdes. Cependant nous ne pouvons disconvenir que quelque simple que soit cette marche, elle demande encore une attention dont tout le monde n'est pas capable. L'Auteur a donc raison de dire que si le régime est susceptible d'être administré par tous les hommes, les remèdes ne doivent l'être que par les personnes les plus sages, les plus éclairées. [V. T. II, Chap. I.]

jets à effrayer les assistants, & qui les portent souvent à faire des choses très-contraires au malade, comme de le saigner, de lui donner des remèdes forts & irritants, &c. Cependant tous ces *symptomes* ne sont produits que par les efforts de la nature pour vaincre la maladie; efforts qu'il faut seconder par d'abondantes boissons *délayantes*, qui sont alors singulièrement nécessaires. Toutefois si les forces du malade étoient fort épuisées par la maladie, on peut, à cette période, le soutenir avec un peu de *petit lait au vin*, du *négus*, &c.

Lorsque les douleurs & la fièvre seront disparues, & que le malade aura recouvré un peu de ses forces, on lui donnera quelques *doux purgatifs*, tels que ceux que nous avons conseillés pour la fin des *fièvres continues-aiguës*. (V. p. 82.) La *diète* sera toujours légère & de facile digestion: il prendra pour boisson du *lait de beurre*, du *petit lait*, ou tout autre liquide de nature *déterfive*. (Voyez comme on doit conduire les convalescents, note 1, p. 35.)



§. I I.

De la fausse Pleurésie, ou Pleurésie batarde.

On donne le nom de fausse pleurésie, ou de pleurésie batarde, à celle dont le siege de la douleur est plus externe que dans la *pleurésie* vraie, sèche, ou humide, dont nous venons de traiter. Ainsi, dans la fausse pleurésie, la douleur se fait sentir principalement dans les *muscles intercostaux*. (1) Les personnes qui sont sujettes aux deux autres *pleurésies*, sont également sujettes à celle-ci. (V. le commencement de ce Chapitre.)

Elle se manifeste par une toux *sèche*, le *pouls* *vis* & une difficulté de se coucher sur le côté affecté; *symptome* qui mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il ne

(1) Nous avons dit [Tom. I, note 1, pag. 104, 105,] que la poitrine, qui sert de cage aux *poumons*, est composée de vingt-quatre *côtes*, qui jouissent d'une mobilité, qu'elles doivent à la maniere dont elles sont attachées à l'épine du dos, & que ces *côtes* sont aidées dans leurs mouvements par un grand nombre de *muscles*, dont les *intercostaux*, font partie; car les *muscles* de la poitrine sont de trois sortes: les *surcostaux*, qui sont placés immédiatement sur la surface externe des *côtes*; les *intercostaux*, placés entre chaque *côte*; & les *sous costaux*, placés sur la surface interne des *côtes*.

se rencontre pas toujours dans la *pleurésie vraie*.

Elle se guérit, en se tenant chaudement pendant quelques jours, en prenant abondamment des boissons délayantes, & qui portent un peu à la peau, comme l'*infusion* de fleurs de *sureau*, &c. en observant un régime approprié. (V. le régime de la pleurésie.)

Cependant cette maladie devient quelquefois opiniâtre. Dans ce cas il faut avoir recours à la saignée, aux *ventouses*, aux *scarifications* de la partie affectée; ces remèdes & l'usage des boissons *nitrées* & rafraîchissantes, manquent rarement de la guérir.

§. III.

De la Paraphrénésie, ou inflammation du diaphragme. (1)

La paraphrénésie, ou inflammation du

(1) On donne le nom de *diaphragme* à la cloison qui sépare la poitrine du bas-ventre. C'est un *muscle* très-large, fort mince, [sur-tout dans son centre, qui est *aponévrotique*,] situé à la base de la *poitrine* & à la partie la plus élevée du ventre.

Ce *muscle* est pourvu d'une grande quantité de *nerfs*, [outre sa structure, qui est en partie *tendineuse*,] qui sont cause de la grande sensibilité & de la violence des *symptômes* que pré-

diaphragme, approche de si près de la pleurésie, & pour les *symptomes*, & pour le traitement, qu'il est à peine nécessaire de la considérer comme une maladie à part.

Elle est accompagnée d'une fièvre très-aiguë, d'une douleur violente dans la partie affectée, qui, en général, augmente en toussant, en éternuant, en respirant, en prenant des aliments, en allant à la garde-robe, en urinant, &c. aussi le malade a-t-il la *respiration* courte : il respire du ventre, pour prévenir la contraction du *diaphragme* ; il ne peut point dormir ; sa toux est sèche ; il a le hoquet, & souvent du délire. Le *rire sardonien*, ou plutôt une espèce de grimace involontaire, n'est point un *symptome* rare dans cette maladie.

Dans ce cas, on doit tout employer pour prévenir la *suppuration* du *diaphragme* ; parce que si ce malheur arri-

sentent les maladies dont il est affecté. C'est un des principaux organes de la *respiration* : il est recouvert par la *plevre* du côté qui regarde la poitrine ; raison pour laquelle il est plus ou moins affecté dans les maladies de la poitrine ; c'est encore par la même raison que la *pleurésie* présente plus ou moins les *symptomes*, qui caractérisent la *paraphrénésie*, & que M. BUCHAN dit qu'en travaillant à guérir la première, on guérira la seconde.

112 MÉDECINE DOMESTIQUE.

ve, il est impossible de sauver le malade.

Le régime & les remèdes sont, à tous égards, les mêmes que pour la pleurésie. Nous ajouterons seulement que dans cette maladie, les lavements émollients sont singulièrement utiles, parce qu'en relâchant les intestins, ils attirent l'humeur de la partie affectée.

CHAPITRE VI.

*Des diverses especes de Péripleumonies,
ou inflammations des poulmons.*

§. I.

*De la Péripleumonie vraie, ou de la
Fluxion de poitrine.*

Comme cette maladie affecte un organe absolument nécessaire à la vie, c'est-à-dire, le poulmon, (V. T. 1, note 1, p. 104.) elle est toujours accompagnée de danger. Les personnes qui abondent en sang, dont le sang est épais, dont les fibres sont tendues & roides, qui se nourrissent d'aliments grossiers, qui boivent des liqueurs fortes & visqueuses, sont très-sujettes à cette maladie. Elle est ordinairement dangereuse

pour ceux qui ont la *poitrine* plate, ou trop étroite, qui sont attaqués d'*asthme*, particulièrement s'ils sont dans le déclin de l'âge: quelquefois l'inflammation n'attaque qu'une moitié du *poumon*; d'autre fois elle l'attaque tout entier; & dans ce dernier cas, elle est presque toujours funeste. Lorsque cette maladie est occasionnée par une pituite visqueuse, qui engorge & bouche les vaisseaux des *poumons*, elle s'appelle *péripneumonie fausse*, ou *batarde*. Si elle est due à une fonte d'humeur âcre dans les *poumons*, on l'appelle *péripneumonie catarrale*, &c.

CAUSES. Quelquefois l'inflammation des *poumons* est la maladie *principale*, ou *essentielle*; quelquefois elle n'est que *symptomatique*, ou la suite d'autres maladies, comme d'une *esquinancie*, d'une *pleurésie*, &c. Elle est due aux mêmes causes que la *pleurésie*; c'est-à-dire, à la suppression de la *transpiration*, causée par le froid, par des habits humides, &c. au mouvement du sang, augmenté par un exercice violent, par l'usage des épices, des esprits ardents, &c. La *pleurésie* & la *péripneumonie* sont souvent compliquées ensemble; alors on appelle la maladie qui en résulte, une *pleuro-péripneumonie*.

114 MÉDECINE DOMESTIQUE.

SYMPTOMES. La plupart des *symptomes* de la *pleurésie* se retrouvent dans la *péripneumonie*. Cependant dans cette dernière le *pouls* est plus *mollet*, & les douleurs sont moins aiguës; mais la difficulté de respirer & l'oppression de poitrine, sont en général plus grands. (1)

RÉGIME. REMÈDES. Comme le régime & les remèdes sont, à tous égards, les mêmes dans la *péripneumonie vraie*, que dans la *pleurésie*, pour ne point nous répéter, nous renvoyons le Lecteur au traitement de la *pleurésie*. (V. le Chap. précédent.) Nous croyons cependant qu'il n'est pas inutile d'ajouter que les aliments doivent être plus doux, plus légers dans la *péripneumonie* que dans toute autre maladie *inflammatoire*. Le

(1) Le caractère essentiel qui distingue la *péripneumonie* de la *pleurésie*, n'est donc que l'intensité des *symptomes* relatifs à la *respiration*; à tout autre égard elles se confondent dans la pratique. Voilà ce qui a fait dire à M. TISSOT & à tous les autres meilleurs Praticiens, que ces deux maladies ne sont pas différentes l'une de l'autre; que chez l'une & chez l'autre, la cause est l'inflammation des *poumons*, & que dans la *pleurésie* cette inflammation est peut-être plus extérieure. Aussi M. LIEUTAUD assure-t-il, que sur un grand nombre de sujets morts de l'inflammation à la poitrine, il n'en a trouvé que deux qui avoient été atteints de la vraie *pleurésie*.

De la Fluxion de poitrine. 115

L'AVANT ARBUTHNOT avance que le seul *petit-lait* suffit pour soutenir le malade, & que les *décoctions d'orge*, les *infusions* de racine de *fenouil* dans de l'eau & du lait sont capables de servir, & de boisson, & d'aliments. Il recommande encore la vapeur d'eau chaude, introduite dans la *poitrine* par le moyen d'un entonnoir. Elle est, par rapport aux *poumons*, ce que sont, par rapport aux parties externes du corps, les *fomentations*, conseillées dans la pleurésie. (V. p. 97 & suiv.) Cette vapeur dissout les humeurs épaisses qui engorgent cet organe. Si le malade a le ventre relâché, de manière pourtant que cette évacuation ne l'affoiblisse pas trop, il faut bien se garder d'y remédier; il faut au contraire l'entretenir dans cet état par des *lavements émollients*.

Si le malade ne crache point, on le saignera, & on réitérera cette opération autant que ses forces le permettront (1).

(1) Prenez garde que l'Auteur dit : *Si le malade ne crache point*; car si le malade crache, la saignée devient contraire. Parmi les six cas cités par M. CLERC, [note I. p. 32,] dans lesquels la saignée occasionne souvent la perte du malade, nous avons vu qu'il a compris la *péritneumonie*, où le malade crache aisément, quoique la fièvre soit forte. La raison en est,

On lâchera le ventre par le moyen des *lavements*. On donnera un léger *laxatif*

que, dans la nature, une évacuation quelconque ne peut avoir lieu qu'aux dépens d'une autre; & l'observation a démontré que cette vérité, prouvée à l'égard des évacuations sanguines, l'étoit également à l'égard de celles qui ne le sont pas. On a vu la saignée arrêter des cours de ventre, dont la suppression a occasionné des fièvres putrides. J'ai vu deux grains d'*émétique*, ordonnés par un ignorant, pour favoriser l'action d'une médecine qui avoit peine à agir, parce qu'elle étoit trop forte, en arrêter tout-à-coup l'effet, en excitant le vomissement.

Si donc on vient à saigner dans une *fluxion de poitrine*, lorsque l'expectoration est déjà établie, & que les crachats sortent facilement, n'est-il pas certain qu'indépendamment des forces, dont on prive nécessairement le malade, on s'expose à supprimer cette évacuation, qui est celle qui fait ordinairement *crise* dans cette maladie; & que, de cette suppression, il doit résulter, ou que la matière des crachats passera dans la masse des fluides, où elle occasionnera plus ou moins de désordres; ou qu'elle séjournera dans la poitrine, & alors elle produira un *catarre*, qui, s'il ne suffoque pas le malade, le conduira à la *pulmonie*?

Combien de *pulmonies* sont dues à l'abus des saignées! Quelle est la *fluxion de poitrine* qu'on ose traiter sans ouvrir la veine? Cependant combien n'y en a-t-il pas, dans lesquelles le malade crache aisément? Il ne faut avoir vu qu'un petit nombre de malades, pour être convaincu de cette vérité. Pour moi, j'ai eu occasion de la sentir de bonne heure. Chargé, encore jeune, de conduire, pour un Médecin de la Faculté de Paris, une partie des malades d'une

De la Fluxion de poitrine. 117

deux ou trois jours après la saignée, & on excitera l'*expectoration*, en donnant,

grande Paroisse, je ne tardai pas à traiter des *péripneumonies* de toute espece, cette maladie étant très-commune parmi ceux qui s'occupent de travaux pénibles. J'ai toujours vu qu'une ou deux saignées suffisoient dans celles où le malade ne crachoit point, ou ne crachoit que du sang. J'ai vu au contraire qu'elles donnoient lieu aux plus grands accidents, dans celles où le malade crachoit facilement. Je m'affranchis dès-lors de la pratique routiniere; & je puis dire que toutes les fois que j'ai été appelé dès le début, cette maladie n'a eu aucune suite fâcheuse. Parmi tous les exemples que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un, qui prouve à la fois, & ce que j'avance, & le pouvoir de la nature dans la guérison des maladies.

M. G... de Grenoble, tombe malade le 14 Février 1776. Un jeune Chirurgien du voisinage est appelé : il ordonne une *tisane* & une potion d'*huile d'amandes douces* & de *sirop* : il continue le même remede le jour suivant. Mais, soit crainte, soit prudence, il ne saigne pas & demande un Médecin, le troisieme jour au matin. Je trouvai le malade avec une fièvre assez forte; mais le *pouls*, quoiqu'élevé & plein, étoit souple & mollet : la douleur de côté étoit très-aiguë, sur-tout pendant la toux, qui étoit très-fréquente; mais les crachats étoient très-abondants, bien liés, visqueux & d'une couleur roussâtre. Le malade étoit altéré, sentoît des douleurs à la tête, dans le dos, dans les reins, & ne dormoit pas. J'appris que depuis environ six mois, il avoit eu une toux habituelle & assez fréquente, sur-tout le matin, où elle étoit suivie de crachats copieux.

Je le mis à la *diète* la plus sévere, interdisant même les bouillons : j'ordonnai une *tisane*

toutes les quatre heures, deux cuillérées de la dissolution de gomme am-

d'orge perlé, avec le miel, qu'on aciduloit avec de la gelée de groseilles. Je fis frotter le côté plusieurs fois par jour, avec le liniment de Pringle; je prescrivis une potion composée d'eau distillée de bourrache, quatre onces; d'oximel scillitique, une once; de kermès minéral, quatre grains, dont il prenoit une cuillerée d'heure en heure. Je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude deux fois par jour. Il prenoit quatre lavements dans les vingt-quatre heures, & buvoit un demi-verre de tisane tous les quarts-d'heure.

La nuit fut plus calme que la précédente : il dormit deux heures à diverses reprises. Le lendemain matin tous les symptômes étoient diminués d'intensité, & les crachats, plus abondants, étoient plus foncés. Le surlendemain, qui étoit le cinquième jour de la maladie, le malade éprouva, sur les cinq heures du soir, un redoublement très-violent, qui dura jusqu'au six, matin. Pendant ce redoublement, les crachats, toujours abondants, étoient sanguinolents; mais l'accès passé, le malade se sentit mieux que jamais, & la fièvre étoit considérablement tombée. Ce bien dura toute la nuit suivante, pendant laquelle le malade dormit plus de quatre heures à deux reprises. Les crachats avoient repris leur première teinte. Le septième jour, au matin, le malade se sentoit très-bien, mais il étoit foible. Je lui fis donner un bouillon, qu'on répéta sur le midi, défendant de lui en donner le reste du jour, parce que je m'attendois à un nouveau redoublement, qui arriva en effet, mais plus tard que celui du cinquième jour, & infiniment plus foible & plus court. Il cessa sur les deux heures du matin. Le malade demanda un bouillon, &

moniac, recommandée dans la *pleurésie*.
(Voyez p. 102.)

Quand l'inflammation de la poitrine ne cede, ni à la saignée, ni aux *vésicatoires*, (V. p. 100,) ni aux autres éva-

dormit trois heures de suite. A son réveil, il n'avoit plus de douleur, ni à la tête, ni dans le dos, ni dans le côté : il crachoit toujours beaucoup, mais presque sans tousser, & ses crachats, qui étoient très-délayés, n'avoient plus qu'une couleur légèrement roussâtre. Il n'y eut point de *redoublement* le neuvieme jour, qui fut l'époque de la disparition de tous les symptômes. Comme les lavements, qui n'étoient qu'à l'eau simple, avoient fait un effet prodigieux pendant tout le cours de la maladie, & que, depuis quelques jours, ils faisoient rendre en abondance des *matieres cuites*, c'est-à-dire, très-liées & d'un jaune clair, j'ordonnai un *laxatif* pour le lendemain matin; on le répéta le treizieme & le quinzieme jour de la maladie; & le malade, sans éprouver les foiblesses, ordinaires aux convalescents, à la suite d'une pareille maladie, sortit deux jours après sa troisieme *purgation*.

Nous pourrions accompagner cette note, déjà trop longue, d'un bon nombre de réflexions. Nous les supprimons, dans la crainte d'abuser de la patience du Lecteur. Nous nous permettrons seulement d'observer que la marche régulière de cette maladie, le succès & le peu de durée de la convalescence dont elle fut suivie, sont autant dus à la simplicité & à la petite quantité de remedes dont je fis usage, qu'à la docilité du malade, qui étant lui-même persuadé de la nécessité du régime, des boissons & des lavements dans ce cas, s'y livra avec une exactitude scrupuleuse.

cuations, elle se termine ordinairement par une *suppuration*, qui est plus, ou moins dangereuse, selon la partie de la poitrine dans laquelle elle est située.

Si la *suppuration* s'établit dans la *plevre*, quelquefois elle se manifeste au dehors & forme une plaie à l'extérieur, au moyen de laquelle elle se guérit; si elle est située dans la substance des *poumons*, la matiere peut s'évacuer par les crachats; mais si le *pus* s'amasse dans la cavité de la poitrine, entre la *plevre* & les *poumons*, alors on ne peut l'évacuer qu'en faisant une ouverture entre les *côtes*. (L'Auteur traitera de ces trois manieres dont s'évacue la matiere de la *suppuration*, à la fin du Chapitre suivant.)

Mais lorsque toutes les apparences annoncent que l'inflammation est dissipée, & que cependant les forces du malade ne reviennent pas; que le *pouls* continue d'être *vîte*, quoique *mou*; que la *respiration* est toujours difficile, & que l'oppression subsiste constamment; que le malade éprouve de temps en temps des frissons; que les joues deviennent rouges, les levres seches, & qu'il se plaint d'être altéré & de manquer d'appétit, il y a tout lieu de craindre une
suppuration,

suppuration, & qu'elle ne soit suivie de la *phthisie*; (maladie appelée vulgairement *pulmonie*.) Nous nous en occuperons donc, après que nous aurons dit quelque chose de la *péripneumonie fausse*, ou *batarde*.

§. II.

De la Péripneumonie fausse, ou batarde.

Nous avons déjà observé que la *péripneumonie fausse*, ou *batarde*, est occasionnée par une pituite âcre & visqueuse, qui engorge les vaisseaux des *poumons*. Elle n'attaque gueres que les *vieillards*, les *infirmes*, les *phlegmatiques*, (Voyez les caractères de ce tempérament, T. I, note 1, p. 350,) sur-tout dans l'hiver & pendant les temps humides.

SYMPTOMES. Au commencement de la maladie, le malade a froid & chaud tour à tour : son *pouls* est *petit & vite*; il sent un poids sur la poitrine; la *respiration* est difficile; il se plaint quelquefois de douleur dans la tête, accompagnée de vertiges; cependant sa couleur est très-peu changée; ses urines sont ordinairement pâles.

RÉGIME. Le régime dans cette ma-

maladie, ainsi que dans la *péritneumonie vraie*, doit être très-léger. Les aliments ne consisteront qu'en bouillons légers, édulcorés avec du *suc de limon*, ou d'*orange*, &c. La boisson sera de l'eau de *gruau*, édulcorée avec du *miel*, ou une *décoction* de racines de *fenouil*, de *réglisse* : on prend une once de chacune de ces substances ; on les fait bouillir dans trois chopines d'eau, qu'on laisse réduire à pinte ; on *acidule* avec de la *gelée de groseilles*, &c.

REMEDES. La saignée (1) & les *purgatifs* conviennent en général dans le commencement de cette maladie ; mais ils deviennent superflus, si les crachats

(1) On ne peut faire de saignées, dans cette maladie, qu'avec réserve. L'âge & le tempérament des personnes qu'elle attaque ordinairement, la saison dans laquelle elle se manifeste, les *symptômes* qui l'accompagnent, contre-indiquent en général cette opération. La saignée, dit M. LIEUTAUD, y est rarement nécessaire, quoique le degré d'oppression semble souvent la demander. Elle peut, à la vérité, procurer un soulagement passager ; mais elle rend la maladie plus grave, & affoiblit beaucoup les malades. On retirera beaucoup plus d'avantage de l'*ipécacuanha*, sur-tout si le malade a des nausées, des envies de vomir ; mais les *laxatifs*, le *miel* sur-tout, & les *lavements purgatifs* réitérés, sont toujours employés avec succès.

sont épais, ou ce qu'on appelle *cuits* : (1) il suffit alors d'aider l'*expectoration* par quelques-uns des remèdes *balsamiques* doux, recommandés, à cet effet, dans la pleurésie. (V. p. 102 & suiv.) Les *vésicatoires* sont en général d'un grand effet, & doivent être appliqués de bonne heure. On les mettra, soit à la nuque du cou, soit aux gras des jambes, soit aux trois endroits à la fois, si les circonstances l'exigent (2).

(1) Voici, selon M. LE ROY, les caractères des crachats cuits : il faut qu'ils soient bien liés, qu'ils soient d'un blanc jaunâtre, épais, & ne paroissant être formés que d'une seule matière, quoique, dans le fait, plusieurs concourent à les composer. Il faut qu'ils soient rendus promptement, facilement, & qu'ils soulagent le malade. [*Leçons sur les Aphorismes d'HIPPOCRATE.*]

(2) Ce conseil est de la plus grande importance, relativement à cette maladie & à quelques autres, que nous n'oublierons pas de faire remarquer, sur-tout à celles qui ne sont point accompagnées d'*inflammation*. Il est très-certain que les *vésicatoires* ne manquent la plupart du temps leurs effets, que parce qu'on les applique trop tard. Si les *symptômes* sont trop violents, pour craindre qu'ils ne cedent point aux autres remèdes, il faut, sans en tenter l'effet, appliquer les *vésicatoires*, & les mettre aux trois endroits à la fois, si l'on juge que cela soit nécessaire.

CHAPITRE VII.

Des diverses especes de Pulmonies.

§. I.

De la Pulmonie , ou Phthisie , proprement dite.

LA pulmonie est une maladie qui mine & consume tout le corps. (1) Elle est l'effet , ou d'un *ulcere* , ou de *tubercules* , (2) ou de *concrétions* dans les poumons : elle peut encore être produite par une *empyeme* , par une *atrophie nerveuse* , &c.

(1) C'est probablement d'après ces effets , que les Anglois donne encore le nom de *consomption* à cette maladie. C'est par la même raison que les Médecins la nomment *phthisie* , mot grec , qui signifie se flétrir , se sécher de langueur. On l'appelle communément *pulmonie* , parce que le siege du mal est dans les *poumons*.

(2) Il est bien difficile de s'assurer de l'existence des *tubercules* dans les *poumons*. La toux sèche & habituelle est le *symptome* qui les dénote avec le plus de certitude : cependant cette toux a quelquefois lieu quoiqu'il n'y en ait pas , & que la poitrine soit au contraire inondée de *pus*. Il y a des malades qui rendent des *tubercules* avec les crachats , & cette circonstance est la seule où l'on puisse assurer positivement qu'il y en a.

Le Docteur ARBUTHNOT observe, que de son temps la *pulmonie* enlevoit plus d'un dixieme des personnes qui mouroient dans Londres & aux environs. Il y a lieu de croire qu'elle en enleve encore davantage aujourd'hui; & nous sommes certains qu'elle n'est pas moins funeste dans quelques autres Villes de l'Angleterre.

Les jeunes personnes, entre quinze & trente ans, qui sont d'une stature déliée, qui ont le cou long, les épaules hautes, la poitrine étroite & ferrée, sont le plus exposées à cette maladie.

La *pulmonie* est plus générale en Angleterre, que dans toutes les autres parties du monde; ce qui est peut-être causé par le trop grand usage de nourritures animales & de liqueurs fortes, par les travaux sédentaires, par la grande quantité de charbon de terre, que l'on brûle dans ce Royaume. Ajoutons à toutes ces causes les variations perpétuelles de l'athmosphère, ou l'inconstance des saisons. (1)

(1) Quoique cette maladie soit moins commune en France, cependant il n'est personne qui ne s'apperçoive qu'elle y est plus fréquente aujourd'hui qu'autrefois. Les villes nous en fournissent des exemples journaliers, & les campa-

CAUSES. Nous avons déjà fait observer que l'*inflammation de poitrine* se termine souvent par un *abcès*. En conséquence tout ce qui dispose à la *périt-neumonie*, c'est-à-dire, à la fluxion de poitrine, peut être considéré comme cause de la *pulmonie*.

D'autres maladies, en viciant les humeurs, peuvent encore l'occasionner. Telles sont le *scorbut*, les *écrouelles*, les *maladies vénériennes*, l'*asthme*, la *petite vérole*, la *rougeole*, &c.

Comme on ne guérit presque jamais cette maladie, nous allons tâcher d'en

gnes elles-mêmes n'en sont pas exemptes. Cependant nous ne pouvons en accuser, ni les substances animales, que nous mangeons en quantité infiniment moindre que nos voisins; ni le charbon de terre, dont nous ne faisons pas d'usage; ni les variations de l'atmosphère, notre climat étant, à cet égard, un des mieux partagés. Mais il faut en accuser nos travaux sédentaires, nos excès en tout genre, nos débauches de toute espèce, le libertinage, & surtout cette abominable pratique, à laquelle sont livrés les jeunes gens, presque au sortir de l'enfance. Il seroit bien à désirer que les Maîtres, les Instituteurs veillassent de plus près à ce qui se passe dans leurs dortoirs, & qu'en rendant aux pères & mères des jeunes gens instruits dans les Lettres, ils leur rendissent aussi des hommes, pénétrés d'horreur pour un crime qui insulte autant aux mœurs qu'à la Religion, & qui fait rougir la nature, dont il est l'assassin.

indiquer les causes d'une maniere plus particuliere, afin de mettre les hommes plus à portée de l'éviter.

Ces causes sont, 1^o. le défaut d'exercice ; d'où il arrive que les habitants des grandes Villes, qui se livrent aux travaux sédentaires, ainsi que les riches qui ne sont pas dans la nécessité de travailler pour gagner leur vie, y sont si sujets. (V. T. 1, Ch. V.)

2^o. L'air renfermé, ou mal-sain. L'air qui séjourne dans un lieu qui est imprégné de la vapeur des métaux, ou des minéraux, nuit singulièrement aux *poumons*, dont il corrode & brise les vaisseaux tendres & délicats. (1)

3^o. Les passions violentes, les efforts d'esprit, les affections de l'ame, le chagrin, les contrariétés, la douleur, l'application opiniâtre à l'étude d'un

(1) Le cuivre, comme le métal le plus commun de tous ceux qu'on travaille dans les villes, nous fournit tous les jours des exemples frappants de cette vérité. Il n'est pas rare de voir des Horlogers, des Faiseurs d'instruments de Mathématiques, &c. mourir de *pulmonie*. Il est donc de la plus grande importance pour tous ces Ouvriers, que leurs laboratoires soient construits de maniere que l'air puisse y circuler dans tous les sens, & qu'ils ne restent pas trop long-temps de suite à leur travail. [V. T. 1, Chap. IV.]

128 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Art, ou d'une Science difficile, &c.

4°. Les évacuations excessives; telles sont les *sueurs abondantes*, les *cours de ventre opiniâtres*, le *diabetes*, (Voyez Chap. XXI,) l'abus des plaisirs de l'amour, les *fleurs blanches*, les *pertes*, l'allaitement trop long-temps prolongé, &c.

5°. La suppression subite des évacuations accoutumées, telles que celles des *hémorrhoides fluentes*, de la *sueur des pieds*, du *saignement de nez*, des *regles*, des *cauteres*, des *ulceres*, ou d'une *éruption* quelconque.

6°. Les accidents occasionnés par des causes externes, comme la *pierre*, &c. J'ai vu une *pulmonie* confirmée, qui étoit due à un petit os, arrêté dans la *trachée artère*, ou dans les *bronches*. Le malade rejetta à la fin cette portion d'os, avec une grande quantité de *pus*, & il recouvra la santé, au moyen du régime approprié & de l'usage du *quinquina*.

7°. Le passage subit d'un climat chaud à un climat très-froid; le changement dans les habits, ou dans tout ce qui peut occasionner une diminution considérable dans la *transpiration*.

8°. Les débauches fréquentes & excessives, les veilles prolongées & la boisson de liqueurs fortes, ce qui va ordi-

nairement de compagnie, au moins en Angleterre, (V. T. I, n. 1, p. 165,) ne peuvent manquer d'affecter les *poumons*: aussi ce qu'on appelle *un bon Compagnon*, meurt-il souvent victime de cette maladie. (Voyez note 1, p. 125.)

9°. La contagion. La *pulmonie* se gagne souvent en couchant avec une personne atteinte de cette maladie. On doit donc soigneusement l'éviter; il n'en peut rien résulter de fort utile pour le malade, & cela peut être fort dangereux pour les gens en santé. (V. T. I, n. 1, p. 20.)

10°. Les diverses occupations de la vie. Les Ouvriers qui se tiennent assis trop long-temps, qui sont perpétuellement courbés, ou qui pressent leur estomac, leur poitrine contre un corps dur, tel que les Couteliers, les Tailleurs, les Cordonniers, &c. meurent souvent de *pulmonie*. Les chanteurs, les chanteuses, tous ceux qui forcent souvent l'action des *poumons*, en périssent plus ou moins promptement.

11°. Le froid. Les commencements de la *pulmonie* sont plutôt dus à l'humidité des pieds, des lits, des habits, à l'air de la nuit, &c. qu'à toute autre cause.

12^o. Les aliments salés, assaisonnés, aromatisés, qui échauffent, enflamment le sang, donnent encore très-souvent lieu à cette maladie.

13^o. Enfin cette maladie est souvent due à un vice héréditaire; & dans ce cas, elle est en général incurable.

SYMPTOMES. La *pulmonie* commence ordinairement par une toux sèche, qui souvent continue pendant quelques mois. Si dans ce cas le malade éprouve des envies de vomir après avoir mangé, il y a encore plus de raison de craindre une *pulmonie* prochaine. Le malade se plaint alors d'un degré de chaleur plus considérable que dans l'état naturel, d'une douleur & d'une oppression de *poitrine*, sur-tout après avoir fait quelque mouvement. Ses crachats sont d'un gout salé, & souvent mêlés de sang. Il est sujet à être triste & mélancolique; son appétit est mauvais; il est très-alteré: cependant le *pouls* est, pour l'ordinaire, *fréquent*, *mou* & *petit*; quelquefois aussi il est assez *plein*, quelquefois même il est *dur*. Tels sont les signes qui accompagnent les commencements de la *pulmonie*.

Bientôt les crachats commencent à prendre une teinte verdâtre, blanche,

ou sanguinolente. Le malade est consumé par une fièvre *hétique* & par des sueurs *colliquatives*, qui se succèdent mutuellement, c'est-à-dire, l'une vers le soir, & l'autre vers le matin. Il est encore épuisé par le *cours de ventre* & un flux excessif d'urine, *symptomes* fâcheux, qu'on observe souvent à cette époque; il ressent une chaleur brûlante dans la paume des mains; ses joues se couvrent d'une rougeur foncée après les repas; les doigts s'amincissent sensiblement; les ongles deviennent convexes, & les cheveux tombent.

Enfin, l'enflure des pieds & des jambes, la perte totale des forces, le renfoncement des yeux, la difficulté d'avaler, le froid des extrémités, annoncent l'approche immédiate de la mort, que le malade cependant croit rarement être si près. Telle est la marche ordinaire de cette maladie cruelle, qui, si elle n'est promptement arrêtée dans les commencements, triomphe communément de tous les remèdes.

RÉGIME. Il faut, aux premières apparences de la *pulmonie*, que le malade quitte, sans balancer, sa demeure, s'il vit dans une grande Ville, ou dans un lieu où l'air est renfermé, pour aller

demeurer à la campagne , dans un endroit où l'air soit pur , sec , & où il circule librement. Là il ne doit point rester dans l'inaction ; mais , au contraire , prendre tous les jours autant d'exercice que son état pourra le permettre.

Le meilleur exercice , dans ce cas , c'est celui du cheval , parce qu'il donne au corps beaucoup de mouvement , sans causer beaucoup de fatigue. Ceux qui ne peuvent se procurer cet exercice , doivent aller en voiture. Les voyages d'une certaine étendue , en récréant l'esprit , par le changement continuel des objets , sont préférables à de petites courses , où on passe & repasse sur le même terrain : cependant le malade doit prendre garde de s'enrhumer par de telles courses , ou par des lits , des habits humides , &c. Il ne montera à cheval que le matin , & aura soin d'en descendre , une demi-heure , au plus tard , avant le dîner , sans quoi cet exercice lui feroit souvent plus de mal que de bien ; mais il faut , à quelque prix que ce soit , qu'il prenne cet exercice : sa vie en dépend ; on peut le regarder comme un remède presque infallible , quand on le commence de bonne heure ,

& qu'on le continue pendant un temps convenable (1).

(1) Voyez ce que nous avons dit de l'exercice du cheval, (T. I, note 1, page 247.) C'est surtout dans cette première période de la maladie, que cet exercice est un vrai *spécifique*. Le peuple peu instruit, dit M. TISSOT, ne regarde, comme *remède*, que ce qu'on avale. Il a peu de foi au régime & aux autres secours *diététiques*, & il regarde l'exercice du cheval comme inutile. C'est une erreur dangereuse, dont je voudrois le désabuser. Ce secours est le plus efficace de tous; c'est celui sans lequel on ne peut point espérer de guérir le mal, quand il est grave, celui qui peut presque le guérir seul, pourvu qu'on ne prenne point d'aliments contraires. Enfin on l'a regardé, avec assez de raison, comme le vrai *spécifique* de cette maladie.

On doit pourtant observer, qu'il ne convient plus dès que la fièvre est forte & continue, dès que le malade est très-foible, parce qu'à cette époque tout mouvement devient nuisible.

Les marques sûres, auxquelles on reconnoît que l'exercice du cheval fait du bien, c'est qu'au lieu d'augmenter la *vitesse* du *pouls*, il la ralentit, c'est-à-dire, qu'il doit être moins fréquent une demi-heure après être descendu de cheval, qu'avant d'y être monté; c'est qu'il augmente les forces, qu'il procure un bien-être, qu'il diminue la toux & l'oppression.

On ne doit monter à cheval que le matin, à l'heure où il n'y a point de fièvre, & où elle est le moins sensible, mais jamais, ni immédiatement après avoir mangé, ni pendant le redoublement du soir.

Ce seroit se tromper, que de croire qu'il suffit de monter à cheval pour se guérir. Les *spécifiques* les plus décidés, comme le *mercure*, le *quinquina*, ne sont utiles dans les maux même

Il est bien fâcheux que ceux qui conduisent les malades attequés de cette maladie, ne recommandent presque jamais l'exercice du cheval, que quand le malade n'est plus en état de le supporter, ou que le mal est devenu incurable. De leur côté, les malades ne sont que trop portés à traiter légèrement tout ce qui dépend d'eux : ils ne peuvent se persuader qu'un exercice si commun, devienne un remède dans une maladie si opiniâtre ; delà ils le rejettent, tandis qu'ils recherchent avidement des secours dans la Médecine, par la seule raison qu'ils ne l'entendent pas.

Ceux qui auront la force & le courage d'entreprendre un assez long voyage par mer, en retireront le plus grand avantage. J'ai vu souvent ce moyen réussir, dans le temps même où la *pulmonie* paroïssoit, selon toutes les apparences, à son dernier degré, & où tous les remèdes avoient échoué. Delà il paroît raisonnable de conclure, que si on entreprenoit à temps un voyage par mer, rarement manqueroit-il son effet,

dont ils sont les remèdes, qu'autant qu'ils sont sagement dirigés ; il en est ainsi de l'exercice du cheval dans la *pulmonie*, qui souvent est au-dessus de la portée des meilleurs remèdes.

c'est-à-dire, de guérir cette maladie.

Les personnes qui voudront tenter ce moyen, doivent se pourvoir de toutes les substances fraîches dont ils pourront avoir besoin pendant tout le temps qu'ils seront à la mer. Comme on ne peut, dans ce cas, faire la provision de *lait*, il faudra qu'ils vivent de fruits, de bouillons de poulet, ou de tous les autres jeunes animaux qui peuvent se conserver à bord. (Voyez T. I, p. 127 & 128.) Il est inutile d'ajouter que ces voyages doivent être effectués, autant qu'il est possible, dans la belle saison, & qu'ils doivent toujours être vers les pays chauds.

Ceux qui n'ont pas le courage d'entreprendre ces voyages par mer, doivent se transporter dans les climats du Midi, comme dans le Sud de la France, en Espagne, en Portugal; & si l'air de ces contrées leur convient, y rester jusqu'à ce que leur santé soit entièrement rétablie (1).

(1) Le conseil que donne l'Auteur de voyager à la mer, pour se guérir de la *pulmonie*, n'est pas donné au hasard. Le Docteur GILCHRIST, Compatriote de M. BUCHAN, a publié, en 1771, un Ouvrage qui a pour objet l'utilité de ces voyages; & il prouve, par une foule d'observations, toutes plus intéressantes

Après un bon air & l'exercice , nous recommanderons une attention particulière à la *diète*. Le malade ne doit rien manger qui soit échauffant , ou de difficile digestion ; sa boisson doit être d'une nature adoucissante & rafraîchissante. Tout le but de la *diète* doit être de diminuer l'acrimonie des humeurs , de nourrir le malade , & de soutenir ses forces languissantes. En conséquence , il doit user principalement de substances végétales & de *lait*. Le *lait* seul a plus de vertu dans cette maladie , que tous

les unes que les autres , que ce remède important a réussi dans mille circonstances où tous les autres avoient été infructueux. Il n'est pas permis de douter de la vérité de ces observations ; cet Auteur , connu par ses lumières & par sa probité , ne rapporte que les siennes ou celles des Médecins les plus dignes de foi : cet Ouvrage est intitulé ; *The use of sea voyages in medicine ; and particularly in a consumption : With observations on that disease. By Ebenezer Gilchrist. M. D.*

Nous nous réunissons donc avec M. BUCHAN , pour engager ceux de nos Compatriotes attaqués de cette cruelle maladie , à entreprendre ces voyages , quand leurs facultés le leur permettront : pour les autres , quoique notre climat soit plus favorable que celui de l'Angleterre , nous leur conseillons cependant de changer d'air ; ceux du Nord de la France passeront au Midi , & ceux du Midi passeront , ou en Italie , ou en Espagne , ou en Portugal , &c.

les remèdes de la *matière médicale*.

On convient généralement que l'on doit préférer le *lait d'ânesse* à tout autre ; mais on n'est pas toujours dans le cas d'en avoir. De plus, on le prend ordinairement en trop petite quantité ; tandis que, pour que ce *lait* produise des effets marqués, il faut, en quelque façon, qu'il fasse une grande partie de la nourriture du malade. On voit des gens qui veulent qu'un demi-setier, ou deux de *lait d'ânesse*, bus dans les vingt-quatre heures, soient capables de produire un changement considérable dans les humeurs d'un adulte ; & quand ils n'en apperçoivent pas promptement les effets, ils perdent courage & l'abandonnent. Delà il arrive que ce remède, quoique excellent, produit rarement de guérison. La raison en est claire ; on le prend ordinairement trop tard, en trop petite quantité, & on l'abandonne trop tôt.

J'ai vu des effets extraordinaires du *lait d'ânesse*, dans une toux opiniâtre, qui menaçoit d'une *pulmonie* ; & je crois fermement que si on le prescrivoit dans cette période de la maladie, il manqueroit rarement de guérir. Mais si l'on attend, pour l'employer, que l'*ulcère* du *poumon* soit formé, comme

cela n'est que trop ordinaire, quel succès peut-on en attendre ?

Le *lait d'ânesse* doit être bu, autant qu'il est possible, dans sa chaleur naturelle, c'est-à-dire, au degré de chaleur qu'il a quand il vient d'être tiré, & un adulte doit en prendre un demi-septier à la fois. Au lieu de ne répéter cette quantité que le soir & le matin seulement, il doit en prendre quatre fois par jour, ou au moins trois : il mangera un peu de pain léger avec le *lait*, afin qu'il en fasse une espèce de repas.

S'il arrive que ce *lait* purge, on y ajoutera de la vieille *conserve de rose*, & à son défaut, de la poudre de *pattes d'écrevisses*. On a coutume d'ordonner de boire le *lait d'ânesse* chaud & dans le lit ; mais pris de cette manière, il excite ordinairement la sueur : en conséquence, il vaudroit peut-être mieux le prendre après être levé.

Nous avons des guérisons merveilleuses de cette maladie, produites par le *lait de femme*. Si l'on pouvoit en avoir une quantité suffisante, nous le recommanderions, comme préférable à tout autre ; mais il seroit plus avantageux que le malade le prît à la mamelle, qu'après

qu'il en a été tiré. J'ai connu un homme, réduit à un tel degré de foiblesse, par la *pulmonie*, qu'il étoit incapable de se retourner dans son lit. Sa femme qui, dans ce temps-là, nourrissoit un enfant, eut le malheur de le perdre. Cet homme se mit à tetter sa femme, uniquement pour la soulager, & nullement dans la pensée de retirer aucun bien de son *lait*. Cependant en ayant éprouvé un soulagement considérable, il continua de la tetter, jusqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli; enfin c'est aujourd'hui un homme fort & plein de santé (1).

(1) La vraie maniere de prendre le lait de femme, c'est à la mamelle. On voit la plupart des gens se reculer à cette proposition. D'où peut venir une telle répugnance? n'aimerons-nous jamais que ce qui est hors de nous? des aliments pétris, maniés par des mercenaires, pour lesquels souvent on a le plus souverain mépris, sont tous les jours trouvés excellents, délicieux; & l'on répugne à prendre une substance, que la nature prend soin elle-même de préparer, & qu'elle dépose dans des réservoirs, qu'elle s'est plu à embellir! Quelle contradiction! mais elle ne fait que faire nombre avec toutes celles dont nous sommes le jouet.

Au reste, on observera que l'instant où le lait de femme est le meilleur, c'est quatre ou cinq heures après le repas de la nourrice; avant ce temps il a une sorte de crudité, & retient quelque chose de la nature des aliments; plus tard, il se dissout & jaunit; il contracte même une odeur urineuse.

Il y en a qui préfèrent le *lait de beurre*, (*la battue*,) à tout autre ; & c'est un remède excellent , quand l'estomac peut le supporter. Cependant , comme il ne convient pas à tout le monde d'abord , il y a bien des gens qui l'abandonnent , sans en avoir fait usage assez long-temps. Il faut commencer par le prendre à petites doses ; on en augmentera la quantité graduellement , jusqu'à ce qu'enfin on en fasse sa seule nourriture. Je ne l'ai jamais vu réussir , à moins que le malade n'en ait vécu uniquement.

Le *lait de vache* , le plus commun de tous , quoique moins facile à digérer que celui d'*ânesse* ou de *jument* , peut être rendu léger en le coupant avec partie égale d'eau d'*orge* , ou en le laissant reposer pendant quelques heures , pour pouvoir en enlever la crème. Si indépendamment de ces précautions , on le trouve encore pesant sur l'estomac , on pourra ajouter , sur un demi-setier de ce même *lait* , une cuillerée ordinaire de *rum* , ou d'*eau-de-vie* & un peu de sucre.

On ne doit point être surpris que le *lait* ne paroisse pas convenir dans les premiers temps à un estomac , qui n'est accoutumé qu'à digérer de la viande &

à boire des liqueurs fortes ; (V. T. I, note 1, page 165.) ce qui est sur-tout le cas d'un grand nombre de personnes qui tombent en *pulmonie*. Nous ne sommes donc point d'avis que les malades, habitués aux nourritures animales & à ces liqueurs, les abandonnent absolument tout-à-coup : cette privation pourroit être dangereuse. Nous leur conseillerons au contraire de manger une fois par jour un peu de quelques jeunes animaux, ou mieux, de faire usage de bouillons de poulet, de veau, d'agneau, &c. Elles peuvent encore boire un peu de vin mêlé avec du *négas*, ou trempé de deux ou trois parties d'eau ; mais elles en diminueront peu à peu la quantité, jusqu'à ce qu'elles puissent l'abandonner tout-à-fait.

Cependant on ne doit user de ce régime, que pour se préparer à une diète plus simple, & formée principalement de *lait* & de végétaux ; & plutôt le malade fera en état de la soutenir, & mieux ce fera. Le *riz* & le *lait*, ou l'*orge* bouilli avec le *lait*, (1) aux-

(1) En général, dit M. CLERC, le *lait*, bouilli long-temps, contracte un goût un peu âcre, une odeur urineuse, & ceux qui prescrivent à leurs malades un *lait* qui a ainsi bouilli, ne sont pas

quels on ajoute un peu de sucre, forment des aliments très-convenables. Les

mieux instruits, que celui qui fait bouillir & écumer le *miel*. [*Lettre à M. Pringle, sur les propriétés du lait.*]

Une attention qu'il faut encore avoir quand on prend le *lait*, c'est de s'informer de la nourriture de l'animal qui le fournit. Je sens bien qu'à Paris & dans toute autre grande ville, cela paroît difficile, au moins pour le peuple. Mais à la campagne, rien de plus aisé; & les personnes riches peuvent même s'en assurer dans les villes. Cette attention est d'autant plus importante, que le *lait* conserve la couleur, l'odeur, le goût, les propriétés des aliments qui le forment. Tout le monde fait que l'usage du *safran* le teint en jaune, & la *garance* en rouge; qu'il prend la couleur du *vin*, de la *bierre*, de la *casse*, &c. Le *lait* des brebis qui broutent le *thym*, sent le *thym*; l'*ail* lui communique sa saveur; l'*absynthe* le rend amer; l'*herbe à pauvre homme* ou la *gratiole*, quand elle est sèche, rend le lait de vache *purgatif*, &c.

On sent que si on laisse l'animal vivre à sa guise, le *lait* qu'il fournira pourra avoir des qualités tout-à-fait contraires à celles qu'exige la maladie, & qu'alors bien loin de guérir, il ne fera qu'augmenter le mal, dans la proportion que les substances dont il se nourrira, seront plus opposées à celles que l'on desire.

Pour ne pas sortir de la *pulmonie*, dont il est ici question, il seroit donc à desirer que l'ânesse, ou la vache ne se nourrît que de plantes *incisives*, *vulnérables* & *balsamiques*. Ces plantes sont l'*hyssope*, le *marube blanc*, l'*aurone*, la *tanésie*, la *véronique*, la *chicorée sauvage*, l'*endive*, [ou *scariole*,] l'*ortie blanche*, la *fumeterre*, la *verge dorée*, le *houblon*, la *petite centauree*, les trois especes d'*absynthe*, le *creffon alenois* &

fruits bien murs & cuits devant le feu, au four ou bouillis, conviennent éga-

de fontaine, la berle, [ou hache d'eau,] la menthe, la sauge, les plantes connues sous le nom de capillaires, qui sont le capillaire commun, le capillaire de Canada, le capillaire de Montpellier, le politric, le ruta muraria, [ou sauvevie,] le cétérac, [ou herbe dorée,] la pulmonaire, la pulmonaire de chêne, le mille-pertuis, le pied de lion, la verveine, le lierre terrestre, [ou terrette, herbe de Jean, rondotte,] le chardon bénit, la bourslette, [ou le tabouret, ou la bourse à berger,] la grande pervenche, la petite pervenche, le plantain, l'herbe aux cinq côtes, la mille-feuille, [ou l'herbe au charpentier,] l'herbe aux écus, [ou la nummulaire,] la quinte-feuille, l'herbe à Robert, [ou bec de grue,] &c. &c.

Ces plantes, quelque nombreuses qu'elles soient, sont des plus communes. On les rencontre par-tout, soit les unes, soit les autres, dans les prés, dans les marais, dans les plaines, dans les bois, sur les montagnes, sur le bord des ruisseaux & des rivières, sur les murailles, &c.

En cueillant ces plantes soi-même, ou en conduisant l'animal dans les lieux où elles sont abondantes, outre qu'on empêchera qu'il n'en mange de contraires, c'est qu'elles produiront un lait, véritable remède, singulièrement approprié à la maladie. M. CLERC, (ibid.) rapporte l'histoire d'une Dame qu'il a guérie de la pulmonie, avec le lait qu'il avoit rendu médicamenteux. Ce fait & plusieurs autres, qu'il cite, doivent, ajoute-t-il, nous engager à multiplier les expériences en ce genre. La manière dont on tue les hommes par-tout, n'est malheureusement que trop connue; celle qui peut les conserver ne l'est pas encore assez: les yeux des Médecins, de toutes les personnes intelli-

lement. Ces fruits sont particulièrement, les *groseilles*, les *pommes*, cuites devant le feu ou avec du *lait*, &c. Les *gelées*, les *conserves*, les *confitures* de fruits murs, un peu acides, peuvent être données au malade à discrétion. Telles sont celles de *groseilles*, de *roses*, de *prunes*, de *cerises*, &c.

Un air pur, un exercice modéré, des aliments, composés particulièrement des fruits que nous venons de nommer, ou d'autres semblables avec le *lait*, forment le seul régime sur lequel on puisse compter dans la *pulmonie* commençante. Si le malade a assez de force & de courage pour y persister, rarement sera-t-il trompé dans son espoir d'être guéri.

Dans une Ville très-peuplée d'Angleterre, (Sheffield,) où la *pulmonie* est très-commune, j'ai vu souvent des pulmoniques que l'on avoit envoyés à la campagne, en leur prescrivant de monter à cheval, de vivre de *lait* & de

gentes, doivent se tourner vers elle.

On doit observer que la nature du *lait de vache*, [V. ce mot à la Table.] le rendroit dangereux dans tous les temps de la *pulmonie*. Il faut donc choisir l'instant où les forces du malade sont encore entières, ou sont déjà réparées par l'usage des *lairs* précédents; ce temps est le commencement & la fin de la maladie.

végétaux,

végétaux, s'en revenir, au bout de quelques mois, exempts de toutes douleurs, & même ayant rattrapé leur embonpoint. A la vérité, ce régime n'étoit pas toujours accompagné de succès, surtout quand la maladie étoit héréditaire, ou fort avancée : cependant c'étoit le seul qui pût en avoir ; & quand malheureusement il échouoit, les remèdes ne réussissoient pas davantage, au moins n'en ai-je jamais vu d'exemple.

Si les forces & le courage du malade sont abattus, il faut tâcher de le soutenir avec des bouillons succulents, des gelées, &c. ; quelques-uns recommandent les poissons à écailles dans cette maladie, & ce n'est pas sans raison, parce qu'ils sont fort nourrissants & très-restaurants (a).

Au reste, les aliments & la boisson doivent toujours être pris en petite quantité à la fois, de peur qu'une trop grande abondance de *chyle* nouveau n'opresse les *poumons*, & ne porte trop d'accélération dans la *circulation du sang*.

(a) J'ai vu souvent des pulmoniques, mais dont les *symptomes* n'étoient pas graves, retirer un grand avantage de l'usage des *huîtres*. Ils les mangeoient en général crues, & buvoient l'eau qui se trouve dans les coquilles.

(Voyez T. I, note 1, page 116.)

Il faut tenir l'esprit du malade aussi gai & aussi tranquille qu'il est possible, la *pulmonie* étant souvent occasionnée, & toujours aggravée par une tournure d'esprit mélancolique. Aussi la musique, une société agréable & douce, & tout ce qui peut inspirer de la gaieté, sont-ils de la plus grande importance dans cette maladie. De plus, il faut laisser le malade rarement seul; les réflexions sur les malheurs de sa situation, ne pouvant que rendre son état plus dangereux.

REMEDES. Quoique la guérison de cette maladie dépende en grande partie du *régime* & de la constance du malade à le suivre, nous allons cependant parler du petit nombre de remèdes, qui peuvent servir à calmer la violence des principaux *symptomes*.

Dans le premier degré de la *pulmonie*, on peut appaiser la toux par la saignée, & faciliter l'*expectoration* par les remèdes suivants.

Prenez d'oignons de scilles
frais,

de gomme ammo-
niac,

de graines de carda-
mome en poudre,

} de chaque
deux gros.

Broyez le tout ensemble dans un mortier. Si cette masse est trop consistante, pour pouvoir en faire des *pillules* de moyenne grosseur, ajoutez un peu de *sirop* quelconque.

On en donne trois ou quatre, deux ou trois fois par jour, selon que l'estomac du malade pourra le supporter.

Le *lait ammoniac*, ou le *lait de gomme ammoniac*, comme on l'appelle, est encore un remède convenable dans cette première période de la maladie; on le prépare & on l'administre comme nous l'avons conseillé dans la *pleurésie*. (Voyez page 102.)

On peut encore faire usage d'un *sirop* fait avec parties égales :

de *suc de limon*,

de *bon miel*,

& de *sucré candi*.

On prend quatre onces de chacune de ces substances; on les met ensemble dans un poëlon, sur un feu doux; on les fait chauffer jusqu'à frémir; ensuite on en donne une cuillerée au malade, toutes les fois qu'il est incommodé par la toux.

On a coutume de surcharger, dans le premier état de cette maladie, l'estomac du malade de remèdes *huileux* &

balsamiques ; mais ces remèdes , bien loin de détruire la cause de la maladie , ne font que lui donner plus de force , en échauffant le sang. Pendant qu'ils émoussent l'appétit , ils relâchent les solides , & font , à tous égards , nuisibles au malade. Tout ce qu'on peut employer pour calmer la violence de la toux , outre l'exercice du cheval & les autres parties convenables du régime , doit se borner à des remèdes d'une nature un peu *acide & détersive* , comme l'*oximel* , le *sirop de limon* , &c.

Les *acides* paroissent avoir des effets très-avantageux dans cette maladie , en qualité de désaltérants & de rafraîchissants. Les végétaux *acides* , tels que les *pommes* , les *oranges* , les *limons* , &c. sont les plus convenables. J'ai vu des malades retirer un grand avantage du suc de *limon* ; ils en suçoient plusieurs par jour. C'est d'après ces observations , que nous recommandons d'user de ces *acides végétaux* , en aussi grande quantité que l'estomac du malade pourra le supporter.

Quant aux boissons , nous recommandons les *infusions* de plantes amères : telles sont le *lierre - terrestre* , la *petite centauree* , les fleurs de *camomille* , ou

le *treffle d'eau*. On les prend à volonté : elles fortifient l'estomac , facilitent la digestion , purifient le sang , & remplissent en même-temps les indications d'humecter , d'étrancher la soif , infiniment mieux que toutes les choses qui sont douces ou pleines de suc ; mais si le malade crache le sang , sa boisson ordinaire doit être une *infusion* , ou une *décoction* de racines de plantes *vulnérables* , &c. telle que la suivante.

Prenez de racine de grande consoude ,
1 once.

de racine de réglisse ,
de guimauve , } de chaque
demi-once.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau commune pendant quelques instants ; laissez refroidir.

On peut ajouter une cuillerée à café d'*esprit de vitriol* ; on en boit une tasse trois ou quatre fois par jour.

Il y a beaucoup d'autres plantes , beaucoup d'autres racines mucilagineuses , de nature *consolidante* & *agglutinative* , dont on prépare des *décoctions* , des *infusions*. Telles sont les *orchis* , les *semences de coing* , le *pas-d'âne* , la *graine de lin* , la *falsepareille* , &c. Il est inutile d'en donner les *recettes* ; la simple *infu-*

sion , ou la *décoction* , est tout ce qui est nécessaire , & le malade peut en prendre à discrétion.

La *conserve de rose* convient singulièrement dans cet état de la maladie , c'est-à-dire , dans le premier degré. On la donne dans l'une ou l'autre des boissons prescrites ci-dessus , ou on la mange à la cuiller ; on n'en peut attendre aucun avantage , si on la prend à petites doses. Je ne l'ai jamais vu réussir , à moins qu'on ne la donnât à trois , ou quatre onces par jour , & pendant un temps considérable. A cette dose , je l'ai vu produire des effets extraordinaires , & je l'ordonnerois volontiers dans tous les cas où il y auroit *crachement de sang*.

Lorsque les crachats épais , l'oppression de poitrine , la fièvre *hétique* , & tous les *symptomes* qui l'accompagnent , annoncent qu'il y a un *abcès* formé dans les poumons , j'ordonne le *quinquina* ; ce remède étant le seul , par le moyen duquel on puisse alors espérer de s'opposer à la tendance générale des humeurs à la *putridité*. Je le prescris de la manière suivante.

Prenez du meilleur *quinquina* , 1 once. Réduisez en poudre très-fine ; divisez en dix-huit , ou vingt prises égales.

Le malade en prendra une prise toutes les trois heures dans un peu de *sirop*, dont on fera un *bol*, ou dans un verre de sa boisson ordinaire.

S'il arrivoit que le *quinquina* vînt à purger, on en formera un *électuaire* avec la *conserve de rose*, de cette maniere.

Prenez de la *conserve de rose*, 4 onces.
du meilleur *quinquina*, 1 once.
de *sirop d'orange*, ou de *limon*,
autant qu'il en faudra, pour
donner au tout la consistance de *miel*.

Le malade prendra cette quantité en quatre, ou cinq jours, c'est-à-dire, une once & demie de cet *électuaire* par jour, en trois, ou quatre fois. Quand cette quantité sera consommée, on la répètera, si les circonstances le demandent.

Ceux qui ne pourront prendre le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre, ou en *électuaire*, le feront infuser dans de l'eau froide. Il paroît même que l'eau froide est le meilleur *menstrue* pour extraire les vertus de cette substance. (Voyez à la Table le mot *quinquina*.)

On fait infuser, pendant vingt-quatre heures, une demi-once de *quinquina en poudre*, dans un demi-setier d'eau ;

on passe à travers un linge fin : le malade prendra cette quantité , en trois , ou quatre fois , dans la journée.

Tant qu'il y a quelque *symptome* d'*inflammation* , nous croyons le *quinquina* contraire. Mais lorsqu'on s'est assuré qu'il existe du *pus* dans la *poitrine* , c'est , certainement alors , un des meilleurs remèdes que l'on puisse employer. Il est vrai que peu de personnes ont assez de résolution pour faire un usage convenable de *quinquina* , dans cette période de la maladie ; autrement nous avons lieu de croire qu'on pourroit en retirer de grands avantages.

Quand on est certain qu'il y a un *abcès* dans les *poumons* , (1) & qu'on voit

(1) Il ne sera pas permis d'en douter , si dans les quatorze jours , que dure ordinairement la *fluxion de poitrine* , l'on n'a pas obtenu de la nature les évacuations nécessaires , c'est-à-dire , si le malade n'a pas craché , ou n'a point eu de *déjections* copieuses , ou n'a point rendu d'urines chargées ; si après ces quatorze jours le malade n'est pas guéri , ni même considérablement soulagé ; si au contraire la fièvre continue d'être assez forte ; si la *respiration* continue d'être gênée ; si le malade a de petits frissons de temps en temps , des redoublements vers le soir ; si les joues deviennent rouges , les lèvres seches ; s'il y a de l'altération.

L'augmentation de la violence de tous ces *symptomes* annonce que la *vomique* , [c'est ainsi

qu'il ne s'évacue point par les crachats, ou ne se guérit point par la *résolution*; il faut que le malade tâche de le faire percer intérieurement. Pour cet effet, il respirera fréquemment la vapeur d'eau chaude, ou du *vinaigre*; on le fera tousser, rire, crier, &c. (1) Si l'*abcès* creve

qu'on appelle l'*abcès* dans les poumons,] est toute formée. La toux devient plus continue; elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelques nourritures. Il ne peut se coucher que sur le côté malade; souvent il ne peut point se coucher du tout; il est obligé de rester assis le jour & la nuit: il ne peut dormir; il est inquiet; il a des moments d'angoisses horribles, accompagnées & suivies de sueurs sur la poitrine, & sur-tout au visage. Il sue pendant la nuit; il a souvent un gout affreux dans la bouche, sur-tout celui d'œufs pourris. Il maigrit considérablement; il a la langue & la bouche sèche; rien ne peut le désaltérer. Sa voix est foible & rauque; ses yeux sont enfoncés. On apperçoit quelquefois sur la poitrine, du côté malade, une légère enflure & un changement de couleur presque insensible. On peut chez quelque sujet sentir du gonflement, en pressant le creux de l'estomac, sur-tout lorsque le malade touffe.

(1) On lui fera prendre une grande quantité de liquide *émollient*, tel que de la tisane d'orge & de miel, de l'eau de veau, du lait coupé avec de l'eau. Cette masse de liquide, en tenant l'estomac toujours plein, oppose aux poumons une résistance, qui force la matiere de la vomique, à se porter du côté de la gorge. On lui fera flairer du *vinaigre* chaud, on lui injectera dans la gorge du *vinaigre* & de l'eau, pour exciter

dans les poumons , le *pus* peut être rejeté par la bouche. Il est vrai que quelquefois la rupture de la *vomique* cause une mort subite , en suffoquant le malade ; & c'est ce qui arrive , lorsque la quantité de *pus* est considérable , & que les forces sont déjà épuisées. Dans tous les cas , il faut se précautionner d'*eau spiritueuse* , ou de *sels volatils* , pour en faire respirer au malade , parce que cette rupture ne manque jamais de le faire , au moins , tomber en *syncope*.

Si la matiere , que le malade rejette , est épaisse ; si la toux diminue ; si la respiration devient plus facile , on peut concevoir quelque espérance de guérison. Les aliments alors doivent être légers , mais *restaurants*. Ceux qui conviennent

la toux. On peut même faire prendre au malade , toutes les deux heures , une cuillerée de la *potion* suivante.

Prenez d'*oximel scillitique* , 1 once ,
d'une forte *infusion de fleurs de sureau* ,
5 onces.

Mêlez.

Si ces moyens ne réussissent pas , & que le malade soit en état , il faudra le faire monter dans une voiture , qui le secoue un peu ; & pour cet effet , on fera rouler cette voiture sur un chemin raboteux , mais toujours après que le malade aura rempli son estomac de boisson.

le mieux, dans ce cas, sont le bouillon léger de poulet, la décoction de gruau, de sagou, la crème de riz. On lui donnera pour boisson du lait de beurre, ou du petit-lait, édulcoré avec du miel. Ce temps de la maladie est encore celui dans lequel il faut user de quinquina, sous la forme & de la manière prescrite plus haut. (Voyez p. 150 & 151.)

Si la vomique, ou l'abcès se rompt dans la cavité de la poitrine, entre la plevre & les poumons, la seule manière de faire évacuer la matière, est, comme nous l'avons déjà dit, de faire une incision entre les côtes; mais comme cette opération, appelée empyeme, doit toujours être faite par un Chirurgien, il est inutile de la décrire ici. Nous nous contenterons seulement d'observer qu'elle n'est pas aussi redoutable qu'on se l' imagine ordinairement, & qu'elle est, dans cette circonstance, la seule ressource que le malade ait pour en revenir.

§. II.

De la Pulmonie nerveuse, ou consommation.

Cette maladie est un dépérissement insensible de tout le corps, sans un degré considérable de fièvre, sans toux,

sans difficulté de respirer. Elle est accompagnée de foiblesse, de manque d'appétit, d'indigestion, &c. (1) Ceux qui sont d'un caractère inquiet & impatient, qui s'adonnent aux liqueurs spiritueuses, ou qui respirent un air mal-sain, sont les plus sujets à cette maladie.

Nous recommanderons volontiers, & principalement dans le traitement de cette maladie, une *diète* légère & nourrissante, beaucoup d'exercice en plein air & l'usage des *amers*, qui ont la propriété de raffermir & de fortifier l'estomac. Telles sont le *quinquina*, la *gentiane*, la *camomille*, &c. On fait infuser ces substances dans de l'eau, ou dans du vin, comme nous l'avons recommandé tant de fois, & le malade en prend un verre fréquemment dans la journée.

Mais un remède qui rétablira singulièrement les *digestions*, & qui contribuera beaucoup à la guérison, c'est l'*élixir de vitriol*, pris à la dose de vingt, ou trente gouttes, deux fois par jour, dans un verre d'eau, ou de vin. Le *vin*

(1) On voit, d'après cette énumération de *symptomes*, que cette espèce de pulmonie est, à proprement parler, celle qu'on nomme ici *consomption Angloise*.

calibé est encore un remede excellent dans ce cas; il fortifie les solides, & aide singulièrement la nature dans la confection d'un bon sang. Voici la maniere de préparer ce vin.

Prenez de *limaille de fer*, ou d'*acier*, 3 onces.

Mettez dans une bouteille; versez par-dessus une pinte de vin blanc; laissez digérer pendant trois semaines, ayant soin de remuer deux fois par jour la bouteille; filtrez au travers d'un papier gris. Le malade en prendra une cuillerée à bouche deux, ou trois fois par jour.

Quoi qu'il en soit, les amusements agréables, la société de personnes gaies, enjouées, & l'exercice du cheval, sont préférables, dans cette maladie, à tous les remedes. Aussi toutes les fois que la fortune d'un malade le lui permettra, nous lui conseillerons d'entreprendre un long voyage, pour son plaisir, comme le moyen le plus propre à lui rendre la santé. (1)

(1) Un autre conseil, non moins important, c'est d'observer la continence la plus stricte, surtout si la débauche a occasionné la maladie. C'est en général un de ceux que suivent le moins volontiers ces sortes de malades. La plupart des jeunes gens, livrés aux femmes & au vice honteux de la *masturbation*, n'y renoncent communé-

§. III.

De la Pulmonie symptomatique.

Cette maladie ne peut être guérie, que l'on n'ait guéri auparavant la maladie qui l'a occasionnée. Ainsi quand cette espèce de *pulmonie* procède d'un vice *schrophuleux*, ou des *écrouelles*, du *scorbut*, de l'*asthme*, d'une *maladie vénérienne*, &c. il faut s'occuper d'abord de la maladie qui l'a causée, & en conséquence ordonner le *régime* & les remèdes qui lui sont propres. Lorsque cette maladie est due à des évacuations excessives, de quelque nature qu'elles soient, il faut non-seulement les arrê-

ment que lorsque leurs forces ne leur permettent plus de s'y adonner, & alors la maladie est devenue incurable. J'en ai un exemple frappant, dans un jeune homme de vingt-deux ans, à qui les conseils les plus sages, & même donnés par des personnes qui sembloient devoir avoir le plus d'empire sur son esprit, ne purent jamais faire perdre cette infame habitude. Il s'y livroit même dans le temps que, par le régime & les remèdes, on travailloit à le guérir de cette cruelle maladie. Il périt, sans qu'on ait pu lui procurer aucun soulagement.

En général dans cette maladie & dans toutes les autres, le premier des remèdes, c'est de fuir les causes qui y ont donné lieu, & toutes celles qui pourroient l'aggraver.

ter, mais encore rétablir les forces du malade, par un exercice convenable, par une *diète* nourrissante, par des *cordiaux*, &c. Des meres délicates & trop jeunes, sont souvent attaquées de cette maladie, en donnant à tetter trop long-temps. Il faut donc, aussi-tôt qu'elles s'apperçoivent que les forces & l'appétit commencent à diminuer, qu'elles sevrant leurs enfants, ou qu'elles appellent une autre nourrice; autrement elles ne peuvent espérer de guérison. (1)

(1) Il est important de remarquer que l'observation de l'Auteur ne regarde que les meres qui nourrissent trop long-temps. Car pour celles qui ne nourrissent que le temps prescrit par la nature, la crainte de tomber dans cette maladie, ne doit pas les en empêcher. Nous avons fait voir, [T. I, note 1, pag. 5.] que toutes les meres doivent remplir ce devoir indispensable, & nous avons dit, que le célèbre MORTON avoit observé, que des meres menacées, en apparence, de *pulmonie* par leur maigreur & leur délicatesse, s'en étoient délivrées, en nourrissant. Si l'allaitement devient un remède dans cette maladie, comment concevoir qu'il puisse devenir cause de cette même maladie? Aussi ne l'est-il presque jamais. Si l'on rencontre quelquefois des femmes qui sont obligées de quitter le *nourrisage* par maladie, cette maladie a toujours une cause plus ancienne, qu'il faut chercher, ou dans le régime qu'elles ont observé avant de nourrir, ou dans leur constitution, ou dans celle de leurs pere & mere.

Il n'est personne qui ne sache que l'allaitement

Nous ne pouvons finir ce Chapitre, sans recommander très-sérieusement à

ment est le plus efficace de tous les remèdes, pour prévenir les *engorgements des mamelles*, les *lairs répandus*, les *dépôts laitèux*, les *inflammations* dans le *bas-ventre*, les *dépôts*, les *ulceres* dans la *matrice*, &c. maladies si communes & si redoutables chez les femmes en couche. Plus on étudie la nature, plus on se persuade de cette vérité; *qu'elle ne nous prescrit jamais de loi, que nous ne puissions remplir.*

Elle fait concevoir une femme; cette femme, quelque petite, quelque délicate, quelque foible qu'elle soit, nourrit, porte son enfant neuf mois dans son sein, & accouche comme la femme la plus vigoureuse, & souvent plus heureusement. Sans doute que s'il étoit dans le pouvoir des femmes de s'exempter de cette peine, on en verroit un grand nombre qui s'en rapporteroient au soin des autres pour faire germer le fruit de leur plaisir; mais la nature y a mis ordre. La *matrice* qui le reçoit, est le seul séjour où il puisse s'animer & se développer; &, pour cet effet, jalouse, pour ainsi dire, du trésor qu'elle possède, elle se referme, en général aussi-tôt, pour ne se rouvrir que lorsque l'enfant, parvenu à son dernier terme, ne laisse plus de place à sa dilatation.

L'enfant voit le jour. Que fait la nature, pour prévenir les accidents, la mort, auxquels l'exposeroient les aliments dont usent les adultes? Aussi-tôt après l'accouchement, elle détourne le cours de la substance qui nourrissoit l'enfant dans le sein de sa mere; elle la dépose dans deux réservoirs, dans lesquels la quantité de lait qui y abonde pour l'ordinaire, se trouve presque toujours proportionnel à l'appétit de l'enfant, qui, plus ou moins fort, a plus ou moins besoin de nourriture.

tous ceux qui cherchent à se garantir des diverses especes de *pulmonies*, de prendre autant d'exercice en plein air qu'ils le pourront, d'éviter tout air malsain, & d'observer la sobriété la plus stricte. Si la *pulmonie* est devenue si fréquente aujourd'hui, on ne doit pas peu l'attribuer à la mode de se coucher tard, de faire de grands soupers, & de passer toutes les soirées à boire du vin, ou autour d'une jatte de *punch*, &c. Ces liqueurs, quand on en fait un trop grand usage, non-seulement nuisent à la di-

Insister davantage sur ce point du devoir des femmes, seroit superflu : car si la nature eût voulu qu'elles s'exemptassent de nourrir leurs enfants, elle les auroit privées des mamelles, ou elle auroit refusé à ces mamelles la substance, à la sécrétion de laquelle seule elles sont destinées ; ce qui n'arrive que très-rarement, & ce qui n'arriveroit jamais, si les femmes étoient nourries & élevées d'après les préceptes de la nature & de la saine raison.

Concluons donc que l'intention de notre mere commune, la nature, est que toutes les femmes allaitent elles-mêmes leurs enfants ; que toutes sont destinées à cet emploi sacré ; qu'aucune ne peut s'en exempter, sans se rendre criminelle envers le Créateur, qui a pris soin lui-même de leur donner toutes les facultés nécessaires, pour qu'elles puissent remplir commodément ce devoir salutaire, & qui a voulu qu'elles s'exposassent à mille maladies, quand elles auroient l'ingratitude & la barbarie de le mépriser.

gestion & ôtent l'appétit, mais encore enflamment le sang, & portent le feu dans la constitution.

CHAPITRE VIII.

De la Fievre lente, ou nerveuse.

IL est certain que les *fievres nerveuses*, si communes aujourd'hui parmi nous, ne sont dues qu'au changement qui s'est fait dans notre maniere de vivre & à la multiplicité des travaux sédentaires: car elles ne sont communes que chez les personnes d'une constitution foible & relâchée, qui négligent l'exercice, qui prennent des aliments trop peu solides, qui se livrent à l'étude avec trop d'opiniâtreté, ou qui se permettent un trop grand usage des liqueurs fortes.

CAUSES. Les *fievres nerveuses* peuvent être occasionnées par tout ce qui peut affecter l'esprit, ou appauvrir le sang. Ainsi le chagrin, la crainte, les inquiétudes, le manque de sommeil, les méditations profondes, les aliments peu nourrissants & trop aqueux, les fruits verts, les *concombres*, les *melons*,

De la Fievre lente, ou nerveuse. 163
les champignons, &c. peuvent y donner lieu. L'air humide, renfermé & mal-sain peut encore les occasionner. Aussi les voit-on plus fréquemment dans les saisons pluvieuses, & sont-elles plus funestes pour ceux qui vivent dans des maisons mal-propres & basses, dans des rues étroites, dans les Hôpitaux, dans les prisons, &c.

Les personnes dont le tempérament est épuisé par les excès des plaisirs de l'amour, par de fréquentes salivations, par des *purgatifs* trop multipliés, ou par toute autre évacuation excessive, sont fort sujettes à cette maladie.

On s'expose encore aux *fièvres nerveuses*, en portant des habits mouillés, en couchant sur un terrain humide, en éprouvant de violentes fatigues, enfin toutes les fois qu'on s'expose à ce qui peut arrêter la *transpiration*, (V. T. I, pag. 367, 382.) ou causer une constriction *spasmodique* des solides. Ajoutons de plus qu'on s'y expose de même par de trop grandes & de trop fréquentes irrégularités dans le *régime* : une trop grande abstinence n'est pas moins nuisible que de trop grands excès. Rien ne contribue davantage à maintenir le corps dans un état sain, que le régime réglé ;

rien aussi ne contribue davantage à produire les fièvres de la plus mauvaise espèce, que son contraire. (1)

SYMPTOMES. L'abattement, la perte de l'appétit, la foiblesse, les lassitudes après le moindre mouvement, les insomnies, les soupirs profonds, le découragement de l'esprit, sont, en général, les avant-coureurs de cette maladie. A ces *symptomes* succèdent un *pouls petit & fréquent*, la sécheresse de la langue, sans que le malade soit considérablement altéré; il éprouve tour à tour de petits froids & de petites chaleurs, qui se manifestent par la rougeur du visage, &c.

Bientôt le malade se plaint de vertiges & de douleurs de tête; il a des *nausées* avec des envies de vomir: son *pouls* est *vite* & quelquefois *intermittent*: les urines sont pâles, ressemblantes à de la petite bière éventée: il respire difficilement; sa poitrine est oppressée; il a de légères absences d'esprit.

(1) Nous joindrons à toutes ces causes, celles qui sont si familières aux jeunes gens, la débauche des femmes, & la fréquente effusion de la semence. Aussi les nouveaux mariés, les libertins, les malheureux qui sont adonnés au vice abominable de la *masturbation*, sont-ils les plus sujets à cette maladie.

De la Fievre lente , ou nerveuse. 165

Si , vers le neuvieme , dixieme , ou douzieme jour , la langue s'humecte ; si les crachats deviennent abondants ; si de légers évacuations se manifestent par bas , ou une légère moiteur à la peau , ou s'il arrive quelque *suppuration* à l'une , ou l'autre oreille , ou quelques larges pustules sur les levres , ou sur le nez , on peut espérer quelque crise favorable.

Mais si le malade a un *conrs de ventre* excessif ; s'il éprouve des *sueurs colliquatives* , suivies de fréquents accès de *syncope* ; si sa langue tremble ; si les extrémités sont froides ; si le *pouls* est *tremblottant* , ou donne la sensation d'un ver qui rampe ; si le malade a des *soubresauts dans les tendons* ; si la vue & l'ouïe sont presque éteintes ; s'il rend involontairement ses excréments , il y a tout lieu de craindre une mort prochaine.

RÉGIME. Il est de la plus grande importance , que dans cette maladie le malade soit tenu fraîchement & tranquille : le moindre mouvement le fatiguerait , lui occasionnerait des lassitudes , & même des évanouissements. Il faut , non-seulement , soutenir son courage , mais encore le flatter & le ranimer , par l'espérance d'une prompte guérison. Rien de plus nuisible , dans les

fièvres lentes de cette espèce, que de présenter à l'imagination du malade, des idées tristes & effrayantes. Ces idées ayant souvent occasionné des *fièvres nerveuses*, on ne peut douter qu'elles ne puissent de même les aggraver.

Il faut se garder d'affoiblir le malade; il faut, au contraire, soutenir ses forces, & les ranimer par une *diète* nourrissante, par des *cordiaux*. C'est pourquoi le *gruau*, la *panade*, tous les aliments qu'on lui donnera, doivent être mêlés avec du *vin*; ayant cependant toujours égard à la nature & à l'intensité des *symptomes*. Du *petit lait au vin*, du *négus foible*, aiguillés avec du *suc d'orange*, ou de *limon*, conviendront pour boisson ordinaire. Le *petit lait à la moutarde*, fera encore une boisson convenable dans cette fièvre.

Le *vin*, si l'on pouvoit en obtenir de naturel, seroit presque le seul remède dans cette maladie; car le bon vin possède toutes les vertus des *cordiaux*, sans avoir aucune de leurs mauvaises qualités: je dis le bon vin; car quoique le luxe ait rendu cette liqueur commune, (1)

(1) M. BUCHAN a raison de dire que le luxe a rendu l'usage du vin très-commun dans son pays, c'est-à-dire, des liqueurs qu'on appelle du

il est cependant très-rare d'en avoir qui soit naturel, pour le pauvre sur-tout, qui ne peut en acheter que de petites quantités à la fois. (Voyez T. I, note 1, p. 191.)

J'ai souvent vu des malades attaqués de *fièvres nerveuses*, chez lesquels on ne trouvoit presque plus de *pouls*, qui avoient un délire continuel, les extrémités froides, enfin presque tous les autres *symptomes* de la mort, se rétablir, en buvant chaque jour une bouteille de bon vin dans du *petit lait*, dans du *gruau*, &c. Le bon vin de Bordeaux vieux, est celui qui convient le mieux dans ces cas. On peut le donner seul, ou, comme nous venons de le dire, selon les circonstances.

En un mot, le grand point, dans cette

vin, dans un pays où il n'y en a pas une goutte. Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce qu'il dit de la difficulté de s'en procurer de naturel en Angleterre, [chose facile à concevoir, puisqu'il n'y en vient point,] soit malheureusement aussi applicable à la France; grace à l'avidité des Marchands de vin, des Commissionnaires, enfin de tous ceux qui font commerce de cette précieuse liqueur. Les maux affreux qui résultent de la manière dont les trois quarts des vins sont falsifiés, & qu'il seroit trop long à détailler ici, méritent de plus en plus l'attention du Gouvernement. (V. T. I, note 1, p. 191.)

maladie, c'est de soutenir les forces du malade, en lui donnant souvent & à petites doses, les boissons que nous venons d'indiquer, ou toute autre de nature chaude & *cordiale*. Cependant il faut se garder de trop échauffer le malade, soit par les boissons, soit par les couvertures, &c. Enfin les aliments doivent être légers, & donnés en petite quantité.

REMEDES. Si dans les commencements de cette maladie le malade éprouve des pesanteurs, des douleurs d'estomac; s'il se sent des envies de vomir, il sera nécessaire de lui donner un doux *vomitif*: quinze, ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre, très-fine, répondront, en général, parfaitement à cette indication; on répétera la même dose le lendemain, ou le surlendemain, toujours dans les trois, ou quatre premiers jours, si les mêmes *symptomes* persistent. Non-seulement les *vomitifs* nettoient l'estomac, mais encore la secousse qu'ils occasionnent ordinairement, provoque la *transpiration* & procure plusieurs autres excellents effets salutaires dans les *fièvres nerveuses*, dans lesquelles il n'y a pas de signes d'*inflammation*, & où la nature demande à être ranimée.

Ceux

De la Fievre lente, ou nerveuse. 169

Ceux qui ne voudront point hazarder un vomitif, prendront, pour nettoyer les premières voies, une petite dose de *rhubarbe*, (1) ou une *infusion* de *séné* & de *manne*. (2)

Dans toutes les fièvres, le grand point est de régler la marche des *symptomes*, de manière à empêcher qu'ils ne soient extrêmes, ni dans un sens, ni dans un autre. Ainsi, dans les fièvres du genre *inflammatoire*, où la force de la *circulation* est trop grande, où le sang a trop de consistance & les *fibres* trop de rigidité, la saignée & les autres évacuations deviennent nécessaires; mais dans les *fièvres nerveuses*, où la nature est sans ressort, où le sang est dissous & sans consistance, où enfin les *solides* sont relâchés, il faut nécessairement éviter la

(1) Lorsqu'on prend, dans ce cas, la *rhubarbe* seule, la dose est depuis un gros jusqu'à deux, infusée dans un ou deux verres de *petit lait* au vin. Je l'ai employée plusieurs fois de cette manière avec succès.

(2) On peut composer cette *purgation* de la manière suivante.

Prenez de *séné*, 2 gros,
de *manne en sorte*, depuis 2 onces jusqu'à 3.

Faites *infuser* dans une pinte d'eau bouillante, pendant deux heures; passez. Le malade en prendra un verre d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il ait évacué.

saignée ; il faut , au contraire , donner le vin & les autres *cordiaux* à grandes doses.

Il est d'autant plus nécessaire de recommander de ne point saigner dans cette maladie , qu'on observe généralement , dans les commencements , une *constriction* universelle dans les vaisseaux , & quelque fois , en même-temps , une oppression & une difficulté de respirer , qui donne lieu de croire qu'il y a de la *pléthôre* , ou trop de sang. J'ai trouvé des personnes , même de la profession , tellement trompées à cet égard , par leurs propres sensations , qu'elles insistoient pour qu'on les saignât , pendant qu'il étoit évident que la saignée leur étoit fort contraire (a).

Mais si la saignée est contraire dans cette maladie , les *vésicatoires* y sont ab-

(a) Je me rappelle d'avoir été appelé par un Apothicaire attaqué d'une *fièvre nerveuse*. Il étoit tellement persuadé , dans les commencements de la maladie , de l'existence de la *pléthôre* , & de la nécessité de la saignée , qu'après lui avoir fait mes objections , il me dit , qu'il étoit certain de la nécessité de cette opération , d'après ce qu'il éprouvoit lui-même , au point que s'il n'étoit point saigné , il mourroit. En conséquence il fut saigné ; mais il fut bientôt convaincu de son erreur , car le sang ne donna aucun signe d'*inflammation* , & il fut infiniment plus mal après la saignée.

seulement nécessaires. Ils peuvent être appliqués , avec le plus grand avantage , dans tous les temps de la maladie. Si le malade est dans le délire , il faut appliquer les *vésicatoires* au cou ; & , tant que l'insensibilité continue , ce qu'il y a de mieux à faire , c'est qu'aussi-tôt que l'évacuation du *vésicatoire* diminue , d'en appliquer un autre dans un autre endroit , afin d'en entretenir par-là une succession continuelle , jusqu'à ce que le malade soit hors de danger.

Il n'y a pas de maladies où j'aie observé les avantages des *vésicatoires* , d'une manière aussi sensible , que dans celle-ci : non-seulement ils excitent la *circulation* , en irritant les *solides* , mais encore ils occasionnent une évacuation continuelle , qui peut , en quelque sorte , suppléer aux évacuations *critiques* , qui sont très-rares dans cette espece de fievre.

Quoi qu'il en soit , le moment le plus convenable pour les appliquer , est vers le commencement de la maladie , ou quand un certain degré de *stupeur* s'annonce ; auquel cas il faut les appliquer sur la tête. (1)

(1) Les *vésicatoires* paroissent agir par deux moyens à la fois ; par la douleur & par la chaleur , effets nécessaires de l'irritation qu'ils oc-

Si pendant le cours de la maladie le malade est resserré, il sera nécessaire de

cahionnent. C'est le sentiment d'HIPPOCRATE, qui y avoit été conduit par analogie, en observant que dans les maladies qui se guérissent d'elles-mêmes, par des *parotides*, des *ulceres*, &c. la nature n'employoit pas d'autres agents. Aussi voyons-nous qu'il se servoit de *vésicatoires*, toutes les fois qu'il étoit important de généraliser la maladie, pour en affoiblir le foyer, en l'étendant & la distribuant sur tous les organes. Il croyoit donc que la douleur disposoit la partie à appeler & à se charger de la matière de la maladie; par conséquent qu'une douleur produite *par art*, plus vive que la naturelle, en diminuant ou anéantissant celle-ci, étoit capable de faire, tout au moins, une diversion salutaire, un déplacement de la maladie, & que la chaleur, par sa vertu attractive, fixoit la matière morbifique dans la partie où l'on applique les *vésicatoires*, d'où elle s'écoule au-dehors.

Mais le vulgaire est bien loin d'adopter ce sentiment. Il a sur le compte des *vésicatoires* autant de préjugés, que sur celui du *quinquina*. Il ne voit, dans les effets des premiers, qu'une douleur purement gratuite & une plaie au moins superflue. Quand nous proposons les *vésicatoires*, à quoi bon, nous disent la plupart des personnes, tourmenter ce malade? il est assez à plaindre, sans augmenter ses souffrances: s'il faut qu'il meure, laissons-le mourir tranquillement; & s'il en revient, au moins n'aura-t-il point à nous reprocher de lui avoir fait des plaies, qui, en lui ôtant l'usage de ses jambes ou d'autres parties, pour un temps considérable, ne feront que prolonger sa maladie. Les Gardes-malades, pour appuyer ces propos, ne manquent pas de rapporter des exemples imaginaires de gens, ou qui sont restés infirmes le reste de leurs jours,

lui procurer quelques selles, en lui donnant tous les deux jours, un lavement, composé d'eau & de *lait*, moitié de l'un, moitié de l'autre, avec un peu de *sucré*; on y ajoutera une cuillerée de sel commun, s'il ne produit pas l'effet désiré. Si, au contraire, il survient au malade un *cours de ventre* considérable, il faut lui donner, pour l'arrêter, de petites doses de *thériaque de Venise*, à plusieurs reprises par jour, ou lui faire prendre, pour boisson ordinaire, la *décoction blanche*.

Quelquefois, vers le neuvième, ou dixième jour, on voit paroître une *éruption miliaire*. Comme cette *éruption* est souvent *critique*, il faut bien se garder de s'opposer à la marche de la nature dans cette opération. Elle ne doit être arrêtée, ni par la saignée, ni par d'autres évacuations; de même qu'elle ne

ou qui sont morts de la suite des *vésicatoires*.

Cependant nous ne craindrons pas de dire que c'est un des remèdes les plus puissants de tous ceux que possède la Médecine; que quand ils sont appliqués à temps & conduits avec prudence, ils sauvent des malades, dont la mort est certaine sans leur application; & qu'outre leurs avantages inestimables, dans la maladie dont il est ici question, ils sont les seuls remèdes capables de ranimer les sens, dans les cas d'*apoplexie*, d'*assoupissement*, de *léthargie* & de *paralyse*.

doit pas être excitée par un régime échauffant. Il faut, au contraire, soutenir les forces du malade par de *doux cordiaux*, tels que du *petit lait au vin*, du *petit négas*, ou du *gruau de sagou*, mêlé avec un peu de vin, &c. On ne tiendra pas le malade trop chaudement; cependant on se gardera bien d'arrêter une *fièvre douce & modérée*, qui a lieu dans ces cas.

Quoique les *vésicatoires* & les *cordiaux* soient les remèdes principaux dans cette maladie, cependant, pour ceux qui voudroient en employer d'autres, nous indiquerons une, ou deux *formules* des remèdes qu'on prescrit ordinairement contre la *fièvre lente*, ou *nerveuse*.

Lorsque le malade est très-foible, on peut lui donner un *bol*, composé de la manière suivante.

Prenez de la racine de *serpentinaire de Virginie*,

10 grains,

de racine de *contraïerva*,

10 grains,

de *castoreum*,

5 grains.

Pilez le tout dans un mortier, & réduisez en poudre très-fine; faites un *bol*, avec un peu de *conféction cordiale*, ou de *sirop de safran*.

On donnera ce *bol* toutes les quatre, ou cinq heures. On peut encore em-

De la Fievre lente, ou nerveuse. 175
ployer la poudre suivante, dans la même intention.

Prenez de la racine de *valériane sauvage*, 24 grains,
de *safran*, } 4 grains.
de *castoreum*, }

Broyez le tout ensemble dans un mortier, & réduisez en poudre très-fine. On la donne trois, ou quatre fois par jour, dans un verre de *petit lait au vin*.

Dans les cas désespérés, lorsque le malade a le hoquet, des soubresauts dans les tendons, &c. j'ai vu des effets extraordinaires du *musc*, donné plusieurs fois par jour à grande dose. C'est, sans contredit, un excellent *antispasmodique*; on peut aller jusqu'à vingt, vingt-quatre grains, répétés trois, ou quatre fois dans les vingt-quatre heures, ou plus souvent, selon les circonstances.

Quelquefois il est nécessaire de joindre au *musc* quelques grains de *camphre* & de *sel volatil de corne de cerf*, comme ayant la vertu d'exciter la *transpiration* & les urines. On prépare ce remède de la manière suivante.

Prenez de *musc*, 15 grains,
de *camphre*, 3 grains,
de *sel de corne de cerf*, 6 grains.

Faites un *bol* avec un peu de *sirop* quel-

conque. On donne ce remède comme nous venons de le prescrire ci-dessus.

Si cette fièvre devenoit *intermittente*, ce qui arrive très-souvent dans son déclin, ou si les forces du malade étoient épuisées par des *sueurs colliquatives*, &c., il faudra prescrire le *quinquina*. On donnera un demi-gros, même un gros de cette écorce en poudre, dans un verre de vin de Porto, ou de Bordeaux. On répérera cette dose trois, ou quatre fois par jour, si l'estomac du malade peut la supporter. Si le *quinquina* en substance passe difficilement, on fera infuser à froid une once de cette écorce, dans une bouteille de vin du Rhin, ou de Portugal, pendant deux, ou trois jours. Après l'avoir tiré à clair, on en donnera un verre au malade, plusieurs fois dans la journée.

Le *quinquina* convient encore, infusé dans d'autres *liqueurs cordiales*, tel que de la manière suivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
d'écorce d'orange, demi-once,
de racine de *serpentinaire de Vir-*

ginie, 2 gros;
de safran, 1 gros.

Réduisez le tout en poudre; laissez infuser pendant trois, ou quatre jours

dans une chopine de la meilleure eau-de-vie ; passez.

On en donne deux cuillers à café , trois , ou quatre fois par jour , dans un verre de vin léger , ou de *négus*.

Il y a des Médecins qui prescrivent le *quinquina* dans cette fièvre & dans d'autres , (quand il n'y a pas de signes d'*inflammation*) sans s'embarrasser si la fièvre est *intermittente* , ou *rémittente*. Nous ne pouvons pas dire jusqu'à quel point les observations futures établiront les avantages de cette pratique ; mais nous avons lieu de croire que le *quinquina* est un *fébrifuge* très-universel , & qu'il peut être administré dans la plupart des fièvres , dans lesquelles la saignée n'est pas nécessaire , & où on ne reconnoît pas d'*inflammation locale*. (1)

(1) On va voir dans le Chapitre suivant , que M. BUCHAN lui-même n'attend pas , pour prescrire le *quinquina* , que la fièvre ait le caractère de *rémittente*. On peut donner comme loi générale , que le *quinquina* est le meilleur remède connu contre toutes les fièvres , dont la cause est une *dégénérescence des humeurs* : or toutes les fièvres , excepté celles qui sont *inflammatoires* , reconnoissent cette cause.



CHAPITRE IX.

De la Fievre maligne, putride, ou pourprée.

Cette fievre peut être appelée la fievre *pestilentielle* d'Europe, parce que la plupart de ces *symptomes* lui donnent la plus grande ressemblance avec cette maladie terrible, la *Peste*.

Les personnes d'une constitution relâchée, d'un *tempérament mélancolique*; celles dont les forces ont été épuisées par de longs jeûnes, par des veilles, par des travaux rudes & fatigants, par les excès des plaisirs de l'amour, par de fréquentes salivations, &c. sont celles qui y sont le plus exposées.

CAUSES. Cette fievre est occasionnée par un air mal-sain, tel que celui que respirent ceux qui habitent des lieux bas, & qu'on n'a pas soin de renouveler; tel est encore celui que corrompt les émanations *putrides* des animaux & des végétaux en *putréfaction*, &c. Aussi cette fievre est-elle très-commune dans les prisons, dans les Hôpitaux, dans les Infirmeries, sur-tout lorsqu'il y a trop de monde, que ces lieux ne sont pas assez

aérés , ou que la *propreté* y est négligée (1).

L'air extérieur qui ne circule pas librement , qui est sans cesse imbibé par les pluies & par des brouillards épais , occasionne encore les *fièvres putrides*. On les voit ainsi succéder souvent à de grandes inondations , dans les pays bas & marécageux , sur-tout lorsque ces inondations sont précédées , ou suivies de grandes chaleurs.

Une nourriture de substances purement animales , sans être mêlées , comme il convient , de végétaux ; ou de viande , de poisson , gardés trop long-

(1) De-là les malades qui sont transportés dans un Hôpital , n'ont pas seulement à lutter contre la maladie dont ils sont atteints , ils ont encore à combattre toutes celles auxquelles les expose l'air qu'ils respirent. L'attention que l'on a dans certains Hôpitaux , de réunir dans une même salle les malades atteints de la même maladie , est très-sage ; mais elle deviendra inutile , tant que les salles se communiqueront entre elles , tant que l'air des salles qui contiennent des malades atteints de maladies contagieuses , se confondra sans cesse avec celui des autres salles.

Le seul moyen de préserver les malades des effets funestes de cet air empoisonné , est donc d'isoler chaque salle , & de les construire à une distance marquée les unes des autres. C'est celui que propose & que remplit M. LE ROY dans la construction de son Hôpital. [V. T. I, note 1, pag. 312 , 318 & 331.]

temps, (1) peuvent également faire naître cette espèce de fièvre. Delà les Marins, dans les voyages de long cours, les habitants de Villes assiégées, sont souvent atteints de *fièvres putrides*.

Le bled, gâté par les pluies, ou pour avoir été gardé trop long-temps, l'eau croupie par la stagnation, donnent encore lieu à ces mêmes fièvres.

Les cadavres, qui, en se putréfiant, empoisonnent l'air, sur-tout dans les saisons chaudes, sont très-capables de faire naître les *fièvres putrides*. Aussi cette espèce de fièvre ravage-t-elle souvent les camps & les lieux où se trouve le théâtre de la guerre; ce qui nous démontre la nécessité de reléguer, à une certaine distance des Villes, les cimetières, les tueries, &c. (V. T. I, note 1, p. 225, & note 1, p. 290.)

La mal-propreté est aussi une des causes générales des *fièvres putrides*. Nous voyons, en conséquence, qu'elles sont très-communes dans les grandes Villes parmi les pauvres, qui respirent un air

(1) Huit personnes, dit M. TISSOT, mangèrent du poisson gâté : elles furent toutes atteintes d'une *fièvre maligne*, & il en périt cinq malgré les soins des plus habiles Médecins. [Avis au peuple, T. I, page 255.]

renfermé & mal-sain , qui négligent la *propreté* , & qui sont forcés de vivre d'aliments corrompus & gâtés. Elles ne le sont pas moins parmi ces artisans , qui travaillent à des métiers sales , & qui les obligent de rester constamment renfermés (1).

Nous ajouterons encore , que les *fièvres putrides , malignes ou pourprées* sont infectes au plus haut degré ; d'où elles se communiquent souvent par la seule *contagion* : c'est pourquoi toute personne en santé doit fuir ceux qui sont attequés de ces fièvres , à moins

(1) On ne sauroit douter que la *fièvre maligne* n'ait son principal siege dans les *nerfs* & dans le cerveau. Je trouve , dit M. LIEUTAUD , dans ce seul fait un caractère qui peut très-bien la distinguer des autres especes de fièvres. Il est vrai que ces dernières sont souvent accompagnées des mêmes affections *cérébrales & nerveuses* ; mais elles n'y sont que passageres & *symptomatiques* , au lieu qu'elles accompagnent essentiellement tous les temps de la *fièvre maligne*. Un autre fait dont je puis rendre témoignage , prouve , en quelque sorte , ce que j'avance ; c'est que les deux tiers au moins de ceux que j'ai vu attequés de la *fièvre maligne* , étoient dans l'adversité , ou avoient eu des chagrins & des peines d'esprit , source cachée d'une infinité de maladies. (*Précis de la Méd. prat.* T. I , page 61.)

L'adversité , les malheurs , les chagrins , la douleur , doivent donc entrer dans la classe des causes qui peuvent donner lieu à la *fièvre maligne*.

que des raisons absolument indispensables ne l'obligent de rester auprès d'eux. (V. T. I, p. 302, le Chap. de la Contagion, & les notes qui l'accompagnent.)

SYMPTOMES. La *fièvre maligne* s'annonce, en général, par une foiblesse remarquable, par des lassitudes spontanées, sans aucune cause apparente. Quelquefois cette foiblesse est si grande, que le malade peut à peine marcher, ou même se tenir debout, sans craindre de se trouver mal : son esprit aussi est fort abattu ; il soupire, il perd courage ; il est frappé de la crainte de la mort.

Il a des *nausées*, & vomit quelquefois de la *bile* : il a un violent mal de tête, accompagné de pulsations, ou de battement dans les *arteres temporales* : les yeux paroissent souvent rouges & enflammés, & il ressent de la douleur dans le fond de leurs orbites : il a un bourdonnement dans les oreilles ; la *respiration* est laborieuse, & souvent interrompue par des soupirs. Il se plaint de douleurs à la région de l'estomac, dans le dos & dans les reins : la langue est d'abord blanche, mais ensuite elle devient noire & gercée : les dents se couvrent de tartre en forme de croute noirâtre : le malade rend quelquefois des *vers* par

haut & par bas : il frissonne ; il tremble , & souvent il délire.

Si on le saigne , le sang paroît dissous , ou n'avoir que très-peu d'adhérence ; il se putréfie promptement. Les *déjections* très-fétides sont quelquefois verdâtres , noires , ou d'une couleur rougeâtre ; la peau se couvre souvent de taches pâles , pourprées , livides , brunes , ou noires , & quelquefois il survient de violentes *hémorrhagies* , par la bouche , par le nez , par les yeux , &c.

On peut distinguer les *fièvres putrides* , de celles qui sont purement *inflammatoires* , par la *petitesse du pouls* ; par le grand abattement d'esprit du malade ; par l'état de dissolution de son sang ; par les *pétéchies* , ou taches pourprées , & par l'odeur infecte de ses excréments. On les distingue pareillement des *fièvres lentes* , ou *nerveuses* , par la chaleur , ou la soif , qui sont plus considérables , par la couleur plus foncée des urines , enfin par la *prostration des forces* , & par tous les autres *symptomes* qui sont portés à l'extrême.

Il arrive cependant quelquefois que les *symptomes* des *fièvres inflammatoires* , *putrides* & *nerveuses* , sont tellement mêlés ensemble , dans la fièvre que l'on

a à traiter, qu'il est très-difficile de déterminer à quelle classe elle appartient. C'est alors qu'il faut apporter la plus grande attention & la plus grande habileté, pour la bien reconnoître, afin de tourner ensuite toutes ses vues vers les *symptomes* prédominants, & prescrire le *régime* & les *remedes* qu'ils exigent.

Il est très-important de remarquer que les *fièvres inflammatoires* & *nerveuses*, peuvent être converties en *fièvres malignes* & *putrides*, par un régime trop échauffant, ou par des remedes contraires.

Il n'est pas aisé de fixer la durée des *fièvres malignes*. Tantôt elles se terminent entre le septieme & le quatorzieme jour, & tantôt elles vont au-delà de la cinquieme ou sixieme semaine. Mais il est très-nécessaire d'observer que leur durée dépend beaucoup de la constitution du malade & de la maniere dont sa maladie est traitée (1).

(1) Le savant M. LE ROY, Professeur de Montpellier, a observé que les *fièvres malignes* ont des caractères très-différents, relativement à l'âge des personnes qui en sont attaquées. Aussi les a-t-il divisées en *fièvre maligne des jeunes gens*, & en *fièvre maligne des vieillards*. Nous voudrions pouvoir exposer les raisons sur lesquelles est fondée cette division lumineuse; mais cette

Les *symptomes* les plus favorables, sont un *cours de ventre* léger, vers le quatrieme ou cinquieme jour, accompagné d'une chaleur douce & d'une *sueur* modérée. Et quand ils durent un

entreprise nous meneroit au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites, & d'ailleurs seroit étrangere à notre objet. S'il se trouve quelqu'un qui soit curieux de se pénétrer de ces vérités, qu'il consulte le premier des excellents Mémoires déjà cités.

Nous nous bornerons à rapporter ce qu'il dit de la durée de ces especes de fiebres.

30 Dans la *fièvre maligne des vieillards*, les ma-
30 lades meurent quelquefois le huit ou le neu-
30 vieme jour de la maladie, plus souvent le on-
30 zieme ou le treizieme. Je n'en ai point vu chez
30 lesquels, finissant par la mort, elle se soit
30 étendue plus loin. Lorsque cette maladie n'em-
30 porte point le malade, elle a coutume de lais-
30 ser après elle des impressions fâcheuses & du-
30 rables, qui le font traîner long-temps, & aux-
30 quelles il succombe quelquefois. La *fièvre ma-*
30 *ligne des jeunes gens*, quoique dangereuse,
30 l'est cependant beaucoup moins que celle des
30 *vieillards*. Lorsque le malade en réchappe, elle
30 est ordinairement fort longue, à moins qu'elle
30 ne soit terminée par une *crise*. Rarement finit-
30 elle avant le vingt-cinq ou trentieme jour;
30 souvent elle s'étend au quarante-cinquieme,
30 au soixantieme, quelquefois même au-delà;
30 c'est dans cette espece de *fièvre maligne*, qu'il
30 arrive quelquefois, qu'après avoir été très-
30 mal quinze, vingt, jusqu'à trente jours,
30 néanmoins les malades en réchappent. (*Mé-*
30 *langes de Physique & de Médecine*, p. 171,
30 p. 186, 187.)

certain temps, ils emportent souvent la maladie, d'où il faut bien se garder de les arrêter. Les petites *pustules miliaires* qui paroissent entre les *pétéchies* ou les taches *pourprées*, sont encore un *symptome* favorable, ainsi que cette espèce de *gale*, dont les levres & le nez se couvrent vers le déclin. C'est un bon signe quand le *pouls* s'élève, par l'usage du vin ou de tout autre *cordial*, & que les *symptomes nerveux* dont nous avons parlé, diminuent. La surdité, arrivant vers le déclin de la maladie, est aussi très-souvent un *symptome* avantageux (1), ainsi que les *abcès* aux *aines* ou aux *glandes parotides*, &c. (2)

(1) La surdité n'est pas toujours un *symptome* favorable dans cette maladie; il peut même se faire qu'elle n'ait ce caractère, que lorsqu'elle est occasionnée par un *abcès* formé dans les oreilles.

(2) On donne le nom de *parotides*, qui signifie proche de l'oreille, à deux grosses *glandes salivaires*, blanchâtres, oblongues, situées entre l'oreille & la partie postérieure de la mâchoire inférieure.

En termes de Chirurgie, on donne même le nom de *parotides* à la *tumeur* qui occupe ces *glandes*, dans certaines maladies, comme dans celle dont il s'agit ici. Ces *tumeurs*, qui sont d'un bon présage, chez les jeunes gens, parce qu'elles sont *critiques*, sont, dit M. LE ROY, ordinairement *symptomatiques* chez les vieillards, & annoncent une mort prochaine; les taches *pourprées* ou pé-

On peut compter parmi les *symptomes* les plus défavorables, une *diarrhée* excessive, avec le ventre dur & enflé, des taches larges, noires, livides sur la peau, des *aphthes* dans la bouche, des *sueurs* froides, visqueuses, la *goutte sereine* ou la *cécité* (1), le changement de la voix, la vue égarée, la difficulté d'avaler, le tremblement de la langue & l'impossibilité de la tirer hors la bouche, la propension constante du malade à se découvrir la poitrine; enfin lorsque la sueur & la salive sont teintées de sang, & que les urines sont noires ou déposent un sédiment noir, le malade est en grand danger : les *soubresauts des tendons*, les *déjections fétides, ichoreuses*, (c'est-à-dire, très-claires, très-aqueuses,) & involontaires, accompagnées de froid aux extrémités, sont, en général, les avant-coureurs de la mort.

RÉGIME. Dans le traitement de cette maladie, tous nos efforts doivent tendre à combattre, autant qu'il est pos-

téchies, sont quelquefois, mais plus rarement, de la même nature. (Ibid. page 177.)

(1) Il arrive cependant quelquefois que la *cécité* ou la *goutte sereine*, a le sort de la *surdité*, qu'elle se dissipe par le temps, & même presque aussi-tôt que la maladie.

fible, la disposition des humeurs à la *putridité*, à soutenir les forces du malade, à lui inspirer du courage, à concourir, avec la nature agissante, à expulser la cause de la maladie, par une douce *transpiration* & par les autres *évacuations*.

Nous avons déjà observé que l'air mal-sain occasionne souvent les *fièvres putrides*; il doit en conséquence contribuer à les aggraver, si le malade y reste exposé : on doit donc commencer par empêcher que l'air ne séjourne dans la chambre des malades ; pour cet effet, on ouvrira les portes & les fenêtres de cette chambre, ou de celle d'à côté, afin de rafraîchir l'air & de le renouveler sans cesse. (V. T. I, le Ch. de l'air & la note 1, p. 236.) Car la *respiration* & la *transpiration* des personnes en santé rendant bientôt l'air d'un petit appartement mal-sain, cet effet est encore plus prompt, si la *transpiration* & la *respiration* viennent d'une personne, dont toute la masse des humeurs est dans un état de *putridité*.

Ce n'est pas assez d'introduire un air frais dans la chambre du malade ; il faut encore employer le *vinaigre*, le *verjus*, le *suc de limons*, d'*orange* ou de tout autre végétal *acide* que l'on pourra se

procurer le plus promptement : il faut en asperger souvent le lit , le plancher , & toutes les parties de la chambre ; on pourra encore réduire tous ces *acides* en vapeur , en les jettant sur une pelle rougie au feu , ou en les faisant bouillir dans la chambre , &c. Il faut de même placer , dans différents endroits de la chambre , des écorces fraîches de *limons* , de *citrons* & d'*oranges* , & en présenter souvent à flairer au malade. Les *acides* , employés de cette manière , tendront non-seulement à rafraîchir le malade , mais encore à garantir de la *contagion* ceux qui le servent. Les plantes dont l'odeur est forte , telles que la *rue* , la *tanaïsie* , l'*absynthe* , &c. peuvent être également placées dans différents endroits de la maison , & les personnes qui soignent le malade , ne peuvent rien faire de mieux , que de les flairer souvent. (V. T. I , note 1 , page 234 , & note 1 , page 237.)

Non-seulement il faut que le malade soit tenu fraîchement , mais encore il faut qu'il soit parfaitement à son aise , & que rien ne l'importune : le moindre bruit est capable de lui affecter la tête , & le moindre mouvement , de le faire tomber en *syncope*.

Il est peu de remèdes plus importants dans cette maladie que les *acides*; surtout ceux qui sont de nature *astringente*. (V. note 1, page 21.) On doit en mettre dans tous les aliments, ainsi que dans toutes les boissons du malade. Le *petit lait d'orange*, de *limon* ou de *vinaigre*, est très-convenable. On doit le faire de ces trois manières, tour à tour, ou selon le goût du malade. On peut le rendre *cordial*, en y ajoutant du vin, autant que l'état du malade paroîtra le demander. Si le malade est très-abattu, on lui donnera du *négas*, ou du vin trempé de moitié d'eau, ou *acidulé* avec le *suc d'orange* ou de *limon*. Dans certains cas, on peut lui accorder un verre de vin pur : le meilleur alors, c'est le vin du Rhin; mais s'il y a *cours de ventre*, il faut préférer le vin de Porto ou celui de Bordeaux.

Lorsque le ventre est resserré, on donnera au malade, dans un verre de sa boisson ordinaire, une cuillerée à café de *crème de tartre*, plus ou moins, selon les circonstances; ou bien on lui fera mâcher un peu de *tamarins*, qui ont le double avantage de lâcher le ventre & d'appaiser la soif.

L'*infusion* de *camomille*, si l'estomac

peut la supporter, est une boisson très-convenable dans cette maladie. On peut l'*aciduler*, en ajoutant sur chaque verre dix ou quinze gouttes d'*élixir de vitriol*.

Les aliments, dans cette maladie, seront légers; ils consisteront en *gruau*, en *panade*, &c. auxquels on ajoutera un peu de *vin*, si le malade est foible & abattu. Ces aliments seront tous *acidulés* avec le suc d'*orange*, la *gelée de groseille*, &c. Le malade peut manger, en liberté, des fruits murs, cuits, soit au four, soit au feu, ou même crus; tels sont les *pommes*, les *groseilles*, les *cérises conservées*, les *prunes*, &c.

Il ne faut jamais, dans cette maladie, laisser long-temps le malade sans nourriture. Un peu d'aliments, ou de boisson, donnés fréquemment, non-seulement soutiennent les forces, mais encore combattent la tendance des humeurs à la *putridité*: c'est pourquoi on doit lui donner souvent, dans la journée, de petites quantités de quelques-unes des boissons *acides*, recommandées ci-dessus, ou de ce qui pourra être agréable à son palais, ou que l'on pourra se procurer le plus aisément (1).

(1) Ce précepte, qui est de la plus grande importance, prouve que M. BUCHAN regarde les

Dans les cas où le malade auroit du délire, il faudroit lui *fomenter* souvent les pieds & les mains avec une forte *infusion* de fleurs de *camomille* : cette infusion, ou celle de *quinquina*, pour ceux qui pourront en faire les frais, ne pourra manquer de produire le meilleur effet. Les *fomentations* de cette espèce, non-seulement soulagent la tête, en dilatant les vaisseaux des extrémités, mais encore, comme leurs parties passent dans l'intérieur & pénètrent jusques dans le sang, elles peuvent en conséquence, par leur vertu *antiputride*, contribuer à détruire la *putrescence* des humeurs.

REMEDES. Si on trouve le moyen de placer un *vomitif* dans le commencement de cette fièvre, il aura presque toujours un bon effet. Mais si la fièvre subsiste depuis quelques jours, & que les *symptomes* soient violents, les *vomitifs* ne sont pas alors tout-à-fait aussi sûrs. Cependant il faut toujours tenir le ventre libre au moyen des *lavements*, ou des *laxatifs*.

La saignée est rarement nécessaire dans les *fièvres putrides, malignes*. S'il

fièvres malignes, putrides, comme appartenant à celle que l'on nomme *nerveuse*. (V. note 1, page 181.)

y a des *symptomes d'inflammation*, on peut alors quelquefois la permettre dans les premiers instants de la maladie; mais, en général, il est dangereux de la répéter.

On ne doit jamais employer les *vésicatoires* dans cette maladie, qu'à la dernière extrémité. Si les *pétéchies*, ou les taches pourprées disparoissent subitement; si le *pouls* foiblit sensiblement; si le malade a du délire; si ces *symptomes* sont accompagnés de ceux que nous avons décrits, (page 186 , 187) il faut en venir aux *vésicatoires*, & alors on les appliquera à la tête & à l'intérieur des jambes, ou des cuisses. Mais comme, dans cette maladie, les *vésicatoires* pourroient occasionner la *gangrene*, (1) nous

(1) Lorsqu'une partie n'a plus qu'une chaleur, une sensibilité, un ressort extrêmement affoiblis; lorsque sa couleur est changée, qu'elle est brune, livide, noire, & qu'il se forme sur sa surface de petites ampoules ou cloches pleines d'une eau rousse, livide, noire, cet état est une *mortification* commencée, que les Médecins appellent *gangrene*.

Si, par le progrès du mal, la partie n'a plus de chaleur, ni de sentiment, ni de ressort; si elle cede à la compression & se relève très-foiblement; si elle est noire; si elle se déchire en lambeaux, ou si elle se racornit, cet état est une *mortification* confirmée, appelée par les Médecins *sphacele*. (ASTRUC, *Traité des tumeurs*, T. I, page 56.)

préférons de conseiller, dans ce cas, des *cataplasmes*, ou des *emplâtres de moutarde & de vinaigre*, appelés *synapismes*, que l'on appliquera chauds sous la plante des pieds; réservant les *vésicatoires* pour les cas extrêmes. (1)

(1) Ce précepte ne détruit point ce que nous avons dit, (note 2, page 123,) qu'il faut appliquer les *vésicatoires* de bonne heure dans la plupart des maladies. La *putridité* des humeurs, vice dominant dans les *fièvres malignes* & les *éruptions critiques* dont elles sont suivies, ont, sans doute, porté M. BUCHAN à faire ici cette restriction, & elle paroît très-sage; mais elle ne semble regarder que la *fièvre maligne des jeunes gens*; car voici comme s'explique M. LE ROY, (ibid. page 178.)

» Les remèdes qu'on a coutume d'employer,
 » dans le traitement des *fièvres aiguës*, me paroissent manquer d'efficacité dans celle-ci,
 » (dans la *fièvre maligne des vieillards*.) Si j'ai
 » eu quelquefois le bonheur de réussir, j'ai cru
 » devoir l'attribuer principalement au *quinquina*, employé (après les remèdes généraux,)
 » à haute dose, & sur-tout en substance, & au
 » *vésicatoire* appliqué de bonne heure. (Et il ajoute en note.)

Je dis au *vésicatoire* appliqué de bonne heure, parce que je pense que, faute d'être employé assez tôt, ce remède manque souvent de produire les grands effets qu'on est en droit d'en attendre. Le *vésicatoire* peut, sans doute, produire un effet utile par la révulsion qu'il occasionne au moyen de la douleur & de l'irritation *inflammatoire* qu'il excite dans la partie sur laquelle on l'applique. Mais, si je ne me trompe, l'écoulement considérable du *pus* qui s'y établit ensuite, est

On a pour habitude de donner dans les commencements de cette maladie le *tartre stibié*, ou l'*émétique* à petite dose, & qu'on répète toutes les deux, ou trois heures, jusqu'à ce qu'il ait fait vomir, purgé, ou excité la sueur. Cette méthode convient assez, pourvu cependant que ce remède ne soit point continué assez long-temps, pour affoiblir le malade.

On a été long-temps dans l'opinion ridicule, que l'on pouvoit expulser la matiere empoisonnée, ou *pestilentielle* de la *fièvre maligne*, par de légères doses de *remèdes cordiaux*, ou *alexipharmques*; en conséquence on a exalté la racine de *contrayerva*, la *confection cordiale*, le *mithridate*, &c. comme des remèdes infailibles. Cependant il y a tout lieu de croire qu'ils font rarement beaucoup de bien. (1) Par-tout où les cor-

encore bien plus avantageux dans ces sortes de *fièvres*. Cet écoulement me paroît répondre, pour l'utilité, à celui des *canteres* & des *sétons*, dans certaines *maladies chroniques*: & c'est pour le ménager un tel écoulement dans le fort de la maladie, que je conseille de l'appliquer de bonne heure. On fait qu'il faut deux ou trois jours avant que l'excoriation faite par le *vésicatoire*, soit en pleine suppuration.

(1) On ne doit avoir recours aux *alexipharmques*, aux *alexitaires*, dit M. LIEUTAUD, qu'avec beaucoup de circonspection: c'est agir con-

diaux sont nécessaires, nous ne connoissons rien de supérieur au bon vin ; aussi nous le conseillons comme le remède le plus sûr & le meilleur. Le vin, les *acides* & les *antiputrides* sont les seuls remèdes sur lesquels on puisse compter dans la cure des fièvres *malignes*.

Cependant dans les espèces les plus dangereuses de ces fièvres, dans celles qui sont accompagnées de *taches pourprées*, *livides*, *noires*, il faut encore joindre le *quinquina* aux *acides* : je l'ai vu faire presque des miracles, même dans les cas où les *pétéchies* avoient l'aspect le plus désespérant. Mais pour qu'il produise cet effet, il faut non-seulement le prendre à grande dose, mais encore en continuer l'usage pendant long-temps.

La meilleure manière de donner le *quinquina*, est, sans contredit, de le donner en substance, c'est-à-dire, en poudre, comme il suit.

tre la raison & l'expérience, que d'avoir la témérité d'en faire prendre à toutes sortes de sujets indistinctement, pour se conformer aux desirs des femmes & au sentiment du peuple ignorant : enfin l'erreur de ceux qui les emploient dans des maladies, dont les apparences les leur ont fait confondre avec d'autres, est le plus souvent funeste aux malades. (*Précis des médicaments*, T. I, page 181.)

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once. Réduisez en poudre très-fine ; mettez dans un demi-ferrier d'eau ; ajoutez autant de vin rouge ; acidulez le tout avec trente, ou quarante gouttes d'*élixir de vitriol* pour rendre ce remede plus facile à digérer, plus agréable & plus actif.

On donnera deux cuillerées ordinaires de cette *mixture*, à laquelle on ajoute deux, ou trois onces de *sirop de limon*, toutes les deux heures, ou même plus souvent, si l'estomac peut le supporter.

Ceux qui ne pourront pas prendre le *quinquina* en substance, le prendront infusé dans du vin de la maniere que nous l'avons recommandé dans la maladie précédente. (Voyez page 176.)

Si le malade a un *cours de ventre* considérable, on fera bouillir le *quinquina* dans du vin rouge, avec un peu de *cannelle*, & on acidulera le tout avec de l'*élixir de vitriol*, de la maniere suivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
de *cannelle*, 1 gros,
d'*élixir de vitriol*, 40 gouttes.
Broyez le *quinquina* & la *cannelle* ; faites bouillir pendant quelques minutes, dans une chopine de vin rouge ; passez ; ajoutez l'*élixir de vitriol*. On en donnera deux cuillerées toutes les deux heures.

Rien de plus efficace, dans cette espèce de *cours de ventre*, que les *acides* à grandes doses, ainsi que tous les remèdes qui peuvent exciter une douce *transpiration*.

Si le malade est tourmenté par des *nausées*, ou par le *vomissement*, on lui donnera une *mixture*, faite avec une once & demie de *suc de limon*, nouvellement exprimé, dans lequel on fera dissoudre un gros de *sel d'absinthe*; on ajoutera une once d'*eau de cannelle simple* & un peu de *sucré*; on répètera cette *mixture* aussi souvent qu'il sera nécessaire.

Aux premières apparences du gonflement des *glandes parotides*, il faut appliquer des *cataplasmes maturatifs* (1).

(1) Les *cataplasmes maturatifs* les plus communs, & qui suffisent en général quand la *tumeur* est *critique*, sont les suivants :

Prenez de *mie de pain blanc*, 4 onces.
Faites bouillir dans une quantité suffisante de *lait de vache*, de manière que le tout ait la consistance d'une *bouillie*.

Ajoutez *jaunes d'œufs*, 2,
 d'huile de rose, 1 once.
 Ou bien.

Prenez de *figues grasses*, demi-livre.
Pilez & mêlez avec 3 onces d'*onguent Basilicum*.
 Ou bien.

Prenez d'*oignons de lis blanc* cuits sous la cendre, 4 onces.
Pilez; passez; ajoutez à cette pulpe 2 onces d'*onguent Basilicum*.

pour hâter la *suppuration* ; & aussi-tôt que l'on s'apperçoit que la matiere est formée , (1) il faut ouvrir l'*abcès* , & continuer toujours l'application des mêmes *cataplasmes*.

J'ai vu dans le déclin de cette fievre , des *ulceres* considérables , répandus sur plusieurs parties du corps , livides , *gangrenés* en apparence , exhalant l'odeur infecte des cadavres les plus corrompus , se guérir peu à peu , & le malade recouvrer la santé , par un usage très-abondant du *quinquina* , dans du vin , acidulé avec de l'*esprit de vitriol*.

Il faut renouveler ces *cataplasmes* toutes les trois ou quatre heures. Si la *tumeur* ne se ramollit point par l'usage de l'un ou de l'autre de ces *cataplasmes* , il faut appeller un Chirurgien , qui en prescrira de plus actifs , & qui d'ailleurs sera nécessaire pour faire l'ouverture de l'*abcès* , aussi-tôt que la matiere sera formée.

(1) On est assuré que la matiere de l'*abcès* , c'est-à-dire , le *pus* , est formé , quand la *tumeur* fait une pointe sensible & manifeste ; quand sous cette pointe on sent une mollesse & comme un vuide ; quand , en pressant les côtés de la *tumeur* , on sent une *fluctuation* ; quand les environs de la *tumeur* sont moins tendus , moins rouges & moins douloureux.

On observera cependant que dans les *tumeurs* profondes , comme dans celles dont il est ici question , il ne se forme pas ordinairement de pointe ; mais les autres *symptomes* suffisent pour s'assurer de la maturité.

Pour se garantir des *fièvres putrides*, *malignes*, fièvres si dangereuses, nous recommanderons la *propreté* la plus exacte, une habitation dans un lieu sec & bien exposée, l'exercice en plein air, des aliments sains, & un usage modéré de liqueurs généreuses. On doit surtout fuir la *contagion*. Il n'y a pas de constitution qui en soit à l'abri. J'ai vu des personnes gagner ces fièvres, pour avoir fait une seule visite à un malade qui en étoit attaqué; d'autres, pour avoir passé dans une ville où elles re-gnoient; & quelques-unes, pour avoir assisté aux funérailles de ceux qui en étoient morts. (V. T. I, note 1, p. 308.)

Toutes les fois qu'une personne est attequée de cette maladie, il faut donner tous ses soins à ce que la *contagion* ne se répande pas. Pour cet effet, on placera le malade dans une chambre spacieuse, éloignée, autant qu'il sera possible, des appartements habités de la maison. On le tiendra extrêmement propre; on aura l'attention de renouvel-ler souvent l'air de sa chambre. (Voyez *ibid.* note 1, page 234.) Tout ce qui touche au malade, tout ce qui vient de lui, doit être emporté sur le champ. (V. *ibid.* Chap. de la *propreté*.) Il faut

le changer souvent de linge. (V. *ibid.* note 1 , page 299.) Et les personnes qui sont en santé , excepté celles qui sont destinées à le servir , doivent fuir toute communication avec lui. (V. *ibid.* le Chap. de la *contagion.*)

Si quelqu'un craint d'être attaqué de la *contagion* ou de la maladie , il faut qu'il prenne sur le champ un *vomitif* , & qu'il travaille à s'en délivrer , en buvant abondamment d'une *infusion* de fleurs de *camomille*. Si la crainte persiste , ou si quelques *symptomes* défavorables se manifestent , il continuera l'usage de ces *préservatifs* pendant un jour ou deux.

Il peut encore prendre une *infusion* de fleurs de *camomille* & de *quinquina* pour boisson ordinaire : il boira en outre , avant que de se mettre au lit , quelques verres de bon vin. J'ai souvent été obligé de suivre cette pratique dans des temps où regnoient des *fièvres malignes* , & je l'ai recommandée à d'autres personnes toujours avec succès.

On s'empresse , en général , d'avoir recours aux *saignées* & aux *purgatifs* , comme les *préservatifs* les plus souverains contre la *contagion*. Mais ces moyens sont si peu capables d'en garan-

tir, que souvent ils ne font qu'augmenter le danger. (1)

Pour les personnes qui soignent les malades attaqués de ces fièvres, elles auront toujours sur elles une éponge ou

(1) Il en est des *préservatifs* comme des *spécifiques*. (V. ces mots à la Table.) La plupart ne sont que des *remèdes de commères*, qu'elles vantent comme capables de prévenir toutes les maladies. Cependant il est très-rare qu'on ne succombe point à celle à laquelle on a été exposé. Il faut en chercher la cause dans l'ignorance de ceux qui les prescrivent. Il n'y a presque jamais de rapport entre les *préservatifs* & les remèdes propres à la maladie que l'on veut éloigner. Souvent même ils sont absolument opposés. On a vu une femme conseiller à une mere, qui n'avoit point eu la *petite vérole*, & qui venoit de soigner son fils attaqué de cette maladie, de boire, pendant plusieurs jours, force vin pur, & de prendre tous les soirs, en se couchant, un demi-gros de *thériaque*. Cette mere suivit ponctuellement ce conseil. Le quatrième jour elle fut attaquée d'une fièvre *inflammatoire*, qui, le surlendemain, s'annonça pour être celle de la *petite vérole*. Mais, malgré les secours les mieux administrés, les boutons ne firent que pointer, & la malade mourut le cinquième jour de la maladie.

Les vrais *préservatifs* sont les remèdes même de la maladie, à laquelle on veut échapper. Il faut se mettre au *régime*, aux *boissons*, aux *remèdes* qu'exige cette maladie, en un mot se servir, à la quantité près, de ces secours, comme si on avoit effectivement la maladie. On en voit un exemple dans le conseil que l'Auteur vient de donner à ceux qui craignent d'avoir gagné la fièvre *maligne*. (Voyez en outre T. I, note 1, page 239.)

un mouchoir imbibés de *vinaigre* ou de *suc de limon* , qu'elles flaireront lorsqu'elles s'approcheront du malade. Elles se laveront les mains , & , s'il est possible , changeront d'habits , avant de se présenter en compagnie. (V. T. I , note 1 , page 237.)

C H A P I T R E X.

De la Fievre Miliare.

Cette fievre tire son nom des petites *pustules* , ou vessies qui paroissent sur la peau , & qui ressemblent , pour la forme & la grosseur , à des grains de *millet*. Elles sont tantôt rouges , & tantôt blanches ; cependant ces deux especes sont quelquefois entremêlées l'une avec l'autre (1).

Ces *pustules* sont , en général , plus nombreuses dans les endroits où la sueur est plus abondante , comme sur la poi-

(1) Cette maladie est assez rare en France. Son théâtre est en Allemagne , dans les autres régions du Nord & dans quelques villes d'Italie. Les femmes en couche sont les personnes chez lesquelles on la rencontre le plus souvent ici. D'ailleurs , elle n'y paroît gueres qu'*épidémiquement* , ou bien elle se joint à quelques autres maladies regnantes.

trine, sur le cou, &c. Mais quelquefois aussi tout le corps en est couvert. Une sueur modérée, ou une douce moiteur favorise singulièrement cette *éruption* : aussi est-elle plus douloureuse & plus dangereuse quand la peau est sèche.

Il arrive quelquefois que cette maladie est la maladie primitive, ou l'unique ; mais le plus souvent elle n'est que le *symptome* d'une autre maladie ; comme de la *petite vérole*, de la *rougeole*, des *fièvres inflammatoires*, *putrides*, ou *nerveuses*, &c. dans tous ces cas, elle est, en général, l'effet d'un *régime*, ou de remèdes trop échauffants.

La fièvre *miliaire* attaque principalement les personnes d'un caractère indolent, d'un *tempérament phlegmatique*, ou relâché. Les jeunes gens & les vieillards y sont plus sujets que ceux qui sont dans la vigueur de l'âge. Elle est encore plus ordinaire aux femmes qu'aux hommes, sur-tout aux femmes délicates & nonchalantes, qui négligeant l'exercice, se tiennent constamment renfermées, & vivent d'aliments aqueux & peu substantiels. Ces femmes sont singulièrement sujettes à être attaquées de cette espèce de fièvre pendant leurs couches, & elles y perdent souvent la vie.

CAUSES. La *fièvre miliare* est quelquefois occasionnée par les passions vives & par les fortes impressions de l'ame : tels sont les chagrins excessifs, la douleur profonde & la méditation. Les veilles prolongées, les évacuations opiniâtres, une *diète* trop légère, trop aqueuse, les saisons pluvieuses, l'usage trop abondant de fruits verts, comme de prunes, de cerises, de *concombres*, de *melons*, &c. y donnent souvent lieu. Les eaux corrompues, les aliments gâtés par les pluies, ou pour avoir été trop gardés, peuvent encore occasionner cette fièvre. Elle peut aussi être la suite de la suppression d'une évacuation accoutumée, comme de celle d'un *cautere*, d'un *séton*, d'un *ulcere*, des *hémorrhoides* fluentes chez les hommes, & des *regles* chez les femmes.

Cette maladie, chez les femmes en couche, est souvent l'effet d'une *constipation* opiniâtre, qui a eu lieu pendant la grossesse. Elle peut encore être causée par l'usage excessif des fruits verts & d'autres aliments mal-sains, pour lesquels les femmes enceintes n'ont que trop de goût. Mais la cause la plus générale, chez ces femmes, c'est l'indolence. Une femme qui mène une vie sédentaire, sur-tout pendant sa grossesse,

& qui en même-temps se nourrit d'aliments grossiers, échappe rarement à cette maladie pendant ses couches. Aussi la fièvre *miliaire* est-elle singulièrement funeste aux femmes du grand monde, & même aux femmes des Fabricants & des Négociants dans les Villes commerçantes, qui, pour aider leurs maris, ne les quittent presque pas pendant tout le temps de leur grossesse, tandis que cette maladie est à peine connue des femmes actives & laborieuses qui vivent à la campagne, & qui font un exercice convenable en plein air, &c.

SYMPTOMES. Quand la fièvre *miliaire* est seule, ou la maladie unique, elle s'annonce à peu près comme les autres *fièvres éruptives*; c'est-à-dire, par un léger frisson, qui est suivi de chaleur, de foiblesse, d'abattement, de soupirs : ces *symptomes* sont accompagnés d'un *pouls petit & fréquent*, d'une difficulté de respirer, d'*anxiétés* & d'oppression dans la *poitrine*. Le malade est agité; il a quelquefois du délire; sa langue paroît blanche; ses mains tremblent, & il a quelquefois au-dedans une chaleur brûlante. Chez les femmes en couche le lait disparoît, & les autres évacuations se suppriment.

Le malade éprouve sous la peau une démangeaison, & une douleur semblable à celle qu'occasionneroient des piquures d'épingles; après quoi commencent à paroître de petites *pustules* innombrables, rouges, ou blanches; ce qui est généralement suivi d'une diminution dans la violence des *symptomes*: le *pouls* devient plus *plein* & plus *réglé*, la peau plus *moite*, & la sueur, à mesure que la maladie avance, exale une odeur de *putridité*, particulière à cette fièvre. La foiblesse, l'abattement, l'oppression de *poitrine* disparaissent, & les évacuations ordinaires reviennent par degrés. Vers le sixieme, ou septieme jour de l'*éruption*, les *pustules* commencent à sécher & à tomber; ce qui occasionne une démangeaison fort désagréable à la peau.

Il est impossible d'assigner le temps précis où ces *pustules* paroissent, ou disparaissent. En général elles se montrent le troisieme, ou le quatrieme jour, quand elles sont *critiques*; mais quand l'*éruption* est *symptomatique*, elles peuvent paroître dans tous les temps de la maladie.

Quelquefois les *pustules* paroissent & disparaissent tour à tour: dans ce cas,

il y a toujours du danger ; mais quand elles disparoissent subitement , sans ré-paroître de nouveau , il est alors très-grand.

Chez les femmes en couche , ces *pustules* sont remplies , en général , dans le commencement , d'une eau claire ; mais ensuite elles deviennent jaunâtres ; quelquefois elles sont entremêlées de *pustules* rouges. Quand elles sont toutes de cette couleur , la maladie prend le nom de *Rash*, que M. Tissot traduit par *ébullition*. (Voyez *Lettre à M. Hirzel* , page 57.)

RÉGIME. Dans toutes les fièvres *éruptives* , de quelque espèce qu'elles soient , le but essentiel est de prévenir la disparition subite des *pustules* , & de favoriser tout ce qui peut accélérer leur maturité. En conséquence il faut tenir le malade dans une température telle que l'*éruption* ne marche pas trop vite , ou que les *pustules* ne rentrent pas avant d'être parvenues à leur maturité. On ne donnera donc au malade que des aliments & des boissons d'une nature modérément nourrissante & *cordiale* ; on tiendra sa chambre , ni trop chaude , ni trop froide , & on ne le surchargera point de couvertures ; enfin on s'appli-

quera par-dessus tout à le tenir tranquille & à l'égayer, rien n'étant certainement plus propre à faire rentrer une *éruption*, que la peur ou la crainte du danger.

Les aliments convenables, dans cette maladie, sont de léger bouillon de poulet, avec un peu de pain, de la *panade*, du *sagou*, du *gruau*, dans un demi-se-
tier de chacun desquels on peut ajouter, si la foiblesse du malade l'exige, une, ou deux cuillerées de bon vin, avec quelques grains de sel & un peu de sucre. Le malade peut encore manger de bonnes *pommes*, cuites devant le feu, ou bouillies avec d'autres fruits murs, d'une nature relâchante & rafraîchissante.

Quant aux boissons, elles doivent être appropriées à l'état de force, ou d'abattement du malade. S'il a des forces, la boisson doit être légère; telle est la *tisane de gruau*, l'*infusion de menthe*, ou la *décoction* suivante.

Prenez de raclure de corne	} de chaque	
de cerf,		} 2 onces.
de racine de <i>false-</i>		
<i>pareille</i> ,		

Faites bouillir dans deux pintes d'eau; passez; ajoutez un peu de sucre. Le

malade en fera sa boisson ordinaire.

Si le malade est fort foible & fort abattu ; si l'éruption ne sort point convenablement , la boisson doit être un peu plus fortifiante. On lui donnera alors du *petit lait au vin* , acidulé avec le *suc d'orange* , ou de *limon* , & l'on rendra cette boisson , ou plus forte , ou plus foible , selon que les circonstances le demanderont.

Quelquefois la *fièvre miliaire* se rapproche de la *fièvre putride*. Dans ces cas , il faut soutenir les forces du malade avec de puissants *cordiaux* , joints aux *acides* ; & si le degré de *putrescence* est considérable , il faut administrer le *quinquina*. Si la tête est très-affectée , il faut lâcher le ventre avec des *lavements émollients* (a).

(a) Dans le Journal intitulé , *Commercium literarium* , année 1735 , on lit l'histoire d'une *fièvre miliaire épidémique* , qui fit de grands ravages dans Strasbourg , pendant les mois de Novembre , Décembre & Janvier. Elle nous montre la nécessité du *régime tempéré* dans cette maladie ; elle nous apprend encore que les Médecins ne sont pas toujours ceux qui découvrent les premiers le vrai traitement des maladies.

» Cette fièvre , dit l'Auteur , faisoit de terribles ravages , même parmi les hommes de la constitution la plus forte ; & aucun remède ne réussissoit. Les malades étoient saisis subite-

REMEDES. Si les aliments & la boisson sont bien dirigés, les remedes seront peu nécessaires dans cette maladie. Cependant, si l'éruption ne se fait pas comme il faut, ou si le malade est affaibli, non-seulement il sera nécessaire de soutenir ses forces avec des *cordiaux*, mais encore il faudra lui appliquer les *vésicatoires*.

Le meilleur *cordial* dans ces cas, est le bon vin, que le malade peut pren-

„ ment de frissons, de bâillements, de pendu-
„ lations de douleurs dans le dos, suivis d'une
„ grande chaleur. Ils perdoient en même-temps
„ l'appétit, & éprouvoient de grandes foibles-
„ ses. Vers le septieme ou neuvieme jour, l'é-
„ ruption miliare paroissoit, semblable à des
„ morsures de puces, avec de grandes *anxiétés*,
„ du *délire*, de l'*insomnie* & de fortes agitations
„ quand le malade étoit dans le lit. La *saignée*
„ étoit mortelle. Les choses étant dans cet état
„ désespéré, une sage-femme donna, de son
„ propre mouvement, à un malade, qui étoit
„ au plus fort de la maladie, un lavement d'eau
„ de pluie, avec du *beurre*, sans *sel*, & pour bois-
„ son ordinaire, une pinte d'eau de source, un
„ demi-setier de bon vin, du *suc de limon* & six
„ onces de *sucré*, bouillis le tout ensemble jus-
„ qu'à le faire écumer. Ces remedes ont eu le
„ plus grand succès : le ventre s'est relâché, les
„ *symptomes* dangereux se sont évanouis, le ma-
„ lade a recouvré ses forces, & il est échappé
„ des bras de la mort.

Ce traitement a été imité par beaucoup d'autres personnes, & toujours avec les succès les plus heureux.

dre également dans ses aliments, ou dans sa boisson; & s'il y a des signes de *putrescence*, ce qui arrive souvent, on donnera alors le *quinquina* avec le vin & les *acides*, tel que nous l'avons conseillé dans la fièvre *putride*. (Voyez p. 197.)

Il y a des Médecins qui appliquent les *vésicatoires* pendant tout le cours de la maladie. Quand la nature est languissante, quand l'*éruption* paroît & disparoît, il est nécessaire de l'aiguillonner par une succession continuelle de petits *vésicatoires*. Mais hors ces circonstances, un seul nous paroît suffire. Cependant lorsque le *pouls* foiblit sensiblement, que les *pustules* disparoissent, que la tête s'embarasse, il est alors nécessaire d'appliquer plusieurs *vésicatoires* sur les parties les plus sensibles, comme dans l'intérieur des cuisses, des jambes, &c.

La saignée est rarement nécessaire dans cette maladie, & quelquefois elle y fait beaucoup de mal, parce qu'elle affoiblit & abat le malade. Elle ne doit donc jamais être faite que de l'avis d'un Médecin. Je fais cette réflexion, parce qu'il est d'usage de traiter cette maladie, chez les femmes en couche, par d'abondantes saignées & par les autres évacuations,

comme si elle étoit fortement *inflammatoire*. Mais cette pratique est, pour l'ordinaire, mortelle.

Les malades, dans cette maladie, supportent toujours mal les évacuations; & elle paroît souvent plutôt tenir du genre *putride*, que du genre *inflammatoire*.

Quoique cette maladie soit souvent occasionnée, chez les femmes en couche, par un *régime* trop échauffant, cependant il seroit dangereux de l'abandonner tout à coup, & d'avoir recours au *régime* très-rafraîchissant & aux grandes évacuations. Nous avons lieu de croire qu'il est plus sûr de soutenir les forces des malades & de solliciter les évacuations naturelles, que d'avoir recours à des moyens artificiels, qui en exténuer les forces, manquent rarement d'augmenter le danger.

Si cette maladie devient opiniâtre, ou que le rétablissement du malade traîne en longueur, on lui donnera le *quina* en substance, ou infusé dans du vin, ou dans de l'eau, à son choix.

La fievre *miliare*, ainsi que toutes les autres *fieyres éruptives*, demande de douces *purgations*, qu'il ne faut pas négliger d'administrer aussi-tôt que la fievre est tombée, & que les forces du

malade, un peu revenues, le permettent.

Les moyens de prévenir & de se garantir de cette maladie, sont de respirer un air pur & sec, de faire un exercice suffisant, de ne prendre que des aliments sains. Les femmes enceintes doivent éviter la *constipation*, & prendre tous les jours autant d'exercice qu'elles le pourront. Elles doivent se garder de manger des fruits gâtés, ou de mauvaise qualité; & quand elles sont en couche, elles doivent observer strictement un *régime rafraîchissant* (1).

(1) Une femme que j'accouchai, fut, douze ou quinze heures après, attaquée d'une fièvre assez violente. Je l'attribuois à deux ou trois verres de vin qu'on lui donna, à sa prière, pendant les douleurs. Je la mis au bouillon, pour toute nourriture; & sa boisson ordinaire étoit du *sirop de capillaire*, délayé dans de l'eau tiède. Quoique nous fussions dans l'automne, & que le froid commençât à se faire sentir, je ne fis pas augmenter ses couvertures. Au bout de vingt-quatre heures, la fièvre n'étoit pas plus forte; mais il y avoit douleur à la tête, dans les reins, dans le dos, & les évacuations étoient un peu ralenties. Je réduisis les bouillons à trois par jour, & j'ordonnai deux lavements à l'eau simple. Le surlendemain de l'accouchement, il parut des *pustules miliaires* blanches sur le cou, sur la poitrine & sur les mains; mais tous les autres *symptomes* étoient considérablement diminués. Je fis continuer le même traitement, & le sixième jour de

CHAPITRE XI.

De la Fievre Rémittente.

Cette fievre est ainsi nommée, de la *rémission*, ou diminution des *symptomes*, qui se manifeste quelquefois plu-

la couche, la malade fut en état de se lever.

Je ne prétends pas insinuer que le traitement que j'ai employé dans ce cas, soit celui qu'on doive suivre dans tous. Il est certain qu'il y a des circonstances très-déliçates, qui demandent la plus grande sagacité & le savoir le plus profond. Mais alors il n'y a qu'un Médecin qui puisse prononcer ; & le mieux, c'est de l'appeler le plutôt possible, parce que très-souvent il n'y a pas de temps à perdre.

Je voudrois seulement que les Chirurgiens, les Sages-femmes, les commeres, dont la chambre d'une femme en couche est très-inconsidérément le rendez-vous du matin au soir, fussent plus instruits, & qu'ils réfléchissent davantage sur l'état d'une femme qui vient d'accoucher. Ils seroient bientôt persuadés que cette femme est dans le cas d'une personne qui vient d'éprouver une fatigue excessive, & chez qui le sang & les humeurs sont dans un degré d'agitation plus ou moins violent. Que si dans cet état, on gorge la malade d'aliments, aussi-tôt, ou même quelque temps après qu'elle est accouchée, comme il n'arrive que trop souvent, pour ne pas dire toujours, l'estomac qui a partagé la fatigue avec le reste du corps, n'est plus en état de les digérer : le *chyle* que formeront ces aliments, sera composé de parties crues, qui, introduites dans

LIVRE MÉDECINE DOMESTIQUE.

tôt, quelquefois plus tard, mais en général avant le huitième jour de la maladie. Cette *rémission* est ordinairement précédée d'une sueur légère, après laquelle le malade se trouve considérablement soulagé; mais peu d'heures après, les *symptomes*, qui n'ont pas entièrement cessé, reparoissent. Ces *rémissions* ont des périodes irrégulières, & leur durée est tantôt plus longue, tantôt plus courte. Quoi qu'il en soit, plus la

les humeurs, développeront le germe de *putridité*, à laquelle elles ne sont que trop disposées: que si, en outre, on leur fait prendre des *drogues échauffantes*, du vin & du *sucré*, du vin & de la *cannelle*, très-chauds, des *élixirs*, des *confections*, &c. comme il est encore d'usage, pour, dit-on, faire passer le *lait* par les *sueurs*, ces substances *âcres* & *irritantes* porteront le feu par-tout où elles circuleront, & fixeront l'*inflammation* dans la partie qui y a le plus de disposition.

Si, en réfléchissant sur ces vérités, ils reconnoissent que les malheurs qui arrivent aux femmes en couche, n'ont le plus souvent point d'autres *causes*, ils sentiront de quelle importance est le *régime tempéré* & *rafraîchissant* dans les *accouchements* ordinaires, pour prévenir tout accident, & de quelle importance est la *diète* sévère & délayante dans les cas où ces accidents donneront les premiers signes de leur existence, comme le prouve l'observation que je viens de rapporter. On verra plus particulièrement, Chapitre XXXVII, qui traite des maladies des femmes, la conduite qu'il faut tenir auprès des femmes en couche.

fièvre

fièvre rémittente approche d'une *fièvre intermittente régulière*, moins elle est dangereuse (1).

CAUSES. Les *fièvres rémittentes* sont communes dans les pays bas, marécageux, couverts d'eau stagnante & de bois. Mais les lieux dans lesquels elles sont le plus funestes, sont ceux où une grande chaleur se trouve combinée avec une grande humidité, comme dans quelques parties de l'Afrique, dans le Bengale, aux Indes orientales, &c. où les *fièvres rémittentes* sont en général du genre *putride* & très-dangereuses : elles sont plus fréquentes pendant un temps couvrir, sur-tout après des pluies, ou de grandes inondations, &c. Tout le monde y est exposé ; ni le sexe, ni l'âge, ni la constitution, n'en exemptent ; mais ceux qui sont d'un tempérament relâché, qui occupent des habitations basses & mal-propres, qui respirent un air impur & qui ne circule point, qui ne prennent point assez d'exercice, qui vivent

(1) Les *fièvres rémittentes* sont donc celles qui, depuis leur invasion jusqu'à la fin, ne quittent point le malade, mais dont les *symptômes* baissent & augmentent tour-à-tour, de sorte qu'il y a des temps, dans la journée, où le malade se trouve très-soulagé, sans pour cela être sans fièvre.

d'aliments mal-sains , y sont le plus sujets.

SYMPTOMES. Les premiers *symptomes* de cette fièvre , sont des bâillements , des *pendiculations* , des douleurs à la tête , des vertiges & des alternatives de froid & de chaud. Quelquefois le malade tombe dans le délire dès la première attaque. Il ressent une douleur à la région de l'*estomac* , & quelquefois on y apperçoit un gonflement : la langue est blanche , les yeux & la peau paroissent souvent jaunes , & souvent il vomit de la *bile* ; le *pouls* est quelquefois un peu *dur* , mais il est rarement *plein* , & le sang , tiré de la veine , ne donne gueres de signes d'*inflammation* , c'est-à-dire , qu'il est rarement *couenneux*. Il y a des malades qui éprouvent une *constipation* excessive ; d'autres , au contraire , ont des *cours de ventre* très-incommodes.

Il est impossible de décrire tous les *symptomes* qui accompagnent cette maladie , parce qu'ils varient suivant l'habitation , la constitution du malade & la saison de l'année. Ils peuvent encore beaucoup varier d'après le traitement , & d'après plusieurs autres circonstances , qu'il seroit trop long de détailler : tantôt cette maladie se montre sous les *symp-*

comes des fievres bilieuses, tantôt sous ceux des fievres nerveuses, & tantôt sous ceux des fievres putrides. Il n'est pas du tout rare de voir ces *symptomes* se succéder les uns aux autres, ou même se compliquer en même-temps chez la même personne (1).

RÉGIME. Le régime doit être adap-

(1) Ces *symptomes* ne se rencontrent ensemble que dans les fievres rémittentes irrégulières, qui sont d'ailleurs assez fréquentes; & dans ce cas, il n'est pas rare que le malade ait des *convulsions*, des douleurs qui ressemblent à la *colique*, à la *pleurésie*, au *rhumatisme*, &c.

Mais quand la fièvre rémittente est régulière, sa marche approche de beaucoup de celle des intermittentes; de sorte qu'à l'ordre de ses rémissions on reconnoît la quotidienne, la tierce, la quarte, &c. (Voyez ci-devant Chap. III, des fievres intermittentes.) Souvent même les intermittentes dégénèrent en rémittentes, & celles-ci en intermittentes, tant il y a d'affinité entre elles.

La fièvre rémittente régulière n'est gueres plus à craindre que la fièvre intermittente. Nous allons voir qu'il n'en est pas de même de l'irrégulière, qui se change souvent en inflammatoire, en fièvre maligne, & qui alors met toujours la vie en danger. La rémittente qui répond à la fièvre quarte, est la plus indomprable & la plus à craindre. Ses suites ordinaires sont le *marasme*, la fièvre lente, l'*hydropisie*, &c.

Nous ajouterons que dans cette fièvre, les malades ont quelquefois la *salivation* qui est souvent critique. D'autres fois ils rendent pendant l'accès des urines ardentes, qui déposent dans le temps de la rémission, & souvent avec avantage.

ré aux *symptomes* dominants. Quand ils ont quelque apparence d'*inflammation*, la *diete* doit être très-légère, & la boisson foible & *délayante*. Mais quand ces *symptomes* sont *nerveux*, ou *putrides*, il faut soutenir les forces du malade par des aliments & des boissons de nature un peu plus nourrissante, tels que nous les avons recommandés dans la dernière fièvre dont nous venons de parler, (p. 209.) Il faut cependant être très-scrupuleux dans l'usage des substances échauffantes, parce que cette fièvre se change souvent en *continue*, par un *régime* chaud, & par des remèdes contraires à sa nature.

De quelque genre que soient les *symptomes*, il faut tenir le malade fraîchement, proprement & tranquillement. Sa chambre doit être grande, autant qu'il est possible, & on doit y renouveler souvent l'air, par la porte & par les fenêtres : il faut l'arroser de *vinaigre*, de *suc de limon*, &c. (V. T. I, note 1, p. 237.) On doit changer souvent le malade de linge, de couvertures, (V. *ibid.* note 1, p. 299.) &c., & emporter sur le champ ses excréments.

Quoique nous ayons déjà recommandé toutes ces choses, nous croyons de

voir les recommander encore , comme étant d'une plus grande importance pour le malade , que les remèdes les plus vantés (a).

REMEDES. Pour parvenir à guérir cette fièvre , il faut tâcher de l'amener à une fièvre *intermittente régulière*. On peut y réussir au moyen de la saignée , s'il y a quelques signes d'*inflammation*. Dans tout autre cas , il faut bien s'en

(a) L'illustre Docteur LIND, d'Edimbourg dans sa Dissertation inaugurale sur les fièvres *rémittentes putrides* du Bengale , fait les observations suivantes.

Indusia , lodices , ac stragula sæpius sunt mutanda , ac aeri exponenda : fæces sordescque quam primum removenda ; oportet etiam ut loca , quibus acri decumbunt , sint salubria , & aceto conspersa ; denique ut acri cura quanta maxima prospiciatur. Comperium ego habeo , medicum hac sedulo observantem , quique ea exequi potest , multo magis acri profuturum quàm medicum peritiorum hisce commodis destitutum.

Il faut changer le plus souvent possible le linge , les couvertures & les hardes du malade ; il faut les exposer à l'air. Quant aux *déjections* & autres excréments du malade , il faut les emporter sur le champ. La chambre dans laquelle il couche , doit être bien aérée & arrosée de *vinaigre*. Enfin il faut apporter l'attention la plus scrupuleuse à tout ce qui concerne les malades. J'ai éprouvé que le Médecin qui a égard à ces préceptes & qui les met en pratique , réussit infiniment mieux , que le Médecin plus instruit qui les néglige.

garder, parce qu'elle affoibliroit le malade & prolongeroit sa maladie. Mais il n'en est pas de même d'un *vomitif*, qui sera rarement déplacé & qui peut être en général d'une grande utilité. Quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* répondront parfaitement à cette *indication*. Cependant je conseille de préférer dans ce cas une *portion émétique*, composée d'un ou deux grains de *tartre stibié* & de cinq ou six grains d'*ipécacuanha*, le tout dans un verre d'eau : on répète cette *portion* deux ou trois fois à un jour l'un de l'autre, si les *maux de cœur* & les *envies de vomir* continuent (1).

(1) Nous devons faire remarquer, avec M. LIEUTAUD, que l'on suit différentes méthodes pour préparer le *tartre stibié*, & que le choix dépend de l'idée & de la volonté de chaque Apothicaire ; d'où il suit que hors de Paris, & même dans Paris, la dose convenable de ce médicament n'est souvent plus la même, qu'elle varie, & qu'on ne peut, sans un inconvénient plus ou moins grand, manquer d'avoir égard à cette différence, qui peut faire que tantôt ce médicament ait trop d'effet, tantôt qu'il n'en ait pas assez. (*Précis de la Mat. Méd.* T. I, p. 337.)

D'après ces sages observations, on sent qu'à moins de connoître parfaitement la manière dont l'Apothicaire, à qui l'on s'adresse, prépare l'*émétique*, il est imprudent de l'employer. Il y a des Apothicaires dont l'*émétique* fait de très-grands effets donné à deux grains ; il y en a d'autres dont il ne fait rien, donné à quatre :

Il faut tenir le ventre libre, par le moyen des *lavements* & des doux *laxatifs* : tels sont, des *infusions* légères de *séné*, de *manne* ; de petites doses d'*électuaire lénitif*, de *crème de tartre*, de *tamarins*, de *pruneaux bouillis*, &c. mais il faut bien se garder d'employer les *purgatifs forts & drastiques*.

Au moyen de cette méthode, la fièvre peut être ramenée, en peu de jours, à des *intermissions* distinctes & régulières. Quand on y est parvenu, on peut administrer le *quinquina*, qui manque rarement d'achever la guérison. Il est inutile de dire de nouveau la manière dont on doit le faire prendre ; nous avons eu assez d'occasion d'en parler dans les Chapitres précédents. (Voyez sur-tout

toutes ces considérations doivent nous porter à ne faire usage de l'*émétique* qu'avec de grandes précautions, & quand les circonstances l'exigent absolument. Nous avons dans l'*ipécacuanha* un *émétique* naturel, doux & sûr, qui convient dans la plupart des cas. (Voyez à la Table le mot *Ipécacuanha* & le mot *Tartre stibié*.)

Au reste, la meilleure manière d'administrer le *tartre stibié*, c'est d'en faire dissoudre quatre ou cinq grains dans une chopine d'eau tiède ; on prend une cuillerée de cette dissolution, on la met dans un verre d'eau, & on le donne au malade ; on réitère cette cuillerée tous les demi-quarts-d'heure, jusqu'à ce que le malade ait vomé ; après quoi on jette le reste.

224 MÉDECINE DOMESTIQUE.
le Chap. III, les Chap. VIII, IX & X.)

Les meilleurs moyens de se préserver de cette fièvre, sont de prendre des *aliments* sains & nourrissants, d'observer la *propreté* la plus scrupuleuse, de se tenir le *corps* dans une chaleur modérée, de faire un exercice convenable, enfin d'éviter, dans les pays chauds, les lieux humides, le ferein, l'air de la nuit & autres choses de ce genre. Au reste, dans les contrées où elle est *épidémique*, le *préservatif* le plus excellent qu'on puisse recommander, c'est le *quinquina*, qu'on peut mâcher, ou prendre *infusé* dans de l'*eau-de-vie*, dans du *vin*, &c. Il y a des Médecins qui recommandent de mâcher du *tabac*. Ils le regardent comme très-utile, dans les cantons marécageux, pour prévenir les fièvres, soit *rémittentes*, soit *intermittentes*.



CHAPITRE XII.

De la petite Vérole & de l'Inoculation.

§. I.

De la petite Vérole.

Cette maladie est si commune, qu'il y a peu de personnes qui ne l'aient dans un temps ou dans un autre; elle est la maladie la plus *contagieuse* de nos contrées, & depuis long-temps le fléau de l'Europe.

La *petite vérole* se montre en général vers le printemps, devient très-fréquente en été, l'est moins en automne, & presque point en hiver. Les enfants y sont le plus sujets; & ceux qui se nourrissent d'aliments grossiers & indigestes, qui ne font pas un exercice convenable, qui abondent en humeurs grossières, courent de grands risques dans cette maladie.

On divise la *petite vérole* en *discrete* & en *confluente*: cette dernière espèce est toujours accompagnée de danger (1).

(1) On donne le nom de *discrete* à la *petite vérole* dont les grains sont distincts & séparés les uns des autres: on nomme *confluente* celle dont

On a encore divisé la *petite vérole* en *cristalline* & en *sanguine*, &c.

CAUSES. La *contagion* est la voie la plus ordinaire par laquelle se communique la *petite vérole*; & depuis l'infant où cette maladie a été apportée en Europe, on n'a jamais pu en anéantir entièrement la *contagion*. Aussi n'a-t-on pas pris, au moins que je sache, les moyens convenables pour y parvenir; de sorte qu'actuellement la *petite vérole* est devenue, en quelque sorte, une maladie *constitutionnelle*. Les enfants qui se sont trop échauffés à la course, à la lutte, &c. les adultes qui ont fait la débauche, s'exposent à être attaqués de la *petite vérole*. Elle est plus à crain-

les grains, très-nombreux, se joignent entre eux, de sorte que plusieurs semblent n'en former qu'un seul.

Cette distinction, fondée dans la nature, ne doit pas faire regarder ces deux *petites véroles*, comme des espèces différentes; ce ne sont que les degrés de la même maladie. Les Praticiens judicieux, dit M. LIEUTAUD, ne l'ignorent pas: on voit même assez souvent, contre tout ce qu'on en dit, des *petites véroles discrètes* plus dangereuses que les *confluentes*, tant par le nombre des grains, que par la violence des *symptômes*. D'ailleurs, le traitement de l'une est absolument le même que celui de l'autre; il ne s'agit que de proportionner la dose des *remèdes* au danger.

dre dans un âge avancé que dans l'enfance ou l'adolescence.

SYMPTOMES. Cette maladie est si universellement connue, qu'il est inutile d'entrer dans un détail minutieux de ses *symptomes*. Les enfants, pour l'ordinaire, sont tristes, indifférents, assoupis pendant les deux ou trois jours qui précèdent les *symptomes* plus considérables de la *petite vérole* (1).

Ils boivent plus qu'à l'ordinaire, ils ont peu de gout pour les aliments solides, se plaignent de lassitudes, & sont fort sujets à *suer*, pour peu qu'ils pren-

(1) Cependant, dit M. TISSOT, chez les enfants d'un tempérament *lent & phlegmatique*, j'ai vu qu'une légère agitation dans le sang, avant que le *frisson* eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté & un coloris qu'ils n'avoient pas habituellement.

A la fin de l'été dernier, je fis la même observation sur un enfant de cinq ans, & au mois de Février de cette année, chez une jeune Demoiselle de quatorze ans, tous deux jusques-là sombres & tristes. Leur *petite vérole* s'annonça par une gaieté & un enjouement qui firent présager, même à la mere de la Demoiselle, qu'elle couvoit une grande maladie.

Tant il est vrai que la nature, pour nous avertir de l'ennemi qui vient nous attaquer, a toujours l'attention de se vêtir d'un caractère qui tranche avec le nôtre, & qu'elle prend même celui de la santé, quand celui-ci nous est étranger !

ment de l'exercice. Ces *symptomes* sont suivis d'alternatifs légers de froid & de chaud; à mesure que le temps de l'*éruption* approche, ces *symptomes* acquièrent plus de violence, & sont accompagnés de douleurs dans les reins, à la tête, de *vomissements*, (ou au moins d'envies de vomir,) &c.; le *pouls* est *vite*, la peau est brûlante, le malade est agité. Quand il s'assoupit, il se réveille comme en sursaut, & avec une espèce d'horreur; *symptome* ordinaire de l'*éruption* prochaine, comme le sont aussi les *convulsions* dans les enfants très-jeunes.

Vers le troisième, ou quatrième jour, depuis l'instant où le mal-aise s'est fait sentir, les boutons commencent, en général, à paroître; quelquefois ils paroissent plutôt; mais ce n'est pas un signe favorable. (1) Les premières apparences des boutons, ressemblent à des *piquures de puces*, & ils se manifestent d'abord sur le visage, sur les bras, sur la poitrine.

Pour que les *symptomes* soient les plus favorables, il faut que l'*éruption* se fasse

(1) Il annonce ordinairement que la *petite vérole* sera *confluente*. V. ci-devant note 1, p. 225.]

lentement, & que la fièvre tombe aussitôt que les boutons paroissent. Dans la *petite vérole discrete-bénigne*, les *pustules* se manifestent rarement avant le quatrième jour, depuis que le mal-aïse a commencé, & elles continuent, en général, de sortir par gradation, pendant les jours suivants. Les *pustules* qui sont *discretes*, dont la base est d'un beau rouge, qui sont remplies d'une matière *purulente*, épaisse, blanchâtre d'abord, & ensuite d'une couleur jaunâtre, sont les meilleures.

Celles qui sont, au contraire, d'une couleur brune, livide, forment un *symptome* défavorable; & il est encore de la même nature, quand elles sont petites, applaties, & qu'elles ont des taches noires dans leur milieu. Celles qui contiennent une eau claire, *ichoreuse*, sont très-mauvaises. Un grand nombre de boutons sur le visage, sont toujours accompagnés de danger: c'est encore un mauvais signe quand ils sont *confluents*, c'est-à-dire, quand ils se touchent, ou qu'ils se confondent les uns dans les autres (1).

(1) Dans la *petite vérole confluente*, la fièvre ne quitte pas entièrement après l'éruption, il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs. Dans les *petites véroles* de mauvais caracte-

Mais les *symptomes* les plus défavorables, sont les *pétéchies*, ou des taches pourprées, brunes, noires, qui sont interposées entre les boutons. Elles annoncent une dissolution *putride* du sang, & par conséquent le plus grand danger. Les *selles*, ou les urines sanglantes, le gonflement du ventre, la *strangurie*, ou suppression des urines, sont de mauvais *symptomes*. Les urines pâles, les battements sensibles dans les *arteres* du cou, annoncent le délire & des accès de *convulsions*. Si le visage ne se gonfle pas, s'il s'affaïsse, au contraire, avant que les boutons soient en maturité, c'est un signe très-désavantageux. Mais si le visage se dégonfle vers le onzième, ou douzième jour, tandis que les mains & les pieds commencent à enfler, le malade est en train de guérir. Il y a, au contraire, tout lieu de craindre, quand ces *symptomes* ne se suivent pas dans cet ordre. Lorsque la langue est couverte d'une croûte brune, c'est un signe défavorable. C'en est encore un, quand le malade éprouve des frissons dans le plus fort de la maladie. Le grincement de dents, quand il

te, cette fièvre est très-sensible pendant tout le temps de la maladie, & les *redoublements* sont plus ou moins violents.

a pour cause l'irritation du *système nerveux*, est un mauvais signe; mais quelquefois il est occasionné par les *vers*, ou par une affection de l'*estomac* (1).

RÉGIME. Dès les premières apparences des *symptômes de la petite vérole*, on s'alarme, on court aux remèdes, toujours au risque de la vie du malade. J'ai vu des enfants que, pour céder à l'importunité de leurs père & mère effrayés, l'on a saigné, purgé & à qui on a appliqué les *vésicatoires*, au point que pendant la fièvre qui précède l'*éruption*, la nature étoit non-seulement troublée dans son opération, mais encore incapable de soutenir, ou d'entretenir les *pustules* après qu'elles étoient sorties. Aussi ces malades, épuisés par de telles évacuations, succomboient-ils sous le poids de la maladie.

Lorsqu'il se manifeste des *convulsions*, on est dans le plus grand effroi : on s'em-

(1) Les grandes *sueurs*, au commencement de la *petite vérole*, sont d'un mauvais présage : le *cours de ventre*, ainsi que la *constipation*, sont à craindre : la *dysurie*, ou la difficulté d'*uriner*, les *selles verdâtres*, extrêmement fétides, les *convulsions* après l'*éruption*, ou pendant la *suppuration*, la *salivation* interceptée chez les adultes, la cessation de la *diarrhée* chez les enfants, sont des accidents plus ou moins graves, qui peuvent avoir les suites les plus fâcheuses.

presse de vouloir les calmer avec quelque remède secret, comme si elles étoient la maladie *essentielle*, tandis qu'elles ne sont que le *symptome* de l'*éruption* qui va se faire; *symptome* qui n'est pas même défavorable. Comme ces *convulsions* sont, en général, dissipées avant que les boutons paroissent, on ne manque pas d'en attribuer la disparition au remède qui, par ce moyen, acquiert de la célébrité sans la mériter (a).

Tout ce qu'il est nécessaire de faire, généralement parlant, pendant la fièvre qui prépare l'*éruption*, appelée *fièvre éruptive*, est de tenir le malade fraîchement, & à son aise, de lui faire boire abondamment des tisanes foibles & délayantes, comme une *infusion* de *menthe*, de l'eau d'*orge*, du *petit lait* clarifié, du *gruau*, &c. Il ne faut pas le tenir dans

(a) Les *convulsions* dans la *petite vérole* sont, sans doute, alarmantes; cependant elles ont souvent des effets salutaires. Elles paroissent être un des moyens qu'emploie la nature pour abattre la violence de la fièvre. J'ai toujours vu la fièvre diminuée, & quelquefois entièrement tombée, après un ou plusieurs *accès* de *convulsions*. On doit donc regarder les *convulsions*, [sur-tout chez les enfants,] comme un *symptome* favorable dans la fièvre qui précède l'*éruption* de la *petite vérole*, puisque tout ce qui diminue la fièvre, diminue également l'*éruption*.

son lit , il faut qu'il soit levé autant qu'il le pourra : on aura soin de lui baigner souvent les jambes & les pieds dans l'eau tiède ; on ne lui donnera que des aliments légers , & on aura soin , autant qu'il sera possible , qu'il ne soit pas incommodé par le monde , ou la compagnie (1).

Rien de plus dangereux pour le malade , que de le forcer à rester au lit pen-

(1) Cette maladie est quelquefois si légère , que l'éruption se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant fût malade , & la suite répond au commencement. Les *boutons* sortent , grossissent , suppurent & mûrissent , sans que le malade garde le lit , sans qu'il dorme moins , & qu'il ait moins d'appétit qu'à l'ordinaire. Il est très-commun , dans les campagnes , de voir des enfants , [car ce ne sont gueres que les enfants qui l'ont si légère ,] passer , en plein air , tout le temps de leur maladie , courant & mangeant comme en santé ; ceux même qui l'ont un peu plus grave , sortent ordinairement dès que l'éruption est entièrement finie , & se livrent sans ménagement à la voracité de leur appétit. Malgré ce peu de soin , plusieurs guérissent parfaitement : mais , comme nous allons le voir tout-à-l'heure , ce n'est pas un exemple à suivre , parce qu'un grand nombre en éprouvent des suites très-fâcheuses. M. TISSOT dit qu'il a vu des foules de ces enfants qui , après avoir eu de ces *petites véroles* heureuses , mais mal soignées , étoient tombés dans des infirmités de différentes especes , qu'il est très-difficile de détruire. Il n'est pas rare de voir de ces enfants qui ont perdu la vue , l'ouïe , l'usage des jambes , &c.

dant cette première période de la maladie, de le gorger de *cordiaux*, ou de remèdes *sudorifiques*, &c. (1)

Toutes ces drogues échauffent, enflamment le sang, augmentent la fièvre & précipitent la marche de l'éruption. Il

(1) Les *sudorifiques* sont très-utiles dans les maladies qui ont pour causes, ou la suppression de la *transpiration* insensible, ou celle de la *sueur*. Ils le sont encore dans certaines maladies *contagieuses*, dont la matière a de la disposition à se porter vers la peau; par exemple, dans les cas de *poison*, dans les *maladies vénériennes*, dans les *rhumatismes*, &c. mais dans les maladies *aiguës*, si on les administre sans que la nature soit disposée à se porter vers les *sueurs*, le malade s'en trouvera plus mal, parce qu'étant tous échauffants, la chaleur trop excessive du sang ou la *circulation* trop rapide de ce fluide, sont des obstacles à la *transpiration*.

De toutes les maladies *aiguës*, la *petite vérole* est celle dans laquelle le peuple est le plus porté à employer les *sudorifiques*. On voit que l'éruption se fait pendant que le malade *sue*, & qu'il se trouve mieux quand cette éruption est faite; on en conclut qu'en excitant la *sueur*, on hâtera l'éruption, on soulagera le malade: mais par la raison que nous venons d'apporter, les échauffants, dans ce cas, bien loin d'exciter la *sueur*, n'excitent pas seulement la *transpiration*; au contraire, ils l'interceptent. Aussi cette conduite nous fournit-elle tous les jours de tristes exemples de ses funestes effets. Les *dépôts purulents* sur les parties externes, même dans les *poumons* & dans les autres *viscères*, la *gangrene*, la *carie*, suite si commune de cette maladie, & dont le malade périt presque toujours, n'ont souvent point d'autres causes.

en résulte des inconvénients sans nombre. Ces remèdes non-seulement augmentent le nombre des boutons, mais encore ils les rendent *confluents*; & lorsque les *pustules* sont sorties avec trop de précipitation, elles s'affaissent ordinairement avant d'être parvenues au degré de maturité nécessaire.

Dès les premières indices de la *petite vérole*, on voit les bonnes femmes accabler les petits enfants, de *cordiaux*, de *safran*, de *thériaque*, de vin, de *punch* & même d'*eau-de-vie*. Tout cela, disent-elles, pour éloigner l'*éruption* du cœur. Cette erreur, ainsi que mille autres, a sa source dans l'abus de cette observation très-juste : Que la *petite vérole* sorte mieux quand la peau est moite, & que le malade est alors dans un meilleur état que lorsqu'elle est sèche. Mais ce n'est pas une raison pour entreprendre de faire suer le malade : la sueur n'est jamais utile, à moins qu'elle ne vienne d'elle-même, ou qu'elle soit l'effet des boissons légères & délayantes.

Les enfants sont souvent si capricieux, qu'ils ne veulent point dormir sans avoir leurs nourrices auprès d'eux. Cette condescendance ne peut avoir que de mauvais effets, & pour la nourrice, & pour

l'enfant. D'abord la chaleur naturelle de la nourrice ne peut manquer d'augmenter la fièvre de l'enfant ; ensuite si la nourrice vient à gagner la fièvre , comme cela n'arrive que trop souvent , le danger ne pourra aller qu'en augmentant pour tous les deux (a).

Faire coucher , dans le même lit , plusieurs enfants qui ont la *petite vérole* , c'est les exposer aux suites les plus fâcheuses : on doit , s'il est possible , ne jamais en mettre deux dans la même chambre ; puisque la *respiration* , la chaleur , l'odeur , &c. tout tend à augmenter la fièvre , & par conséquent la maladie. Il est ordinaire de voir , chez les pauvres , deux ou trois enfants couchés dans le même lit , si couverts de boutons , que leur peau se trouve collée ensemble. On ne peut être témoin de ce spectacle sans que le cœur ne se souleve.

(a) J'ai vu une nourrice qui , quoiqu'elle eût déjà eu la *petite vérole* , fut tellement infectée , pour avoir couché avec un enfant qui avoit une *petite vérole* d'un mauvais caractère , qu'elle eut non-seulement un grand nombre de boutons sur toutes les parties du corps , mais encore une *fièvre maligne* , qui fut suivie d'un grand nombre d'*abcès* , dont elle eut bien de la peine à guérir. Nous rapportons cette observation , pour mettre les autres en garde contre le danger de cette maladie si contagieuse.

Comment la contagion ne gagneroit-elle pas ces petits malheureux ? Aussi la plupart périssent-ils par cette seule pratique. (a) V. T. I, note 1, p. 308, 310.)

Rien de plus mal-propre que l'usage du peuple de la plus basse classe, de tenir les enfants dans le même linge, pendant tout le temps que dure cette maladie dégoûtante. Ils le font dans la crainte que le malade n'amasse du froid, si l'on venoit à le changer ; mais il en résulte les suites les plus fâcheuses. Le linge devient dur, parce que l'humeur qu'il essuie sans cesse, forme bientôt des

(a) Cette observation est encore applicable aux Hôpitaux, aux Maisons de Charité, &c. où il arrive que plusieurs enfants ont la *petite vérole* en même-temps. J'ai vu plus de quarante enfants renfermés dans la même salle, pendant tout le temps qu'ils ont eu cette maladie, sans qu'aucun d'eux ait eu la liberté de respirer un air frais. Il n'est personne qui ne puisse sentir combien cette conduite est dangereuse. Une règle que l'on devroit suivre dans les Hôpitaux, non-seulement pour la *petite vérole*, mais encore pour toutes les maladies, c'est que chaque malade devroit être placé de manière à n'être vu, ni entendu par un autre. (1) C'est une attention à laquelle on n'a pas assez d'égard. Dans la plupart des Hôpitaux & des Infirmeries, le malade, le mourant & le mort sont souvent dans la même salle.

(1) M. LE ROY, dans le plan de son Hôpital, remplit parfaitement cette intention. [V. T. I, note 1, page 331, 332.]

couches épaisses, qui acquierent de la consistance & qui déchirent la peau rendre de ces enfants. Il fournit encore une mauvaise odeur, toujours pernicieuse, & pour le malade, & pour ceux qui le soignent. De plus, les ordures, les saletés qui adherent au linge, sont resorbés par les pores de la peau, ou rentrent dans la masse du sang & aggravent la maladie. (V. T. I, note 1, p. 299.)

Si l'on ne doit point souffrir qu'un malade reste dans la mal-propreté, lorsqu'il est attaqué d'une maladie interne, à plus forte raison doit-on y faire attention dans la *petite vérole*. Les *maladies de la peau* ont souvent pour cause la *mal-propreté* seule; elle est donc toujours capable de les augmenter. Si l'on peut changer le malade de linge tous les jours, on le rafraîchira, on le récréera singulièrement. Il est vrai qu'il faut avoir attention de n'employer que du linge très-sec. Il faut encore qu'il soit chauffé, & ne le mettre au malade que quand il a le moins chaud. (V. T. I, *ibid.*)

Malgré tout ce qu'on a pu dire contre le régime échauffant dans la *petite vérole*, le préjugé du public est encore, à cet égard, si fort dans ce pays, que l'on voit tous les jours nombre de gens

tomber dans cette erreur. J'ai vu de pauvres femmes, voyager dans le plus fort de l'hiver, portant avec elles leurs enfants, ayant la *petite vérole* : j'en ai souvent observé d'autres, mendiant sur les chemins, avec leurs enfants sur leurs bras, couverts de boutons ; cependant je n'ai jamais oui dire qu'aucun de ces enfants fût mort de cette espece de traitement. Il n'est gueres possible d'offrir d'exemples qui prouvent d'une maniere plus évidente, qu'on peut, au moins en sûreté, exposer en plein air les malades attequés de la *petite vérole*. Cependant ce n'est pas une raison pour les exposer en public : il est très-commun de voir aujourd'hui ces sortes de malades prendre l'air dans les promenades publiques des environs des grandes villes. Cette conduite, qui satisfait la vanité des Inoculateurs, est dangereuse pour les Citoyens, & contraire aux égards qu'on doit à l'humanité & à toute bonne police.

Les aliments, dans cette maladie, doivent être très-légers & de nature rafraîchissante. Des *panades* ou du *pain* bouilli avec une égale quantité d'eau & de *lait*, de bonnes *pommes* cuites devant le feu, ou bouillies dans du *lait*, &

édulcorées avec un peu de *sucré*, &c. sont ceux qui conviennent.

La boisson sera composée de parties égales d'eau & de *lait*, du *petit lait clarifié*, des *tisanes d'orge*, de *gruau*, &c. Quand les boutons sont pleins, le *lait de beurre* est une boisson très-convenable.

REMEDES. On distingue quatre périodes dans cette maladie; la *fièvre qui précède l'éruption*, l'*éruption* elle-même, la *suppuration*, ou le temps que la nature met à murir, & la *fièvre secondaire*. (1)

Nous avons déjà dit que pendant la première fièvre, il suffisoit de tenir le malade fraîchement & tranquillement, de

(1) La *fièvre secondaire* est proprement la *fièvre de suppuration*; aussi elle se manifeste dès que cette opération commence & s'entretient pendant qu'elle dure. Mais l'époque marquée de ces deux fièvres ou qui les sépare, n'est bien sensible que dans les *petites véroles bénignes*, dans lesquelles la fièvre qui précède l'*éruption*, cesse ordinairement après l'*éruption*, comme nous l'avons fait observer; car dans les *petites véroles* de mauvais caractère & *malignes*, la fièvre ne cessant pas après l'*éruption*, ne fait que se renforcer pendant la *suppuration*, qui commence le troisième temps, ou la troisième période de la maladie. Nous donnerons donc pour quatrième période de la maladie, le *dessèchement des pustules*, après lequel les *croûtes* tombent, ce qui arrive entre le douzième & le quinzième jour de la maladie.

lui donner des boissons *délayantes*, de lui baigner souvent les pieds & les mains dans l'eau tiède. Quoiqu'en général ce soit là la méthode la plus sûre, pour les enfants, cependant les adultes, d'une constitution forte & *pléthorique*, ont quelquefois besoin d'être saignés. Le *pouls plein*, la peau sèche, & les autres *symptomes d'inflammation*, rendent cette opération nécessaire; mais à moins que ces *symptomes* ne soient urgents, il est plus sûr de s'en passer. Si le ventre est dur & plein, il faut donner des *lavements émollients*. (1)

(1) Les *lavements* contribuent à abattre le mal de tête, à diminuer les envies de vomir & les *vomissements*, qui incommode beaucoup certains malades, mais qu'on cherche mal-à-propos d'arrêter par la *conféction d'hyacinthe*, la *thériaque*, l'*eau de mélisse*, & autres liqueurs spiritueuses & échauffantes, & dont il est plus dangereux encore de vouloir emporter la cause avec un *émétique* ou un *purgatif*, qui sont des remèdes pernicioeux, dans les commencements de cette maladie, excepté dans un petit nombre de cas, dont le Médecin seul peut juger avec certitude. (V. T. II, n. 1, p. 101.)

Quant à la *saignée*, dont l'Auteur vient de parler, il faut la faire dès que les *symptomes* qu'il indique se manifestent; & si, après la *saignée*, l'état du malade est le même, si en outre le *pouls* devient plus *plein*, plus *dur*, s'il y a assoupissement ou rêverie, il faut la réitérer dans les vingt-quatre heures. M. TISSOT a fait faire jusqu'à quatre *saignées*, dans les deux premiers jours, à des jeunes gens qui étoient dans ces cas.

Si le malade a de fortes *nausées* ou des envies de vomir, on lui donnera une *infusion* de fleurs de *camomille* ou de l'eau tiède pour lui nettoyer l'estomac. Comme au commencement de cette fièvre, la nature tente ordinairement une évacuation par haut ou par bas, si on la seconde, on contribuera singulièrement à émousser la violence de la maladie.

Quoique tout le traitement de cette première fièvre ne consiste uniquement que dans le *régime* rafraîchissant, &c. afin de prévenir la trop grande affluence des boutons, cependant quand les *pustules* commencent à se manifester, notre devoir est de favoriser la *suppuration* par les boissons *délayantes*, les aliments légers & par les *cordiaux*, lorsque la nature paroît sans action. Quand un *pouls profond* & donnant la sensation d'un ver qui rampe, la perte des forces, les faiblesses & un grand abattement rendent les *cordiaux* nécessaires, nous conseillons alors du bon vin, que l'on peut donner dans une égale quantité d'eau, *acidulé* avec du *suc de limon*, d'*orange* ou de la *gelée de groseilles*, &c. le *petit lait* au vin également *acidulé*, convient encore dans ce cas. Il faut cependant bien prendre garde de ne pas trop échauffer

le malade, car au lieu de favoriser l'éruption, on la retarderoit. (V. T. II, note 1, page 234.)

Quelquefois la violence de la fièvre s'oppose à l'éruption. Dans ce cas le régime rafraîchissant doit être suivi le plus sévèrement possible; non-seulement il faut que la chambre du malade soit rafraîchie par le renouvellement de l'air, mais encore il faut qu'on le sorte souvent du lit, & que, dans le lit, il ne soit couvert que légèrement.

Lorsqu'une très-grande agitation s'oppose à l'éruption & au gonflement des boutons, il faut administrer quelques *calmans* légers; mais il faut toujours les donner avec prudence. Pour un enfant, une cuillerée à café de *sirop de pavot*, ou de *diacode*, toutes les cinq, ou six heures suffira, & on la répétera jusqu'à ce qu'on en ait obtenu l'effet désiré: pour un adulte, une cuillerée à bouche remplira la même intention (1).

(1) Le *sirop de diacode* est un des *narcotiques* les plus doux; il provoque le sommeil, modere les douleurs, &c. cependant il ne faut l'employer qu'avec réserve, sur-tout dans la *petite vérole*. Nous avons déjà dépeint les malheurs auxquels il donne lieu, quand il est administré par des nourrices ou par des imprudents, & nous en avons donné les raisons, T. I, note 1, p. 93. Pour

Dans les cas de *strangurie*, ou suppression d'urine, accident assez ordinaire dans la *petite vérole*, il faut faire sortir le malade du lit; & s'il est en état, il faut qu'il se promene dans sa chambre les pieds nus. Si les forces ne le lui permettent pas, il faut qu'il se tienne souvent sur ses genoux dans son lit, & qu'il s'efforce de temps en temps de rendre ses urines. Lorsque ces moyens ne réussiront pas, on lui donnera plus ou moins souvent, selon qu'il sera nécessaire, une cuillerée à café d'*esprit de nitre dulcifié*, dans un verre de sa boisson; rien de plus utile, de plus avantageux dans la *petite vérole*, qu'une évacuation abondante d'urine.

Lorsque la bouche est pâteuse, que la langue est sèche & gercée, il faut que le malade se les lave souvent, & se gargarise la bouche & la gorge avec de l'eau &

en venir à ce remède, il faut que l'agitation soit la véritable cause qui s'oppose à l'éruption & au gonflement des *pustules*. Mais hors ce cas, il faut s'en abstenir, parce qu'il seroit capable de produire l'*engorgement* des vaisseaux, l'*inflammation* de la peau, & par conséquent de rendre l'état de la maladie pire qu'auparavant. Nous croyons donc qu'il seroit plus sage de ne jamais prendre sur soi d'administrer cette espèce de remèdes & d'appeler un Médecin, dans des cas qui paroissent aussi délicats.

du *miel*, auxquels on ajoutera un peu de *vinaigre*, ou de la *gelée de groseilles*.

Il arrive souvent que le malade ne va pas à la selle pendant les huit, ou dix premiers jours de la *petite vérole* : cet accident non-seulement échauffe & enflamme le sang, mais encore les excréments, en séjournant trop long-temps dans le corps, deviennent âcres, même *putrides*, & donnent lieu à des suites fâcheuses. Il est donc nécessaire, lorsque le ventre est resserré, de donner des *lavements émollients* tous les deux, ou trois jours, pendant toute la maladie ; ils rafraîchiront & soulageront singulièrement le malade. (V. T. II, n. 1, p. 101 & 241.)

Quand des *pétéchies*, ou des taches pourprées, livides, ou noires surviennent & paroissent entre les boutons, il faut administrer le *quinquina* à aussi grande dose que l'estomac du malade pourra le supporter. Pour un enfant :

Prenez du meilleur *quinquina*, 2 gros,
d'*eau de cannelle simple*, 1 once,
de *sirop d'orange*, ou de *li-*
mon, 2 onces.

Réduisez le *quinquina* en poudre très-fine ; mettez dans trois onces d'eau commune ; ajoutez l'*eau de cannelle* & le *sirop* ; acidulez cette *mixture* avec quelques

gouttes d'*esprit de vitriol*; donnez une cuillerée à bouche toutes les heures. On peut prescrire le même remède à un adulte; mais il faudra qu'il en prenne trois, ou quatre cuillerées toutes les heures. Il ne faut pas user légèrement de ce remède, mais l'employer aussi souvent que l'estomac peut le permettre; car alors il produit presque toujours les plus heureux effets. Aussi j'ai vu fréquemment, au moyen du *quinquina* & des *acides*, des *pétéchies* disparoître, & une *petite vérole*, qui avoit l'aspect le plus menaçant, pousser très-bien, & se remplir d'une matière de bonne qualité.

Dans ce cas la boisson du malade doit être fortifiante: tel est le bon vin, *acidulé* avec l'*esprit de vitriol*, le *vinaigre*, le *suc de limon*, ou la *gelée de groseilles*, &c. Les aliments doivent consister en *pommes cuites* ou *bouillies*, en *cerises confites*, en *prunes* & autres fruits de nature *acide*.

Le *quinquina* & les *acides* sont nécessaires, non-seulement dans la *petite vérole*, accompagnée de *pétéchies*, ou de *symptômes de malignité*, ils le sont encore dans la *petite vérole cristalline*, dans laquelle le *pus*, ou la matière des bou-

tons est sans consistance, & n'est point préparé convenablement. Car le *quinquina* paroît posséder la vertu singulière d'aider la nature dans la préparation du *pus*, ou de ce qu'on appelle la matière louable de la *petite vérole*; conséquemment il ne peut qu'être utile dans cette maladie & dans celles dont la *crise* dépend d'une *suppuration*. J'ai souvent observé dans les *petites véroles*, dont les boutons étoient affaîssés, & pleins d'une matière claire, transparente, & qui paroissent vouloir devenir *confluents*, que l'usage du *quinquina*, acidulé comme ci-dessus, changeoit avantageusement la couleur & la consistance du *pus*, & produisoit les plus heureux effets.

Lorsque les boutons s'affaîssent subitement, ou, comme disent les bonnes femmes, que la *petite vérole* rentre, avant que la matière soit parvenue à sa maturité, le danger est très-grand. Cet accident est souvent (ce qu'il est très-important de remarquer,) l'effet d'un régime échauffant, ou de remèdes qui ont fait sortir la matière avant qu'elle ait été préparée convenablement. On doit alors appliquer promptement les *vésicatoires* aux poignets & aux chevilles des pieds, & soutenir les for-

ces du malade avec des *cordiaux* (1).

On a vu quelquefois des effets surprenants de la saignée, pour faire repaître des boutons affaîlés. Mais cette opération demande que l'on sache exactement connoître, quand elle convient, ou jusqu'à quel point le malade peut la supporter. Cependant il faut toujours appliquer des *cataplasmes* aux pieds & aux mains, comme ayant la vertu d'exciter un gonflement dans ces parties, &

(1) Les *vésicatoires* sont parfaitement indiqués dans cette circonstance : cependant si cet accident étoit accompagné d'assoupissement, causé par la force de la fièvre & la *turgescence* des vaisseaux, ils seroient dangereux ; car, comme nous l'avons fait voir (note 1, page 171,) l'effet des *vésicatoires* est d'irriter & de produire de la chaleur ; sans quoi ils ne pourroient point amener à *suppuration* la partie sur laquelle ils sont appliqués. Or ils ne peuvent irriter sans augmenter la fièvre & l'*inflammation* ; *symptomes* auxquels tiennent les accidents que l'on cherche à éloigner pour le moment. Les *vésicatoires* diminuent encore la quantité des *urines*, & quelquefois en causent la suppression, dont il faut au contraire augmenter le cours, comme vient de le dire l'Auteur ; enfin ces *vésicatoires* rendent les douleurs plus aiguës, tandis qu'il faut les calmer, &c.

Les *vésicatoires* ne sont donc indiqués, dans les cas de l'affaîssement des boutons, que lorsque cet accident est accompagné d'un *pouls fréquent & foible*, que la peau est sèche, que l'oppression survient, avec l'inquiétude & le délire ; ce qui annonce ordinairement le transport de la matière sur la *poitrine*.

par ce moyen rappeler les humeurs vers les extrémités (1).

La période la plus dangereuse de la *petite vérole*, est celle de la *fièvre secondaire* : elle commence, en général, quand les boutons du visage noircissent, ou changent de couleur ; & la plupart de ceux qui sont emportés par la *petite vérole*, le sont pendant cette fièvre.

Dans cette période, la nature cherche à soulager le malade par des *cours de ventre* ; & on ne doit, par aucune espèce de raison, contrarier ses efforts de ce côté-là ; il faut, au contraire, les favoriser. On travaillera donc à lui procurer des *selles*, & à soutenir ses forces par des aliments & des boissons *rafraîchissants, délayants & fortifiants*. (La *salivation* est encore une évacuation assez ordinaire dans la *petite vérole*, surtout aux adultes, pour ne pas la pas-

(1) En général, l'affaîssement des *pustules*, ou même le ralentissement de l'*éruption*, sont des cas très-graves, qui peuvent dépendre de causes très-différentes, & qu'il n'est donné qu'à l'expérience de pouvoir dévoiler.

Nous conseillons donc, dans ces circonstances, de ne pas perdre le temps à vouloir soi-même rappeler la nature à son opération, mais de faire venir sur le champ un Médecin, aux avis duquel on s'en rapportera entièrement.

fer sous silence, & on ne doit pas plus travailler à l'arrêter que les *cours de ventre*; on doit, au contraire, chercher à l'entretenir par les mêmes moyens) (1).

(1) C'est sur-tout dans cette période qu'il faut employer les *acides*, même les *acides minéraux*; c'est la pratique des DE HALLER, des LIEUTAUD, des TISSOT. Les *esprits acides*, dit ce dernier, ont la vertu de faire couler les *urines* & la *salive*, d'arrêter la *pourriture* & d'appaiser la violence de la chaleur, selon les expressions de SYDENHAM. M. DE HALLER, en parlant d'une *épidémie*, qui regna à Berne, & dont le caractère de *putréfaction* exigeoit l'usage des *acides*, dit : „ Le neuvième jour au soir, je fis mettre de l'*esprit de vitriol* dans la boisson, pour prévenir la *putréfaction* & la *fièvre secondaire* : le dixième jour, les *pustules*, qui étoient de la même nature, [c'est-à-dire, noires,] commencèrent à jaunir, après une dose assez forte d'*acide*, l'appétit revint quelque peu. ”

Une petite fille de six ans, éprouvoit, depuis deux jours, des douleurs horribles dans les reins, dans le dos, dans le ventre & dans la tête; elles étoient accompagnées d'une *fièvre* violente. Les parents gorgeoient cet enfant de vin, de *sucres* & de bouillons de viande, parce qu'elle refusoit de manger : leur intention étoit de prévenir la *petite vérole*, dont un autre enfant étoit attaqué, dans la même maison. Mais ce traitement, bien loin de diminuer les *symptômes*, en augmenta la violence. On m'appella; je la trouvai telle que je viens de dire. Je venois d'éprouver les bons effets des *acides* dans la *fièvre secondaire* d'une autre *petite vérole*; je crus devoir les employer dans la *fièvre éruptive* de celle-ci : je prescrivis des *lavements*, des *bains de pieds*, & une *tisane* faite avec deux onces de *sirup de violette* & deux gros d'*es-*

Si à l'approche de la fièvre secondaire, le pouls est très-vite, très-dur & très-fort; si la chaleur est considérable; si la respiration est laborieuse, & qu'on observe d'autres symptômes de l'inflammation de poitrine, il faut sur le champ saigner le malade, en réglant la quantité de sang qu'on lui tirera, sur son âge, sur ses forces & sur l'urgence des symptômes.

Mais si, dans la fièvre secondaire, le malade est sujet à des foiblesses; si les pustules deviennent subitement pâles; si les extrémités sont froides, il faut appliquer les vésicatoires, & soutenir les forces du malade avec des cordiaux. Le vin & même les liqueurs spiritueuses, ont quelquefois été donnés, dans ces cas, avec des succès étonnants.

Comme la fièvre secondaire est due,

prit de vitriol délayé dans une pinte d'eau. Le calme se rétablit peu à peu, & les boutons parurent le lendemain. La petite vérole fut confluente; je n'interrompis point les acides; je donnois, tantôt le vinaigre, & tantôt l'esprit de vitriol, augmentant ou diminuant les doses, selon les circonstances. Enfin elle en prit jusqu'à la parfaite maturité des boutons, qui arriva le quatorzième jour, à l'ordinaire. Cette petite vérole, qui s'annonça sous l'aspect le plus effrayant, & qui fut tellement confluente, que les boutons du visage ne formoient plus qu'une seule croute, n'exigea pas d'autres remèdes, & la marche fut celle d'une petite vérole discrète.

en grande partie , pour ne pas dire entièrement , à la résorption de la matiere de la *petite vérole* , il paroîtroit raisonnable d'ouvrir les *pustules* aussi-tôt qu'elles sont mures. On tient tous les jours cette conduite à l'égard des *phlegmons* , ou *abcès* qui tendent à la *suppuration* : on ne voit pas pourquoi elle ne conviendroit pas à l'égard des boutons de la *petite vérole*. Nous pensons , au contraire , que c'est toujours un moyen de faire tomber la *fièvre secondaire* , & souvent de la prévenir absolument.

Il faut ouvrir les boutons quand ils commencent à jaunir. Rien de plus simple que cette opération. On coupe la pointe des boutons avec des ciseaux , ou on les perce avec une aiguille , & on essuie le *pus* avec un peu de *charpie* seche. On commence par les *pustules* du visage , parce que ce sont celles qui mûrissent les premières ; on passe ensuite aux autres , à mesure qu'elles arrivent à l'état de maturité. Elles se remplissent en général une seconde fois , & même une troisième : on répétera donc l'opération , ou plutôt on continuera d'ouvrir les boutons , tant qu'ils paroîtront contenir du *pus*.

Si une opération si naturelle , a été

négligée jusqu'ici, nous croyons qu'il n'en faut accuser que la tendresse mal-entendue des peres & meres : ils croient qu'elle doit causer beaucoup de douleurs aux enfants ; & d'après cette erreur, ils aiment mieux les voir mourir, que de les faire souffrir. Cette opinion est absolument sans fondement. J'ai souvent ouvert des boutons, n'étant pas vu du malade, sans qu'il ait donné le moindre signe de douleur. Mais supposé qu'elle soit légèrement douloureuse, ce petit inconvénient devroit être à peine compté, en comparaison des avantages qu'on retire de cette opération (1).

Non-seulement l'ouverture des boutons prévient la résorbtion de la matiere de la *petite vérole* dans le sang, mais

(1) La méthode que M. BUCHAN propose, est d'autant mieux fondée, que c'est une pratique générale dans l'Indostan. Là, les Bramines, qui traitent communément les naturels du pays qui ont la *petite vérole*, & qui, régulièrement dans le printemps, inoculent ; ces Bramines, dis-je, ont une *épine*, d'un bois particulier & uniquement destiné à piquer les boutons de la *petite vérole*, & à en faire sortir le *pus*. Ils pratiquent cette méthode avec le plus grand succès, ayant une dextérité particuliere pour faire cette opération en peu de temps, quoique le malade ait un grand nombre de boutons. [Voyez le *Traité Anglois* de M. HOLWELL, *sur la maniere d'inoculer dans le Bengale.*]

encore elle diminue la tension de la peau, & par ce moyen soulage singulièrement le malade. Elle empêche, en outre, qu'il ne soit marqué; & cet avantage n'est pas le moins important. La matière, en séjournant long-temps dans les *pustules*, corrode, par son âcreté, la peau délicate du visage; aussi en voit-on qui sont tellement défigurés, qu'ils ont à peine figure humaine (a).

Après que les boutons sont desséchés & les croutes tombées, il est, en général, nécessaire de purger le malade (1).

(a) Quoique cette opération ne puisse jamais nuire, cependant elle n'est nécessaire que lorsque le malade a une grande quantité de boutons, ou lorsque la matière qu'ils contiennent est si âcre, qu'elle donne lieu de craindre des suites dangereuses, si elle vient à être resorbée ou à rentrer dans la masse du sang.

(1) Lorsqu'on ne peut pas employer l'opération que l'Auteur vient de conseiller, par l'opposition qu'on y trouve, soit de la part des parents, quand les malades sont des enfants, soit de la part de ces mêmes malades, lorsqu'ils sont plus âgés, la purgation peut alors y suppléer en partie. Il faut, dans ce cas, l'administrer beaucoup plutôt que ne le prescrit ici M. BUCHAN. Je l'ai employé avec succès, à l'exemple de M. TISSOT, dès que la *fièvre de suppuration* commence à se manifester. Une once de *manne* pour les enfants, deux onces pour les adultes, suffisent, en général, pour procurer dans ce temps, c'est-à-dire, le neuvième jour de la maladie, trois, quatre ou cinq *selles*.

Si cependant on lui a tenu le ventre libre pendant tout le cours de la maladie ; si le *lait de beurre* & les autres boissons délayantes lui ont été donnés abondamment, après le huitième jour de la *petite vérole*, la purgation devient moins nécessaire : cependant on ne doit jamais s'en passer entièrement.

On purge les petits enfants avec des *pruneaux*, dans lesquels on fait infuser un peu de *séné* & de *rhubarbe*, que l'on adoucit avec du sucre ; on leur en donne

On continue la même dose les deux jours suivants.

Quand même on parviendroit à faire l'opération utile dont il est question, il ne faudroit pas pour cela s'interdire la purgation, dans le temps que je viens d'indiquer. J'ai traité deux *petites véroles* de suite, dont furent attaquées deux sœurs encore enfants. J'ouvris les boutons à toutes deux, & je les ouvris à trois reprises différentes, dans presque toute l'étendue du corps. Je commençai à purger la première dès que les boutons commencerent à jaunir, & elle guérit promptement ; pour la seconde, qui avoit gagné la maladie de celle-là, des circonstances indépendantes d'elle, mais dépendantes des personnes qui la soignoient, m'empêcherent de suivre cette méthode. Je ne la purgeai que quand les boutons furent secs, & il lui survint plus de trente *abcès*, dont un sur le bras, qui fut plus de trois mois à guérir. La quantité de pus que donnerent ces *abcès*, feroit effectivement croire, comme l'a dit M. TISSOT, que dans cette maladie, tout le sang semble se changer en matière *purulente*.

à petites doses, jusqu'à ce qu'ils évacuent. Ceux qui sont plus âgés, doivent prendre des purgations un peu plus fortes. On donne, par exemple, aux enfants de cinq, six ans, huit, ou dix grains d'excellente *rhubarbe* en poudre le soir; & le lendemain matin on leur donne quatre, ou cinq grains de *jalap*, aussi en poudre. Et pour en faciliter l'effet & emporter la médecine, on leur donnera du bouillon, ou de l'eau de *gruau*: on répétera cette espèce de purgation trois, ou quatre fois, à cinq, ou six jours d'intervalle l'un de l'autre. Pour les enfants encore plus âgés & pour les adultes, on augmentera la dose de ces *purgatifs* dans la proportion de leur âge & de leur constitution; on les leur donnera sous les mêmes formes & dans les mêmes temps.

Quand il survient des *abcès* à la suite de la *petite vérole*, comme cela n'est que trop ordinaire, il faut les amener à *suppuration*, le plus promptement possible, par le moyen des *cataplasmes maturatifs*; & après qu'ils sont ouverts, soit naturellement, soit par l'opération, il faut purger. Le *quinquina* & le *lait* sont, dans ce cas, très-avantageux: s'il survient de la toux, de la difficulté de respirer & d'autres *symptomes* de la *pulmonie*, il

faut transporter le malade dans un bon air, le mettre au *lait d'ânesse*, & lui ordonner un exercice proportionné à ses forces. (Voyez sur cet objet le Chapitre VII, qui traite de la *pulmonie*.) (1)

(1) La *petite vérole* donne très-souvent lieu à deux accidents, dont l'Auteur ne parle pas, à l'*inflammation de la gorge*, qui ôte souvent la facilité d'avaler, & au gonflement des paupieres, quelquefois accompagné d'*inflammation* : ces accidents ont presque toujours lieu dans celles de ces maladies que l'on traite par les *remedes échauffants*. Je les ai toujours rencontrés chez les malades pour lesquels je n'ai été appelé que le jour ou le lendemain de l'*éruption*, & que les parents avoient jusques-là traité à leur maniere, c'est-à-dire, avec du vin, du *sucré*, des bouillons de viande, de l'eau de *lentille* & de la *cannelle*, &c. les *gargarismes acidulés* ont bientôt calmé l'*inflammation de la gorge* : & si l'on suit le *régime* rafraîchissant prescrit ci-dessus, on est sûr de ne plus la voir reparoître.

Quant aux yeux, qu'il n'est pas rare de voir tellement gonflés, enflammés, tuméfiés, que les paupieres sont souvent collées ensemble pendant tout le temps de l'*éruption* & de la *suppuration*, accident qui va quelquefois jusqu'à défigurer ces organes, intéresser la vue, & même jusqu'à faire tomber les yeux en *gangrene* ; quand les *symptomes* sont déjà très-graves, il faut appliquer sur chaque œil un *cataplasme* de mie de pain & de *lait*, que l'on renouvelle toutes les quatre heures, & que l'on continue jusqu'à ce que les paupieres soient assez détendues pour pouvoir s'ouvrir. Il faut en même-temps ordonner au malade une *diète* très-légere. Si les paupieres, étant ouvertes, on apperçoit des *pustules* sur la *cornée*,

De l'Inoculation.

Quoiqu'il n'y ait point de maladies qui, après qu'elles sont déclarées, se jouent plus des ressources de la médecine que la *petite vérole*; cependant il n'y en a pas dans laquelle on puisse d'avance, comme dans celle-ci, prévenir presque entièrement le danger, par une pratique fort simple, c'est-à-dire, par l'*inoculation*.

Cette découverte salutaire n'est connue en Europe, que depuis un demi-siècle; mais, semblable à la plupart des découvertes utiles, elle n'a fait, jusqu'à présent, que des progrès très-lents. Nous

ou une *tumeur* blanche, il faut réitérer les *cataplasmes* jusqu'à ce que toutes ces parties aient *suppuré*. Alors on met de simples *compresses* sur les yeux, après les avoir trempées dans une *infusion* de fleurs de *camomille* & de *sureau*.

Un moyen bien simple de prévenir ces accidents, & qui m'a toujours réussi, c'est contre l'*inflammation de la gorge*, d'employer, dès les commencements de la maladie, la *diète rafraîchissante*; & contre la tuméfaction des paupières, de les faire étuver sans cesse, dans la journée, avec un linge trempé dans une *mixture* tiède d'eau & de *lait*, ou d'y appliquer de petites tranches de lard bien frais; moyens qu'on emploiera, dès l'instant que l'on s'apercevra du gonflement des paupières.

devons cependant avouer, à la gloire de la Nation, que l'*inoculation* a reçu ici un accueil plus favorable que chez aucun de nos voisins; mais elle est encore bien loin d'être pratiquée universellement; & nous devons craindre qu'elle ne le soit jamais, tant qu'elle continuera à n'être exercée que par les Membres de la Faculté.

Une découverte quelconque ne peut devenir généralement utile, tant qu'elle n'est connue & pratiquée que par un petit nombre de personnes. Si l'*inoculation* de la *petite vérole* avoit été introduite dans nos contrées, plutôt comme une chose de mode, que comme une découverte de Médecine, & si elle avoit été pratiquée par le même genre de personnes, que ceux qui l'exercent dans les Pays d'où elle nous est venue, il y auroit long-temps qu'elle seroit universelle (1). Les craintes, les jalousies, les

(1) En effet nous voyons, par l'histoire de cette opération salutaire, qu'elle n'a été introduite ou renouvelée dans les pays où elle est actuellement connue, que par des personnes qui n'étoient rien moins que Médecins. A Constantinople, ce sont deux femmes Grecques qui inoculent très-heureusement plusieurs milliers de personnes; dans le Bengale, ce sont les Bramines ou les Prêtres de ces contrées; en Amérique, sur les bords

préjugés & les intérêts opposés des Membres de la Faculté, forment & formeront toujours des obstacles insurmontables aux progrès d'une découverte salutaire, de quelque nature qu'elle soit. Delà la pratique de l'*inoculation* n'est devenue, en quelque façon, générale, même en Angleterre, que lorsqu'elle a été pratiquée par des gens qui n'étoient pas Médecins : ceux-ci en ont non-seulement rendu la pratique beaucoup plus générale, mais encore plus sûre ; & en agissant avec plus de liberté que les Praticiens de profession, ils leur ont appris que le plus grand danger du malade ne vient pas du défaut de soin & d'attention, mais, au contraire, de l'excès de l'un & de l'autre.

Il faut être bien peu au fait de ces matières, pour imputer les succès des *inoculations* modernes, à une capacité supérieure dans la méthode de préparer le

de la rivière des Amazones, c'est un Carme, Missionnaire ; à Rionégro, c'est un autre Missionnaire ; dans la Colonie Portugaise du Pérou, c'est un Chirurgien ; en Pensilvanie, c'est un Gentilhomme qui inocule avec le plus grand succès ses Esclaves ; en Angleterre, SUTTON, fameux par plus de vingt mille *inoculations* toutes heureuses, étoit à peine Chirurgien. [Voyez les *Mémoires & Lettres* de M. LA CONDAMINE, & le *Précis historique de la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole*, par M. POWER, 1769.]

malade, & de communiquer la maladie. Il est vrai que quelques-uns d'entr'eux, pour envahir toute la pratique de cet utile *préservatif*, prétendent avoir des secrets extraordinaires & infaillibles, pour préparer les personnes qu'on doit inoculer; mais ces prétentions ne sont faites que pour en imposer à l'ignorance crédule & aveugle. Il ne faut que du sens commun & de la prudence, pour savoir choisir le sujet & conduire l'opération, & les gens sages & sensés peuvent inoculer leurs enfants, toutes les fois qu'ils le trouveront convenable, à condition pourtant que le sujet soit en bonne santé.

Il est essentiel de remarquer que le sentiment que j'expose ici, n'est pas le résultat de la théorie, mais uniquement de l'observation. Car quoique peu de Médecins aient eu plus d'occasions que moi de tenter, dans l'*inoculation*, toutes les méthodes connues, le succès de cette opération m'a toujours paru si peu dépendre de ces circonstances, (auxquelles on attache tant d'importance,) je veux dire de la préparation & de l'insertion, par telle, ou telle méthode, que depuis plusieurs années j'ai fait faire cette opération par les peres & meres, par les nourrices, & que j'ai trouvé que ma

méthode réussissoit aussi-bien que les autres, sans toutefois en avoir la plupart des inconvénients (a).

On peut inoculer la *petite vérole* de

(a) Une circonstance critique, comme il n'en arrive que trop souvent, m'a conduit à choisir cette méthode. La voici. Un homme qui venoit de perdre tous ses enfants, à l'exception d'un seul, par la *petite vérole*, se détermina à faire inoculer celui qui lui restoit. Il me fit part de son intention, & me pria de persuader la mere & la grand'mere de cet enfant des avantages de l'*inoculation*. Mais ce fut la chose impossible; elles ne furent point persuadées: leurs craintes furent plus fortes que jamais, & elles restèrent convaincues de ses désavantages. Cependant je ne pouvois *inoculer* cet enfant sans avoir leur consentement; car j'ai toujours eu pour principe de ne jamais *inoculer* sans la participation des personnes intéressées. Voici le parti que je pris. Je conseil-lai au pere de donner une ou deux doses de *rhu-barbe* à son fils, d'aller ensuite chez un malade attaqué d'une *petite vérole bénigne*, de lui ouvrir deux ou trois boutons, d'en recevoir la matiere sur un peu de coton; aussi-tôt qu'il seroit revenu chez lui, de tirer son fils à part, de lui faire sur le bras une légère égratignure avec une épingle; de frotter la peau égratignée avec le coton imbibé de la matiere de la *petite vérole*, & de ne pas s'en occuper davantage. Tout fut ponctuellement exécuté. La *petite vérole* parut au bout du temps ordinaire: elle parcourut toutes les périodes avec régularité; & la maladie fut si bénigne, si douce, que le petit malade ne fut pas obligé d'être une seule heure dans son lit. Nous n'avons pas d'exemple, que la *petite vérole inoculée* ait suivi une marche aussi naturelle que chez cet enfant, jusqu'au parfait rétablissement du malade.

bien des manieres différentes, avec un égal succès. En Turquie, d'où nous est venue l'*inoculation*, les femmes communiquent la *petite vérole* aux enfants, en faisant une petite ouverture sur la peau avec une aiguille, & en introduisant dans la plaie un peu de la matiere prise d'un bouton mûr. Sur les côtes de Barbarie, on introduit dans la peau, entre le pouce & le doigt index, au moyen d'une aiguille, un fil imbibé de la matiere : & dans d'autres régions de cette même Barbarie, pour inoculer, on se borne à frotter la partie qui est entre le pouce & le doigt index, ou toute autre partie du corps, avec de la matiere de la *petite vérole*. Cette méthode de frotter quelque partie de la peau avec la matiere de la *petite vérole*, est connue dans beaucoup d'endroits en Asie & en Europe, aussi-bien qu'en Barbarie ; c'est ce qu'on appelle *acheter la petite vérole*.

La méthode actuelle d'inoculer en Angleterre, est de faire deux, ou trois incisions au bras presqu'horizontales, & tellement superficielles, qu'elles n'aillent pas au-delà de la peau. On fait ces incisions avec une lancette, qui est chargée d'une petite quantité de la matiere

264 MÉDECINE DOMESTIQUE.

prise d'un bouton en maturité : ensuite on referme ces petites plaies , & on les laisse sans autre appareil. Quelques-uns emploient une lancette couverte de la matiere de la *petite vérole* seche ; mais cette méthode est moins certaine ; elle manque souvent , & on ne doit jamais l'employer que lorsqu'on ne peut se procurer de la matiere fraîche. Quand on y est forcé , il faut humecter la matiere , en présentant la lancette , pendant quelque temps , à la vapeur d'eau chaude. Dans la réalité , il suffit d'appliquer de la matiere fraîche sur la peau un assez long temps , pour inoculer , ou communiquer la *petite vérole* , sans avoir besoin de faire aucune plaie. Ainsi qu'on prenne un petit bout de fil , d'un demi-pouce de long , imbibé de cette matiere ; qu'on le pose immédiatement sur le bras , dans la partie moyenne , entre le coude & l'épaule ; qu'on le couvre d'un morceau d'*emplâtre contentif* ordinaire , & qu'on laisse le tout pendant huit à dix jours , ce moyen ne manquera pas de communiquer la maladie. Nous ne faisons mention de cette méthode , que parce qu'en général la plupart des personnes craignent les plaies ; & il y a lieu de croire que plus l'opération sera facile à pratiquer ,
plus

plus il y aura d'espérance qu'elle devienne générale.

Il y en a qui s'imaginent que l'écoulement de la matiere, auquel on donne lieu par la plaie résultante des incisions, diminue la quantité des boutons & par-là devient avantageux. Mais il n'y a pas grand fond à faire sur cette conjecture; il y a même quelque chose de plus, c'est que les plaies profondes s'*ulcerent* souvent, & deviennent incommodes & fâcheuses.

Nous ne voyons pas que l'*inoculation* soit considérée comme une pratique de Médecine, dans les pays d'où nous l'avons reçue. En Turquie, ce sont les femmes qui l'exercent; & dans les Indes orientales, ce sont les Bramines, ou les Prêtres. Dans nos contrées, cette opération est encore dans l'enfance; mais nous espérons qu'elle deviendra bientôt assez familière, pour que les peres & meres ne fassent pas plus de difficulté d'inoculer eux-mêmes leurs enfants, qu'ils en font actuellement de leur donner des purgations.

De tous les états, aucun ne peut avoir l'avantage, comme le Clergé, de rendre la pratique de l'*inoculation* universelle. La plus grande opposition qu'elle éprou-

ve, vient toujours de quelques scrupules de conscience; les Prêtres seuls sont en pouvoir de les détruire. (1) Aussi nous

(1) Nous voudrions pouvoir produire des exemples d'Ecclésiastiques en France, qui eussent inoculé ou favorisé l'*inoculation*. Il n'en existe pas, que nous sachions. Nous ne possédons qu'une Consultation de neuf des plus fameux Docteurs de Sorbone, en faveur des expériences de l'*inoculation*, que M. COSTE, Médecin François, se proposoit de faire à Paris en 1723. Cette Consultation est insérée dans une Lettre de ce Médecin à M. DODART, alors premier Médecin du Roi. Mais les Ecclésiastiques étrangers nous fournissent plusieurs de ces exemples. Nous avons déjà cité [note précédente,] ceux des Missionnaires des bords de la rivière des Amazones & de Rio-négro. Plusieurs Théologiens Italiens ont donné des Consultations en faveur de cette opération; des Inquisiteurs ont approuvé des Traités sur l'*inoculation*. En Angleterre, les Docteurs SOME & DODDRIGE ont écrit sur cette matière: le célèbre Evêque de Worcester a prononcé un Sermon sur son utilité; & en Hollande, M. CHAIS a répondu, dans son *Essai apologétique*, de la manière la plus solide & la plus satisfaisante, à cette objection tant de fois rebattue par les Ministres de la Religion, que *c'est usurper les droits de la Divinité, que de donner une maladie à celui qui ne l'a pas, ou d'entreprendre d'y soustraire celui qui, dans l'ordre de la Providence, y étoit naturellement destiné.*

Ces autorités, toutes du plus grand poids, quoique quelques-unes d'entre elles soient fournies par des Théologiens Protestants, parce qu'ils ne diffèrent point avec nous sur les principes de la morale, & que leurs opinions sur la prédestination absolue donnent encore plus de force à leurs décisions; ces autorités, dis-je, devroient animer

leur recommandons non-seulement de travailler à combattre les objections, ou

le zele de nos Pasteurs, patriotes & amis de l'humanité. Elles devroient les porter à faire sentir à ceux qui sont confiés à leurs soins, ces vérités : que la confiance, dans la Providence, ne nous dispense pas de nous garantir des maux que nous prévoyons, quand on fait, par expérience, qu'on peut les prévenir : que si l'*inoculation*, comme cette même expérience le prouve, est un moyen de se préserver des accidents funestes de la *petite vérole*, la Providence ne nous l'offre, comme remede, que pour que nous en fassions usage : que s'il n'en étoit pas ainsi, tous les *préservatifs*, tous les *remedes de précautions* seroient désormais illicites : que s'il n'en étoit pas ainsi, il ne nous seroit plus permis de fuir le danger qui nous menace ; il faudroit que nous nous laissions engloutir par les inondations, dévorer par les flammes, ravager par la *peste*, à l'imitation des Turcs, qui, de peur de contrarier les vues de la Providence, périssent par milliers dans les temps de *peste*, si commune à Constantinople, tandis qu'ils voient les Francs établis au milieu d'eux, s'en préserver, en se renfermant eux & leurs familles.

C'est, dit M. DE LA CONDAMINE, aux Facultés de Théologie & de Médecine, &c. c'est aux Académies, c'est aux Chefs de la Magistrature, aux Savants, aux Gens de Lettres, qu'il appartient de bannir des scrupules fomentés par l'ignorance, & de faire sentir aux peuples que son utilité propre, que la charité chrétienne, que le bien de l'Etat, que la conservation des hommes sont intéressés à l'établissement de l'*inoculation*. Quand il s'agit du bien public, il est du devoir de la partie pensante de la Nation, d'éclairer ceux qui sont susceptibles de lumières, & d'entraîner, par le poids de l'autorité, cette foule sur qui l'évidence n'a point de prise. [Premier Mémoire sur l'*inoculation*.]

les scrupules de Religion, qui en imposent aux esprits foibles, relativement à cette opération, mais encore de la faire envisager comme un devoir, & de faire sentir le danger qu'il y a de ne pas faire usage d'un moyen que la Providence nous donne, de conserver la vie de nos descendants. Certainement ceux qui négligent d'employer les secours qui peuvent conserver la vie de leurs enfants, sont aussi coupables que ceux qui les assassinent; & je souhaiterois bien que cette matiere fût mûrement pesée. Il n'y a personne qui soit plus disposée que moi, à avoir de l'indulgence pour les foibleesses humaines, ou les préjugés de Religion; cependant je ne puis m'empêcher de recommander, comme une chose de la plus grande importance, aux peres & aux meres, de considérer qu'ils sont fort coupables envers leurs enfants, quand ils négligent de leur communiquer la *petite vérole* dans les premières années de leur vie.

Le Docteur M'KENZIE, dans son *Histoire de la santé*, a peint, d'une manière à ne rien laisser à désirer, les avantages multipliés de l'*inoculation* de la *petite vérole* (a). Nous nous contenterons

(a) » Les dangers qui accompagnent la *petite*

d'ajouter, à ce qu'il a dit à ce sujet, que ceux qui n'ont pas eu la *petite vé-*

„ *vérole*, gagnée par la *contagion*, dit cet Auteur,
 „ ami de l'humanité, sont sans nombre, & l'*ino-*
 „ *culation* les prévient tous. La *petite vérole na-*
 „ *turelle* peut affoiblir & détruire un corps qui
 „ n'est pas disposé à la recevoir; elle peut atta-
 „ quer dans une saison, ou trop chaude, ou trop
 „ froide; elle peut être gagnée d'une *petite vé-*
 „ *role* du plus mauvais caractère: on peut en être
 „ attaqué inopinément, par exemple, lorsqu'une
 „ espèce dangereuse est introduite imprudem-
 „ ment dans une place maritime; elle peut nous
 „ surprendre aussi-tôt après un excès de débau-
 „ che, d'intempérance ou des plaisirs de l'amour;
 „ elle peut encore nous surprendre après des veil-
 „ les indispensables, des travaux forcés, des
 „ voyages nécessaires. Est-ce donc un si petit
 „ avantage, que toutes ces circonstances malheu-
 „ reuses puissent être prévenues par l'*inoculation*?
 „ Par l'*inoculation*, nombre de personnes sont
 „ préservées de la laideur, aussi-bien que de la
 „ mort. Dans la *petite vérole naturelle*, combien
 „ de belles personnes sont défigurées! combien
 „ de tempéraments forts & robustes sont ruinés,
 „ tandis que l'*inoculation* n'a presque jamais lais-
 „ sé de marques, de traces, quelque nombreux
 „ que soient les boutons du visage, quelque ef-
 „ frayants que soient les *symptomes*! La plupart
 „ des douleurs, si cuisantes dans la *petite vérole*
 „ *naturelle*, sont très-rares dans l'*inoculation*.
 „ L'*inoculation* ne prévient-elle pas les terreurs
 „ inexprimables qui tourmentent sans cesse les
 „ personnes qui n'ont point eu la *petite vérole*, &
 „ qui, dans des *épidémies*, dépeuplent des villa-
 „ ges entiers, ravagent, ruinent des villes com-
 „ merçantes, & portent la désolation dans toute
 „ une Province? Ces terreurs suspendent souvent
 „ les fonctions de la Justice. On la voit reculer
 „ ses sessions ou ses assises pendant que la *petite*

role, dans les premières années de leur vie, sont non-seulement malheureux par la crainte continuelle qu'ils ont de l'avoir un jour, mais encore incapables, en quelque sorte, de pratiquer aucun de la plupart des emplois utiles & importants. Peu de gens aiment à prendre des domestiques qui n'ont pas eu la *petite vérole*; à plus forte raison d'acheter des esclaves, qui peuvent un jour mourir de cette maladie. Combien un Médecin, un Chirurgien, qui n'ont pas eu la *petite vérole*, ne s'exposent-ils pas, en traitant cette maladie! Combien sont à

„ *vérole* fait ses ravages. Les témoins, les jurés
 „ ne paroissent point, & par une suite nécessaire
 „ de l'absence des Chefs, les premiers Juges &
 „ les Juges ordinaires ne sont point accompa-
 „ gnés de ce cortège, de cet éclat que leur attire
 „ le respect dû à leur place & à leur mérite. L'i-
 „ *noculation* n'empêchera-t-elle pas également
 „ que nos braves soldats ne soient attaqués de la
 „ *petite vérole*, sur les vaisseaux où ils peuvent
 „ répandre la *contagion* parmi tous ceux de l'é-
 „ quipage, qui n'ont pas eu cette maladie, à la-
 „ quelle presque aucun n'a le bonheur d'échap-
 „ per, qui sont à demi étouffés par le peu d'air
 „ qu'ils respirent dans leurs cabanes, & qui ne
 „ sont que très-peu nourris? Enfin, que l'on jette
 „ les yeux sur nos soldats attaqués de *petite vé-*
 „ *role*, dans une marche; il est inconcevable à
 „ quelle misère extrême sont réduits ces malheu-
 „ reux. Ils sont sans secours, sans logements,
 „ sans aucune commodité; aussi en périt-il ordi-
 „ nairement un sur trois. “

plaindre les femmes qui parviennent à l'âge mûr, sans avoir eu la *petite vérole* ! Une femme enceinte échappe rarement à cette maladie ; & si un enfant vient à l'avoir, étant allaité par une mere qui ne l'a pas eue, quelle scene plus douloureuse & plus cruelle ! Si elle continue de nourrir son enfant, c'est au risque de sa vie ; si, au contraire, elle le sevre, il court le plus grand danger d'en mourir. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'une tendre mere est forcée de quitter sa maison, d'abandonner ses enfants attaqués de la *petite vérole*, & dans le temps même où ses soins leur sont les plus nécessaires ! Que si l'amour maternel l'emporte sur ses craintes, les suites en deviennent souvent funestes. J'ai connu une tendre mere qui avoit un fils à la mamelle, & qui, victimes l'un & l'autre de cette cruelle maladie, ont été mis tous deux dans le même tombeau. Mais ces scenes sont trop effrayantes, pour être seulement présentées. Que les peres & meres, qui sont obligés de fuir avec leurs enfants, pour éviter la *petite vérole*, ou qui refusent de les *inoculer* dans l'enfance, considerent la situation déplorable à laquelle les réduit leur tendresse mal-entendue.

Comme la *petite vérole* est actuellement devenue une maladie *épidémique* dans presque toutes les contrées du monde, nous ne devons plus nous occuper qu'à la rendre la plus *bénigne* possible. En effet, c'est la seule manière de l'anéantir qui soit maintenant en notre pouvoir; & dussé-je paroître avancer un paradoxe, je ne craindrai pas de dire que si l'*inoculation* devenoit universelle, elle équivaldroit à peu près à l'extirpation totale de la *petite vérole*. Car peu importe qu'une maladie soit déracinée entièrement, ou qu'elle soit rendue tellement *bénigne*, qu'elle ne soit plus capable de menacer la vie, ou d'altérer la constitution, l'un revient à l'autre; & l'on ne peut douter que l'*inoculation* ne procure cet avantage. Le nombre de ceux qui meurent par l'*inoculation*, mérite à peine d'être nommé. Dans la *petite vérole* naturelle, il en meurt ordinairement un sur quatre, ou sur cinq: par l'*inoculation*, il n'en meurt pas un sur mille. Il y a plus, quelques Praticiens peuvent se vanter d'en avoir inoculé plus de dix mille, sans en perdre un seul (1).

(1) Voici une objection faite par tout le monde, & qui m'a été répétée, à peu près dans les mê-

J'ai souvent désiré qu'on formât un plan, propre à rendre cette pratique sa-

mes termes, par un homme de beaucoup de mérite, veuf & pere d'une petite fille âgée de trois ans.

Pourra-t-on jamais persuader à un pere tendre, de faire une blessure à son fils unique, de propos délibéré, pour lui communiquer une maladie qu'il n'aura peut-être jamais, & qui peut lui donner la mort? Quelque petit que soit le risque de l'inoculation, ne fût-il que d'un sur mille, ou moindre encore, le pere doit-il y exposer son fils volontairement?

„ Oui, sans doute, répond M. DE LA CONDAMINE, si ce pere veut le préserver d'un autre
 „ risque incomparablement plus grand; & si le
 „ préjugé n'offusque pas, dans ce pere, les lumie-
 „ res de la raison, s'il aime son fils d'un amour
 „ éclairé, il ne doit pas balancer à le faire ino-
 „ culer.

Pour répondre à cette objection, avec tout le détail qu'elle mérite, M. DE LA CONDAMINE commence par établir, que la moitié du genre humain meurt avant d'avoir eu la *petite vérole*, [c'est-à-dire, avant la fin de la deuxième année.] Que de l'autre moitié, ceux qui en sont exempts, méritent à peine d'être comptés; que de tous ceux qui en sont attaqués, il en meurt, en général, un septieme, quelquefois un cinquieme; c'est-à-dire, tantôt un sur sept, tantôt un sur cinq, & que le plus grand risque de mourir de l'*inoculation*, est évalué, par plus de six mille expériences, à un sur trois cents soixante & seize.

On observera que depuis 1765, qu'a paru le dernier Mémoire pour servir de suite à l'histoire de l'*inoculation*, la méthode d'*inoculer* s'est perfectionnée au point que le rapport des plus fameux Médecins de toutes les Nations, surtout du Nord, prouve ce qu'avance M. BUCHAN, qu'il ne meurt pas un *inoculé* sur mille.

lutaire universelle ; mais je crains bien de ne jamais être assez heureux , pour en

Nous lisons même dans le *Précis historique de la nouvelle méthode d'inoculer* , déjà cité , [note 1 , p. 259 ,] que cette opération est tellement sûre , que quand on voudroit lui attribuer deux accidents arrivés pendant le cours de vingt mille *inoculations* , on trouveroit encore plus de dix mille contre un à parier en faveur de toute personne *inoculée*.

M. DE LA CONDAMINE revient ensuite au pere qui balance pour faire *inoculer* son fils. C'est à lui qu'il adresse la parole.

„ Il est question , dites-vous , de la vie de vo-
 „ tre fils , & vous ne voulez rien hasarder. Vous
 „ auriez raison , sans doute , si la chose dépen-
 „ doit de vous ; mais il faut hasarder ici malgré
 „ vous ; c'est en vain que vous vous défendez ,
 „ vous n'avez que deux partis à prendre , ou d'i-
 „ noculer votre fils , ou de ne pas l'*inoculer*. Voi-
 „ là deux hasards à courir , dont l'un est inévita-
 „ ble. En *inoculant* votre fils , contre trois cents
 „ soixante & quinze [contre dix mille] événe-
 „ ments heureux , il en est un à redouter ; en ne
 „ l'*inoculant* pas , il y a plus d'un à parier con-
 „ tre sept que vous le perdrez ; ce dernier risque
 „ est de cinquante fois [de huit cents fois]
 „ plus grand que l'autre. Choisissez maintenant ,
 „ & balancez encore , si vous l'osez. “

Mais , dira-t-on , quel seroit le désespoir de ce pere , si , malgré des espérances si flatteuses , son fils venoit à succomber sous l'épreuve de l'*inoculation* ? Crainte chimérique ! reprend M. DE LA CONDAMINE ; puisque la *petite vérole inoculée* est infiniment moins dangereuse que la *naturelle* , & sur-tout puisque celui qui ne l'auroit jamais eue naturellement , ne la recevra pas par l'*inoculation*. Mais quand ce fils chéri viendrait à mourir , contre toute vraisemblance , qu'auroit le pere à se

voir l'exécution, qui seroit si utile au genre humain. Il y a sans doute de grandes difficultés; cependant la chose n'est pas impraticable. Le projet est grand, puisqu'il ne va pas à moins qu'à conserver la quatrieme partie de l'espece humaine. Que ne doit-on pas tenter pour le remplir, & parvenir à un but aussi désirable !

Le premier pas à faire pour rendre l'*inoculation* universelle, c'est d'anéantir les préjugés qui tiennent à la Religion, & qui veulent s'y opposer. Comme nous l'avons déjà fait observer, il n'y a que le

reprocher ? Tuteur-né de son fils, il étoit obligé de choisir pour son pupille, & la prudence a dicté son choix. En quoi consiste cctte prudence, si ce n'est à peser les inconvénients & les avantages, à bien juger du plus grand degré de probabilité ? Tandis qu'un instinct aveugle retenoit le pere, l'évidence lui crioit ; *de deux dangers entre lesquels il faut opter, choisissez le moindre.* Devoit-il, pouvoit-il résister à cette voix ? Le sort a trahi son attente ; en est-il responsable ? Un autre pere crie à son fils : *La terre tremble, la maison s'écroule ; sortez ; fuyez.....* Le fils sort, la terre s'entr'ouvre & l'engloutit ; ce pere est-il coupable ? Le nôtre est dans le même cas. Si sa fille étoit morte en couche, se reprocheroit-il sa mort ? Il en auroit plus de sujet. Il pouvoit se dispenser de la marier ; ce n'étoit pas pour sauver la vie de sa fille, qu'il l'a livrée au péril de l'accouchement ; & cependant il a plus exposé ses jours en la mariant, que ceux de son fils, en le soumettant à l'*inoculation*.

Clergé qui puisse y parvenir : il faut que , non-seulement il la recommande au peuple comme un devoir , mais encore qu'il la pratique lui-même sur ses propres enfants (1). L'exemple sera toujours plus efficace que le précepte.

Ce qu'il faut faire ensuite , c'est de mettre tout le monde dans le cas de pouvoir avoir recours à l'*inoculation*. En conséquence , nous recommandons à la Faculté d'inoculer *gratis* les enfants des pauvres. Il y auroit de la barbarie à priver , à cause de la pauvreté , une partie aussi considérable du genre humain.

Si aucun de ces moyens ne peut avoir lieu , c'est à l'Etat de s'en occuper. Tous les Etats ont certainement le pouvoir nécessaire pour rendre cette pratique générale , & l'étendre au moins aussi loin que s'étendent leurs Domaines. Nous ne disons pas qu'ils doivent y forcer par une loi. La voie la plus sûre , feroit d'employer , aux frais du public , un certain nombre d'Inoculateurs , pour inoculer les enfants des pauvres. Cela ne seroit nécessaire , que jusqu'à ce que l'*inoculation* fût devenue universelle. On verroit

(1) Il ne faut pas oublier que c'est ici un Protestant qui parle , & que , dans la Religion Protestante , les Prêtres sont mariés.

bientôt ensuite l'habitude , la plus forte de toutes les loix , obliger chaque individu à inoculer son enfant , pour prévenir les reproches.

On pourroit objecter contre ce projet , que les pauvres refuseroient d'employer les Inoculateurs ; mais il est facile de lever cette difficulté : il n'y auroit qu'à donner une petite récompense à chaque mere qui accompagneroit son enfant , & qui resteroit auprès de lui tout le temps de la maladie ; ce moyen suffiroit. De plus , le succès dont est toujours suivi cette opération , banniroit de reste toutes les objections que l'on pourroit faire à cet égard. La considération même de ce petit profit , seroit capable de porter les pauvres à embrasser ce plan. Ils élèvent leurs enfants jusqu'à l'âge de dix , ou douze ans ; & à l'instant où ces enfants pourroient leur devenir utiles , ils sont souvent enlevés par cette maladie , au grand préjudice de leurs peres & meres , & au détriment de la société.

Le Gouvernement d'Angleterre s'occupe singulièrement , depuis quelques années , de la conservation des enfants : on le voit fonder & soutenir par-tout des Hôpitaux d'Enfants-Trouvés , &c.

Mais nous ne craignons pas de dire, que si la dixième partie des sommes employées à ces Etablissements, eût été consommée à encourager la pratique de l'*inoculation* parmi les pauvres, non-seulement on auroit conservé la vie d'un plus grand nombre d'enfants, mais encore cette pratique seroit aujourd'hui presque universelle dans cette Isle. On ne sauroit imaginer combien l'exemple & un peu d'argent, ont d'empire sur le pauvre. Cependant laissez-le à lui-même ; il suit son ancienne routine, sans jamais penser à réformer ses usages. Au reste, ce que nous proposons, n'est qu'une idée que nous donnons à ceux qui sont animés du bien public. Si un pareil projet étoit approuvé, on exposeroit bientôt le plan & les moyens de le mettre à exécution (1).

(1) Il est prouvé qu'une quatorzième partie du genre humain meurt annuellement de la *petite vérole*. De vingt mille personnes qui meurent par an, dans Paris, cette terrible maladie en emporte donc quatorze cents vingt-huit ; sept fois ce nombre, ou plus de dix mille, est donc le nombre des malades de la *petite vérole* à Paris, année commune. Si tous les ans on *inoculoit* en cette ville dix mille personnes, il n'en mourroit peut-être pas trente, à raison de trois par mille ; mais en supposant, contre toute probabilité, qu'il mourût deux *inoculés* sur cent, au lieu d'un

Comme les établissements publics éprouvent toujours des difficultés sans

sur trois, ou quatre cents [sur dix mille, voyez la note précédente,] ce ne seroit jamais que deux cents personnes qui mourroient tous les ans de la *petite vérole*, au lieu de quatorze cents vingt-huit. Il est donc démontré que l'établissement de l'*inoculation* sauveroit la vie à douze ou treize cents Citoyens par an dans la seule ville de Paris, & à plus de vingt-cinq mille personnes dans le Royaume, supposé, comme on le présume, que la Capitale contienne le vingtième des habitants de la France.

Nous lisons, avec horreur, que dans les siècles de ténèbres & que nous nommons barbares, la superstition des Druides immoloit aveuglément à ses dieux des victimes humaines; & dans ce siècle si poli, si plein de lumières, que nous appellons le siècle de la Philosophie, nous ne nous appercevons pas que notre ignorance, nos préjugés, notre indifférence pour le bien de l'humanité, dévouent stupidement à la mort, chaque année, dans la France seule, vingt-cinq mille sujets, qu'il ne tiendrait qu'à nous de conserver à l'Etat. Convenons que nous ne sommes, ni Philosophes, ni Citoyens.

Puisqu'il est vrai que le bien public demande que l'*inoculation* s'établisse, il faut donc faire une loi, pour obliger les peres d'*inoculer* leurs enfants. A Sparte, où les enfants étoient réputés enfants de l'Etat, cette loi, sans doute, eût été portée; mais nos mœurs sont aussi différentes de celles de Lacédémone, que le siècle de LICURGE est loin du nôtre: d'ailleurs, la loi ne seroit pas nécessaire en France: l'encouragement & l'exemple suffiroient, & peut-être auroient plus de force que la loi. [M. DE LA CONDAMINE, premier Mémoire.]

Cet honnête Citoyen auroit-il présumé trop

nombre, quand il s'agit de les faire réussir, & que souvent, par des vues

avantageusement de ses Compatriotes? Pouvions-nous désirer des encouragements, des exemples plus puissants, que ceux que viennent de nous donner notre sage Monarque, ses augustes Freres & Madame la Comtesse d'Artois? Depuis près de deux ans que nous avons reçu une marque si précieuse du courage & de l'amour de notre Roi pour ses Sujets, quel progrès a fait l'*inoculation*? Ses succès éclatants, qui nous ont conservé les Têtes les plus chères de l'Etat, n'ont brillé que pour un petit nombre de personnes riches, qui se sont empressées de jouir des avantages inexprimables de cette invention salutaire. Le peuple, qui forme les trois quarts & demi de la Nation, est toujours, pour ce qui ne l'intéresse pas actuellement & personnellement, dans cette même indolence, dans cette même insensibilité, dans cette même inertie que lui reprochoit cet illustre Académicien, & qui ne lui sembloient avoir besoin que d'une étincelle pour être consumées, pour faire renaître de leurs cendres les sentiments de courage & d'humanité, nécessaires pour se pénétrer de l'amour du bien public.

L'*inoculation*, comme tous les autres établissements utiles, n'est donc pas un ressort assez actif pour mettre seul en mouvement l'attention du peuple. Par-tout où ce *préservatif* heureux est en usage, l'intérêt a toujours été le premier motif qui l'ait fait adopter. En Circassie, en Géorgie, c'est le désir de conserver la beauté des filles, pour les vendre plus chères aux Turcs & aux Persans. En Grece, c'est la cupidité & l'adresse d'une femme habile, qui fait mettre à contribution la frayeur & la superstition de ses Concitoyens. Dans la Guiane, c'est la crainte de voir périr, sans ressource, tous les Indiens, qui peut seule déterminer un Religieux timide, à faire l'essai

d'intérêt, ou par le défaut de conduite de ceux qui sont chargés de l'exécution, ils ne répondent pas aux intentions d'humanité dans lesquelles ils ont été conçus, nous allons proposer quelques autres méthodes, qui pourront mettre les pauvres dans le cas de jouir des avantages de l'*inoculation*.

On ne peut douter que les *Inoculateurs* ne deviennent de jour en jour plus nombreux. Nous désirerions en conséquence qu'on leur accordât, dans chaque Paroisse, certains honoraires, pour qu'ils inoculassent tous les enfants de cette Paroisse, parvenus à l'âge convenable. Ce projet ne causeroit qu'une très-petite dépense, & mettroit tout le monde dans

d'une méthode qu'il connoissoit mal, & que lui-même croyoit dangereuse. [Voyez *Relation de l'Amazonie*, *Mém. de l'Acad. des Sciences*, année 1745.]

Les récompenses sont donc les seules ressources qui restent au Gouvernement pour se conserver par année vingt-cinq mille Sujets, qui deviennent annuellement la proie de la *petite vérole*. Si, dit M. DE LA CONDAMINE, l'usage de l'*inoculation* étoit devenu général en France depuis que la Famille Royale d'Angleterre fut *inoculée* [en 1722,] on eût déjà sauvé la vie à près d'un million d'hommes, sans y comprendre leur postérité. Depuis 1754, que cet Académicien écrivoit, il faut, jusqu'en 1776, ajouter à ce million, cinq cents cinquante mille hommes.

le cas de profiter de cette invention salutaire. Mais deux grands obstacles s'opposent aux progrès de l'*inoculation*.

Le premier, c'est le desir naturel & inné chez tous les hommes, d'éloigner le mal autant qu'il est possible ; delà l'*inoculation* ne paroissant prévenir qu'une maladie future, & étant une maladie elle-même, il n'est pas étonnant que les hommes, en général, en aient une si grande aversion. Cependant ses succès détruisent suffisamment toutes ces vaines craintes. Qui, dans son bon sens, ne préféreroit pas un mal léger aujourd'hui, pour en éviter un beaucoup plus grand demain, qu'il regarderoit comme également certain ? (1)

(1) Nous avons déjà dit, [note 1, page 272,] que le petit nombre des adultes qui meurent sans avoir eu la *petite vérole*, mérite à peine d'être compté. Ce n'est point une assertion, c'est un fait déduit des observations des Médecins, qui ont écrit depuis que cette maladie cruelle s'est manifestée. ABUBEKER, plus connu sous le nom de RHASES, Médecin Arabe, celui de tous qui, jusqu'à SYDENHAM, peut-être jusqu'à BOERHAAVE, a le mieux connu cette maladie & l'a le mieux traitée, établit positivement que *tout le monde l'a*. AVICENNE, AVENZOAR, AVERROES disent, que *qui que ce soit n'en est exempt*. FRACASTOR dit, qu'il paroît que *tout le monde l'a une fois en sa vie, à moins qu'il ne soit enlevé par une mort précoce*. Tous les hommes en sont attaqués une

Le second, c'est la crainte des reproches : elle a le plus grand empire sur

fois ou une autre, dit MERCURIAL; c'est avec raison, dit FORESTUS, que les Arabes & d'autres grands Médecins ont établi, que tout le monde avoit la petite vérole. Tous les hommes sont astreints à l'avoir une fois, ce sont les termes de SENNERT. BORELLI dit; il est vrai que j'ai vu quelques personnes qui n'avoient jamais cette maladie, & d'autres qui l'avoient deux fois; mais ces cas sont des exceptions très-rares à la regle générale, qui établit, que tout le monde l'a, & ne l'a qu'une fois. Sur plusieurs milliers de personnes, dit SEBISIUS, il n'y en a qu'un très-petit nombre qui en soient exempts. De mille on en trouvera à peine un qui ne l'ait pas dans le courant de sa vie, disent RIVIERE & TULPIUS. LOW établit, qu'elle est universelle. JUNCKER croyoit que personne n'en étoit exempt. MEAD écrivoit, après 50 ans de pratique, qu'à peine un seul sur mille évitoit cette maladie. M. HAHN répète, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, que de mille il en échappe à peine un ou deux à cette peste. M. SCARDONA regarde comme démontré, qu'elle n'en épargne pas un sur mille. M. ROSEN, premier Médecin du Roi de Suede, dit qu'il y a très-peu d'exemples d'hommes qui échappent à cette maladie. M. LUDWIG met au nombre des choses douteuses, s'il y en a quelques-uns d'exceptés; un très-petit nombre de gens, dit-il, est peut-être exempt de cette maladie. Le Prélat Anglois dit, dans le Sermon cité ci-dessus, [note 1, page 266,] que la petite vérole est une maladie, que l'on peut dire générale, à laquelle la Providence veut assujettir l'espece humaine, & que le nombre de ceux qui parviennent à la vieillesse, sans l'avoir, est si petit, qu'il forme à peine des exceptions à la loi commune.

D'après ces autorités respectables, quelle est la personne qui, n'ayant pas eu la petite vérole, peut

la plupart des hommes. Qu'un enfant meure, ils s'imaginent que tout le mon-

dire qu'elle ne l'aura jamais ? peut dire qu'elle ne fera pas du nombre de ces malheureux qui, dès le deuxième ou troisième jour de la maladie, perdent tout leur sang par les pores de la peau, en inondent leurs lits, leurs appartements, & infectent l'air d'une telle puanteur, que, ni l'amour paternel, ni l'appas des récompenses ne peuvent porter à procurer à ces misérables les soins qu'exige leur état ? Quelle est la femme, qui ne doit pas craindre d'être dans le cas de celle dont parle M. TISSOT ? J'ai vu, dit-il, & mon ame se déchire à ce triste souvenir, j'ai vu la femme la plus aimable, succomber sous cette horrible maladie ; je l'ai vue réduite à ne l'approcher, moi-même, qu'avec une éponge trempée dans du vinaigre & dans la liqueur minérale anodine d'Hoffmann, dont je me couvrois le nez & la bouche. Cet état déplorable n'est heureusement jamais long ; ces infortunés périssent au bout de quelques heures, sans que l'art puisse leur procurer le moindre secours.

Toutes les *petites véroles*, me dira-t-on, ne sont pas aussi affreuses ; j'en conviens ; mais toutes sont dangereuses, puisque de sept malades attaqués de cette maladie, il en meurt communément un, & quelquefois deux, sur onze ; puisque de ceux qui survivent à ses traits empoisonnés, les uns restent infirmes le reste de leurs jours ; les autres sont mutilés d'une ou plusieurs parties nécessaires à leur conservation ; ceux-ci sont privés pour jamais des avantages de la vue, ceux-là de l'ouïe ; tous perdent le don le plus précieux de la nature, la *beauté*, & restent souvent défigurés au point qu'on cherche en vain dans leur physionomie, les caractères qui les avoient fait remarquer.

Mais tirons le rideau sur ces tableaux ef-

de va les blâmer, & c'est ce qu'ils ne peuvent souffrir. Voilà véritablement le

frayants. Prouvons que l'*inoculation* n'est, ni cruelle, ni dangereuse, ni mortelle; qu'elle mérite à peine le nom de maladie, sur-tout depuis que la méthode de l'administrer s'est perfectionnée. Prenons pour exemple celui que vient de rapporter l'Auteur, [n. a, p. 262.] On voit que c'est un sujet pris au hasard, que c'est un pere qui, rien moins que Médecin, fait lui-même l'opération, & qu'il se cache de deux Argus, que les raisons puissantes de M. BUCHAN n'ont pu gagner. Qu'arrive-t-il? Le pere s'étant procuré de la matière de la *petite vérole* sur du coton, s'en vient trouver son fils, lui fait, sur le bras, une légère égratignure avec une épingle, frotte cette égratignure avec le coton imbibé du *pus* de la *petite vérole*, & ne s'en occupe pas davantage. Les deux meres ignorent parfaitement ce qui s'est passé; l'enfant, qui en est le sujet, ignore quel en est le but. Tous sont dans la plus parfaite sécurité. Au bout du temps prescrit, la *petite vérole* se manifeste, mais si douce, si *bénigne*, que l'enfant n'est pas obligé d'être une seule heure dans son lit.

Un autre exemple encore plus frappant, c'est celui rapporté par le Docteur POWER, dans le *Précis* cité [note 1, page 259.] A Malden, petit Port de mer, dans le Comté d'Essex, M. SUTTON, le plus fameux Inoculateur qu'ait eu l'Angleterre, *inocule* dans le même jour quatre cents soixante & dix personnes, qui s'étoient rassemblées dans ces quartiers pour la moisson. Il y avoit, dans ce nombre prodigieux, des enfants au-dessous de deux mois, des vieillards au-dessus de soixante & dix ans, des nourrices avec leurs nourrissons, des meres avec leurs enfants: nombre de ces *inoculés* composoient des familles entieres. Ceux qui étoient venus pour faire la mois-

grand point de la difficulté ; & jusqu'à ce qu'il soit détruit, l'*inoculation* ne fera

son, ne perdirent pas un jour de travail, & tous, sans en excepter un seul, furent parfaitement guéris. Est-ce là une maladie cruelle ? TIMONI, PYLARINI, LE DUC, Médecins Grecs, contemporains, mais d'âge & d'intérêts différents, & qui ne se sont point cités dans leurs Ouvrages, ont assuré qu'après plusieurs années de recherches & d'expériences, dont ils ont été témoins oculaires, ils n'avoient point connoissance que cette opération eût jamais eu des suites fâcheuses. Depuis 1751 jusqu'en 1754, il n'est mort aucun *inoculé* dans l'Hôpital de Londres. Le célèbre M. TRONCHIN dit hautement, que s'il perdoit un seul malade de l'*inoculation*, il n'*inoculerait* de sa vie. Est-ce là une maladie dangereuse, mortelle ?

Mais il faut répondre à une objection que des gens de mauvaise foi ont proposée les premiers, & qui a été répétée par tout le monde. L'*inoculation* met-elle à l'abri de la *petite vérole naturelle* ? est-elle véritablement le *préservatif* de cette maladie ?

L'histoire des faits, dit M. DE LA CONDAMINE, est la meilleure réponse à cette objection. Depuis qu'on a les yeux ouverts sur les suites de l'*inoculation*, & que tous les faits ont été discutés contradictoirement, il n'a jamais été prouvé qu'une personne *inoculée* ait contracté la *petite vérole* une seconde fois. C'est une vérité attestée par TIMONI, PYLARINI, JURIN, PERROT, WILLIANS, SCHENEHZER, KIRKPATRICK, & que les ennemis de cette méthode ont tâché d'éluder par toutes sortes de voies, même par celle de l'imposture, dit KIRKPATRICK. Le Docteur NEETLETON fut obligé de démentir publiquement un bruit qu'on avoit répandu, qu'un de ses *inoculés* avoit depuis repris la *petite vérole*, & qu'il en avoit été fort mal. On en citoit un autre, avec

que de foibles progrès. Cependant rien ne peut amener cette heureuse révolu-

une lettre d'un certain Jones, qui soutenoit la même chose de son fils. M. JURIN s'informa soigneusement du fait : le pere refusa de faire voir les cicatrices de l'enfant ; il offrit ensuite de dire la vérité, pourvu qu'on le payât bien : cet homme finit par écrire à M. JURIN, & par lui avouer qu'il ne savoit pas ce que c'étoit que l'*inoculation*. Le Docteur KIRKPATRICK rapporte la lettre dans son Ouvrage, page 123. Il dit encore, pag. 120 ; on a fait coucher des enfants *inoculés* avec d'autres qui avoient la *petite vérole naturelle*, sans qu'aucun l'ait prise une seconde fois. *Elisabeth Harris*, qui étoit du nombre des six criminels *inoculés* dans les premiers essais, rendit, après sa guérison, ses soins à plus de vingt malades de la *petite vérole*, & la *contagion* n'eut aucune prise sur elle.

On a voulu éprouver, dans la même occasion, s'il étoit possible qu'une personne marquée de la *petite vérole*, la reprît par l'*inoculation*, & l'on ne put y réussir, quoiqu'on ait introduit dans les plaies une plus grande quantité de *virus* qu'à l'ordinaire, page 119. Un des fils du Lord HARDEWICKE, alors Grand-Chancelier d'Angleterre, s'étant fait *inoculer*, eut tous les *symptomes* de la *petite vérole* ; la plaie s'enflamma, la *suppuration* s'établit, mais sans la moindre *éruption*. Le malade, peu satisfait des assurances qu'on lui donnoit, qu'il n'avoit plus rien à craindre de cette maladie, se soumit derechef à la même épreuve, qui ne produisit aucun effet. A Montpellier, un jeune Etudiant se fit *inoculer* par le savant M. LE ROY ; il eut également tous les *symptomes* de la *petite vérole*, sans aucune *éruption* : il se fit *inoculer* une seconde fois, sans qu'aucun de ces *symptomes* se soit manifesté.

Si, depuis plus de cinquante ans que l'*inocula-*

tion que l'usage. Que l'*inoculation* devienne à la mode, & bientôt toutes les difficultés disparaîtront. C'est la mode seule, qui mene la multitude depuis le commencement du monde, & qui la gouvernera, sans doute, jusqu'à la fin des siècles.

(Coutume, opinion, Reines de notre sort,
Vous réglez des mortels, & la vie, & la mort.
Voltaire.)

Que les gens éclairés montrent donc l'exemple aux autres; cet exemple triomphera à la fin, quelques difficultés qu'il

tion est devenue fréquente en Angleterre, on ne peut citer aucun *inoculé* que cette maladie ait infecté de nouveau, soit naturellement, soit artificiellement; si, en France, tous les Médecins, honnêtes & de bonne foi, attestent la même vérité, par quelle fatalité, des gens prévenus ou mal intentionnés, voudroient-ils & parviendroient-ils à faire croire le contraire? Une des causes qui portent le plus à acquiescer à ces faux bruits, c'est qu'on met improprement au nombre des *inoculés*, celui sur qui l'*inoculation* auroit été tentée sans effet. L'opération bien ou mal faite, quand elle ne produit, ni *pustule*, ni *suppuration*, laisse le sujet dans le même état où il étoit: si donc il est attaqué dans la suite de la *petite vérole naturelle*, on ne peut dire qu'il l'a reprise, puisqu'il l'a pour la première fois. Tels sont les exemples qu'on cite de prétendus *inoculés*, qui, depuis cette opération, ont eu la *petite vérole*: tous les autres faits allégués n'ont pu soutenir la vérification.

épreuve

Éprouve dans les commencements. (V. note 1, page 272.)

Mais je prévois une objection, tirée de la dépense que l'*inoculation* entraînera; il est facile d'y répondre. Nous ne proposons pas que chaque Paroisse ait pour Inoculateur un SUTTON, ou un DISMDALE, recommandés déjà aux Têtes couronnées, par leurs succès, qui les ont mis au-dessus de la portée du vulgaire. Mais les autres Inoculateurs n'ont-ils pas une égale espérance de réussir? Qu'ils aient les mêmes occasions, qu'on les emploie, & toutes les difficultés s'évanouiront. Il n'y a peut-être pas de Paroisse & même de Village en Angleterre, où il n'y ait quelqu'un qui sache saigner; cependant cette opération est infiniment plus difficile; elle requiert, & plus de savoir, & plus de dextérité que l'*inoculation*.

C'est au Clergé à qui nous recommandons principalement la pratique de l'*inoculation*. La plupart des personnes qui le composent, s'entendent un peu en médecine; presque tous savent saigner, & prescrire une *purgation*: ces deux points renferment tout ce qu'exige la pratique de l'*inoculation*. Les Prêtres, chez les Indiens les moins éclairés, *inoculent*;

pourquoi un Instituteur de la Religion Chrétienne regarderoit-il cette opération comme au-dessous de lui ? Assurément les corps méritent, comme les âmes, une partie des soins d'un Pasteur ; au moins la *Source de toute science*, le *plus grand Maître qui ait jamais paru parmi les hommes*, paroît-il être de cette opinion.

Si aucun de ces moyens ne peut être mis à exécution, c'est aux pères & mères à inoculer eux-mêmes leurs enfants. Qu'ils embrassent telle méthode qu'il leur plaira, pourvu que le sujet soit en santé & d'un âge convenable, l'opération ne manquera presque jamais de réussir selon leurs desirs. J'ai nombre d'exemples de pères & de mères qui ont inoculé leurs enfants, sans que j'aie jamais appris qu'il en soit résulté aucun inconvénient. On rapporte qu'un habitant des Isles de l'Amérique a inoculé, de sa propre main, plus de trois cents de ses Esclaves, dans une seule année, avec beaucoup de succès, malgré la chaleur du climat, & plusieurs autres circonstances défavorables. J'ai vu de simples artisans faire cette opération aussi heureusement que des Médecins. Cependant nous sommes bien loin d'empêcher les personnes, dont

la fortune le leur permet, d'employer d'habiles gens pour inoculer leurs enfants, & les suivre dans cette maladie, (s'il faut la nommer ainsi.) Tout ce que nous nous proposons, c'est de prouver seulement que, lorsqu'on ne peut pas avoir de ces Inoculateurs, il ne faut pas pour cela négliger l'*inoculation*.

Au lieu de m'occuper ici à multiplier les raisons en sa faveur, je demanderai seulement la permission de rapporter la méthode que j'ai employée dans l'*inoculation* de mon propre fils, qui étoit alors le seul enfant que j'eusse. Après lui avoir fait prendre deux petites *purgations*, j'ordonnai à la nourrice d'imbiber un bout de fil dans la matière fraîche d'un bouton de *petite vérole*, de le poser sur le bras de l'enfant, & de l'y maintenir fixe, au moyen d'un petit *emplâtre contentif* : il y resta six à sept jours, jusqu'à ce qu'il en fût emporté par accident. Cependant la *petite vérole* se manifesta vers le temps accoutumé, & fut des plus *bénignes*. Cette méthode très-sure, & qui suffit dans presque tous les cas, peut être employée sans la moindre connoissance en Médecine (1).

(1) M. TRONCHIN avoit déjà senti combien la méthode d'*inoculer*, par incision, contribuoit à

Nous nous sommes d'autant plus étendus sur ce sujet, que les véritables avan-

ralentir les progrès de l'*inoculation*. Il avoit vu que la peur des instruments tranchants & la douleur qu'ils occasionnent, jettoient dans l'ame des enfants & de quelques adultes, une terreur qui se renouvelloit à chaque pansement. Il en avoit vu, dans les premiers, prendre des *convulsions*, toujours à craindre, dans un cas où il est de la dernière importance de maintenir le calme le plus parfait dans l'économie animale. Il en conclut, avec raison, que les accidents, dont l'enfance de l'*inoculation* fournit des exemples, ne doivent point avoir d'autres causes. Il imagina donc d'insérer la *petite vérole*, sans faire aucune coupure, aucune piquure, aucune égratignure. De petits *emplâtres vésicatoires*, qui couvriroient le fil imprégné de la matière *variolense*, lui parurent capables de répondre à son intention. Il les employa, & réussit.

Cet homme, en qui le génie n'a point étouffé le talent de l'observation, s'étoit encore apperçu que l'insertion de la *petite vérole* aux bras augmentoit l'éruption de la tête, & par suite les accidents qui l'accompagnent. Ses connoissances en Anatomie lui firent trouver la raison de ce phénomène, dans la proximité & la *sympathie* des vaisseaux de ces parties, avec ceux de la tête. En conséquence il préféra les jambes pour insérer la *petite vérole*; c'est la méthode qu'il a suivie dans l'*inoculation* de Monseigneur le Duc de CHARTRES & de Mademoiselle d'ORLÉANS, en 1756: & s'il s'en est écarté quelquefois depuis, ç'a été à l'égard de certains sujets chez lesquels il avoit à craindre que les *vésicatoires* n'ôtassent l'usage des jambes; l'exercice étant un des points importants du régime qu'on doit prescrire aux *inoculés*.

On voit que la méthode de M. BUCHAN n'est pas une innovation; que l'*emplâtre contentif*

tages de l'*inoculation* ne peuvent avoir lieu, qu'en en rendant la pratique générale. Tant qu'elle sera réservée pour un petit nombre, elle sera nuisible à la totalité. Par son moyen, la contagion se répand & se communique à plusieurs, qui, sans cela peut-être, n'auroient jamais eu la maladie. On trouve, en conséquence, qu'il meurt aujourd'hui en Angleterre plus de personnes de la *petite vérole*, qu'avant l'*inoculation*; & cette importante découverte, par laquelle on auroit pu sauver plus de personnes que par tous les travaux de la Faculté, perd, en quelque façon, tous ses avantages, en ne l'étendant pas à toute la société.

On regarde communément le printemps & l'automne, comme les saisons

qu'il emploie, pour contenir le fil impregné de la matiere de la *petite vérole*, tient la place des petits *emplâtres vésicatoires* de M. TRONCHIN, que nous croyons cependant devoir conseiller de préférence; parce que les *vésicatoires*, en irritant les parties sur lesquelles ils sont appliqués, en détachant l'*épiderme*, en excitant une augmentation de mouvement dans les humeurs, facilitent l'introduction du venin, & en circonscrivent, pour ainsi dire, les effets; comme il est arrivé chez Mademoiselle D'ORLÉANS, où, dit M. TRONCHIN, tout l'effort de l'*éruption* fut aux jambes; & il est très-vraisemblable, ajoute-t-il, que, sans les larmes, qui coulent si facilement à cet âge, elle n'en auroit point eu aux paupieres.

les plus favorables à l'*inoculation*, parce que le temps y est plus modéré qu'en été, ou en hiver : cependant il paroît qu'on devroit considérer que ces deux saisons sont, en général, les moins faibles de toute l'année. La meilleure préparation, ou disposition pour l'*inoculation*, est, très-certainement, que les malades soient auparavant dans le meilleur état de santé. Or, j'ai toujours observé que les enfants, en particulier, sont plus malades vers la fin du printemps & de l'automne, que dans toute autre saison de l'année. En conséquence, je proposerois l'entrée de l'hiver, comme la saison la plus propre à l'*inoculation*, quoique, à tout autre égard, le printemps paroisse préférable.

L'âge le plus propre à cette opération, est entre trois & cinq ans. Mille circonstances fâcheuses, que nous n'avons pas le temps de détailler, accompagnent l'*inoculation* des enfants avant cet âge ; mais il ne faut pas la reculer beaucoup au-delà de cinq ans. A mesure que les fibres acquièrent plus de force, plus de rigidité, & que les enfants se nourrissent d'aliments plus grossiers, la *petite vérole* devient plus dangereuse.

La constitution foible & malade des

enfants, n'est pas une raison pour empêcher de les inoculer. Souvent cette opération change cette constitution & l'améliore; mais alors il faut choisir, pour inoculer, le temps où l'enfant se porte le mieux. Il faut toujours guérir les *maladies accidentelles*, avant d'inoculer.

Il est, en général, nécessaire de régler la *diète* quelque temps avant que d'inoculer : cependant il paroît peu utile de changer la *diète* des enfants ; leurs aliments étant ordinairement sains & sans apprêts, ne consistant qu'en *lait*, en *panade*, en bouillons légers, en pain, en racines *adoucissantes*, en viandes blanches, &c.

Mais les enfants qui sont accoutumés à un *régime* échauffant, qui sont d'un tempérament fort, qui abondent en humeurs viciées, doivent être mis à l'usage d'une *diète* légère, avant d'être inoculés. Leurs aliments seront de nature rafraîchissante ; leur boisson sera du *petit lait*, du *lait de beurre*, &c.

Nous n'avons pas d'autres *remedes* à recommander pour préparer, que deux, ou trois *purgations* douces, que l'on proportionnera à l'âge & à la force du malade.

Le succès de l'Inoculateur dépend moins de la préparation du malade, que de la manière dont il le conduit pendant l'*inoculation*. Tout ce qu'il a à faire, est de tenir le malade fraîchement, & de lui rendre le ventre libre, afin que la fièvre se maintienne à un degré modéré, & que l'*éruption* soit moins abondante. Il n'y a point de danger à craindre, lorsque les *pustules* sont en petite quantité, & le nombre en est, pour l'ordinaire, proportionné à la fièvre qui précède & qui accompagne l'*éruption*. Le grand secret de l'*inoculation*, consiste donc à régler la *fièvre éruptive*, qu'on peut, en général, tenir dans le degré convenable, au moyen des préceptes donnés ci-dessus.

On doit suivre, pendant la *petite vérole artificielle*, le même régime que pendant la *petite vérole naturelle*. Le malade doit être tenu fraîchement; la *diète* doit être légère, la boisson délayante. S'il paroïssoit quelques *symptomes* fâcheux, ce qui arrive rarement, il faut les traiter de la même manière que dans la *petite vérole naturelle*. Il ne faut jamais s'écarter de ce précepte. Les *purgatifs* ne sont pas moins nécessaires après la *petite vérole inoculée*, qu'après

la *petite vérole naturelle*. On ne doit s'en dispenser dans aucun cas (a).

(a) On a demandé aux Médecins, s'il n'y avoit point de danger d'*inoculer* une personne qui auroit déjà eu la *petite vérole*? Ils ont, en général, répondu à cette question par la négative. Mais plusieurs observations, que m'a fourni la pratique, m'ont porté à penser qu'elle méritoit d'être examinée plus murement. J'inoculai, au mois d'Avril 1764, pour obliger ses parents, une petite fille âgée d'environ six ans, & qu'il y avoit quelque raison de croire qui avoit eu la *petite vérole* auparavant. Il ne se fit pas d'*éruption*; elle n'eut qu'une très-petite quantité de boutons, ressemblant à des *poireaux*, qui ne s'éleverent point, & qui ne parurent point contenir de *pus*: quand ils furent passés, il survint une *fièvre hectique*, accompagnée de *symptômes putrides*, qui se termina par une *gangrene* presque universelle, dont elle mourut.

Un de mes amis, qui a beaucoup *inoculé*, avoit pris d'un seul malade assez de matiere de *petite vérole* pour *inoculer* quarante ou cinquante personnes. Pour recueillir cette quantité de *pus*, il avoit été obligé d'ouvrir un grand nombre de *pustules*. Tandis que ses mains étoient encore imprégnées de cette matiere, il lui arriva de se couper le doigt: aussi-tôt il porta le pouce sur la coupure, pour arrêter le sang; il l'y laissa jusqu'à ce qu'on eût apporté un morceau de linge, dont il enveloppa la plaie, & n'y pensa pas davantage. Environ huit jours après, il commença à se sentir une lassitude extraordinaire au moindre mouvement; il se plaignit d'une pesanteur douloureuse à la tête, de douleurs dans les reins, de dégoût & de manque d'appétit. Vers le neuvième ou dixième jour au matin, il se plaignit de faiblesse, & tomba effectivement en *syncope*: le jour d'après parut une *éruption*, qui fut univer-

C H A P I T R E X I I I .

*De la Rougeole , de la Fievre Scarlatine
& de la Fievre Bilieuse.*

§. I.

De la Rougeole.

LA rougeole , qui parut en Europe à peu près dans le même temps que la *petite vérole* , a beaucoup d'affinité

selle , mais plus abondante vers les *tombes*. Il est vrai que cette *éruption* avoit plutôt l'air d'une *gale* que d'une *petite vérole*. Mais comme elle s'est manifestée vers le même temps , après la petite plaie , que se manifeste la *petite vérole* par *inoculation* ; comme les *symptomes* qui ont précédé cette *éruption* , sont les mêmes que ceux qui précèdent la *petite vérole* , comme les boutons ont duré le même nombre de jours que ceux de la *petite vérole* , &c. on paroît être fondé à conclure , que cette maladie a été causée par la *matiere variolense* , introduite dans le sang par la plaie. A la vérité ce malade guérit par le secours des remèdes & de sa bonne constitution : mais peut-être qu'avec un mauvais tempérament , ce qui étoit le cas de la petite fille dont nous venons de parler , il auroit pu avoir le même sort. Il est nécessaire de faire observer que cet ami avoit eu la *petite vérole* & la *rougeole* plusieurs années auparavant.

La pratique m'a procuré plusieurs autres observations , qui semblent porter à croire que la constitution paroît souffrir , lorsque la *matiere de la petite vérole* a été introduite dans le sang , sans

avec cette dernière maladie. Elles viennent toutes deux de l'Orient ; elles sont

produire ce qu'on appelle proprement la *petite vérole*. Cela doit au moins engager les Inoculateurs à ne point communiquer ce poison, quand ils ne prévoient point pouvoir faire naître cette maladie. Ils ne doivent pas non plus trop chercher à diminuer le nombre des boutons, puisqu'il paroît que c'est le seul moyen par lequel le *virus* peut s'échapper, après qu'il a été une fois introduit dans le sang. (1)

(1) Ces faits, qui semblent contradictoires avec ceux que nous avons rapportés, [note 1, p. 282.] & que nous aurions pu multiplier, doivent être au moins extrêmement rares. Il eût été bien à souhaiter que l'Auteur eût cherché à en dévoiler les causes. Peut-être serions nous plus instruits, s'il fût entré dans quelque détail sur les maladies de la saison où ces faits sont arrivés. Car il ne paroît pas douteux que lorsqu'il y a des maladies regnantes, & que ces maladies sont *contagieuses*, les *inoculés* peuvent en être atteints : ce qui démontre au Médecin la nécessité de faire la plus grande attention aux maladies des saisons & populaires. Nous en avons eu un exemple frappant ce printemps [1776,] où il a régné des *rougeoles* d'assez mauvais caractère. Plusieurs *inoculés* ont eu cette *rougeole* conjointement avec la *petite vérole*, & deux enfants, entr'autres, auroient succombé, sans l'habileté & l'expérience d'un des premiers Inoculateurs de l'Europe.

Il pourroit donc se faire que les accidents arrivés aux deux personnes dont parle M. BUCHAN, fussent dus à quelque maladie *contagieuse* alors regnante. Ce qu'il y a de certain, c'est que parmi une foule d'exemples que je pourrais rapporter, celui du Docteur POWER, Auteur de la *Dissertation* citée [note 1, page 259,] prouve qu'un sujet, ayant déjà eu la *petite vérole*, qui est bien

toutes deux *contagieuses*, & l'on n'en est gueres attaqué qu'une seule fois en sa vie. La *rougeole* paroît le plus communément au printemps; elle disparoît en été. Cette maladie est rarement fatale par elle-même, & quand elle est bien traitée; mais quelquefois elle a des suites fâcheuses.

CAUSES. La *rougeole*, de même que la *petite vérole*, se communique par *contagion*: elle est plus ou moins dangereuse, relativement à la constitution du sujet, à la saison de l'année, au climat, &c.

SYMPTOMES. La *rougeole*, comme les autres *fièvres*, s'annonce par des accès

constitué, & qui n'est point exposé à la *contagion* de quelque maladie, peut recevoir de la matière *variolense*, sans contracter d'autre maladie, ou de nouveau la *petite vérole*. M. POWER, en recueillant de la matière de la *petite vérole*, se coupa le doigt comme l'ami de M. BUCHAN: il appliqua également le pouce sur la plaie pour arrêter le sang, & il n'éprouva aucun *symptôme* de *petite vérole*, ou de toute autre maladie; il eut seulement, autour de la plaie, quelques boutons, qui se séchèrent promptement.

Nous demandons grace pour l'étendue des notes de ce Paragraphe; & nous avons des preuves trop certaines de l'indulgence du Public, pour ne pas nous flatter qu'il voudra bien nous pardonner, en faveur de l'importance de l'objet, sur lequel nous avons cru ne pouvoir trop nous étendre, sur-tout dans un Ouvrage qui est destiné, s'il a le sort qu'on espere, à être répandu de tous côtés dans les Provinces & dans les campagnes.

alternatifs de froid & de chaud, accompagnés de mal-aise & de manque d'appétit : la langue est blanche, mais, en général, humectée. Le malade a une petite *toux* breve, (si cela peut se dire;) il se sent la tête pesante; ses yeux sont rouges & chargés; il est assoupi; il a une fonte de sérosité par les narines. Quelquefois cependant la *toux* ne se manifeste qu'après l'*éruption* : il y a de l'*inflammation* & de la chaleur dans les yeux. Ces *symptomes* sont accompagnés d'un écoulement de larmes très-âcres, & d'une sensibilité extrême dans les yeux; de sorte qu'ils ne peuvent soutenir la lumière sans douleur. Très-souvent les paupieres se gonflent, au point de tenir les yeux absolument fermés. Le malade a ordinairement des douleurs dans la *poitrine*, & souvent l'*éruption* est précédée de *vomissement*, ou de *cours de ventre*. Chez les enfants, les *selles* sont communément verdâtres : ils se plaignent d'une démangeaison à la peau; ils sont inquiets, chagrins; il est ordinaire de les voir saigner du nez avant & pendant l'*éruption*.

Vers le quatrième jour de la maladie, de petites taches, semblables à des piquures de puces, se manifestent d'abord

sur le visage , ensuite sur la poitrine , & enfin sur les extrémités. On les distingue de celles de la *petite vérole* , parce que leur élévation est à peine sensible : la *fièvre* , la *toux* , la difficulté de respirer , au lieu de disparoître après l'*éruption* , comme dans la *petite vérole* , augmentent ; mais , pour l'ordinaire , le *vomissement* cesse.

Vers le sixieme , ou le septieme jour , à compter du premier mal-aise du malade , les taches prennent une couleur pâle , d'abord sur le visage , ensuite & insensiblement sur tout le corps ; de sorte que le neuvieme elles sont entièrement disparues. Cependant on voit souvent la *fièvre* & la difficulté de respirer continuer , sur-tout si le malade a été mis à un *régime* trop échauffant. Les *pétéchies* , ou taches pourprées qui surviennent dans cette maladie , tiennent encore à la même faute.

La *rougeole* est quelquefois suivie d'un *cours de ventre* excessif. Dans ce cas , la vie du malade est dans un très-grand danger.

Ceux qui meurent de cette maladie , meurent , pour l'ordinaire , le neuvieme jour de l'*invasion* , & sont ordinairement emportés par une *péritneumonie* , ou *fluxion de poitrine*.

Un cours de ventre modéré, la moiteur de la peau, & une évacuation abondante d'urine, sont les *symptomes* les plus favorables.

Lorsque l'*éruption* rentre subitement, & que le malade éprouve du délire, il court le plus grand risque. Si les rougeurs pâlisent avant le sixième, ou le septième jour, c'est un *symptome* défavorable. Il en est de même de la grande foiblesse, du vomissement, de l'agitation & de la difficulté d'avaler. Les taches pourprées, ou noires, qui se manifestent pendant l'*éruption*, sont très-dangereuses. La toux continuelle, accompagnée d'enrouement, à la fin de la maladie, doit faire craindre la *pulmonie*, ou la *consomption* des poumons.

Tout ce que nous avons à faire dans cette maladie, c'est d'aider la nature à chasser au-dehors la matière morbifique. On donnera des *cordiaux* appropriés, lorsque les efforts de la nature sont insuffisants; mais lorsqu'ils sont trop violents, il faut les modérer par des évacuations, par des boissons *rafraîchissantes*, *délayantes*, &c. Nous devons encore nous occuper à calmer les plus violents *symptomes*, comme la toux, l'agitation, la difficulté de respirer, &c.

RÉGIME. Le régime rafraîchissant est aussi nécessaire ici, que dans la *petite vérole*. Les aliments doivent être légers, & les boissons *délayantes*. Mais les *acides* ne conviennent pas autant dans la *rougeole*, que dans la *petite vérole*, parce qu'ils peuvent donner plus d'activité à la toux. La *petite biere* même, quoique excellente dans la *petite vérole*, ne feroit pas propre dans la *rougeole*. Les boissons les plus convenables, sont les *décoctions de réglisse*, avec les racines de *guimauve* & de *salsepareille*; les *infusions* de graines de *lin*, ou de fleurs de *sureau*, de *menthe*, &c.; le *petit lait clarifié*, l'*eau d'orge*, &c. Si le ventre est resseré, on *édulcorera* chacune de ces boissons avec le *miel*. Si le *miel* répugne à l'estomac du malade, on ajoutera à ces boissons de la *manne*, proportionnellement aux circonstances.

REMEDES. La *rougeole* étant une maladie *inflammatoire*, sans aucune évacuation sensible de matière *critique*, comme dans la *petite vérole*, elle demande, en général, la saignée, sur-tout lorsque la fièvre est forte, lorsqu'il y a difficulté de respirer, & oppression dans la *poitrine*; mais la saignée devient inutile dans la *rougeole bénigne*.

Les bains de pieds & de jambes , souvent répétés , dans de l'eau chaude , tendent , & à abattre la violence de la fièvre , & à favoriser l'éruption ; souvent le vomissement soulage beaucoup le malade. Quand la nature tend à cette évacuation , il faut bien se garder de s'y opposer ; il faut , au contraire , l'aider avec de l'eau chaude , ou une infusion de fleurs de *camomille*.

Lorsque la toux est très-fréquente , lorsque le malade se sent la gorge sèche , lorsqu'il respire difficilement , on lui ordonnera d'exposer la tête à la vapeur d'eau chaude , & on lui fera recevoir de cette vapeur dans la *poitrine*.

On lui donnera en même - temps un peu de *blanc de baleine* avec du *sucré candi* , broyés ensemble ; ou l'on donnera , de temps à autre , une cuillerée d'*huile d'amandes douces* , dans laquelle on aura dissous un peu de *sucré candi* ; ces médicaments adoucissent la *poitrine* , & appaisent le chatouillement qui fait tousser.

Si , vers le temps où la *rougeole* commence à pâlir , la fièvre reprend une nouvelle force , & si le malade paroît en danger d'être suffoqué , il faudra lui faire une saignée , proportionnée à ses forces ,

& appliquer des *vésicatoires* aux jambes ; afin d'empêcher que la matière de la *rougeole* ne se jette sur les *poumons* ; parce que si une fois l'*inflammation* venoit à s'y fixer , la vie du malade seroit dans le plus grand danger.

Dans le cas où l'*éruption* disparoîtroit subitement , il faudra user des moyens que nous avons recommandés dans la *petite vérole* rentrée. (V. p. 247.) On soutiendra le malade avec du vin & des *cordiaux* ; on appliquera des *vésicatoires* aux jambes & aux bras ; on frottera tout le corps avec des flanelles chauffées : on peut encore appliquer des *synapismes* à la plante des pieds & dans la paume des mains.

Lorsque les taches pourprées , ou noires se manifestent , il faut *aciduler* la boisson du malade avec l'*esprit de vitriol* ; & si les *symptômes* de *putridité* vont en augmentant , on donnera le *quina* , comme nous l'avons conseillé dans la *petite vérole*.

Les *calmans* sont souvent nécessaires dans la *rougeole* ; mais il ne faut les administrer que dans les cas d'*insomnie* & de *cours de ventre* opiniâtres , ou lorsque la toux est considérable. Pour les enfants , le *sirop diacode* , ou de *pavot* , suffit : on

leur en donnera une ou deux cuillerées à café, relativement à l'âge & à la violence des *symptomes*.

Lorsque la *rougeole* est passée, il faut, en général, donner au malade une ou deux *purgations*, que l'on administrera de la même manière que dans la *petite vérole*. (Voyez page 254 & suiv.)

Mais si, à la suite de la *rougeole*, le malade avoit un *cours de ventre* violent, il faudroit tâcher de l'arrêter, en donnant pendant quelques jours une petite dose de *rhubarbe* le matin, & le soir un *calmant*. Si ces moyens ne réussissent pas, la saignée manquera rarement de l'arrêter.

Les malades, après la *rougeole*, doivent apporter beaucoup de précautions dans le choix des aliments & de la boisson. Leurs aliments, pendant quelque temps, doivent être très-légers & en petite quantité; leur boisson doit être *délayante*, ou plutôt de nature *laxative*; telle que du *lait de beurre*, du *petit lait*, &c. Ils doivent encore prendre garde de s'exposer trop promptement à l'air froid, parce qu'il pourroit en résulter un *catarre suffoquant*, l'*asthme*, ou la *pulmonie*.

Si la toux, la difficulté de respirer, & les autres *symptomes* de la *pulmonie*

subsistent , après que la *rougeole* est disparue , il faudra tirer au malade un peu de sang par intervalles , selon sa force & sa constitution ; il faut en outre lui ordonner le *lait d'ânesse* ; le mener dans un air pur , s'il demeure dans une grande Ville , & le faire monter à cheval tous les jours. Il faut qu'il s'en tienne à un régime composé de *lait* & de *végétaux*. Enfin , si ces moyens ne réussissent pas , il faut lui ordonner d'aller habiter des pays plus chauds (a).

(a) On a tenté de communiquer la *rougeole* , comme on fait la *petite vérole* , par l'*inoculation* ; & il n'est pas douteux , qu'avec le temps , cette pratique ne réussisse également. Le Docteur HOME , d'Edimbourg , dit , qu'il a communiqué la *rougeole* par le moyen du sang des malades. D'autres ont répété cette expérience , & n'ont point réussi. Il y en a qui pensent qu'on communiqueroit plus certainement cette maladie , en frottant avec du coton la peau d'une personne qui a la *rougeole* , & en appliquant ensuite ce coton sur une plaie , comme on fait dans la *petite vérole*. D'autres , au contraire , conseillent de prendre un morceau de flanelle , de l'appliquer sur la peau de celui qui a la *rougeole* , de l'y laisser tout le temps de la maladie , & ensuite de l'étendre sur le bras ou sur la jambe de la personne à qui l'on veut communiquer la maladie. On ne peut douter qu'il n'y ait plusieurs moyens d'*inoculer* la *rougeole* , comme il y en a plusieurs de communiquer la *petite vérole* : mais le plus sûr seroit d'appliquer le coton dont on auroit frotté la peau du malade , ou d'introduire dans le sang une petite

§. II.

De la Fievre Scarlatine.

La *fièvre scarlatine* tire son nom de la couleur de la peau du malade, qui paroît rouge, comme si elle avoit été teinte en écarlate. Cette maladie se manifeste dans toutes les saisons; mais elle est plus commune sur la fin de l'été; & dans ce temps elle attaque souvent toute une famille entière, sur-tout s'il y a des enfants. Les enfants & les jeunes personnes y sont le plus sujets.

Comme toutes les autres fièvres, elle commence par des alternatives de froid & de chaud, sans un mal-aise considérable : ensuite la peau se couvre de taches rouges, plus larges, plus foncées & moins uniformes que dans la *rougeole*. Elles durent deux ou trois jours, & disparaissent ensuite, après quoi on voit l'*épiderme* ou la *surpeau* peler & tomber par écailles.

quantité de l'humeur *ichoreuse* qui coule du nez ou des yeux du malade. Tous les Praticiens se réunissent à dire, que ceux qui ont eu la *rougeole* par *inoculation*, n'ont eu qu'une maladie très-bénigne. Nous devons donc desirer que cette pratique devienne plus générale, d'autant plus que depuis quelque temps, la *rougeole* devient très-dangereuse.

Il est rare qu'on ait besoin de *remedes* dans cette maladie ; cependant il faut que le malade garde la chambre , & qu'on lui interdise la viande , les liqueurs fermentées , les *cordiaux* , &c. Il faut qu'il prenne abondamment des boissons *rafraîchissantes* & *délayantes*. Si la fièvre devient forte , il faut donner des *lavements émollients* , qui lâchent le ventre , ou de petites doses de *nitre* & de *rhubarbe*. Par exemple , vingt-quatre grains de *nitre* avec cinq ou six grains de *rhubarbe* , répétés deux ou trois fois par jour , ou plus souvent , s'il est nécessaire.

Les enfants & les jeunes gens sont souvent attaqués , au commencement de cette maladie , d'une espèce de *stupeur* & de *convulsions épileptiques* ; il faut alors leur baigner les pieds & les jambes dans de l'eau chaude , & leur donner une cuillerée à café de *sirop diacode* tous les soirs , jusqu'à ce que la maladie soit guérie. (SYDENHAM.)

Cependant la fièvre *scarlatine* n'est pas toujours aussi *bénigne* ; quelquefois elle est accompagnée de *symptomes putrides* & *malins* , & dans ce cas elle est toujours dangereuse. Dans la *fièvre scarlatine maligne* , le malade éprouve non-seulement du froid & le frisson , mais même un

abattement, un mal-aïse universel & une grande oppression de *poitrine*. A ces *symptomes* succedent une chaleur excessive, des *nausées*, le *vomissement* & le *mal de gorge*. Le *pouls* est très-fréquent, mais petit & enfoncé; la *respiration* est précipitée & laborieuse; la peau est brûlante, sans être absolument sèche; la langue est humectée & couverte d'un *mucus* blanc; les glandes *amygdales* sont enflammées & ulcérées. Lorsque l'éruption se manifeste, elle ne procure aucun soulagement: les *symptomes*, au contraire, augmentent, pour l'ordinaire, d'intensité, & il en survient encore de plus fâcheux, comme le *cours de ventre*, le *délire*, &c.

Lorsqu'on se trompe sur cette fièvre, & que, la prenant simplement pour une maladie *inflammatoire*, on la traite par les saignées répétées, par les *purgatifs* & les remèdes *rafraîchissants*, on la rend, en général, plus dangereuse. Les seuls secours qu'elle requiert, dans ces cas, doivent être tirés de la classe des *cordiaux* & des *antiseptiques*: tels sont le vin, le *quinquina*, la racine de *serpentaire de Virginie*, &c.: elle doit être traitée comme la *fièvre putride maligne*, ou comme les *maux de gorge gangréneux*. (V. ces Maladies.)

§. III.

De la Fievre bilieuse.

Lorsqu'une *fièvre continue, intermittente* ou *rémittente* est accompagnée d'une évacuation copieuse & fréquente de *bile*, soit par haut, soit par bas, on appelle cette *fièvre bilieuse*. En Angleterre, elle se manifeste ordinairement vers la fin de l'été, & disparoît à l'entrée de l'hiver. Elle est plus commune & plus dangereuse dans les pays chauds, sur-tout si le sol est marécageux, & que de grandes pluies soient suivies de grandes chaleurs. Les personnes qui travaillent en plein air, qui habitent les camps, qui s'exposent à l'air de la nuit, y sont le plus sujets.

Si les commencements de cette fièvre s'annoncent par des signes d'*inflammation*, la saignée devient nécessaire. Il faut, en même-temps, mettre le malade au *régime rafraîchissant, délayant*, recommandé dans la *fièvre continue-aiguë*. (Voyez Chap. IV, article *Régime*.) On lui donnera encore la *portion saline*, que l'on répétera souvent dans la journée; on lâchera le ventre avec des lavements, ou des *purgatifs doux*. Mais si la fièvre est *rémittente*, ou *intermittente*, la saignée

gnée est rarement nécessaire. Il faut alors prescrire un *vomitif*, (comme nous l'avons dit Chap. III & Chap. XI.) Si le ventre est resserré, on prescrira un *purgatif* léger, ensuite le *quina*, qui complete ordinairement la cure.

Dans les cas d'un *cours de ventre* opiniâtre, il faut soutenir les forces du malade par des bouillons de poulet, de la gelée de corne de cerf, &c. : on peut lui prescrire la *décoction blanche*, pour boisson ordinaire. Si le *cours de ventre* est *sanguinolent*, accompagné de fièvre, il faut le traiter de la même manière que la *dysenterie*. (V. Chap. XXII, §. VII.)

Lorsque la peau est brulante, lorsque le malade ne peut *suer*, il faut travailler à solliciter cette évacuation, en lui donnant, trois ou quatre fois par jour, une cuillerée ordinaire d'*esprit de Ménéderus*, dans un verre de sa boisson ordinaire.

Si la *fièvre bilieuse* est accompagnée de *symptomes nerveux*, *putrides*, &c., comme il arrive assez souvent, dans ces cas, on traite le malade comme nous l'avons conseillé Chap. VIII & IX de ce vol. (Voyez ces Chapitres.)

Après que cette fièvre est guérie, il

faut apporter tous ses soins pour en prévenir la rechute. En conséquence le malade, sur-tout si c'est vers la fin de l'automne, continuera l'usage du *quinquina* pendant quelque temps, quoiqu'il soit rétabli: il s'abstiendra de mauvais fruits, de liqueurs nouvelles & d'aliments venteux.

CHAPITRE XIV.

De l'Erésipelle, ou Feu Saint-Antoine.

L'*Erésipelle*, que l'on appelle, dans quelques cantons de l'Angleterre, la *rose*, (& dans quelques-uns de la France le *violet*,) est une maladie de tous les âges; mais qui est plus commune entre trente & quarante ans. Les personnes d'un *tempérament sanguin & pléthorique* y sont le plus sujettes. Elle attaque souvent les jeunes gens & les femmes grosses; & ceux qui l'ont eue une fois, sont fort sujets à l'avoir de nouveau. Quelquefois elle se trouve la maladie primitive ou *essentielle*, d'autres fois elle n'est que *symptomatique*. Toutes les parties du corps peuvent être le siège de cette maladie; mais elle attaque le plus souvent le visage & les jambes, le visage

particulièrement. Elle est plus fréquente en automne, & quand une saison froide & humide succede à de grandes chaleurs. (1)

(1) Je n'entreprendrai pas de décrire toutes les especes d'*érèsi-pelles*; ce détail nous entraîneroit au-delà des bornes que nous nous sommes prescrites, & d'ailleurs seroit en pure perte pour tout autre que pour des Médecins. Qu'importe, en effet, à la plupart de ceux pour qui nous écrivons, qu'on ait donné le nom de *zoster* à l'*érèsi-pelle*, qui embrasse le corps comme une ceinture; qu'on appelle *universelle*, celle qui est répandue sur toute l'étendue du corps; *intermittente*, celle qui paroît & disparoît tour-à-tour, si toutes ces especes ont absolument le même caractère & se traitent de même? Mais il y en a deux que nous ne pouvons passer sous silence, parce que, bien qu'elles soient *bénignes*, elles ont des caractères qui les ont fait confondre avec d'autres maladies, & qui, par conséquent, pourroient induire en erreur.

La première est celle qu'on nomme *rosalie*, qu'on devroit plutôt appeller *érèsi-pelle universelle boutonée*. Elle n'attaque, dit M. LIEUTAUD, que les enfants & les jeunes gens. Elle se manifeste, dans les premiers jours, par des *pustules* peu différentes de celles de la *rougeole*; mais leurs bases s'étendent & s'unissent pour couvrir le corps d'une vraie *érèsi-pelle*, qui disparoît vers le neuvième jour de la maladie, & laisse la peau couverte d'écaillés. Cette *éruption* est plus à craindre que celle de la *rougeole*, avec laquelle on la confond quelquefois. Elle a même été regardée dans quelques occasions, comme une sorte de *petite vérole*: mais communément on ne lui donne aucun nom, ainsi qu'à plusieurs autres maladies de la peau. [Précis de la Méd. prat. T. II, page 398, &c.]

CAUSES. L'érysipelle est souvent occasionnée par de violentes passions ou af-

La deuxième est celle qu'on appelle *érysipelle à la face*, qui est presque toujours accompagnée de fièvre violente : mais, dit M. LE ROY, ce seroit bien peu connoître la nature de cette maladie, que d'y considérer l'érysipelle, comme l'affection *primitive*, & la fièvre comme accessoire ou *symptomatique* ; c'est précisément le contraire. Cette maladie n'est autre chose qu'une *fièvre éruptive*, dont la *crise*, plus ou moins parfaite, se fait par le dépôt de l'*humour* qui l'excite, sur les *téguments* de la face, de la tête & du cou. . . . Elle a coutume de débiter par un frisson, après lequel il s'allume une fièvre vive. Dans le commencement, le malade est tourmenté, pour l'ordinaire, de maux de cœur, d'envies de vomir ; il vomit même quelquefois des matières *bilienses*, & dans ce point de la maladie, les *vomitifs* sont ordinairement utiles. Le deuxième jour ou à la fin du premier, quelquefois même dès le début, il se déclare une rougeur avec enflure luisante dans quelques parties du nez, d'où semble partir l'enflure *érysipellatense*, pour s'étendre sur la face, une partie du cou, les oreilles, souvent même sur la tête & sous les cheveux. Cet *tumeur* acheve de s'étendre & parvient à son plus haut degré, dans l'espace de trois ou quatre jours. Dès qu'elle est une fois formée, pour l'ordinaire, la fièvre & les accidents diminuent beaucoup, & même cessent quelquefois entièrement ; ensuite elle se dissipe : enfin l'*épiderme* de la partie affectée tombe en écailles. Cette maladie est *bénigne*. Les personnes qui l'ont eue une fois, sont sujettes à y retomber dans la suite. [*Mélange de Physique & de Méd.* T. I, p. 163, &c.]

La première de ces *érysipelles* exige le traitement, modifié selon les circonstances, que M. BUCHAN propose dans ce Chapitre. La seconde demande celui de la *fièvre aiguë*. [V. Chap. IV.]

fections de l'ame, par la crainte, la colere, &c. ; elle est encore due au froid. Si, après avoir eu très-chaud, on s'expose immédiatement au froid, de maniere que la *transpiration* soit supprimée tout-à-coup, il en résulte souvent une *érèsi-pelle*. (a) La boisson excessive, les bains chauds trop long-temps continués, tout ce qui est capable d'échauffer le sang, peut y donner lieu : une évacuation ordinaire, supprimée totalement ou en partie, peut encore causer l'*érèsi-pelle* ; ainsi que la suppression d'une évacuation artificielle, comme celle d'un *cautere*, d'un *seton*, &c.

SYMPTOMES. Le frisson, la soif, la perte des forces, des douleurs à la tête & au cou, la chaleur, l'insomnie, un *pouls fréquent*, sont les premiers *symptomes* de

(a) Les Payfans, dans la plus grande partie de l'Angleterre, appellent cette maladie, *a blast*, *un coup d'air*, & s'imaginent qu'elle est due à un mauvais air, ou à un vent mal-sain, comme ils disent. La vérité est, qu'ayant l'habitude de se reposer tout échauffés, tout fatigués sur la terre humide, où ils dorment, & où ils restent assez long-temps pour amasser du froid, ils attrapent souvent une *érèsi-pelle*. Sans doute que cette maladie peut avoir d'autres causes ; mais nous ne craignons pas d'en trop dire, en assurant que sur dix fois, il y en a neuf où cette maladie est due au froid gagné, après avoir eu très-chaud & avoir été fatigué.

l'érésipelle ; auxquels on peut ajouter le vomissement , & souvent le délire. Vers le deuxième, troisième ou quatrième jour, la partie, qui doit en être le siège, se gonfle, devient rouge ; il s'y manifeste de petites *pustules* : c'est alors que la fièvre diminue pour l'ordinaire (1).

Lorsque *l'érésipelle* attaque le pied, les parties voisines se gonflent, la peau devient luisante. Si la douleur est forte, elle gagne toute la jambe, à laquelle on ne peut toucher sans faire souffrir le malade.

L'érésipelle au visage, gonfle cette partie, la rend rouge, & couvre la peau de petites vessies, pleines d'une eau claire. Le gonflement gagne l'un, ou même les deux yeux, & les tient fermés. Le malade a de la difficulté de respirer. Quand

(1) Un des caractères distinctifs de *l'érésipelle*, c'est que *l'éruption*, qui est d'un rouge éclatant, blanchit au tact ; c'est-à-dire, qu'en appuyant le doigt sur une des parties enflammées, la place du doigt est marquée en blanc pendant quelques instants, après lesquels elle devient aussi rouge qu'auparavant. Ce caractère suffit souvent pour distinguer une *érésipelle*, des autres *éruptions* avec lesquelles elle a de la ressemblance, comme nous l'avons fait voir dans la première des espèces rapportée, note 1, p. 315, & que l'on confond souvent avec la *rougeole*, quand on n'a point égard aux autres *symptômes*.

il y a beaucoup de sécheresse à la bouche & aux narines, & que le malade est assoupi, il y a lieu de craindre une inflammation du cerveau.

Lorsque l'érési-pelle a son siege sur la poitrine, cette partie se gonfle, & devient excessivement dure : ces *symptomes* sont accompagnés de grandes douleurs & de disposition à la *suppuration*. Le malade éprouve une douleur violente sous l'aisselle, du côté affecté, & il en résulte souvent un *abcès* (1).

Dans cette maladie, l'événement dépend beaucoup de la constitution du malade. Quoique l'érési-pelle soit rarement dangereuse, j'ai cependant vu plusieurs exemples, où elle a été mortelle, particulièrement chez des personnes âgées & *scorbutiques*, ou dont les humeurs avoient été viciées par un régime irrégulier, ou par des aliments mal-sains.

Si ce gonflement cede en un, ou deux jours ; si, dans le même intervalle, la chaleur & la douleur cessent ; si la peau commence à jaunir, & que l'épiderme se

(1) Pour que l'érési-pelle occasionne ces accidents, il faut qu'elle ait son siege sur les parties glanduleuses ; telles sont les aisselles, dont parle M. BUCHAN, & principalement les mamelles, comme il arrive assez souvent ; & cette espee d'érési-pelle est la plus fâcheuse.

seche & tombe en écailles, il n'y a plus de danger (1).

Mais si l'*érépipelle* est étendue, profonde; si elle a pour siege des parties sensibles, elle est alors toujours accompagnée de danger. Si la couleur, de rouge qu'elle étoit, devient livide, ou noire, elle doit faire craindre la *gangrene*. Quelquefois on ne peut détruire l'*inflammation*, & l'*érépipelle* vient à *suppuration*. Dans ce cas, il en résulte souvent des *fistules*, la *gangrene*, ou la *mortification*.

Ceux qui meurent de cette maladie, sont ordinairement emportés par la fièvre, qui, alors, est accompagnée de difficulté de respirer, quelquefois de *délire* & d'*assoupissement*. Ils meurent, en général, vers le septieme, ou huitieme jour (2).

(1) Ce terme de la maladie n'est aussi court que dans les *érépipelles* légères, qui composent, à la vérité, le plus grand nombre; car chez les personnes âgées, *scorbutiques*, ou attaquées de toute autre maladie causée par un vice dans le sang, la maladie est beaucoup plus longue, même dans les cas où elle tourne à la mort. Dans les autres cas, l'*éruption* se change en *ulceres* très-rebelles, sur-tout aux jambes.

(2) L'*érépipelle* du visage ou de la tête est d'autant plus dangereuse, que l'enflure est plus considérable. Si elle occupe le cou, on doit craindre une *angine* ou *esquinancie* fâcheuse.

RÉGIME. Dans cette maladie, le malade ne doit avoir, ni trop chaud, ni trop froid, parce que l'excès de l'un ou de l'autre, contribueroit à faire rentrer l'éruption; ce qu'il faut toujours prévenir. Quand la maladie est légère, il suffit que le malade garde la chambre, sans le forcer de rester au lit, & de favoriser la *transpiration* par des boissons *délayantes*, &c.

La *diète* doit être légère, & de nature modérément *rafraîchissante* & *humectante*. On donnera du *gruau*, de la *panade*, des bouillons de *poulet*, ou composés avec de l'*orge*, des plantes & des fruits *rafraîchissants*. On interdira la viande, le poisson, les liqueurs fermentées, les *épices*, tout assaisonnement, tout ce qui peut échauffer & enflammer le sang. La boisson consistera en *tisane d'orge*, de fleurs de *sureau*, ou en *petit lait*, &c. Mais lorsque le *pouls* est *enfoncé*, lorsque le malade est affaibli, il faut soutenir ses forces avec du vin, ou d'autres boissons de nature *cordiale*. Dans ce cas, on lui donnera, pour aliments, du *sagou*, avec un peu de vin, des bouillons nourrissants, pris en petite quantité & souvent répétés. Cependant il faut éviter tout ce qui pourroit échauffer.

REMEDES. L'on fait souvent beaucoup de mal dans cette maladie, par les remedes, & sur-tout ceux qui sont appliqués à l'extérieur. Aussi-tôt qu'on apperçoit une *inflammation* sur quelque partie, on court aux applications externes. Sans doute qu'ils deviennent nécessaires dans les *phlegmons* considérables; (V. le Chap. XXXIX.) mais l'*érésipelle* n'a besoin d'aucune de ces applications. Les *onctions*, les *onguents*, les *emplâtres*, presque tous composés de substances grasses, sont plutôt capables d'obstruer les *pores* de la peau, & de repousser les humeurs qui cherchent à sortir, que d'ouvrir ces *pores*, pour qu'elles passent au-dehors. Dans les commencements de cette maladie, il est également dangereux, soit d'exciter la *suppuration*, soit de faire rentrer les humeurs. L'*érésipelle* ressemble, à quelques égards, à la *goutte*, & doit être traitée avec les plus grandes précautions. Les seules applications que l'on puisse se permettre, & qui soient les plus sûres, sont un morceau de laine fine, ou de flanelle douce, dont on couvrira la partie affectée, en la défendant des impressions de l'air extérieur. Elles exciteront une douce *transpiration*, objet de la plus grande importance dans cette

maladie (1). En Ecosse, la classe inférieure du peuple applique, sur la partie malade, un linge couvert de farine; ce qui paroît très-convenable.

On est dans l'usage de saigner dans l'*érèsi-pelle*; mais cette opération demande des précautions. Quoiqu'il soit certain que la saignée est indiquée, si la

(1) Ce précepte est très-sage. Toutes les substances grasses sont dangereuses dans les maladies éruptives; il y a plus, les *fomentations émollientes* y sont même souvent nuisibles. J'ai vu une *érèsi-pelle* à la face, quoique légère, venir à *suppuration*, par l'usage d'une *infusion* de fleurs de *sureau*; remède bannal, que tout le monde emploie dans ce cas, même de son propre mouvement. Cette *suppuration* fut très-opiniâtre, & ne céda qu'aux *purgatifs* réitérés. Que l'on tienne la partie chaudement, soit avec des flanelles, soit avec de la laine, voilà les seuls remèdes externes que cette maladie demande. On sera dans un instant persuadé de cette vérité, quand on verra, p. 325, que l'Auteur ne conseille les *fomentations* & les *cataplasmes maturatifs* que pour exciter la *suppuration*, lorsque les circonstances l'exigent. Un autre danger, qui suit l'application des remèdes externes dans cette maladie, c'est la rentrée de l'éruption. L'*érèsi-pelle*, dit M. LE ROY, est une maladie qui est des plus sujettes aux *répercussions*, aux *métastases*. Il faut donc prendre garde de ne pas causer cette rentrée, par un mauvais traitement: il faut, lorsque l'*érèsi-pelle* se manifeste, ne rien mettre dessus, l'abandonner à la nature, & ne travailler qu'à corriger la masse des humeurs. [*Leçons publiques sur les aphorismes d'HIPPOCRATE.*]

fièvre est violente, si le *pouls* est *dur & fort*, si le malade est vigoureux, cependant il faut que la quantité de sang soit réglée sur les circonstances; & les *symptomes* doivent seuls décider s'il faut la répéter, ou s'en tenir à la première. Toutes les fois que le malade est habitué aux liqueurs fortes, & que le siège de la maladie est à la tête, la saignée est absolument nécessaire.

Les bains de pieds & de jambes, souvent répétés dans l'eau chaude, sont d'un grand effet, quand l'*éréfipelle* attaque la face, ou le cerveau; ils procurent une dérivation des humeurs de la tête, & soulagent presque toujours le malade. Si ces bains ne produisent point l'effet désiré, on applique, dans la même intention, des *cataplasmes*, ou des *sinapismes* aiguës, sous la plante des pieds.

Dans le cas où la saignée est nécessaire, il faut encore lâcher doucement le ventre avec des *lavements émollients*, & quelques doses de *nitre* & de *rhubarbe*. Il y a des Médecins qui, dans cette circonstance, ordonnent le *nitre* à très-grandes doses; mais ce sel fatigue, en général, l'estomac, quand il est pris en trop grande quantité. Quoi qu'il en soit, c'est un des meilleurs remèdes. Quand

la fièvre & l'*inflammation* sont considérables, on peut donner au malade, trois ou quatre fois par jour, dans sa boisson ordinaire, vingt-quatre, trente grains de *nitre*, & cinq ou six grains de *rhubarbe*.

Lorsque l'*érèsi-pelle* quitte les extrémités, pour se porter à la tête, de manière à occasionner le *délire*, ou une *affection comateuse*, il faut absolument évacuer. Il faut même employer des *purgatifs* forts, quand les *lavements* & les *purgatifs* doux manquent leurs effets. Il faut encore, dans ce cas, appliquer des *vésicatoires* au cou, ou derrière les oreilles, & des *sinapismes* sous la plante des pieds.

Lorsqu'on ne peut parvenir à faire tomber l'*inflammation*, & qu'on a lieu de craindre que la partie affectée ne vienne à *s'ulcérer*, il faut alors travailler à exciter la *suppuration*. On y parviendra, en appliquant sur la partie malade, des *cataplasmes maturatifs*, auxquels on ajoutera du *safran*, & en faisant des *fomentations* chaudes & autres remèdes semblables.

La couleur noire, livide, bleuâtre de la partie affectée, qui annonce une disposition à la *gangrene*, prescrit l'usage du *quinquina*. Il faudra le joindre aux

acides, comme nous l'avons conseillé dans la *petite vérole*. (V. p. 245 de ce vol.) On le prescrira sous la forme la plus agréable au malade ; mais il ne faut jamais se dispenser de le donner, parce que la vie du malade en dépend. Si les *symptomes* sont menaçants, on lui en donnera un gros toutes les deux heures. On appliquera, en outre, sur la partie malade, des compresses trempées dans de l'*esprit-de-vin camphré*, ou dans de la *teinture de myrrhe & d'aloès* ; on renouveliera ces compresses souvent dans la journée. On peut encore, dans ce cas, appliquer sur la partie affectée, des *cataplasmes de quinquina*, ou fomenten cette partie avec une forte *décoction* de cette écorce.

Dans l'espece d'*érésipelle*, appelée *érésipelle scorbutique*, maladie qui dure pendant un temps considérable, il suffira de purger doucement, & de donner des remèdes qui purifient le sang & favorisent la *transpiration*. Ainsi, après avoir calmé l'*inflammation*, par les remèdes *rafraîchissants & relâchants*, on donnera au malade pour boisson, une *décoction des bois sudorifiques*. Après un certain temps de l'usage de cette *décoction*, il faudra administrer les *amers*.

Ceux qui sont sujets aux retours fréquents de l'*érèsi-pelle*, doivent se tenir singulièrement en garde contre les passions violentes. Ils doivent s'abstenir de liqueurs fortes, de substances salées, visqueuses & trop nourrissantes. Ils doivent faire un exercice suffisant, éviter les chaleurs excessives & les froids extrêmes. Leur nourriture principale doit consister en *lait*, en fruits, en plantes & en racines, de nature rafraîchissante; leur boisson sera de la *petite biere*, du *petit lait*, du *lait de beurre*, &c. Les *constipations* prolongées sont très-nuisibles à ces personnes. S'ils ne peuvent y remédier par le *régime* seul, il faudra qu'ils prennent souvent quelques doses de *rhubarbe*, de *crème de tartre*, d'*électuaire lénitif*, ou de quelques autres *purgatifs doux*, (tel que l'*électuaire*, appelé *marmelade de Tronchin.*) (V. ce remède à la Table.)



CHAPITRE XV.

De la Phrénésie , ou Inflammation du cerveau.

Cette maladie est quelquefois la maladie *primitive* , ou *essentielle* ; mais plus souvent elle n'est qu'un *symptome* d'une autre maladie , comme d'une *fièvre inflammatoire* , d'une *fièvre éruptive* , ou *pourprée* , &c. Cependant il n'est pas rare de la voir maladie *primitive* dans les climats chauds , où elle attaque principalement les personnes qui sont dans la vigueur de l'âge. Les personnes vives & passionnées , les gens de Lettres , ceux qui ont le *genre nerveux* irritable , y sont le plus sujets (1).

(1) La vraie *phrénésie* , c'est-à-dire , cette maladie , qui , d'après BOERRHAAVE , n'est qu'un *délire* furieux & continué , dépendant uniquement de l'affection du cerveau , & accompagnée d'une *fièvre continue-aiguë* , est heureusement très-rare dans nos climats. Cette maladie cruelle enleve souvent les malades dès le troisième ou quatrième jour , & elle ne va jamais au-delà du septième. Mais la *phrénésie symptomatique* , assez commune dans les *maladies aiguës* , sur-tout dans celles que vient de nommer M. BUCHAN , est moins meurtrière & de plus longue durée , parce que dans ces cas , l'effort de la maladie s'est déjà porté sur

CAUSES. La *phrénésie* est souvent occasionnée par les veilles, sur-tout lorsque ces veilles sont accompagnées de travaux opiniâtres. Elle peut encore être occasionnée par les boissons excessives, par la colere, le chagrin, la douleur. La suppression d'évacuations accoutumées; y donne souvent lieu : telles que celle des *hémorrhoides* chez les hommes, des *regles* chez les femmes, &c. Ceux qui s'exposent imprudemment à l'ardeur du soleil, sur-tout s'ils dorment en plein air, dans une saison chaude, la tête découverte, sont souvent attaqués tout à coup d'une telle *inflammation du cerveau*, qu'ils ont du *délire* à leur réveil. Si l'on a l'imprudence d'employer les *répercussifs* dans les *érésipelles*, il en résulte souvent l'*inflammation du cerveau*. La *phrénésie* peut encore être la suite d'accidents extérieurs, comme de coups, de contusions à la tête.

SYMPTOMES. Les *symptomes*, qui

d'autres parties du corps, avant que d'attaquer le cerveau.

On observera que, quoiqu'il ne s'agisse ici que de la *phrénésie essentielle*, cependant les conseils prescrits dans ce Chapitre, relativement aux *remèdes* & au *régime*, doivent être suivis dans la *phrénésie symptomatique*, concurremment avec ceux qu'indique la maladie dont elle dépend.

ont coutume de précéder la véritable *inflammation du cerveau*, sont une douleur à la tête, une rougeur dans les yeux, un feu sur le visage, un sommeil interrompu, ou totalement perdu; une grande sécheresse à la peau; la *constipation*, la rétention d'urine; un petit écoulement de sang par le nez; un bourdonnement dans les oreilles, & une sensibilité extrême dans le *système nerveux*.

Lorsque l'*inflammation du cerveau* est formée, les *symptomes* sont, en général, les mêmes que ceux de la *fièvre inflammatoire*. (V. Chap. IV.) Il est vrai que dans la *phrénésie*, le *pouls* est souvent *foible*, *irrégulier*, *tremblottant*; mais quelquefois il est *dur & serré*. Lorsqu'il n'y a que le cerveau d'enflammé, le *pouls* est toujours *mou & petit*; mais lorsque l'*inflammation* attaque encore les *membranes du cerveau*, comme la *pie-mere*, la *dure-mere*, le *pouls* est *dur*. Un *symptome* caractéristique & ordinaire de cette maladie, c'est la délicatesse de l'*ouïe*, qui fait que le malade entend avec une subtilité singulière; mais ce *symptome* n'est pas de longue durée. Un autre *symptome* également commun, c'est le battement ou la *pulsation* des *arteres du cou & des tempes*. La langue

est souvent noire & sèche ; cependant le malade se plaint rarement de la soif, & même refuse de boire. Son esprit n'est occupé que des objets qui l'avoient frappé avant sa maladie. Quelquefois plongé dans le plus profond silence, il s'éveille tout-à-coup, & paroît furieux. (1)

Le tremblement continuel, les *soubresauts des tendons*, la suppression des urines, l'insomnie opiniâtre, le crachottement perpétuel, le grincement de dents qui doit être considéré comme une espèce de *convulsion*, sont tous des *symptômes* fâcheux. Lorsque la *phrénésie* vient à la suite de l'*inflammation des poumons*, ou des *intestins*, ou de la gorge, &c. elle est, en général, funeste, parce qu'alors elle est causée par la *métastase*, ou le transport des humeurs de ces parties au cerveau. De-là la nécessité d'évacuer dans toutes les *maladies inflammatoires*, & le danger de faire rentrer les *humeurs*.

(1) Le malade est dans un délire continuel ; l'homme le plus doux devient le plus emporté. Il se jette souvent hors du lit. Tantôt il crie, tantôt il pleure, tantôt il chante. Ses questions sont sans suite, ainsi que ses réponses. Ses yeux jouissent d'une mobilité singulière. Ses mains tremblent ; il chasse aux mouches ; il épluche les couvertures. Les urines, quand il n'y a pas de suppression, sont claires, blanches, & sont, dans cet état, d'un très-mauvais présage.

Les *symptomes* favorables sont, une *transpiration* ou une *sueur* libre & abondante, une *hémorrhagie* copieuse du nez, le *flux hémorrhoidal*, des urines en grande quantité & qui déposent beaucoup de *sédiment*. Quelquefois cette maladie se termine par un *cours de ventre*, & chez les femmes par une *perte* plus ou moins considérable.

Comme cette maladie devient souvent mortelle en peu de jours, elle requiert la plus grande diligence dans l'application des *remedes*. Lorsqu'elle est prolongée ou qu'elle est mal traitée, elle se change souvent en *folie*, ou en une espèce de *stupidité* qui dure toute la vie.

Le traitement de la *phrénésie* présente deux objets qui méritent principalement notre attention; savoir, de diminuer la quantité du sang qui est dans le cerveau, & de ralentir le cours de ce fluide dans les vaisseaux de la tête.

RÉGIME. Il faut que le malade soit dans la plus parfaite tranquillité. La compagnie, le bruit, tout ce qui peut affecter les sens ou troubler l'imagination, aggrave cette maladie; même la trop grande lumière lui devient nuisible. En conséquence, la chambre du malade

doit être un peu obscure, & elle ne doit être, ni trop chaude, ni trop froide. Cependant il ne faut pas aller jusqu'à priver le malade de la compagnie d'un ami agréable, qui seroit capable de le récréer & de lui tranquilliser l'esprit. Il ne faut pas non plus que le malade soit dans une obscurité trop profonde, de peur qu'elle ne le jette dans une *mélancolie* noire, qui est trop souvent la suite de cette maladie.

Il faut, autant qu'il est possible, que cet ami égaie le malade, & lui complaise dans toutes les occasions : la contradiction aigriroit son ame & aggraveroit la maladie. Même dans le cas où il demanderoit des choses qu'on seroit dans l'impossibilité de lui accorder, ou qui lui deviendroient nuisibles, il ne faut pas les lui refuser positivement ; il faut, au contraire, lui promettre de les lui donner aussi-tôt qu'on les aura, ou employer d'autres excuses. On fera moins de tort au malade en lui accordant un peu de ce qu'il desire, quelque contraire que cela paroisse devoir être, qu'en les lui refusant absolument. En un mot, il faut mettre en usage tout ce qui étoit capable de le récréer lorsqu'il étoit en santé. Il faut lui conter des histoires

amufantes, faire de la musique, employer tout ce qui peut flatter ses passions & satisfaire son ame. BOERRHAAVE propose de tenter, à cette occasion, plusieurs expériences; comme d'exécuter un petit bruit, en laissant tomber, goutte à goutte, de l'eau dans un bassin, & d'engager le malade à compter le nombre des battements que font les gouttes, &c. Un son uniforme, s'il est doux & continuel, peut appeller le sommeil, & par conséquent devenir utile.

Les aliments doivent être légers, & composés, principalement, de substances farineuses. La *panade*, le *gruau*, *édulcoré* avec de la *gelée de groseille*, ou du *suc de limon*; les fruits cuits devant le feu, ou en compote; les *gelées*, les *confitures*, &c. conviennent. La boisson sera foible, *délayante* & *rafraîchissante*; comme du *petit lait*, de l'eau d'*orge*, ou une décoction d'*orge* & de *tamarins*. Les *tamarins*, non-seulement rendent cette boisson plus agréable, mais encore plus utile, parce qu'ils sont *relâchans*.

REMEDES. Rien ne soulage certainement davantage le malade, dans la *phrénésie*, qu'une *hémorrhagie* du nez. Quand elle a lieu d'elle-même, bien

loin de chercher à l'arrêter, il faut, au contraire, chercher à l'exciter, en appliquant sur le nez des linges trempés dans de l'eau chaude. Lorsque cette *hémorrhagie* n'arrive pas naturellement, il faut la provoquer, en introduisant dans les narines une paille, ou tout autre corps irritant.

La saignée des *arteres temporales* soulage singulièrement la tête; mais comme les circonstances ne permettent pas toujours de faire cette opération, nous recommandons celle des *veines jugulaires* (1). Lorsque le *pouls* & les forces du malade sont tellement déprimés, qu'il n'est plus en état de supporter une saignée avec la lancette, il faut appliquer les *sang-sues* aux *tempes*; non-seulement elles tirent le sang dans une proportion plus graduée qu'une lancette, mais encore étant appliquées très-près de la partie affectée, elles soulagent, en général, plus promptement le malade.

Le *flux hémorrhoidal* est encore d'un grand avantage: il faut employer tous

(1) Ces saignées, absolument nécessaires dans ces cas, ne peuvent être faites que par des mains exercées. Nous conseillons, même à ceux qui sont dans l'habitude de saigner, de ne jamais les entreprendre, & d'appeler un Chirurgien expérimenté.

les moyens possibles pour l'exciter. Si le malade a été sujet aux *hémorrhoides*, & que cette évacuation soit supprimée, il faut tout mettre en usage pour la rappeler. En conséquence on appliquera des *sang-sues* à l'*anus*, on fera asseoir le malade sur la vapeur d'eau chaude, on lui donnera des *lavements irritants*, & on emploiera des *suppositoires* composés de *miel*, d'*aloès* & de *sel gemme*. (1)

Dans les cas où cette maladie feroit occasionnée par la suppression de quelque évacuation, soit naturelle, soit artificielle, comme celle des *regles*, des *can-*

(1) Pour faire les *suppositoires* dont il est ici question, on prend un morceau de linge, ou une quantité convenable de coton, ou un *poireau* gros comme le petit doigt, ou une côte de choux, &c. On a, d'un autre côté, du *miel* que l'on a chargé d'*aloès* & de *sel gemme*. On trempe à plusieurs reprises l'un ou l'autre de ces corps dans cette préparation. Quand le linge ou le coton sont un peu séchés, & qu'ils ont acquis une certaine consistance, on les roule en forme de cône : pour les côtes de choux, de poirée, les poireaux, &c. ils ont la forme prescrite.

On enfonce les *suppositoires*, de la longueur de deux pouces, dans l'*anus*. Une attention qu'il faut avoir, c'est d'attacher un fil, en plusieurs doubles, à la base des *suppositoires*. On laisse passer ce fil au-dehors, afin de pouvoir les fixer & les retirer, dans le cas où les mouvements *antipéristaltiques* des *intestins* viendroient à les attirer en-dedans, comme on dit que cela est arrivé plusieurs fois.

teres,

ceres, des *setons*, &c. il faut rappeler ces évacuations le plus promptement possible, ou en substituer d'autres à leur place.

Il faut tenir le ventre lâche par des *lavements* aiguifés ou par des *purgatifs* forts. Il faut administrer le *nitre* à petites doses, souvent répétées; on le donnera dissous dans la boisson du malade. On peut aller jusqu'à trois gros, & même davantage, en vingt-quatre heures, si le cas est pressant.

On rasera la tête du malade; on la frottera souvent dans la journée, avec une *mixture* chaude de *vinaigre* & d'*eau rose*. On lui appliquera sur les *tempes* des linges trempés dans cette même *mixture*. On lui fera tremper les pieds dans de l'eau chaude, & on les lui enveloppera dans des *cataplasmes* de *mie de pain* & de *lait*. (1)

Si la maladie devient opiniâtre, & qu'elle ne cede point à ces remèdes, il faudra couvrir toute la tête de *vésicatoires*.

(1) Les *bains des pieds* seront plus actifs, si on ajoute une certaine quantité de *vinaigre* dans l'eau, comme nous l'avons conseillé, T. II, note 1, p. 75. On observera de mettre l'eau dans un vase profond, de manière que le malade en ait jusqu'aux genoux, s'il est possible.

C H A P I T R E X V I.

*De l'Ophthalmie , ou Inflammation
des yeux.*

Cette maladie peut être occasionnée par des causes externes , comme par des coups , par des ordures entrées dans les yeux , &c. Elle est souvent causée par la suppression de quelque évacuation accoutumée , par la guérison de quelques vieux *ulceres* , par la cessation de l'écoulement d'un *cautere* , la suppression de la sueur légère du matin , de la sueur des pieds , &c. Rester long-temps exposé à l'air de la nuit , sur-tout quand il regne un vent froid du Nord , éprouver quelque suppression subite de la *transpiration* , sur-tout après avoir eu très-chaud , sont encore des causes très-propres à faire naître l'*inflammation des yeux*. Les fixer long-temps sur la neige ou sur d'autres corps d'une grande blancheur ; regarder fixement le soleil , un feu clair , ou tout autre objet éblouissant ; passer subitement d'une profonde obscurité à une lumière éclatante , peuvent encore occasionner la même maladie.

Mais il n'est certainement rien de plus capable de causer l'*inflammation des yeux*, que de veiller, sur-tout de lire ou d'écrire à la clarté des bougies ou des chandelles. Les liqueurs spiritueuses, les excès dans les plaisirs de l'amour, sont encore dangereux pour les yeux; la fumée âcre qu'exhalent les métaux & certaine nature de chauffage, les affectent également.

Quelquefois l'*inflammation des yeux* tient à un vice *vénérien*, souvent à un vice *scrophuleux*, ou à la *goutte*. Elle peut encore être causée par les *cils* ou poils des paupieres, qui rentrent en-dedans, & irritent par-là les yeux. Dans d'autres occasions, c'est une maladie *épidémique*, qui regne, sur-tout après une saison pluvieuse. J'ai souvent observé qu'elle devenoit même *contagieuse*, particulièrement pour ceux qui vivoient dans la même maison que le malade. On la voit encore attaquer ceux qui habitent des maisons basses & humides, ou dans un air humide, sur-tout quand ils ne sont pas accoutumés à de pareilles demeures. Cette *inflammation* saisit pareillement les enfants dont on a fait dessécher imprudemment la *teigne* ou des *gales* à la tête, des écoulements aux oreilles, ou toute

autre *suppuration* de ce genre. Enfin l'*inflammation des yeux* succede souvent à la *petite vérole* ou à la *rougeole*, particulièrement dans les enfants qui ont une disposition *scrophuleuse*, ou aux *écrouelles*.

SYMPTOMES. L'*inflammation des yeux* est accompagnée d'une douleur aiguë, de chaleur, de rougeur & de gonflement dans ces organes. Le malade ne peut plus supporter la lumière ; tantôt il ressent une douleur pongitive, telle que ses yeux lui semblent piqués par une épine ; tantôt ils lui paroissent pleins de petits points noirs, où il croit voir des mouches voler devant lui. Ses yeux sont humectés d'une humeur brûlante, qui coule abondamment, toutes les fois qu'il veut regarder en haut.

Le *pouls* est en général *vite & dur* : il y a un certain degré de fièvre. Lorsque la maladie est violente, les parties voisines se gonflent, & l'on sent un battement marqué dans les *arteres temporales*, &c.

Lorsque l'*inflammation des yeux* est légère, elle est facile à guérir, sur-tout quand elle reconnoît une cause externe. Mais lorsqu'elle est violente, qu'elle dure depuis long-temps, elle laisse souvent sur les yeux des taches ; elle obscurcit la vue, & quelquefois conduit à

la perdre entièrement, ou à une véritable cécité.

Lorsque le malade a un *cours de ventre*, c'est un bon signe ; & quand l'*inflammation* passe d'un œil à l'autre, comme par *contagion*, c'est encore un signe qui n'est pas défavorable. Mais lorsque la maladie est accompagnée de douleur violente à la tête, & qu'elle est opiniâtre, le malade est en danger de perdre la vue.

RÉGIME. La *diète*, à moins que ce ne soit dans le cas d'un vice *scrophuleux*, ne sauroit être trop sévère, surtout dans les commencements. Le malade doit s'abstenir de tout ce qui est de nature échauffante. Des végétaux doux, des bouillons légers, des potages au *gruau*, sont les seuls aliments qui conviennent. La boisson sera de l'eau d'*orge*, une *infusion de menthe*, du *petit lait ordinaire*, &c.

La chambre du malade doit être sombre ; ses yeux doivent être couverts d'un voile, de manière à intercepter la lumière, mais sans être appliqué sur les yeux. Il doit éviter de regarder la lumière d'une bougie, d'une chandelle, le feu, ou tout autre objet éclatant. Il faut pareillement qu'il évite toute es-

pece de fumées, comme celle de tabac, ainsi que tout ce qui peut le faire tousser, éternuer, ou vomir. On doit le tenir très-tranquille, & être bien en garde contre tous les mouvements violents, soit du corps, soit de l'esprit. Enfin il faut chercher, autant qu'il est possible, à ne pas s'opposer au sommeil.

REMEDES. Cette maladie est une de celles dans lesquelles les médicaments externes sont souvent très-nuifibles. Presque tout le monde se croit en possession de *remedes* pour la guérison des maladies des yeux. Ces *remedes* ne sont, en général, que des *collyres*, des *liniments*, & autres applications externes, qui nuisent vingt fois, sur une seule qu'ils réussissent. On doit donc être bien en garde contre toutes ces applications, parce que tout ce qu'on met immédiatement sur les yeux, ne contribue souvent qu'à augmenter le mal.

La saignée est toujours nécessaire dans une violente *inflammation des yeux*. Il faut qu'elle soit faite le plus près possible de la partie malade. On peut tirer à un adulte dix ou douze onces de sang de la *veine jugulaire*, & répéter cette saignée, selon l'urgence des *symptomes*. Si l'on trouve qu'il y a de l'inconvénient à

saigner à la gorge, il faudra tirer la même quantité de sang du bras ou de toute autre partie du corps.

On applique souvent les *sang-sues*, avec beaucoup de succès, aux *tempes* ou aux *paupieres inférieures*. Il faut laisser couler le sang des petites plaies pendant quelques heures; & s'il s'arrête trop tôt, on en excite l'écoulement en appliquant dessus ces plaies des compresses trempées dans l'eau chaude. Si l'*inflammation* est opiniâtre, on répétera cette opération plusieurs fois.

Les remedes *délayants* & *laxatifs* ne doivent pas être négligés dans cette maladie, par toutes sortes de raisons. Le malade prendra donc, tous les deux ou trois jours, une petite dose de *sel de glau-ber* & de *crème de tartre*, ou une *décoc-tion* de *tamarins* & de *séné*. S'il trouve ces remedes désagréables, une petite quantité de *rhubarbe* & de *nitre*, un peu d'*electuaire lenitif*, ou tout autre *purga-rif* doux, rempliront la même *indica-tion*. Le malade prendra en même-temps abondamment de l'eau de *gruau*, du *thé*, du *petit lait*, ou de toute autre boisson *délayante* foible. Il prendra tous les soirs, en se mettant au lit, un grand verre de *petit lait* au vin léger, pour

§ 44 MÉDECINE DOMESTIQUE.

exciter la *transpiration*. On lui trempera souvent, dans la journée, les pieds & les mains dans l'eau chaude. On lui raserà la tête deux ou trois fois par semaine, & on la lui lavera aussi-tôt avec de l'eau froide. Nous avons vu ce remède produire souvent de bons effets, & d'une manière remarquable.

Si l'*inflammation* ne cède point à ces évacuations, on appliquera les *vésicatoires* aux tempes, ou derrière les oreilles, ou derrière le cou, & on entretiendra l'écoulement pendant quelque temps, au moyen de l'*onguent vésicatoire adouci* (1). Je ne les ai jamais vus, quand on les a laissé couler pendant un temps suffisant, ne pas triompher de l'*inflammation des yeux* la plus opiniâtre; mais il est souvent nécessaire, pour y parvenir, d'entretenir cet écoulement pendant plusieurs semaines.

Lorsque la maladie subsiste depuis long-temps, on obtient des effets vraiment extraordinaires du *seton*, fait au cou

(1) C'est-à-dire, l'onguent, dans lequel il y a moins de *mouches cantharides*. On peut y suppléer par l'*onguent basilicum*, qu'on aiguise avec de la poudre de ces mêmes *mouches*, & dont on met plus ou moins, selon le degré d'activité qu'on veut donner à cet *onguent*. [Voyez à la Table le mot *vésicatoire*.]

ou entre les deux épaules, sur-tout de ce dernier. On l'ouvre de haut en bas, ou dans la direction de l'épine du dos, entre les deux *omoplates*. On le panse deux fois le jour, avec de l'onguent *basilicum* jaune. J'ai vu des malades, aveugles depuis long-temps, recouvrer la vue par le moyen d'un *seton*, placé comme je viens de le proposer.

Quand le *seton* est en travers du cou, il se referme trop promptement, & il est beaucoup plus douloureux & plus incommode que lorsqu'il est placé entre les deux épaules; d'ailleurs il laisse une cicatrice désagréable, & ne rend pas aussi abondamment.

Dans les cas où la chaleur & la douleur des yeux sont très-considérables, il faut appliquer sur ces organes un *cataplasme* de mie de pain & de lait, adouci avec de très-bonne huile ou du beurre frais : on l'appliquera au moins la nuit ; & le matin on les baignera avec une *mixture* tiède d'eau & de lait.

Si le malade ne peut dormir, comme il arrive souvent, on pourra lui donner le soir quinze ou vingt gouttes de *laudanum* (1), ou deux cuillerées de *sirop dia-*

(1) La dose que M. BUCHAN prescrit ici est une des plus fortes qu'on puisse donner de ce médica-

code, plus ou moins, selon l'âge du malade & la violence des *symptomes*.

Après que l'*inflammation* est dissipée, si les yeux sont foibles, si la vue est tendre, on les étuvera soir & matin avec un peu d'eau fraîche & d'*eau-de-vie*, en mettant une partie d'*eau-de-vie* sur six parties d'eau. Il faut s'arranger pour baigner l'œil en entier dans cette *mixture*, & l'y maintenir pendant quelque temps. Je n'ai, en général, rien trouvé qui fortifiât les yeux comme ce remède, ou comme l'eau & le *vinaigre*, & on peut les regarder comme aussi propres à fortifier les yeux, que les *collyres* les plus vantés.

Lorsque l'*inflammation des yeux* a pour

ment. Nous avons déjà fait voir avec quelles précautions il falloit administrer les *anti-spasmodiques*; ces précautions regardent sur-tout les *narcotiques* ou remèdes dans lesquels entre l'*opium*, & il est la base de celui-ci. » Il est certain, dit M. LIEUTAUD, que tous les *narcotiques*, dont plusieurs Médecins abusent, sont toujours dangereux, lorsqu'on en use sans réserve & trop long-temps. Ils procurent, à la vérité, un calme passager qui est quelquefois très-précieux; mais ils peuvent jeter un voile sur la maladie, & en la masquant, la rendre souvent plus terrible. Les bons Praticiens ont observé, que bien des maladies qui se seroient terminées sans accidents, sont devenues, par l'abus qu'on a fait de ces remèdes, très-orageuses, & même mortelles. »

cause un vice *scrophuleux* ou les *écrouelles*, elle est ordinairement opiniâtre. Dans ce cas, la *diete* du malade doit être moins sévère : on peut lui permettre de boire un peu de *petit négas*, ou, de temps en temps, un verre de vin. Le remède le plus approprié est le *quinquina*, que l'on peut prendre en substance, ou préparé de la manière suivante :

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
de l'écorce de *winter*, ou *cannelle blanche*, 2 gros.

Mettez le tout en poudre ; faites bouillir dans une pinte d'eau jusqu'à réduction de chopine.

Ajoutez de *réglisse*, coupée menue, demi-once.

Laissez *infuser* une demi-heure ; passez.

On en donnera trois, quatre fois par jour, deux, trois ou quatre cuillerées, plus ou moins, selon l'âge du malade. Il est impossible de dire combien de temps il faut continuer ce remède, parce que la guérison de cette maladie peut être plus prompte chez un sujet que chez un autre ; mais, en général, il faut qu'il soit long-temps continué, pour qu'il produise un effet durable.

Le Docteur CHEYNE dit, que l'*Æthiops minéral* manque rarement de guérir les

inflammations des yeux les plus opiniâtres, même celles qui ont pour causes les *écrouelles*, si on le donne à une dose & pendant un temps convenables. Il n'est pas douteux que ce remède & les autres préparations de *mercure*, ne puissent être d'une singulière utilité dans les *ophthalmies* opiniâtres; mais ils ne doivent jamais être administrés qu'avec les plus grandes précautions, ou par des Médecins.

On fera bien de regarder fréquemment les yeux du malade, pour voir si quelques *cils* ne sont pas recourbés en dedans & s'ils ne les blessent point, dans ce cas, il faut les couper sans délai.

Les personnes sujettes aux fréquents retours de cette maladie, doivent avoir constamment un *cautere* à l'un des deux bras. Elles se feront en outre faire une saignée, & prendront une *purgation* au printemps & en automne : elles doivent observer le plus grand *régime*, éviter les liqueurs fortes & tout ce qui peut échauffer; elles doivent sur-tout éviter l'air du soir, & les études prolongées avant dans la nuit (a).

(a) Comme parmi le peuple on est dans l'usage de ne jamais traiter cette maladie, & les autres

CHAPITRE XVII.

*Des diverses especes d'Esquinancies, ou
Inflammation de la gorge (1).*

§. I.

De l'Esquinancie bénigne.

Cette maladie est très-commune en Angleterre, & très-souvent accompagnée de danger. Elle est fréquente en hiver & au printemps, & les personnes auxquelles elle est le plus funeste, sont les jeunes gens d'un *tempérament sanguin*.

CAUSES. Elle procede, pour l'ordinaire, des mêmes causes que les autres maladies *inflammatoires*. Ainsi la suppression de la *transpiration*, & tout ce qui peut échauffer & enflammer le sang, la donne. L'*inflammation de la gorge* vient souvent

maladies des yeux, sans employer de *collyre*, nous avons décrit à la Table ceux de ces remèdes qui sont le plus approuvés. [Voyez à la Table le mot *collyre*.]

(1) Cette maladie est décrite, par les Auteurs, sous un grand nombre de noms différents; mais, dit M. LIEUTAUD, ces noms barbares sont plutôt le langage des Ecoles, que celui des Praticiens. Il suffit de savoir que le nom le plus familier aux Médecins, est celui d'*angine*.

d'avoir oublié de se couvrir le cou, si l'on est dans cette habitude; d'avoir bu des liqueurs froides, quand on avoit chaud; d'avoir été à cheval, ou à pied, contre un vent de nord froid; enfin de tout ce qui peut refroidir trop fortement la gorge & les parties voisines. Elle peut encore venir d'une saignée, d'une *purgation*, ou de toute autre évacuation ordinaire, qu'on a négligée.

Chanter, parler haut pendant longtemps, & tout ce qui peut forcer les *muscles* de la gorge, peuvent encore occasionner une *esquinancie*. J'ai souvent vu cette maladie devenir funeste à des *gens de plaisir*, qui, ayant resté longtemps renfermés dans une chambre chaude, occupés à boire des liqueurs chaudes, & à chanter de toutes leurs forces, s'exposent ensuite imprudemment, à l'air froid de la nuit. Rester avec les pieds mouillés; porter des habits humides; se tenir long-temps dans un lieu humide, ou auprès d'une fenêtre ouverte; coucher dans des lits humides; habiter des appartements nouvellement bâtis, sont encore autant de causes qui peuvent y donner lieu. Je connois des personnes qui ne manquent jamais d'avoir mal à la gorge, pour peu qu'elles

De l'Inflammation de la gorge. 351
restent dans un appartement qui vient
d'être lavé. (V. T. I, p. 376.)

Les aliments âcres & irritants , peuvent de même enflammer la gorge , & occasionner une *esquinancie*. Cette maladie peut également être causée par des os , des arrêtes , ou d'autres corps pointus , restés dans le gosier ; par les vapeurs *caustiques* des métaux , ou des minéraux que l'on respire , comme celles de l'*arsenic* , de l'*antimoine* , &c. Enfin cette maladie est souvent *épidémique* & *contagieuse*.

SYMPTOMES. On reconnoît l'*inflammation de la gorge* par l'inspection (1). Les parties sont rouges & gonflées. De plus , le malade se plaint d'avoir de la peine à avaler. Son *pouls* est *vite* & *dur*,

(1) Le *siège* de cette maladie est la base de la langue , la *luette* , les *amygdales* , la *glotte* , c'est-à-dire , l'entrée du canal de la *respiration* , & toutes les parties voisines. On sent que l'*angine* est d'autant plus dangereuse , qu'il y a plus de ces parties qui sont affectées. Pour s'assurer de l'*inflammation de la gorge* , on fait ouvrir la bouche du malade , & souvent à l'aide d'une bougie , on peut distinguer facilement la partie qui est malade. Cependant le gonflement de la langue rend quelquefois cet examen impossible ; dans ce cas , on prend une cuiller , & avec le manche on baisse la base de la langue ; alors on apperçoit très-bien quelle est la partie qui est le *siège* de la maladie.

accompagné de tous les autres *symptomes* de la fièvre. (V. p. 67 de ce vol.) Le sang tiré de la veine est, pour l'ordinaire, couvert d'une *couenne blanchâtre*; & les crachats du malade sont *glairoux*, ou *visqueux*. A mesure que l'*inflammation* & le gonflement font des progrès, les difficultés de *respirer* & d'avaler augmentent. La douleur gagne les oreilles; les yeux paroissent rouges & le visage enfle. Le malade est souvent obligé d'être sur son séant, étant en danger de suffoquer. Il éprouve continuellement des *nausées*, ou des envies de vomir; & quand il boit, la liqueur revient souvent par le nez, au lieu de passer dans l'*estomac*. Enfin le malade meurt quelquefois de faim, par la seule impossibilité d'avaler aucune espèce d'aliments.

La *respiration* laborieuse, les douleurs dans la *poitrine*, annoncent un grand danger. Quoique la douleur en avalant soit fort considérable, si la *respiration* est encore libre, il n'y a pas tant à craindre. C'est un *symptome* favorable, quand le gonflement paroît à l'extérieur (1). Mais s'il disparoît subitement

(1) Et quand il se manifeste une *érésipelle* au haut du cou & de la poitrine, ces *symptomes* annoncent que la maladie passe de l'intérieur à l'extérieur.

& que la maladie se porte sur la *poitrine*, on doit alors tout craindre pour le malade. Quand l'*esquinancie* est la suite d'une autre maladie, qui a déjà affoibli le malade, son état est très-critique. L'écume à la bouche, la langue épaisse, le visage pâle & défiguré, sont des *symptomes mortels*.

RÉGIME. Le *régime*, dans cette maladie, est, à tous égards, le même que dans la *pleurésie* & dans la *péripneumonie*. Les aliments doivent être légers, & donnés en petite quantité. La boisson doit être abondante, foible, *délayante*, aiguisée avec des *acides*.

Il est de la plus grande importance de tenir le malade à son aise & tranquille. Les fortes affections de l'ame, & les mouvements violents du corps, deviendroient dangereux. Il faut qu'il ne parle qu'à voix basse; & le tenir dans un degré de chaleur, capable d'exciter une *sueur* modérée. Quand le malade est au lit, il faut que sa tête soit sensiblement plus élevée qu'à l'ordinaire.

Il est sur-tout nécessaire que le cou soit tenu chaudement. En conséquence, on lui mettra autour du cou un morceau de flanelle, plié en plusieurs doubles. Ce seul moyen, quand il a été

employé à temps , a souvent dissipé de légers maux de gorge. Nous ne pouvons nous dispenser de parler d'un usage fort commun chez les payfans de ce Royaume. Quand ils ont mal à la gorge , ils s'entortillent le cou avec un bas , qu'ils conservent toute la nuit. Ce remede est si salutaire , qu'on le regarde comme un charme en plusieurs endroits , & qu'on applique le bas avec des cérémonies particulières. Quoi qu'il en soit , il faut convenir que cet usage est bon , & qu'on ne doit jamais le négliger. Lorsqu'on a eu le cou ainsi entortillé toute la nuit , il ne faut pas le laisser découvert pendant le jour , mais l'envelopper avec un mouchoir , ou un morceau de flanelle , jusqu'à ce que l'*inflammation* soit entièrement dissipée.

La *gelée de groseilles noires* , appelées vulgairement *cassiss* , est regardée comme un bon remede dans les maux de gorge , & mérite en effet cette réputation. Il faut , pour bien faire , en avoir constamment dans la bouche , & ne l'avaler que peu à peu. On peut encore la délayer dans la boisson du malade , ou la faire prendre de toute autre maniere. Si l'on ne peut avoir de cette *gelée* , on emploiera à sa place de la *gelée*

De l'Inflammation de la gorge. 355
de groseilles rouges, ou de mûres.

Les gargarismes sont encore très-avantageux dans cette maladie. On les prépare en ajoutant, sur un demi-setier de la *décoction pectorale*, deux ou trois cuillerées de *miel*, & autant de *gelée de groseilles noires*. On s'en gargarise trois ou quatre fois par jour. Si le malade est tourmenté par des *phlegmes visqueux*, il faut aiguïser ce gargarisme avec une cuillerée à café d'*esprit de sel ammoniac*. On recommande quelquefois, dans ces cas, des gargarismes faits avec une *décoction* de feuilles ou d'écorce de *ronces*; mais quand on peut se procurer de la *gelée*, ils deviennent inutiles.

Il n'y a guere de maladies, dans lesquelles les *bains de pieds & de jambes* soient d'un effet plus marqué que dans celle-ci. On ne doit donc jamais négliger de les employer. Si dès les commencements de la maladie, on tient le malade chaudement; si on lui met autour du cou un morceau de flanelle; s'il se baigne les pieds & les jambes dans l'eau chaude; si sa diete est légère; si ses boissons sont délayantes, cette maladie fera rarement de grands progrès, ou deviendra rarement dangereuse. Mais si on néglige tous ces moyens, les *symptomes*

acquerront de la violence, & il faudra en venir à des remèdes plus actifs (1).

REMÈDES. L'*inflammation de la gorge* étant une maladie très-aiguë, très-dangereuse, & qui emporte quelquefois le malade subitement, il faut, dès qu'on en apperçoit les *symptômes*, saigner du bras, ou plutôt de la *veine jugulaire*, & répéter l'opération autant que les circonstances le demandent.

Il faut également lâcher doucement le ventre. Pour cet effet, on donnera au malade pour boisson ordinaire, ou une *décoction de figues & de tamarins*, ou de petites doses de *rhubarbe & de nitre*, comme nous l'avons recommandé dans l'*érépipelle*, (page 324.) On augmentera ces doses, relativement à l'âge du malade, & on les répétera jusqu'à ce

(1) On observera que, dans cette maladie, les secours externes sont de la plus grande importance, l'*inflammation*, pour peu qu'elle soit considérable, mettant le malade dans l'impossibilité d'avaler, ou rendant la *déglutition* très-difficile. On ne négligera donc, dans le début, aucun des moyens que propose l'Auteur : on emploiera la flanelle ou le *bas*, également en usage parmi le peuple de nos pays, & dont j'ai éprouvé d'excellents effets; on fera usage de *gargarismes & de bains de pieds*, que l'on prendra trois, quatre fois par jour, pendant une demi-heure, trois quarts-d'heure, même une heure. (V. T. II, n. 1, p. 337.)

qu'elles aient procuré les effets desirés.

J'ai souvent vu de très-bons effets du *sel de prunelle*, ou *cristal minéral*, ou du *nitre purifié*, que le malade tient dans sa bouche, & qu'il n'avale qu'à mesure qu'il se fond.

Il excite l'évacuation de la salive, & tient lieu par-là de *gargarisme*; tandis qu'il contribue en même-temps à diminuer la fièvre en facilitant la *sécrétion* des urines.

Il faut encore frotter la gorge du malade, deux ou trois fois par jour, avec un peu de *liniment volatil*; ce qui ne manque presque jamais de produire un bon effet. On tiendra en même-temps le cou bien couvert avec de la laine ou de la flanelle, pour empêcher que le froid ne pénètre à travers la peau, qui s'attendrit singulièrement par ces applications.

Il y a beaucoup d'autres remèdes externes recommandés contre cette maladie; tels sont les *nids d'hirondelle*, les *cataplasmes* faits avec la substance fongueuse qui croît à la racine du roseau, & qu'on appelle *Jews ears*, oreille de Judas, avec l'*album grecum*, &c. Mais comme ils ne méritent, en aucune façon, la préférence sur les *cataplasmes* ordinaires de

mie de pain & de *lait*, nous n'en parlerons pas davantage.

Il y en a qui recommandent la *gomme de gayac* comme un *spécifique* dans cette maladie. On en prépare un *électuaire* de la manière suivante :

Prenez de *gomme de gayac* en poudre,
demi-gros.

Mêlez avec de *rob de sureau*, ou de *gelée de groseilles*, quantité suffisante pour envelopper cette poudre. On donne cette dose en une fois, & on la répète selon les occasions. (Le Docteur HOME.)

Dans les *inflammations de gorge* très-considérables, on tirera de grands avantages des *vésicatoires*, appliqués derrière le cou, ou derrière les oreilles; & quand le mal fera encore plus violent, il faudra appliquer un *vésicatoire*, qui soit assez grand pour couvrir tout le derrière du cou, depuis une oreille jusqu'à l'autre.

Après qu'on aura cessé l'usage des *vésicatoires*, il faudra entretenir l'écoulement de la partie sur laquelle il aura été posé, en appliquant un *onguent aiguë*, (V. T. II, n. 1, p. 344.) jusqu'à ce que l'*inflammation* soit entièrement dissipée : car si on laissoit sécher la plaie, le malade feroit en danger d'une rechute.

De l'Inflammation de la gorge. 359

Lorsqu'il a été traité comme nous venons de le conseiller, il est rare que l'*inflammation* vienne à *suppuration*. Cependant cela arrive quelquefois, malgré tout ce qu'on fait pour la prévenir. Ainsi, quand l'*inflammation* & le gonflement persistent, de façon qu'on voie évidemment qu'il s'ensuivra une *suppuration*, il faudra travailler à l'avancer, en faisant recevoir dans la gorge, au moyen d'un entonnoir, de la vapeur d'eau chaude; en appliquant extérieurement des *cataplasmes adoucissants*, & en ordonnant au malade de tenir constamment dans la bouche une *figue grasse* (1).

Il arrive quelquefois que l'ouverture de l'*abcès* est précédée d'un gonflement si considérable, qu'il intercepte le passage, au point que le malade ne peut absolument rien avaler. Dans ce cas, il périroit infailliblement, si on ne cherchoit à le soutenir d'une autre manie-

(1) Il y a des personnes qui se plaignent que cette *figue* les brule & augmente leurs douleurs. Elles prendront à sa place du *lait* chaud, ou de l'eau chaude, ou une *mixture* chaude de lait & d'eau; qu'elles garderont dans la bouche le plus long-temps possible. Quelquefois le malade ne peut ouvrir la bouche; alors il faut lui injecter de ces liqueurs par les narines.

re. La seule est de lui donner des *lavements* nourrissants, composés de bouillons, ou de *gruau* & de *lait*. On a vu des malades nourris de cette manière pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin l'*abcès* eût crevé; ils recouvroient ensuite la santé (1).

Non-seulement cette *tumeur* intérieure peut empêcher d'avaler, mais encore de respirer; dans ce cas, rien ne peut sauver le malade que l'ouverture de la *trachée-artère*, ou du conduit par lequel l'air passe dans les *poumons*. Et comme cette opération, (appelée *bronchotomie*, a souvent réussi, il n'est personne qui, dans des circonstances aussi désespérées, doive hésiter un seul instant à y avoir recours. Mais comme il n'y a qu'un Chirurgien qui puisse la faire, il est inutile de la décrire ici.

Lorsque la difficulté d'avaler n'est pas

(1) Lorsque la *tumeur* empêche seulement d'avaler, il faut s'assurer de l'endroit qu'elle occupe. Souvent elle est peu considérable, quoiqu'elle paroisse beaucoup incommoder le malade. En cherchant avec le doigt, on la trouve facilement, & quand elle est mûre, la moindre pression l'ouvre. Si elle ne cède point à la pression légère du doigt, un Chirurgien intelligent la percera avec une lancette, assujettie à un petit bâton, & enveloppée d'un linge doux dans toute son étendue, excepté la pointe.

accompagnée

De l'Inflammation de la gorge. 361
accompagnée de douleur aiguë ou d'*inflammation*, comme elle ne tient alors qu'à un engorgement des *glandes* de la gorge, elle demande seulement que la partie soit tenue chaudement, & que le malade se gargarise souvent avec quelques remèdes qui irritent légèrement les *glandes*, comme une *décoction* de *figues* dans du *vinaigre* & du *miel*; on peut y ajouter quelquefois un peu de *moutarde*, ou quelques gouttes de liqueurs spiritueuses. Mais il faut bien se garder d'employer ces *gargarismes*, dès qu'il y a quelques signes d'*inflammation*. Cette espèce d'*esquinancie* a différents noms, parmi le peuple; & pour la guérir, il est dans l'usage d'enlever le malade par les cheveux, & d'enfoncer les doigts sous ses mâchoires. Ces moyens, & plusieurs autres, sont souvent dangereux, & tout au moins inutiles (1).

(1) L'Auteur dit que le peuple appelle cette *esquinancie*, *Pap of throat*, *the falling down of the almonds of the ears*, &c. Nous n'avons pas trouvé de mots françois qui puissent rendre ces expressions. Mais, par le traitement qu'il dit qu'on emploie, il paroît qu'il s'agit du gonflement de la *luette*. Il n'est personne qui n'ait vu des gens du peuple tirer des poignées de cheveux à ceux dont la *luette* est gonflée ou relâchée, de manière à empêcher d'avaler. Cette pratique absurde & dou-

Les personnes sujettes aux *inflammations de la gorge*, doivent, pour s'en préserver, vivre avec beaucoup de tempérance. Ceux qui ne veulent point se soumettre à ses loix, doivent avoir souvent recours aux *purgations* ou à d'autres évacuations, afin de chasser le superflu des humeurs. Il faut encore qu'ils évitent de prendre du froid, & qu'ils s'abstiennent d'aliments & de remèdes *astringents* ou *irritants*.

L'exercice violent, en augmentant le mouvement & la force du sang, dispose singulièrement à l'*inflammation de la gorge*, sur-tout si l'on boit immédiatement après des liqueurs froides, ou si l'on s'expose subitement au froid.

loureuse, est sur-tout en usage parmi les Militaires.

Il y a encore une espèce de mal de gorge qu'on appelle *oreillons*, & dans quelques endroits *ourles*. C'est un engorgement des *glandes*, qui servent à fournir la *salive*, sur-tout des deux grosses, nommées *parotides*, & des deux qui sont dessous la mâchoire, appelées *maxillaires*. Ces *glandes*, dans cette maladie, se gonflent considérablement & empêchent, non-seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce qu'alors les mouvements en sont très-douloureux : les enfants y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fièvre, les seuls moyens que propose M. BUCHAN, suffisent,

Ceux qui voudront se garantir de cette maladie, doivent donc, après avoir parlé haut, chanté, couru, bu des liqueurs chaudes, ou fait toute autre chose qui peut échauffer la gorge, ou augmenter la *circulation du sang* dans cette partie, avoir l'attention de ne se rafraîchir que graduellement, de se tenir le cou plus couvert qu'à l'ordinaire, &c.

J'ai souvent vu des personnes sujettes aux maux de gorge, s'en délivrer entièrement, en portant constamment, ou un morceau de flanelle autour du cou, en guise de cravatte, ou des fouliers plus épais, ou une camisolle de flanelle, &c. Ces moyens peuvent paroître minutieux; mais ils produisent d'excellents effets. Il est vrai qu'il y a du danger à les quitter, quand une fois on s'y est accoutumé; mais les inconvénients qu'il peut y avoir à s'en servir toute la vie, ne sont certainement pas à comparer aux dangers qui en résultent quand on les néglige.

Quelquefois, après que l'*inflammation de la gorge* est dissipée, les *glandes* restent gonflées, & deviennent dures & calleuses. Il n'est pas facile d'y remédier; & souvent on augmente le danger, en réitérant l'application de reme-

364 MÉDECINE DOMESTIQUE.
des *stimulants*. Tout ce qu'il y a à faire en cette occasion , c'est de tenir chaudement la partie , & d'ordonner au malade de se gargariser deux fois le jour avec une *décoction de figues* , acidulée avec quelques gouttes d'*élixir* , ou d'*esprit de vitriol*.

§. II.

De l'Esquinancie maligne , ou des maux de gorge gangréneux & avec ulcères.

Cette espèce d'*esquinancie* est peu connue dans le nord de la Grande-Bretagne , quoiqu'elle ait fait , il y a quelques années , de grands ravages dans les Provinces Méridionales. Les enfants y sont plus sujets que les adultes , les femmes plus que les hommes , & les personnes délicates , plus que celles qui sont fortes & robustes. On l'observe particulièrement en automne , ou après des temps humides & très-chauds.

CAUSES. Cette maladie est évidemment *contagieuse* , & se gagne ordinairement par communication. Une seule personne l'a souvent donnée à toute une famille , & même à des villages entiers. Il faut donc bien se garder de rester auprès d'une personne attaquée de cette maladie ; puisque , par cette impruden-

Des maux de gorge gangréneux. 363
ce , on risqueroit non-seulement sa vie ,
mais encore celle de ses amis & de ses
connoissances. Tout ce qui peut occasion-
ner les *fièvres putrides & malignes* , peut
également causer les *maux de gorge gan-
gréneux* , comme l'air mal-fain , les pro-
visions gâtées , la mal-propreté , &c.

SYMPTOMES. Cette maladie com-
mence par des alternatives de froid &
de chaud. Le *pouls* est *fréquent* , mais
concentré & inégal , & il reste ordinaire-
ment le même pendant tout le cours
de la maladie. Le malade se plaint beau-
coup de foiblesse & d'oppression de poi-
trine. Il est abattu & prêt à tomber en
foiblesse , quand on le met sur son séant.
Il a des *nausées* , accompagnées souvent
de *vomissement* , ou de *diarrhée* ; mais ces
deux derniers *symptomes* sont plus or-
dinares aux enfants. Les yeux sont rou-
ges & humides ; le visage est gonflé. L'u-
rine est d'abord pâle & *crue* ; mais elle
prend une couleur plus jaune , à mesure
que la maladie avance. La langue est
blanche , & en général humide ; *symp-
tome* qui distingue cette maladie des ma-
ladies *inflammatoires*. Si l'on regarde
dans la gorge , on la trouve gonflée , &
d'un rouge vif. Cependant on apperçoit
des taches pâles , livides , de couleur de

cendre, interposées çà & là; quelquefois on ne voit qu'une tache large, semblable à une mouche, de figure irrégulière, d'un blanc pâle, entourée d'un rouge vif. Ces taches blanchâtres, livides, couvrent autant d'*ulceres*.

Un *symptome* ordinaire à cette maladie, c'est qu'il paroît, vers le deuxième, ou troisième jour, une efflorescence, ou une espèce d'*éruption* sur le cou, sur les bras, les doigts, la poitrine, &c.; mais alors l'évacuation par haut & par bas cesse, pour l'ordinaire.

Le malade a souvent un peu de *délire*. Le visage paroît très-souvent vergetté, & l'intérieur des narines rouge & enflammé. Il se plaint d'une odeur de pourri désagréable, & son haleine est infecte.

Les *maux de gorge gangréneux* se distinguent de *l'inflammation*, par le *vomissement* & le *cours de ventre*, qui accompagnent ordinairement leurs commencements; par la nature des *ulceres*, couverts de croûtes blanchâtres, ou livides; par l'excessive foiblesse du malade; par tous les autres *symptomes* de la *fièvre maligne*. (V. p. 182 de ce vol.)

Les *symptomes* fâcheux, sont un *cours de ventre* opiniâtre, une foiblesse ex-

trême, la vue trouble, la couleur livide, ou noire des taches; de fréquents frissons, ou tremblements, avec un *pouls petit & tremblottant*. Lorsque l'éruption de la peau disparoît subitement, ou devient d'une couleur livide, & qu'elle est accompagnée d'une *hémorrhagie* par le nez & par la bouche, le danger est très-grand.

Mais si, vers le troisième, ou le quatrième-jour, une sueur modérée se manifeste sur le cou & continue, avec un *pouls égal, assuré*, quoique *petit*; si les croûtes des *ulceres* se détachent d'une manière favorable; si les taches paroissent dessous belles & d'un rouge animé; si la *respiration* devient plus facile; si les yeux se raniment, on a tout lieu d'espérer une *crise* favorable.

RÉGIME. Il faut tenir le malade tranquille, & la plus grande partie du temps couché, parce qu'étant debout, il est sujet à de fréquentes foiblesses. Les aliments seront *restaurants & nourrissants*. On lui donnera du *gruau de sagou* avec du vin rouge, des *gelées* à la viande, des bouillons forts. La boisson sera de même nature & de qualité *antiseptique*, comme du *négas au vin rouge*, du *petit lait au vin blanc*, &c.

REMEDES. Le traitement, dans cette espèce d'*esquinancie*, est entièrement différent de celui qui convient à l'*inflammation de la gorge*. Toute évacuation, comme les saignées, les *purgations*, qui ne tendroient qu'à affoiblir le malade, doit être interdite. Les remèdes rafraîchissants, comme le *nitre*, la *crème de tartre*, sont également nuisibles. Il n'y a que les *cordiaux fortifiants* dont on puisse faire usage avec sûreté, & on ne doit jamais négliger de les employer.

Si le malade éprouve, dans le commencement, de fortes envies de vomir, on lui donnera, pour lui nettoyer l'estomac, une *infusion de thé verd*, de *fleurs de camomille* ou de *chardon bénit*. Si ces *infusions*, prises abondamment, ne débarrassent point l'estomac, on donnera au malade quelques grains d'*ipécacuanha* en poudre, ou tout autre *vomitif* doux.

Lorsque la maladie n'est pas dangereuse, on fait gargariser le malade avec une *infusion* de feuilles de *sauge* & de *rose*, dans chaque demi-setier de laquelle on ajoute une ou deux cuillerées de *miel*, & du *vinaigre* autant qu'il est nécessaire pour lui donner une *acidité* agréable : mais lorsque les *symptomes* sont violents, que les *croutes* sont larges &

Des maux de gorge gangréneux. 369
épaisses, & que l'haleine a une très-mauvaise odeur, il faut prescrire le gargarisme suivant.

Prenez de racine de *contrayerva*, de-
mi-once;
Faites bouillir pendant quelque temps
dans six onces de la *décoction pectorale*;
passez.

Ajoutez de *vinaigre de vin blanc*,
2 onces,

de *miel de Nar-*
bonne, } de chaque
de *reinture de* } une once.
myrrhe,

Non-seulement on en donne au malade pour se gargariser, mais on doit encore lui en injecter fréquemment de petites quantités dans la bouche, pour bien la nettoyer, avant qu'il prenne quelque chose, soit en boisson, soit en aliments. Ce moyen doit, sur-tout, être employé pour les enfants qui ne savent pas encore se gargariser eux-mêmes.

Un remède très-salutaire, dans ce cas, c'est de faire recevoir très-souvent, dans la bouche du malade, au moyen d'un entonnoir renversé, les vapeurs chaudes d'une *mixture*, composée de *vinaigre*, de *myrrhe* & de *miel*.

Mais quand les *symptomes* de mali-

gnité sont à un très-haut degré, & que la maladie annonce du danger, le seul remède dont on doive alors espérer du succès, est le *quinquina*. On peut le donner en substance, c'est-à-dire, en poudre, si l'estomac du malade peut le supporter; ou de la manière suivante, s'il ne le peut pas.

Prenez du meilleur *quinquina*, une
once,
de *serpentinaire de Virginie*,
2 gros.

Concassez le tout; faites bouillir dans trois demi-setiers d'eau, jusqu'à réduction de chopine.

Ajoutez une cuillerée à café d'*élixir de vitriol*.

On en donnera au malade, toutes les trois ou quatre heures, la valeur d'une petite tasse à café.

Les *vésicatoires* sont très-utiles dans cette maladie, sur-tout quand le *pouls* & les forces du malade sont déprimées. On les applique sur la gorge, derrière les oreilles, ou derrière le cou. Lorsque le vomissement fatigue beaucoup le malade, il faut lui donner toutes les heures deux cuillerées de *julep salin*. L'*infusion* de *menthe* & d'une petite quantité de *cannelle*, convient beaucoup dans ce

Des maux de gorge gangréneux. 371
cas, pour boisson ordinaire, sur-tout si
on y ajoute autant de vin rouge.

Lorsque le *cours de ventre* est considé-
rable, on fait prendre au malade deux
ou trois fois par jour, ou plus souvent,
s'il est nécessaire, gros comme une noix
muscade de *diascordium*, ou de *consec-*
tion du Japon, & on lui donne pour
boisson du *négas* au vin rouge.

S'il arrive un *saignement de nez*, on
exposera souvent cette partie à la vapeur
du *vinaigre* chaud, & on aiguîsiera la
boisson du malade avec l'*esprit de vi-*
triol, ou la *teinture de roses*.

Dans les cas où il surviendrait une
strangurie, (c'est-à-dire, une difficulté
d'uriner,) il faudra *fomenter* le ventre
avec de l'eau chaude, & donner trois
ou quatre fois par jour, des *lavements*
émollients.

Lorsque la maladie aura perdu de sa
violence, on lâchera le ventre avec de
doux *purgatifs*, comme la *manne*, le
séné, la *rhubarbe*, &c.

Si, après la maladie, il reste une
grande foiblesse, un abattement confi-
dérable, des sueurs nocturnes & tous
les autres *symptomes* de la *pulmonie*, il
faudra que le malade continue l'usage
du *quinquina*, auquel on joindra l'*élixir*

372 MÉDECINE DOMESTIQUE.
de vitriol, (comme ci-devant,) & qu'il prenne souvent un verre de bon vin. Ces remèdes, le *lait* pour toute nourriture, & l'exercice du cheval, sont les moyens les plus convenables pour faire recouvrer les forces.

CHAPITRE XVIII.

Des Rhumes, de la Toux & de la Coqueluche.

§. I.

Des Rhumes.

Nous avons déjà fait observer que les *rhumes* sont occasionnés par la suppression de la *transpiration*. (Voyez T. I, p. 365 & suiv.) Nous avons tâché d'en indiquer les causes; nous ne les rappellerons pas ici. Nous ne nous occuperons pas non plus à rapporter tous les différents *symptomes* qui les caractérisent, parce qu'ils sont généralement connus. Mais nous croyons devoir faire observer, que presque tous les *rhumes* sont des espèces de *fièvres*, qui ne diffèrent de quelques-unes, que nous venons de traiter, que par leur peu d'intensité.

Personne n'est à l'abri des *rhumes* : ils ne respectent, ni l'âge, ni le sexe, ni la constitution. Les *remedes*, ni le *régime*, ne peuvent les prévenir. On s'*enrhume* dans tous les climats ; & malgré les plus grandes précautions, il est impossible de s'en garantir dans tous les temps. A la vérité, un homme qui se tiendrait constamment dans la même température, pourroit parvenir à ne jamais s'*enrhumer*. Mais comme il n'y a aucun moyen par lequel cela soit possible, la *transpiration* éprouve toutes les variations de la chaleur. Cependant il faut convenir que quand les changements sont peu considérables, ils ne sont point susceptibles de déranger la santé. Pour qu'ils produisent ces effets, il faut qu'ils soient marqués.

L'oppression de poitrine, l'enchiffrement, une lassitude, à laquelle on n'est point accoutumé, ou la douleur de tête, &c. donnent lieu de croire que la *transpiration* a été supprimée, ou plutôt que l'on s'est *enrhumé*. Le malade doit aussi-tôt se mettre à la *diète*, ou au moins diminuer la quantité des aliments solides, & s'abstenir de toute liqueur forte. Au lieu de viande, de poisson, d'œufs, de *lait*, de tout autre aliment

nourrissant , il ne prendra que des soupes légères , des bouillons de veau & de poulet , des *panades* , du *gruau* , &c. Il boira de l'*eau d'orge* , édulcorée avec du *miel* ; ou une *infusion de menthe* , ou de *graine de lin* , acidulée avec le suc d'*orange* , ou de *citron* ; une *décoction d'orge* & de *réglisse* , avec des *tamarins* , ou d'autres boissons *rafraîchissantes* , *délayantes* , *acides*.

Le souper , sur-tout , doit être léger. Si le *miel* répugne à l'estomac , on *édulcorera* cette boisson avec de la *cassonade* , ou un peu de *mélasse*. On *acidulera* le tout avec de la *gelée de groseille*. Les personnes accoutumées aux liqueurs fermentées , boiront , au lieu de *gruau* , du *petit lait* au *vin blanc* , qu'on *édulcorera* avec les substances ci-dessus.

Le malade doit se tenir au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire , & il tâchera de se procurer une sueur douce ; ce qui est facile , vers le matin , en prenant du *thé* , ou quelque autre boisson *délayante* chaude. J'ai souvent vu ce moyen guérir en un seul jour un *rhume* , qui , s'il eût été négligé , auroit , très-probablement , coûté la vie au malade , ou l'auroit au moins tenu au lit pendant quelques mois. Si , dès que les premiers *symp-*

comes du *rhume* se manifestent , on vouloit sacrifier quelque temps à se reposer , à se tenir chaudement , & à faire un peu de *diète* , il n'est pas douteux qu'on prévient une partie des effets qui résultent de la suppression de la *transpiration*. Mais si on laisse le mal se fortifier par des délais , les tentatives que l'on fait ensuite pour le guérir , deviennent souvent infructueuses. La *pleurésie* , la *pérituberculose* , une *pulmonie mortelle* , sont les effets ordinaires des *rhumes* que l'on a absolument négligés , ou qu'on a mal traités.

Nombre de gens tentent de se guérir d'un *rhume* en s'enivrant ; mais cette expérience est téméraire , pour ne rien dire de plus , & ne peut être que celle d'un fou. Il est vrai qu'elle peut quelquefois réussir , en rétablissant subitement la *transpiration*. Mais s'il y a quelque degré d'*inflammation* , ce qui arrive souvent , les liqueurs fortes , au lieu de diminuer le mal , ne font que l'augmenter. C'est ainsi qu'un *rhume* simple peut être changé en une *fièvre inflammatoire* (1).

(1) D'autres personnes prennent de la *thériaque* , des *confections* , des *ratafiats* , &c. Ces moyens sont également pernicioeux , par les mêmes rai-

Quand ceux qui ne vivent que du travail de la journée, ont le malheur de gagner un *rhume*, ils ne peuvent pas prendre un jour ou deux à se tenir chaudement, & à faire quelques *remedes*. Delà cette indisposition faisant souvent de rapides progrès, ces malheureux se trouvent bientôt obligés de garder la maison pendant un temps considérable; souvent même ils deviennent, pour jamais, incapables de soutenir des travaux fatigants. Il y a plus, ceux de ces journaliers qui auroient le moyen de prendre ces soins quand ils sont enrhumés, dédaignent souvent de le faire. Ils affectent de mépriser les *rhumes*; & tant qu'ils peuvent se traîner, ils dédaignent de rester chez eux, pour ce qu'ils appellent un *simple rhume*: d'où il arrive qu'un si grand nombre de personnes de cette classe périssent, par les suites de cette indisposition; parce que tel qu'un ennemi méprisé, le *rhume* gagne de la force par les délais, jusqu'à ce qu'à la fin il devient invincible. Cette vérité se vérifie tous les jours chez les

sons. La *thériaque* peut convenir dans les *rhumes*, même accompagnés de *toux*; mais c'est à la fin. Plutôt, elle peut procurer une *inflammation*, soit de *poitrine*, soit de la *gorge*; & quand on la prend à la fin d'un *rhume*, il faut qu'on ait peu soupé, & que le soupé soit digéré.

voyageurs, qui, dans la crainte de perdre un seul jour, exposent leur vie en poursuivant leur route, quoique atteints de cette maladie, même dans la saison la plus rigoureuse (1).

Cependant, il faut dire aussi qu'on peut trop s'écouter dans les *rhumes*; car une personne qui, pour un *rhume* léger, se renferme dans une chambre chaude & boit abondamment des liqueurs chaudes, donne lieu par-là à un tel relâchement dans les *solides*, qu'il est ensuite fort difficile de leur rendre le ton qu'ils avoient auparavant. Ce qu'il convient donc de faire, quand la maladie & la saison le permettent, c'est de joindre au *régime* prescrit ci-dessus, (p. 374,) un exercice modéré, comme de se promener, de monter à cheval, d'aller en voiture, &c. Souvent un *rhume* opiniâtre, qui a résisté à tous les *remèdes*, cède à un *régime* & à un exercice convenable, quand on les continue pendant le temps nécessaire.

(1) L'on ne meurt effectivement pas d'un *rhume*, dit M. TISSOT, tant qu'il n'est que *rhume*; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très-habile Médecin à un de ses amis, qui lui disoit; *je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.*

Un grand moyen de rétablir la *transpiration*, c'est de se baigner les pieds & les jambes tous les soirs dans de l'eau chaude. Mais il ne faut pas qu'elle le soit trop, car alors elle nuiroit. Il ne faut jamais que l'eau ait plus de chaleur que celle du *lait* nouvellement trait, & il faut que le malade se mette au lit immédiatement après cette espèce de bain. Mettre les pieds dans l'eau tiède, se tenir au lit, boire de l'eau de *gruau*, ou toute autre liqueur légère tiède, détruira plus promptement le *spasme* & rétablira plus sûrement la *transpiration*, que tous les *sudorifiques* échauffants des Apothicaires. Voilà tout ce qu'il convient de faire pour un *rhume* simple; & si on s'y prend de bonne heure, on manquera rarement de le guérir.

Mais lorsque les *symptomes* ne cedent point à la *diete*, au *régime*, aux boissons chaudes, *délayantes*; on a tout lieu de craindre qu'il ne survienne quelque autre maladie, comme une *fluxion de poitrine*, une *fièvre inflammatoire*, &c. Si donc le *pouls* est dur & fréquent; si la peau est brulante & sèche; si le malade sent des douleurs à la tête ou à la *poitrine*, il faudra le saigner & lui donner les *poudres apéritives* & *rafraîchissantes*

recommandées dans la fièvre *scarlatine*. (V. Ch. XIII, §. II.) Il en prendra toutes les trois ou quatre heures, jusqu'à ce qu'elles aient évacué.

Il faudra encore appliquer un *vésicatoire* sur le cou, & donner au malade deux cuillerées de la *mixture saline* toutes les deux heures; en un mot, le traiter absolument comme d'une fièvre légère. J'ai souvent vu ces moyens, employés dans les commencements, emporter la maladie en deux ou trois jours; même dans les cas où il y avoit tous les *symptomes* avant-coureurs d'une *fièvre inflammatoire*, ou d'une *fluxion de poitrine* (1).

(1) Nous prions le Lecteur de peser attentivement les conseils que vient de donner M. BUCHAN. Il ne se trouvera pas ici d'accord avec les Commeres, les Gardes & cette foule dangereuse de désœuvrés, qui fatiguent sans cesse les malades de leur présence & de leurs avis. Les *bains de pieds* & la saignée ne sont pas, selon eux, des remèdes qui conviennent dans un *rhume*. Ils commencent par avancer que les bains de pieds font tomber le *rhume* sur la *poitrine*, sans considérer qu'ils sont un des grands moyens de rétablir la *transpiration*, & que le retour de cette évacuation suffit seul pour guérir le *rhume* dans ses commencements.

Quant à la saignée, ils disent positivement qu'elle tue. Ne pouvant juger des divers degrés dont cette maladie est susceptible, le *rhume* ne leur paroît jamais qu'une maladie légère; [voyez

Le grand secret pour se garantir des *rhumes*, c'est d'éviter le plus qu'il est possible, les extrêmes du chaud & du froid, & lorsqu'on a chaud, de ne se rafraîchir que graduellement. (V. T. I, Ch. XI, §. III, où l'on a traité de tous ces objets importants, de maniere. à se dispenser de les répéter ici.)

§. II.

Des diverses especes de Toux.

ARTICLE PREMIER.

De la Toux de poitrine.

La *toux*, pour l'ordinaire, est l'effet d'un *rhume*, qui a été, ou mal traité, ou entièrement négligé. Quand elle devient opiniâtre, il y a toujours lieu d'en craindre des suites fâcheuses, parce qu'elle annonce la foiblesse des *poumons*,

la note précédente.] & fondés sur je ne fais quel raisonnement, ils prétendent que la saignée y est absolument contraire: mais les gens censés & raisonnables, & qui se conduisent d'après des principes certains, savent qu'il n'est pas de remède exclusif à telle ou telle maladie; que les *symptomes* de la maladie sont les vrais indicateurs des *remedes*, & que dans quelque maladie que ce soit, dès que les *symptomes* d'*inflammations* se manifestent, la saignée est le remède le plus capable de s'opposer aux désordres qu'elle cause.

& qu'elle est souvent l'avant-coureur de la *pulmonie*.

Si la *toux* est violente, si le malade est jeune & fort, que le *pouls* soit dur & vite, la saignée est nécessaire. Mais si le malade est foible & d'une constitution relâchée, la saignée prolongeroit la maladie. Lorsque le malade crache librement, elle est inutile, & quelquefois même nuisible, son effet tendant, en général, à diminuer cette évacuation. (V. T. II, note 1, p. 115.)

Lorsque la *toux* n'est accompagnée d'aucune espèce de fièvre, & que les crachats sont visqueux & épais, on ordonne les *remedes pectoraux-incisifs* : tels sont les préparations de *scille*, la *gomme ammoniac*, &c. La dissolution de *gomme ammoniac* se fera comme nous l'avons recommandé (p. 102 de ce vol.) & on en donnera deux cuillerées trois ou quatre fois par jour, plus ou moins, selon l'âge & le tempérament du malade. Les préparations de *scille* peuvent être données sous plusieurs formes différentes, telles que les suivantes.

Prenez de *vinaigre scillitique*, ou d'*oximel scillitique*, ou de *sirop scillitique*,
d'eau de *cannelle simple*, } de chaque
2 onces.

382 MÉDECINE DOMESTIQUE.

Prenez d'eau commune , { de chaque
de sirop balsamique , } 1 once.

Mêlez. On donne deux cuillerées de cette *mixture* deux ou trois fois par jour. Un *sirop* fait avec parties égales de *suc de limon*, de *sucré candi* & de *miel*, est encore très-convenable dans cette espèce de *toux*. Le malade en prendra une cuillerée à volonté.

Mais quand les crachats sont clairs & limpides, ces remèdes nuiroient, bien loin d'être utiles. Dans ce cas, les *opiat*s adoucissants, les *huileux*, les *mu-
cilagineux* sont plus convenables. Il faut que le malade boive souvent un verre d'une *infusion* faite avec les fleurs de *coquelicot* & de *racine de guimauve*, ou de fleurs de *tussilage*. On peut encore lui donner, deux fois par jour, une cuillerée à café de l'*élixir parégorique*, dans un verre de sa *tisane*. L'*infusion d'Espagne de Fuller* convient aussi dans ce cas; on peut en donner une tasse, trois ou quatre fois par jour.

Lorsque la *toux* est occasionnée par une humeur âcre qui irrite la gorge & le gosier, le malade tiendra perpétuellement dans sa bouche quelques *tablettes pectorales* douces, comme du *jus de réglisse*, du *sucré d'orge*, les *tablettes*

balsamiques communes, le *suc d'Espagne*, &c. ; en émoussant l'acrimonie des humeurs, en enveloppant leurs principes irritants, elles appaisent la *toux*.

Dans les *toux* opiniâtres, causées par des humeurs qui se jettent sur les *poumons*, il sera souvent nécessaire, outre les remèdes *expectorants* dont nous venons de parler, de faire un *cautere*, un *seton*, ou d'exciter d'autres évacuations. Dans ces cas, j'ai souvent observé les plus heureux effets de l'*emplâtre de poix de Bourgogne*, appliqué entre les deux épaules. J'ai ordonné ce remède simple contre les *toux* les plus opiniâtres dans un grand nombre de cas, & pour des *tempéraments* très-différents, sans l'avoir jamais vu manquer son effet, à moins qu'il n'y eût des signes évidents d'un *ulcere* dans les *poumons*. Pour faire cet *emplâtre*, on prend gros comme une muscade de *poix de Bourgogne* ; on en étend une couche mince sur un morceau de peau douce, de la grandeur de la main, & on l'applique entre les deux *omoplattes*. On leve cet *emplâtre* tous les trois ou quatre jours, on l'essuie & on le rapplique de nouveau : mais il faut le renouveler tous les quinze jours ou toutes les trois semaines. Ce remède

étant simple & à vil prix, on sera porté en conséquence à le mépriser; cependant je ne crains pas d'affirmer que de tous ceux que nous fournit la *matiere médicale*, il n'en est pas dont l'usage soit plus efficace, dans presque toutes les especes de *toux*. Il est vrai qu'il ne fait pas toujours son effet sur le champ. Mais si on le garde pendant quelque temps, il réussira, tandis que la plupart des autres remedes échoueroient.

Le seul inconvénient de cet *emplâtre*, c'est la démangeaison qu'il occasionne; mais on passera par là-dessus, quand on considérera les avantages que le malade peut en retirer. D'ailleurs, si la démangeaison devient incommode, on leve l'*emplâtre*, on frotte la partie avec un linge sec, ou on l'humecte avec de l'eau tiède & du *lait*. Il est vrai qu'il faut prendre quelque précaution quand on veut en discontinuer l'usage. Cependant on n'en aura rien à craindre, lorsqu'on diminuera la grandeur de l'*emplâtre* peu à peu, & qu'on ne le quittera entièrement que dans un temps chaud ou dans la belle saison (a).

(a) On voit des personnes qui se plaignent que l'*emplâtre de poix* adhère trop fortement à la peau, & d'avoir beaucoup de peine à l'ôter, tan-

A R T I C L E II.

De la Toux d'estomac.

La *toux* peut encore être occasionnée par beaucoup d'autres causes, outre le reflux des humeurs sur les *poumons*; dans ces cas, les *remedes pectoraux* ne conviennent plus. Ainsi, dans une *toux* qui a pour cause une foiblesse d'estomac, ou des matieres impures rassemblées dans ce *viscere*, les *sirops*, les *huiles*, les *mucilages*, tous les *remedes balsamiques* sont contraires. La *toux d'estomac* se distingue de celle qui vient du vice des *poumons*, en ce que, dans cette derniere, le malade touffe dans l'*inspiration* ou dans le temps que l'air entre dans la poitrine, & que cela n'arrive pas dans la premiere ou dans la *toux d'estomac*.

Le traitement de cette derniere *toux*, consiste à nettoyer l'estomac & à le forti-

dis que d'autres se plaignent d'avoir de la difficulté à le faire tenir. Cela vient des diverses especes de *poix*, & de la maniere dont on l'étend sur le morceau de peau. En général, j'ai observé que l'on réussissoit mieux quand on y joignoit un peu de cire, & qu'on l'étendoit le plus froid possible. La meilleure *poix* est celle qui est *dure*, *blanche* & *transparente*.

fier. En conséquence, on commencera par donner quelques *doux vomitifs*, & ensuite quelques *purgatifs amers*. Ainsi, après avoir fait vomir une ou deux fois, on pourra donner le *remède*, appelé la *teinture sacrée*, à la dose d'une ou deux cuillerées deux fois par jour, ou toutes les fois qu'il sera nécessaire de tenir le ventre libre. Le malade en continuera l'usage pendant un temps assez considérable. On peut faire soi-même cette *teinture*, de la manière suivante.

Prenez de la poudre d'*hiera-picra*,
1 once.

Laissez infuser dans une chopine de vin blanc pendant quelques jours; passez & conservez pour l'usage.

Dans les *roux* causées par des faiblesses d'estomac, le *quinquina* est d'une grande efficacité. Le malade en mâchera, le prendra en poudre, ou il en fera une *teinture*, avec les autres *amers stomachiques* (1).

(1) On peut prescrire, dans ce cas, le *quinquina* de la manière suivante :

Prenez de sel essentiel de *quinquina*, 1 gros,
de *rhubarbe* en poudre, demi-gros.

Mêlez; partagez en neuf prises égales. On en prend une prise tous les jours, dans la première cuillerée de soupe. On proportionne les doses relativement aux circonstances.

J'ai souvent employé ce remède, & je puis dire

ARTICLE III.

De la Toux nerveuse.

La *toux nerveuse* ne peut se guérir, que par le changement d'air & par l'exercice, auxquels on peut ajouter l'usage de quelques *calmans*. Au lieu de *pilules savonneuses*, d'*élixir parégorique*, &c. qui ne sont autre chose que l'*opium déguisé*, on donnera dix, quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, plus ou moins, selon les circonstances. Le malade les prendra quand il sera au lit, ou quand la *toux* l'incommodera. Les bains chauds des pieds & des mains, contribueront souvent encore à calmer cette espèce de *toux*.

ARTICLE IV.

De la Toux symptomatique.

Quand la *toux* n'est que le *symptome* d'une autre maladie, c'est en vain qu'on tenteroit de la guérir, sans avoir guéri auparavant la maladie, dont elle est l'effet.

n'en avoir gueres trouvé de meilleur contre les foiblesses d'estomac, & contre les maladies lentes & opiniâtres qui en sont les suites; mais il faut qu'il soit continué pendant plusieurs mois, sans interruption.

Ainsi quand la *toux* est occasionnée par la *dentition*, ou la pousse des dents, il faut lâcher doucement le ventre, *scarifier les gencives* (1), faire enfin tout ce qu'il convient pour que les dents percent; c'est le seul moyen d'appaiser la *toux*.

(1) C'est - à - dire, donner des coups de lancette sur la gencive, ouvrir la peau de cette partie, & faire un passage à la dent; par ce moyen on débride la peau, on ôte cette tension, si douloureuse, qu'éprouve la gencive, & par communication, toutes les parties voisines, & qui est la seule cause du grand nombre d'accidents qui accompagnent la *dentition*. Cette opération est donc très-importante, puisqu'elle prévient & guérit la *toux* dont parle l'Auteur, & sur-tout les *convulsions*, qui tuent un si grand nombre d'enfants. Mais, pour réussir, il ne faut la faire que quand la dent est prête de sortir, quand la peau de la gencive, qui la recouvre, est assez amincie pour qu'on puisse sentir parfaitement la dent à travers : car si on la faisoit plutôt, il y auroit à craindre que la petite plaie faite par la lancette, ne fût cicatrisée, avant que la dent n'eût franchi le passage, & alors les accidents reparoîtroient avec plus de violence, parce que la cicatrice rend la peau plus dure.

En attendant que la peau soit assez amincie, & même pour l'aider à parvenir à ce degré de minceur, on peut toucher souvent, dans la journée, la gencive avec une éponge trempée dans une *mixture* tiède d'eau, de *lait* & de *miel*; on peut même y ajouter quelques gouttes de *laudanum liquide*. On fera conserver à l'enfant une gorgée de cette *mixture* dans la bouche, le plus long-temps qu'il sera possible. On lui donnera à mâcher un bâton de *réglisse*, &c.

De même quand elle est produite par des vers, les seuls remèdes qui puissent alors la guérir, sont les vermifuges, les amers, les lavements huileux, &c. (V. Chap. XXIV.)

Les femmes sont souvent sujettes à la *toux* dans les derniers mois de leur grossesse. Cette *toux* se guérit ordinairement par les saignées & par quelques purgatifs doux. De plus, elles doivent éviter les aliments venteux, & ne porter que des habits aisés, qu'elles ne tiendront point serrés.

La *toux* est non-seulement le symptôme d'une autre maladie, mais encore elle en est souvent l'avant-coureur. C'est ainsi que la *goutte* s'annonce fréquemment par une *toux* très-incommode, qui tourmente le malade plusieurs jours, avant que le premier accès se soit manifesté. Comme cette *toux* disparoît ordinairement au premier accès, ou paroxysme, il est important de l'exciter. Pour cet effet, on tiendra les extrémités chaudement, on donnera des boissons chaudes, & on baignera les pieds & les mains dans l'eau chaude.



§. III.

De la Coqueluche.

On voit rarement la *coqueluche* affecter les adultes ; mais elle est souvent funeste aux enfants. Ceux qui sont nourris d'aliments *aqueux* & sans consistance, qui respirent un air mal-fain, qui ne font pas assez d'exercice, sont très-sujets à cette maladie, & en sont en général les plus incommodés.

Cette maladie est si bien connue, même des nourrices, qu'il est inutile de la décrire. Tout ce qui peut troubler la *digestion*, arrêter la *transpiration*, relâcher les *solides*, dispose à cette maladie. En conséquence, pour la guérir, il faut nettoyer l'estomac, le fortifier, renforcer les *solides*, & en même-temps favoriser la *transpiration*, & exciter les autres *sécrétions*. Les aliments doivent être légers & de facile *digestion*. Du bon pain bouilli dans de l'eau, ou préparé en soupe, du bouillon de poulet, & tous les autres mets qu'on mange à la cuiller, conviennent aux enfants. Mais pour ceux qui sont plus âgés, on leur donnera du *grau* de *sagou* ; & s'il n'y a que très-peu de fièvre, un peu de poulet

bouilli , ou de toute autre viande blanche. Pour boisson , on leur donnera une *infusion* de *pouillot* , *édulcoré* avec le *miel* & le *sucré candi* , ou un peu de *petit lait* au *vin*. Si le malade est foible , on peut , de temps en temps , lui donner un peu de *petit négas*.

Un des meilleurs *remedes* dans la *coqueluche* , est de changer d'air ; souvent cela seul guérit la maladie , même quand on passe d'un air plus pur dans un air moins pur ; ce qui peut , sans doute , dépendre de ce que le malade quitte le lieu de la *contagion* ; car la plupart des maladies des enfants sont *contagieuses*. Il n'est pas rare de voir regner cette maladie dans une Ville , ou un Village , tandis que dans un autre , qui n'en est qu'à une très-petite distance , personne n'en est attaqué ; & quelle qu'en soit la cause , c'est un fait dont nous sommes sûrs. Il ne faut donc point perdre de temps ; & dès qu'un enfant , ou un adulte a gagné cette maladie , le transporter à quelque distance du lieu où elle regne , & choisir , s'il est possible , un air plus pur & plus chaud (a).

(a) Quelques personnes s'imaginent qu'il ne faut pas que le malade change d'air , que la maladie ne soit sur son déclin ; mais cette opinion

Quand la maladie devient violente, & que le malade est en danger de suffoquer, il faut le saigner, sur-tout s'il a de la fièvre, & si le *pouls* est *dur* & *plein* : mais comme en saignant, le premier objet est de prévenir la rupture des vaisseaux fanguins des *poumons* & de les préparer à l'action des *vomitifs*, rarement a-t-on besoin de répéter cette opération. Cependant si la maladie est accompagnée des *symptomes d'inflammation* de la poitrine, une seconde & même une troisième saignée peuvent être nécessaires. (V. note 1, p. 379 de ce volume.)

On regarde, pour l'ordinaire, comme un *symptome* favorable, quand le malade vomit dans une de ses quintes, parce qu'alors l'estomac étant débarrassé, la *toux* en est fort diminuée. Il est donc important de solliciter le *vomissement*, en faisant boire une *infusion* de *camomille* ou de l'eau tiède; &, lorsque ces moyens ne réussissent point, en donnant de petites doses d'*ipécacuanha*;

paroît mal fondée, puisqu'on a vu des malades tirer un grand avantage du changement d'air, dans toutes les périodes de la maladie. Il ne suffit pas de faire sortir le malade le jour en voiture; ce moyen est rarement salutaire, & souvent même expose le malade à s'enrhumer.

on en fera prendre cinq à six grains à un enfant de trois ou quatre ans , & plus ou moins aux autres , proportionnellement à l'âge & aux forces.

Il est très-difficile de faire boire les enfants , après leur avoir fait prendre un *vomitif*. Je les ai vus souvent heureusement trompés , en faisant *infuser* un scrupule ou un demi-gros d'*ipécacuanha* en poudre dans une chopine d'eau bouillante. Si on déguise cette *infusion* avec un peu de *lait* & de *sucré* , ils prendront cette boisson pour du *thé* , & ils la boiront avec avidité. On leur en donne tous les quarts-d'heure , ou plutôt toutes les dix minutes une petite tasse , & l'on continue jusqu'à ce que le remède ait opéré. Dès qu'il a commencé à faire effet , il n'est pas nécessaire de les faire boire davantage , parce qu'ils ont assez d'eau dans l'estomac.

Non-seulement les *vomitifs* nettoient l'estomac , qui , dans cette maladie , est surchargé de *phlegmes visqueux* , mais encore il excite la *transpiration* & les autres *sécrétions* ; ils doivent donc être répétés selon l'opiniâtreté de la maladie. Il ne faut cependant pas qu'ils soient trop forts ; les *vomitifs* doux , souvent répétés , sont , & moins dangereux , &

plus efficaces que ceux qui feroient plus actifs.

Comme le malade est, pour l'ordinaire, constipé, il est nécessaire de lui lâcher doucement le ventre. Les meilleurs *laxatifs*, dans ces cas, sont la *rhubarbe* & ses préparations, comme le *sirop* ou la *teinture de rhubarbe*. On en donne, aux petits enfants, une ou deux cuillers à café, deux ou trois fois par jour, selon les occasions. Quand ils sont plus avancés en âge, on augmente la dose en proportion, & on la répète jusqu'à ce qu'on en ait obtenu l'effet désiré. Pour ceux auxquels on ne peut pas parvenir à faire prendre la *teinture amère*, on leur donne une *infusion de séné & de pruneaux*, que l'on adoucit avec la *manne*, la *cassonnade* ou du *miel*; ou bien quelques grains de *rhubarbe* en poudre, enveloppés dans une ou deux cuillerées à café de *sirop* ou de *gelée de groseilles*, pour leur en déguiser le gout. Le plus grand nombre des enfants sont friands de *sirop*, de *confitures*, & refusent rarement de prendre les remèdes, quelque désagréables qu'ils soient, déguisés de la sorte (1).

(1) Il est étonnant que l'Auteur ait passé sous silence le *kermès minéral*, qui, dans cette mala-

On croit presque généralement que les *remedes huileux, pectoraux, balsamiques*, possèdent des vertus merveilleuses pour guérir la *coqueluche*; en conséquence on les donne en abondance aux malades de tout âge & de toute constitution, sans considérer que toutes les substances de cette nature empâtent & surchargent l'estomac, nuisent à la *digestion*, &, par une suite nécessaire, aggravent la maladie.

Les *mille-pieds* ou *cloportes*, sont fortement recommandés dans cette maladie. Ceux qui préféreront d'employer ces insectes, les prendront de la manière suivante :

Prenez de *cloportes* vivants & lavés,
2 onces.

die, a le double avantage de faire vomir & de purger par bas, sur-tout les enfants, quoique donné à très-petite dose, comme à un quart de grain pour un enfant d'un an, à un demi-grain pour celui de deux, &c. réitérés une ou deux fois dans la journée. J'ai vu souvent la *coqueluche* céder à la première prise. On leur donne ce remede avec une quantité plus ou moins grande de *sucré* en poudre, dans une cuillerée d'eau. Il a en outre la propriété d'augmenter les forces, d'exciter une *transpiration* plus abondante, de favoriser l'*expectoration* & de provoquer l'écoulement des urines. Il faut avouer cependant qu'il ne convient pas dans les cas où les *fibres* du malade auroient beaucoup de roideur.

Pilez-les dans un mortier; mettez-les dans une chopine de petit vin blanc, & laissez infuser toute la nuit; passez à travers un linge, & vous en donnerez une cuiller à bouche, trois ou quatre fois par jour.

Quelquefois les *calmants* sont nécessaires pour appaiser la violence de la *toux*. Dans ce cas, on donne un peu de *sirop de pavot*, ou cinq, six ou sept gouttes de *laudanum liquide*, selon l'âge & le tempérament du malade. On fait prendre ces *calmants* dans une tasse d'*infusion d'hyssope* ou de *pouillot*, & on les répète, s'il est nécessaire.

Le *liniment d'ail* est un remède très-connu en Ecosse contre la *coqueluche*. On le prépare en pilant de l'*ail* dans un mortier, avec partie égale de sain-doux; on en frotte la plante des pieds deux ou trois fois par jour : mais la meilleure manière de l'employer, c'est de l'étendre sur un linge, & de l'appliquer en forme d'*emplâtre*. On le renouvelle soir & matin, parce que l'*ail* perd promptement sa vertu. C'est un excellent remède contre la *coqueluche* & contre la plupart des autres *toux opiniâtres*. Cependant il faut prendre garde de l'employer quand le malade est

échauffé, ou qu'il a de la disposition à la fièvre, parce qu'il augmenteroit ces *symptomes*.

Il faut mettre les pieds dans l'eau chaude, une fois tous les deux ou trois jours, & appliquer l'*emplâtre de poix de Bourgogne* entre les deux épaules, (V. p. 383 de ce volume,) que l'on gardera pendant toute la maladie. Mais si elle acquiert de la violence, au lieu de cet *emplâtre*, il faut appliquer les *vésicatoires*, & entretenir la *suppuration* pendant quelque temps avec un *onguent suppuratif*. (V. à la Table le mot *vésicatoire*.)

Lorsque la maladie devient opiniâtre, & que le malade n'a pas de fièvre, le *quinquina* & les autres *amers* sont les remèdes les plus convenables. On donnera le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre, ou en *décoction*, ou en *infusion*, au goût du malade. La dose pour un enfant, est de dix, quinze, vingt grains, selon son âge, trois ou quatre fois par jour. La dose pour un adulte, est depuis un demi-gros jusqu'à quarante-huit grains. Il y a des personnes qui conseillent, dans ce cas, l'*extrait de quinquina* avec la poudre de *cantharides* : mais il n'y a qu'un Médecin qui

puisse diriger ce remede, parce qu'il demande beaucoup de connoissances & d'attention. Il est plus sûr de donner quelques grains de *castoreum*, joints au *quinquina*. La dose pour un enfant de six à sept ans, est de sept à huit grains de *castoreum* & quinze grains de *quinquina* en poudre. On fait de ces deux substances une *mixture*, avec deux ou trois onces d'eau simple distillée & un peu de *sirop*, & on en donne trois ou quatre fois par jour.

CHAPITRE XIX.

De l'inflammation de l'estomac, & des visceres du bas-ventre.

Toute inflammation des premieres voies est dangereuse, & demande les secours les plus actifs & les plus prompts, parce qu'elle se termine souvent par la *suppuration*, & quelquefois par la *gangrene*, qui cause une mort certaine.

§. I.

De l'Inflammation de l'estomac.

CAUSES. L'inflammation de l'estomac peut être produite par toutes les causes

qui occasionnent la *fièvre inflammatoire*, comme les boissons de liqueurs froides quand on a chaud; la suppression de la *transpiration*; la rentrée subite d'une *éruption*, &c. Elle peut encore être causée par l'*acrimonie* de la *bile*, ou par des substances âcres & irritantes, séjournant dans l'*estomac*, par des *vomitifs* & des *purgatifs* trop forts, par des poisons *corrosifs*, &c. La *goutte* remontée, soit pour avoir pris du froid, soit pour avoir employé des remèdes contraires, occasionne souvent aussi l'*inflammation de l'estomac*. Les substances dures ou indigestes, arrêtées dans l'*estomac*, comme les os, les coquilles de noix, &c. peuvent encore produire la même maladie.

SYMPTOMES. L'*inflammation de l'estomac* est accompagnée d'une douleur fixe & d'une chaleur brûlante dans la région de ce *viscere*, d'*insomnie* & d'*anxiétés*. Le *pouls* est petit, fréquent & dur. Le malade vomit, ou au moins éprouve des *nausées* & des maux de cœur; il a une soif excessive; les *extrémités* sont froides, & il respire difficilement; il a des *sueurs froides colliquatives*; quelquefois des *convulsions* & des faiblesses. L'*estomac* est gonflé, & souvent pa-

roît dur au toucher. Un des signes les plus *caractéristiques* de cette maladie, est un sentiment douloureux, que le malade éprouve toutes les fois qu'il prend quelque chose, soit solide, soit liquide, sur-tout si la boisson ou les aliments sont trop chauds ou trop froids (1).

Lorsque le malade vomit tout ce qu'il prend, en boisson ou en aliments; que l'insomnie est opiniâtre; qu'il a le *hoquet*; enfin lorsque son *pouls* est *intermittent*, & que les accès de foiblesse sont fréquents, il est dans le plus grand danger.

RÉGIME. Il faut éviter, avec le plus grand soin, les boissons & les aliments échauffants, âcres & irritants. La foiblesse du malade peut en imposer à ceux qui sont auprès de lui, & les engager à

(1) L'estomac est encore sujet à une douleur aiguë, tranchante, à laquelle on a donné le nom de *colique d'estomac*; elle dépend le plus souvent de *flatuosités* ou de *vents*, & d'une affection *spasmodique*. Elle se reconnoît à des gonflements assez sensibles & à des rots très-fréquents. Cette maladie, quand elle n'est pas accompagnée de fièvre, se traite par les remèdes *échauffants* & *anti-spasmodiques* que l'Auteur va prescrire, [Art. I du §. III de ce Chap.] Mais quand elle est accompagnée de fièvre, elle doit faire craindre l'*inflammation* dont il s'agit ici. On parlera des autres maladies de l'*estomac*, Chap. XXIII, §. IV, & Chap. XXXI, §. II & III.

lui donner du vin, des liqueurs spiritueuses ou d'autres *cordiaux* ; mais ces remèdes ne manquent jamais d'aggraver la maladie, & causent souvent une mort subite (1). Les envies de vomir peuvent encore tromper les Gardes & ceux qui soignent le malade, & les porter en conséquence à regarder les *vomitifs* comme nécessaires ; mais ils tuent avec non moins de célérité.

Les aliments doivent être liquides, légers, rafraîchissants & de facile *digestion*. Il faut les donner en petite quantité, & qu'ils ne soient, ni trop chauds, ni trop froids. Le *gruau* léger, fait d'orge ou d'avoine ; du pain léger, rôti, trempé & dissous dans de l'eau bouillante, ou du bouillon de poulet très-foible, sont les nourritures les plus convenables.

(1) La cause la plus ordinaire des mauvais succès dans cette maladie, est la fausse opinion, dans laquelle on est universellement, que les douleurs violentes d'*estomac* ou des *intestins* sont occasionnées par des vents. Aussi-tôt que quelqu'un se plaint de ces douleurs, on voit ceux qui l'approchent courir à l'*eau d'anis*, au *scubac*, à l'*eau-de-vie*, au *kirchwafer*, au *brou de noix*, &c. Le malade en reçoit quelquefois du soulagement, mais il n'est pas de longue durée ; & chez tous, la maladie acquiert d'autant plus d'intensité, qu'ils ont pris davantage de ces liqueurs spiritueuses.

Pour boisson, on donnera du *petit lait clarifié*, de l'*eau d'orge*, de l'*eau panée*, ou dans laquelle on a fait bouillir une croute de pain grillée; ou des *infusions*, des *décoctions* de plantes *émollientes*, telles que la *réglisse*, la racine de *gui-mauve*, la *falsepareille*, &c.

REMEDES. La saignée, dans cette maladie, est absolument nécessaire; elle est presque le seul remède dont puisse dépendre le succès. Si l'*inflammation de l'estomac* résiste à la première saignée, il sera souvent nécessaire de la répéter plusieurs fois, & il ne faut pas que l'état foible du *pouls* empêche de la réitérer. Le *pouls* s'élève, pour l'ordinaire, après les saignées, & tant qu'on s'aperçoit de cette augmentation du *pouls*, on peut saigner en toute sûreté.

Les *fomentations* fréquentes avec de l'eau tiède ou avec la *décoction* de *plantes émollientes*, sont également avantageuses: on y trempe des flanelles, que l'on applique sur la région de l'estomac, & qu'on renouvelle quand elles commencent à se refroidir. Il ne faut pas qu'elles soient appliquées trop chaudes, ni attendre pour les changer qu'elles soient devenues tout-à-fait froides; parce que le trop grand froid & le trop grand

De l'Inflammation de l'estomac. 403
chaud, sont également contraires dans
cette maladie (1).

On baignera souvent les pieds & les
jambes dans l'eau tiède. On appliquera
sous la plante des pieds, des briques
chaudes ou des *cataplasmes*. Le bain
chaud, si l'on est dans le cas de pou-
voir s'en servir, fera d'une grande uti-
lité. Un des meilleurs remèdes que je
connoisse contre cette maladie & contre
toutes les autres *inflammations* des *pre-
mieres voies*, c'est un *emplâtre épispas-
tique*, ou *vésicatoire*, appliqué sur la
partie affectée : je l'ai souvent employé,
& je n'ai jamais vu qu'il n'ait pas sou-
lagé le malade.

Les seuls remèdes internes que nous
puissions conseiller dans cette maladie,
sont des *lavements adoucissants*. On les
composera simplement d'eau tiède, ou
de *décoction* légère de *grau*; & si le
malade est constipé, on y ajoutera un
peu d'*huile d'amandes douces*, de *miel*
ou de *manne*. Les *lavements* tiennent

(1) Un remède qui nous a beaucoup servi dans
ces cas, ce sont des *frictions* sur le creux de l'es-
tomac, avec la main sèche, ou trempée dans une
décoction émolliente, &c. On fait ces *frictions* tou-
tes les fois qu'on applique ou qu'on renouvelle les
fomentations.

404 MÉDECINE DOMESTIQUE.
lieu de *fomentations* internes, lâchent
doucelement le ventre, & nourrissent en
même-temps le malade, qui souvent,
dans cette maladie, ne peut garder au-
cun aliment dans son estomac. Ainsi il
ne faut jamais les négliger, puisque la
vie du malade peut en dépendre (1).

§. II.

*De l'Inflammation des intestins, ou du
bas-ventre.*

Cette maladie est une des plus dou-
loureuses & des plus dangereuses aux-
quelles les hommes soient sujets. Elle
est, en général, produite par les mê-
mes causes que l'*inflammation de l'esto-
mac*. La *constipation*, les *vers*, les fruits
verts, les noix mangées en grande quan-
tité, les bieres venteuses, comme de
l'ancienne *aile*, ou de la vieille biere gar-

(1) Il ne faut pas trop se hâter de cesser les *re-
medes* dans cette maladie; il faut que les dou-
leurs aient disparu, au moins depuis deux ou trois
jours. On a vu des malades abandonner les *re-
medes* dès qu'ils n'ont plus senti de douleurs;
mais, comme si elles n'étoient qu'assoupies, elles
ont reparu avec plus de violence que jamais, &
toujours avec danger pour le malade: il faut
même qu'il observe le *régime* prescrit, au moins
une huitaine de jours, après que la maladie est
guérie.

De l'Inflammation du bas-ventre. 405
dée en bouteille, le vin verd, le cidre aigre, peuvent produire cette maladie. (V. T. I, note 1, p. 191.) Elle peut encore être occasionnée par une *descente*, par des *tumeurs squirreuses* dans les *intestins*, ou par l'adhésion de leurs parois les unes contre les autres.

On divise l'*inflammation des intestins* en *passion iliaque*, en *entéritis*, &c. selon le nom de la partie du bas-ventre affectée. Cependant, comme le traitement est presque le même, en quelque partie du *canal intestinal* que la maladie soit située, nous croyons devoir omettre toutes ces divisions, crainte d'embarrasser le Lecteur (1).

SYMPTOMES. Les *symptomes* de l'*inflammation des intestins* sont à peu près les mêmes que ceux de la maladie précédente. La seule différence, c'est que la douleur est plus aiguë, & qu'elle est située plus bas, (autour du nombril.) Le *vomissement* est aussi plus violent,

(1) Nous dirons seulement que cette maladie est encore décrite dans les Auteurs sous le nom de *volvulus*, qui signifie entortillement; parce que les *intestins* de ceux qui en meurent, paroissent, en quelque sorte, entortillés les uns avec les autres. D'autres, ayant égard à l'état, vraiment digne de compassion, où le *vomissement* cruel & opiniâtre réduit les malades, ont donné à cette maladie le nom de *miseréré*.

& même quelquefois (1) le malade rend par la bouche les *excréments*, les *lavements*, les *suppositoires*, &c. Il rend continuellement des *vents* par en haut, & éprouve souvent une *suppression d'urine*.

Lorsque les douleurs changent de place, que les *vomissements* n'ont lieu que par intervalle, & que les *lavements* sont rendus par en bas, on doit bien augurer de la maladie. Mais si le malade vomit les *lavements* & les *matieres fécales*; s'il est excessivement foible; s'il a un *pouls petit & tremblottant*; s'il a

(1) M. BUCHAN dit, *quelquefois*; car le *vomissement des excréments* n'est pas essentiel à cette maladie, quoique la plupart des Auteurs avancent le contraire. On a vu des *passions iliaques* dans lesquelles ce *symptome* a manqué, & on a vu d'autres maladies, dans lesquelles il s'est manifesté. D'ailleurs, il n'a lieu que quand les *selles* sont totalement supprimées. Je n'ignore pas, dit M. LE ROY, que tous les Auteurs avancent que c'est le *vomissement stercoral* qui caractérise la *passion iliaque*. Mais il est certain que les malades en périssent souvent sans avoir rendu de pareilles *matieres*, & que le marc que déposent les *matieres bilieuses* rendues par le vomissement, en est un signe beaucoup plus constant, & qui a lieu au commencement de la maladie. Ces *matieres bilieuses* sont, dans ces cas, épaisses, gluantes, souvent d'une couleur verte foncée, & déposent une espèce de marc ou de sédiment de même couleur. [V. *Mélange de Physique & de Méd.* T. I, page 304.]

l'air pâle, affaîlé; si son haleine a une odeur désagréable & puante, on est fondé à craindre que la maladie n'ait une fin malheureuse. Les *sueurs visqueuses*, les *déjections* noires & fétides, accompagnées d'un *pouls intermittent*, d'une cessation totale de douleur, sont des signes de *gangrene* déjà commencée, & d'une mort prochaine.

RÉGIME. Le *régime*, pour cette maladie, est le même que celui que nous avons prescrit pour l'*inflammation de l'estomac*. Il faut tenir le malade tranquille, empêcher qu'il n'ait froid, & écarter de lui tout ce qui peut exciter les passions de l'ame. Les aliments seront très-légers & donnés en petite quantité. La boisson sera délayante, telle que du *petit lait clarifié*, de l'*eau d'orge*, &c.

REMEDES. La saignée, ainsi que dans l'*inflammation de l'estomac*, est ici de la dernière importance. Elle doit être faite aussi-tôt que les *symptomes* se manifestent, & répétée selon la force du malade & la violence de ces *symptomes*.

Il faut en même-temps appliquer un *vésicatoire* sur l'endroit où la douleur est la plus sensible; non-seulement il appaise la douleur des *intestins*, mais encore il produit un si heureux effet,

que les *lavements* & les *purgatifs*, qui n'agissoient pas auparavant, operent dès que le *vésicatoire* commence à agir.

Les *fomentations* & les *lavements laxatifs* sont de la même importance. On baignera souvent les pieds & les mains du malade dans l'eau tiède : on appliquera, sur le ventre, des linges trempés dans l'eau chaude ; sur le *nombril*, des vessies pleines d'eau chaude, & sous la plante des pieds des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude. Les *lavements* seront composés d'eau d'*orge*, de *gruau* léger, avec du sel, & adoucis avec de l'*huile d'amandes douces*, ou du *beurre frais* (1). On en donnera un toutes les deux ou trois heu-

(1) Plus les douleurs sont violentes, plus l'*inflammation* est considérable, & plus les remèdes doivent être adoucissants. Les *lavements* avec le *sel* ne doivent donc être donnés qu'avec circonspection : aussi M. BUCHAN dit-il, qu'il faut qu'ils soient adoucis avec de l'*huile d'amandes douces*. Nous croyons même que, dans ces cas, les *lavements* composés de *décoctions* ou d'*infusion mucilagineuse* adoucissantes conviendroient encore mieux, que ceux prescrits avec des huiles & des graisses. En conséquence, on en prépareroit avec les fleurs & racines de *guimauve*, avec la *graine de lin*, &c. On pourroit ajouter sur chaque *lavement* une demi-tête de *pavot*, ou même une tête entière, selon l'intensité des douleurs.

res,

De l'Inflammation du bas-ventre. 409
res., & plus souvent, si la constipation
est opiniâtre.

Si les *lavements* ordinaires n'ont pas
l'effet désiré, nous conseillons de les
donner avec de la fumée de *tabac*. On
injecte cette fumée avec une pipe ren-
versée, introduite dans le fondement ;
on peut répéter cette espèce de *lavement*
peu de temps après, à moins que l'effet
du premier ne rende le second inutile.

Si la maladie ne cède, ni aux *lave-
ments*, ni aux *fomentations*, il faut avoir
recours aux *purgatifs* d'une certaine for-
ce. Mais, comme en irritant les *intestins*,
ils augmentent souvent la contraction
de ces parties, & ne répondent pas, par-
là, à l'intention dans laquelle on les pres-
crit, il faut les accompagner de quel-
ques *calmants*, qui, en assoupissant les
douleurs & en apaisant les contractions
spasmodiques du *bas-ventre*, favorisent
singulièrement, dans ces cas, l'opération
des *purgatifs* (1).

(1) Avant que d'en venir à ces *purgatifs*, qui,
comme l'observe très-bien l'Auteur, peuvent,
en irritant les *intestins*, aggraver la maladie,
nous voudrions qu'on employât les *frictions hui-
leuses* sur le *bas-ventre*, dont M. LE ROY tire un
si grand avantage, & dont nous avons fait usage
avec beaucoup de succès. Voici comment se font
ces *frictions*.

On a de l'*huile d'amandes douces*, ou de l'*huile*
Tome II. S

Un remède qui réussit à lâcher le ventre, c'est une *dissolution de sels amers purgatifs*, qu'on prépare de la manière suivante.

Prenez de *sel cathartique*, ou de *sel d'epsom*, 2 onces.

Faites dissoudre dans une chopine d'eau chaude, ou de *gruau* léger.

On donne deux ou trois cuillerées de

d'olive, que l'on fait chauffer dans un vaisseau convenable. Quand elle est chaude à un certain degré, on y trempe la main, & on en frotte le ventre du malade en tous sens. Quand l'huile de la main est absorbée, on la trempe de nouveau, & l'on refrotte. On continue cette opération pendant un quart-d'heure ou une demi-heure. J'ai vu le ventre se lâcher à la première *friction*, mais souvent il faut réitérer cette opération, trois ou quatre fois, à une heure de distance l'une de l'autre.

Si, contre toute apparence, ces *frictions* répétées convenablement, ne réussissent point, nous croyons qu'on doit encore en venir aux bains, que l'Auteur conseille plus bas, avant que de prescrire les *purgatifs* forts. Les bains m'ont singulièrement réussi chez une jeune femme, qu'un Chirurgien avoit abandonnée, regardant comme impossible qu'on peut jamais la faire évacuer. Je la fis mettre dans un bain, d'une chaleur très-moderée. Elle ne put y rester, à ce qu'on me dit, qu'un quart-d'heure. Cependant la malade, remise dans son lit, éprouva un calme, qui lui fit demander un second bain. On le lui accorda au bout de deux heures du premier; elle y resta plus d'une demi-heure, & elle n'en sortit que pour rendre une *selle* copieuse.

De l'Inflammation du bas-ventre. 411
cette dissolution, toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'elle opere. On donne en même-temps quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'eau de *menthe*, ou de *cannelle simple*, pour empêcher l'irritation & prévenir le vomissement.

Les acides ont souvent arrêté les vomissements & calmé les autres symptômes de cette maladie. Il faudra donc aciduler la boisson du malade avec la *crème de tartre*, du *suc de limon*, ou, si l'on ne peut s'en procurer, du *vinaigre*.

Mais il arrive souvent que le malade ne peut rien garder de liquide dans l'estomac; alors il faut le purger avec des pilules. J'ai éprouvé, en général, que celles-ci réussissent très-bien.

Prenez de *jalap*, ʒ de chaque
de *tartre vitriolé*, ʒ demi-gros,
d'*opium*, 1 grain,
de *savon d'Alicante*, quantité
suffisante.

Réduisez le *jalap* en poudre, ainsi que l'*opium*; mêlez toutes ces substances; faites-en une pâte avec le *savon d'Alicante*, & partagez en pilules plus ou moins grosses.

Le malade les prendra, en une seule dose, toutes à la fois, ou l'une après

l'autre ; & si , quelques heures après , elles n'ont pas opéré , il en reprendra la même dose.

Si , malgré tous ces moyens , on ne peut parvenir à lâcher le *ventre* , on plongera le malade dans un bain chaud , de manière qu'il ait de l'eau jusqu'à la poitrine. J'ai vu ce moyen réussir , lorsque tous les autres remèdes avoient été employés sans succès. Le malade restera dans l'eau , autant de temps que ses forces le lui permettront ; & si le premier bain n'a pas l'effet désiré , il en prendra un second aussi-tôt que ses forces seront réparées. Il est plus avantageux & plus sûr de prendre plusieurs bains , que de rester trop long-temps dans le même , & souvent il faut y revenir plusieurs fois , avant qu'il produise son effet.

On a vu quelquefois , qu'après avoir en vain essayé toutes sortes de remèdes pour évacuer , on y réussissoit en plongeant les extrémités inférieures du malade dans de l'eau froide , ou en le faisant marcher pieds nuds sur le carreau humide , ou en jettant de l'eau froide sur ses jambes & sur ses cuisses ; & quand tous les autres moyens ont échoué , celui-ci mérite au moins d'être tenté. A la vérité il n'est pas sans dan-

ger ; mais il vaut mieux employer un remède incertain , que de ne point en employer du tout.

On a coutume, dans les cas désespérés , d'administrer le *mercure*. On le donne à plusieurs onces, même à une livre ; mais il ne faut jamais aller au-delà (a). Lorsqu'il y a lieu de soupçonner la *gangrene* dans le ventre , il ne faut pas tenter ce remède. Incapable alors de guérir le malade , il ne feroit que hâter sa mort : mais quand la connexion ou le collement des *intestins* est de nature à pouvoir être guéri par la force , le *mercure* est alors non-seulement un remède convenable , mais encore le meilleur que l'on puisse administrer , parce qu'il est de toutes les substances que nous connoissons , la plus propre à se faire un passage à travers le *canal intestinal*.

Si la maladie est causée par une *descente* , il faut tâcher de faire rentrer l'*intestin*. Pour cet effet , on pose le ma-

(a) Quand on donne le *mercure* à trop grande dose , il manque son effet , parce que faisant baisser par sa pesanteur le fond de l'*estomac* , il ne peut plus passer par le *pylore* ou par l'ouverture de l'*estomac* qui conduit aux *intestins*. [V. T. I , note 1 , p. 116.] Dans ce cas , il faut suspendre le malade par les talons , afin qu'il puisse rendre le *mercure* par la bouche.

lade de maniere qu'il ait la tête très-basse, & on presse légèrement, avec les doigts & la main, l'*intestin* sorti. Si ce moyen, les *lavements* & les *fomentations* ne réussissent pas, il faut avoir recours à l'opération chirurgicale, qui peut seule soulager le malade. (Mais il n'y a qu'un Chirurgien expérimenté qui puisse la faire (1).

Quiconque voudra éviter cette maladie cruelle & dangereuse, ne doit jamais rester trop long-temps sans aller à la garde-robe; car on a trouvé dans les *intestins* de ceux qui étoient morts de cette maladie, plusieurs livres de *matiere fécale* dure & desséchée. Il ne mangera point de fruits verts, il ne boira point de liqueurs passées, venteuses, &c. J'ai

(1) La premiere attention qu'il faut avoir chez une personne attaquée de cette maladie, c'est de voir si elle n'a pas une *descente*. Il faut faire cet examen avec beaucoup de soin, parce qu'elle n'est pas toujours apparente, sur-tout aux femmes. Il ne faut pas se contenter de palper les aines & les bourses, il faut palper toutes les parties du ventre, parce qu'il peut y avoir des *descentes* dans toutes les parties de cette cavité, comme on le verra Chap. XXXIX, §. X. Aussi - tôt qu'on a reconnu qu'il y a une *descente*, il faut la réduire, ou faire rentrer le boyau, comme l'Auteur vient de le dire. C'est le seul remede qu'il y ait alors à faire, & souvent on n'a plus besoin d'aucun autre.

De l'Inflammation du bas-ventre. 415
vu une trop grande quantité de fruits
cuits au four, causer cette maladie, par-
ce que ce ne sont gueres les bons fruits
que l'on mange de cette maniere. Le
froid que l'on prend par des habits
mouillés, & sur-tout par l'humidité
des pieds, la donne encore. (V. note 1,
page 405 de ce vol.)

§. III.

Des diverses especes de Coliques.

Les *coliques* ont un grand rapport
avec les deux maladies précédentes, soit
pour les *symptomes*, soit pour le *trai-*
tement. Elles sont, en général, accom-
pagnées de *constipation* & de douleurs
aiguës dans les *intestins*. Elles deman-
dent un *régime délayant*, des *évacua-*
tions, des *fomentations*, &c.

Les *coliques* ont des noms différents,
suivant les causes dont elles dépendent.
Telles sont la *colique venteuse*, la *colique*
bilieuse, la *colique hystérique*, la *colique*
nerveuse, &c. Comme chacune de ces
coliques demande une méthode particu-
liere de *traitement*, nous allons en dé-
crire les *symptomes* les plus généraux,
ainsi que les moyens de les calmer.

ARTICLE PREMIER.

De la Colique flatueuse, ou venteuse.

La *colique venteuse*, ou la *colique de vents*, est occasionnée par un usage immodéré de fruits verts, d'aliments de difficile *digestion*, de végétaux venteux, de liqueurs encore en *fermentation*, &c.; elle peut encore être l'effet de la *transpiration* arrêtée, ou du froid. Les personnes délicates, dont les facultés *digestives* sont très-foibles, y sont le plus sujettes.

La *colique venteuse* a son siége, ou dans l'*estomac*, ou dans les *intestins*. Elle est accompagnée de barre douloureuse dans la partie affectée. Le malade sent des *borborygmes*, ou des grouillements dans le ventre; il se trouve ordinairement soulagé, après avoir rendu des *vents*, soit par haut, soit par bas. La douleur est rarement fixe. Les vents courent d'un *intestin* dans un autre, jusqu'à ce qu'enfin ils sortent (1).

(1) Le ventre du malade est gonflé, tendu; la *respiration* est difficile. Cette maladie est accompagnée de bâillements, de *nausées*, de *cardialgie*, de *constipation*; la distension des vaisseaux est quelquefois si considérable, que le nombril en est forcé, & qu'il s'y forme une *hernie* ou *descente*.

Quand cette maladie est occasionnée par des liqueurs venteuses, par des fruits verts, par des végétaux aigres, &c. le meilleur remède, aux premières apparences des *symptomes*, est de boire un peu d'eau-de-vie, ou de toute autre liqueur spiritueuse choisie. Le malade doit encore se tenir les pieds chauds, au moyen de chaufferette, ou de brique chauffée, & on lui appliquera des linges chauds sur l'*estomac* & sur le *ventre*.

Cette espèce de *colique* est la seule dans laquelle on puisse hazarder d'employer les esprits ardents, les aromates, & ce qui est de nature échauffante; encore ne faut-il le faire qu'au commencement & avant qu'aucun *symptome d'inflammation* se soit manifesté. En effet, nous avons lieu de croire que les *coliques* occasionnées par des aliments venteux, peuvent toujours se guérir par les esprits ardents & par les liqueurs échauffantes, si on les emploie immédiatement après les premiers signes de *vents*. Mais lorsque les douleurs existent depuis un temps considérable, & qu'on a lieu de craindre qu'il n'y ait déjà un commencement d'*inflammation* dans les *intestins*, il faut s'abstenir de tous les remèdes échauffants, comme d'autant de

poisons , & traiter le malade comme s'il avoit une véritable *inflammation* aux *intestins* , ou dans le *bas-ventre*. (V. p. 404 & suiv. de ce vol.)

Il y a des *tempéraments* à qui plusieurs especes d'aliments , comme le *miel* , les *œufs* , &c. donnent des *coliques venteuses*. J'ai reconnu , en général , que la meilleure maniere de les guérir , étoit de leur faire boire abondamment des liqueurs légères , *délayantes* , comme de l'eau de *gruau* , d'un *posset* léger , de l'eau *panée* , &c.

Les *coliques* , qui viennent d'excès & d'*indigestions* , se guérissent ordinairement d'elles-mêmes , par le *vomissement* , ou par les *selles* ; raison pour bien se garder d'arrêter ces *évacuations* : il faut , au contraire , les favoriser , en faisant boire abondamment de l'eau chaude , ou du *posset* léger ; & quand la violence des effets est passée , le malade peut prendre une dose de *rhubarbe* , ou tout autre *purgatif doux* , pour emporter les restes de l'*indigestion*.

Les *coliques venteuses* , qui sont occasionnées par l'humidité des pieds ou par le froid , se guérissent , en général , dans le commencement , en se baignant les pieds & les jambes dans l'eau chaude ,

& en prenant des boissons *délayantes* chaudes, capables de rétablir la *transpiration*, comme du *petit lait au vin* ou de l'*eau de gruau*, à laquelle on ajoute une petite quantité de liqueur spiritueuse.

Les gens de la campagne, si sujets aux *coliques venteuses*, s'en garantiroient facilement, en ayant soin de changer d'habits aussi-tôt qu'ils sont mouillés. Ils devroient de même boire un coup d'*eau-de-vie* ou de toute autre liqueur spiritueuse, après avoir mangé des fruits verts. En ordonnant ainsi l'*eau-de-vie*, nous ne prétendons, en aucune façon, en recommander l'usage : mais, dans le cas présent, les esprits ardents sont de vrais *remedes*, & nous ne craignons pas d'avancer, que ce sont même les meilleurs que l'on puisse administrer. Un verre de bonne *eau de menthe poivrée* produira à peu près le même effet qu'un verre d'*eau-de-vie*, & doit même être préféré, dans certains cas (1).

(1) On ne doit jamais perdre de vue, que M. BUCHAN ne recommande les liqueurs spiritueuses que dans les *coliques* purement *venteuses*, & dans le commencement de ces *coliques*. Dans toute autre *colique*, & même dans les *coliques venteuses* avancées, ou qui donnent lieu de craindre l'*inflammation*, ces liqueurs seroient des poisons, comme il le dit très-bien, page 417.

De la Colique bilieuse.

Cette *colique* est accompagnée d'une douleur très-aiguë, vers la *région umbilicale*, ou vers le *nombril*. Le malade éprouve une soif ardente, il est ordinairement constipé. Il vomit de la *bile* jaune, brûlante, amère. Après ce *vomissement*, le malade semble soulagé; mais bientôt les douleurs reviennent avec la même violence qu'auparavant. A mesure que la maladie fait des progrès, la disposition à vomir augmente, & quelquefois au point que le *vomissement* devient presque continuel, & que le mouvement des *intestins* est tellement changé; qu'on reconnoît presque tous les *symptomes* d'une *passion iliaque* commençante. (V. page 405 de ce vol.) (1).

Si le malade est jeune & fort, si son *pouls* est *plein* & *fréquent*, il faut le

(1) Cette maladie se manifeste encore par l'amertume de la bouche, par la chaleur brûlante des *entrailles*. Les douleurs sont tantôt fixes, tantôt vagues. Elles répondent tantôt au *nombril*, tantôt au dos & tantôt à l'*estomac*, selon la partie des *intestins* qui est affectée. La plupart des malades se plaignent d'une douleur semblable à celle que pourroit exciter une corde qui les serroit. Les urines sont épaisses, &c.

saigner, & ensuite lui donner des *lavements*. Il boira abondamment du *petit lait clarifié* ou de l'*eau de gruau, acidulés* avec le *suc de limon* ou la *crème de tartre*. On lui donnera des bouillons légers de *poulet*, dans lesquels on dissolvera un peu de *manne*, ou on lui fera une *décoction de tamarins*, ou toute autre *tisane légère, acide & laxative*.

Outre les saignées & les *délayants*, il est nécessaire de fomentier le ventre du malade avec des linges trempés dans l'*eau chaude*; & quand ces moyens ne réussissent pas, il faut plonger le malade dans un bain chaud, jusqu'à la poitrine (1).

Dans cette *colique*, le *vomissement* est souvent très-difficile à arrêter; alors il faut donner au malade de l'*eau panée*, ou une *infusion de menthe des jardins* dans de l'*eau bouillante*. Si ces remèdes ne réussissent point, on administrera la *portion saline*, à laquelle on ajoutera quelques gouttes de *laudanum*, & on la répétera selon l'urgence des cas. On

(1) Les *frictions*, dont nous avons parlé, note 1, p. 409, conviennent également dans cette maladie, dans laquelle la *constipation* est souvent autant, & quelquefois plus opiniâtre, que dans l'*inflammation de bas-ventre*.

pourra appliquer sur le creux de l'estomac un emplâtre de *thériaque*, & donner fréquemment des *lavements*, avec suffisante quantité de *thériaque* ou de *laudanum*.

Ceux qui sont sujets à des retours fréquents de la *colique bilieuse*, mangeront très-peu de viande & se nourriront de végétaux légers. Ils prendront, en outre, de temps en temps, une dose de *crème de tartre* & de *tamarins*, ou tout autre *purgatif*, *acide*, *rafraîchissant* (1).

A R T I C L E I I I.

De la Colique hystérique.

La *colique hystérique* a beaucoup de ressemblance avec la *colique bilieuse*. Elle est accompagnée de douleurs aiguës vers la *région de l'estomac*, de *vomissements*, &c. mais ce que le malade vomit dans cette maladie, est ordinairement de couleur verdâtre. Il est dans un grand abattement, avec un découragement marqué & une difficulté de respirer; *symp-*

(1) Nous ne pouvons rien recommander de plus avantageux dans ces cas, que les fruits à grande dose, ou le *laxatif doux*, connu sous le nom de *marmelade de Tronchin*. [Voyez ce mot à la Table.]

zomes qui caractérisent particulièrement cette maladie. Quelquefois elle est accompagnée de *jaunisse* ; mais, en général, cette *jaunisse* disparoît d'elle-même en peu de jours.

Dans cette espece de *colique*, toutes les *évacuations*, comme celles qui résultent des saignées, des *vomitifs*, des *purgatifs*, sont nuisibles, & il faut éviter tout ce qui tend à affoiblir & à abattre le malade. Cependant si le *vomissement* devient considérable, on lui donnera de l'eau tiède, ou du *posset* léger, pour nettoyer l'estomac. On lui fera prendre après quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'eau de *cannelle* ; ce qu'on répétera toutes les dix ou douze heures, jusqu'à ce que les *symptomes* soient calmés.

On peut faire prendre au malade, pareillement toutes les six heures, quatre ou cinq *pilules fétides*, & par-dessus un verre d'*infusion* de *pouillot*, ou trente, quarante gouttes de *baume de Pérou*, versées sur un morceau de *sucré*. On peut encore faire usage de l'*emplâtre anti-hystérique*, qui souvent produit de bons effets.



ARTICLE IV.

De la Colique nerveuse.

Les Mineurs, les Fondeurs, les faiseurs de *blanc de plomb*, &c. sont fort sujets à cette *colique*. Elle est très-commune dans les Provinces d'Angleterre où l'on boit du cidre; & on croit qu'elle est occasionnée par les vaisseaux de *plomb* qu'on y emploie pour préparer cette liqueur (1). Elle est encore fréquente dans les Indes occidentales, où on l'appelle *colique sèche*.

Cette *colique* cause des douleurs plus violentes que toutes les autres maladies des *intestins*, & elle dure souvent longtemps. Je l'ai vu continuer pendant des huit ou dix jours, accompagnée d'une *constipation* durant tout ce temps-là, qui résistoit à tous les secours de la Mé-

(1) Tous ceux qui boivent du vin adouci par la *litharge*, [V. T. I, p. 191 & note 1.] les Peintres, qui usent de plusieurs préparations de *plomb*, les Potiers, qui le font entrer dans leur vernis, ceux qui boivent de l'eau, qui a passé par des tuyaux ou des vaisseaux de *plomb*, qui mangent du *beurre*, dans lequel on a mêlé de la *céruse*, pour le rendre plus pesant, &c. y sont très-exposés. Voilà pourquoi on nomme encore cette maladie *colique des Potiers, des Plombiers, des Peintres, &c.*

decine, & cependant céder à la fin, & le malade en revenir. Mais cette maladie laisse, en général, le malade foible, & elle se termine souvent par la *paralyse*.

Le traitement général de cette maladie, approche de si près de celui de la *passion iliaque*, ou de l'*inflammation de bas-ventre*, que nous ne croyons pas devoir y insister davantage. Il faut lâcher le ventre par des *purgatifs* doux, donnés à petites doses, & souvent répétées; il faut aider l'action de ces *purgatifs*, par des *lavements huileux*, des *fomentations*, &c. L'*huile de castoréum* passe pour un remède singulièrement approprié dans cette maladie. On la donne dans des *potions* & en *lavements*. Le *goudron des Barbades* est encore regardé comme un remède efficace dans la *colique nerveuse*. On peut le donner à la dose de deux gros, trois fois par jour, ou plus souvent, si l'*estomac* peut le supporter. Ce *goudron*, mêlé à une égale quantité de *fort rum*, convient encore, pour frotter l'épine du dos, dans les cas de picotement, ou de quelque autre *symptome de paralyse*. Si l'on ne peut se procurer de ce *goudron*, on frottera le dos avec des *esprits forts*, ou avec un peu d'*huile*.

de noix muscade , ou de romarin.

Si le malade se trouve foible & languissant dans sa convalescence , il faut qu'il prenne l'exercice du cheval , ou qu'il fasse usage de *quinquina* , infusé dans du vin. Si la maladie se termine par une *paralysie* , alors les *eaux de Bath* (1) conviennent singulièrement.

Pour prévenir cette *colique* , il ne faut jamais manger de fruits verts , ne jamais boire de liqueurs *acides & austeres* , &c. Ceux qui travaillent le plomb , ne doivent jamais aller à l'ouvrage à jeun ; leurs aliments doivent être *huileux* , ou *gras*. Ils prendront un verre d'*huile d'olive* , avec un peu d'*eau-de-vie* , ou de *rum* , tous les matins ; mais ils ne prendront jamais ces liqueurs spiritueuses seules. Les aliments liquides , sont ceux qui leur conviennent le plus , comme les bouillons gras , &c. ; mais il faut que ces aliments soient nourrissants. Ils sortiront souvent , & pour peu de temps ,

(1) Ces eaux tirent leur nom d'une ville d'Angleterre , située dans le Duché de Somerset. Elles sont chaudes ; elles peuvent être suppléées par nos *eaux thermales* , telles que celles de *Vichi* , de *Bourbonne* , du *Mont-d'or* , de *Plombières* , de *Barege* , de *Bagnere* , &c. sur-tout par celles de *Balaruc* , qui passent pour *spécifiques* contre la *paralysie*.

de leurs laboratoires, où l'air est corrompu. Ils éviteront sur-tout la *constipation*. (V. T. I, p. 107, 108.) Dans les *Indes occidentales* & sur la *Côte de Guinée*, on a retiré un grand avantage, pour prévenir cette *colique*, de porter un morceau de flanelle autour de la ceinture, & de prendre pour boisson une *infusion de gingembre*, en guise de *thé*.

Nous pourrions faire mention de beaucoup d'autres especes de *coliques*; mais tant de divisions ne serviroient qu'à fatiguer le Lecteur. Nous avons parlé des plus essentielles, & l'on doit y faire attention, parce que leur traitement est très-différent. Cependant, quand même tout le monde ne feroit pas en état de saisir ces distinctions, on peut encore être d'une assez grande utilité au malade, en observant les préceptes suivants. Par exemple, de baigner les pieds & les jambes dans de l'eau chaude; d'appliquer, sur le ventre & sur l'estomac, des linges, des flanelles trempés dans l'eau chaude; de faire prendre au malade beaucoup de boissons *délayantes*, *mucilagineuses*; enfin, de lui donner des *lavements émollients*, toutes les deux ou trois heures.

§. I V.

De l'Inflammation des reins , ou de la Colique néphrétique.

Cette maladie peut être occasionnée par toutes les causes qui produisent une *fièvre inflammatoire* ; elle peut venir encore de coups ou de contusions aux reins ; d'une *pierre*, du *gravier* arrêté dans ces *visceres* ; de remèdes *diurétiques forts*, comme l'*esprit de thérébentine*, la *teinture de cantharides*, &c. Les mouvements violents, comme une promenade forcée, ou à pied & à cheval, sur-tout dans un temps chaud, ou tout ce qui peut porter le sang avec trop d'abondance dans les *reins*, peut occasionner cette maladie. Elle peut également provenir d'être couché trop mollement, de se tenir trop long-temps sur le dos. Les efforts involontaires, les *spasmes* dans les *vaisseaux urinaires*, &c. peuvent encore y donner lieu (1).

(1) Cette maladie est souvent héréditaire. Les gens de Lettres, ceux qui mènent une vie sédentaire, y sont sujets ; elle est encore plus familière parmi les buveurs & les libertins. Les *mélancoliques*, & principalement les *goutteux*, y sont très-exposés. Ceux enfin qui ont souffert une ou plusieurs attaques, doivent s'attendre au

SYMPTOMES. Le malade sent une douleur aiguë dans la *région des reins*. Il a un peu de fièvre; il a un engourdissement ou une douleur sourde dans la cuisse du côté affecté; l'urine est d'abord claire, ensuite elle devient rouge; mais dans le plus fort de la maladie, elle est ordinairement pâle, sort avec difficulté, & on n'en rend ordinairement que peu à la fois. Le malade souffre beaucoup, quand il veut marcher ou se tenir droit. Il se couche plus aisément sur le côté affecté que sur l'autre. Il a des envies de vomir; il vomit même à peu près comme dans la *colique* (1).

Cependant cette maladie differe de la *colique*, en ce que la douleur a son siege plus en arriere, & qu'on urine difficilement; *symptomes constants* dans l'*inflammation des reins*, & qui sont rares dans la *colique*.

RÉGIME. Il faut éviter tout ce qui

retour, s'ils ne suivent le *régime* prescrit à la fin de ce Paragraphe.

(1) C'est pendant l'attaque qu'il a ces envies de vomir, & qu'il vomit. Cette attaque dure plusieurs heures, quelquefois un, deux jours, &c. la fin, dans la *colique néphrétique*, est annoncée par l'écoulement des urines, ou la sortie de la pierre.

430 MÉDECINE DOMESTIQUE.

est de nature *échauffante & irritante*. En conséquence les aliments seront légers ; le malade prendra de la *panade*, du bouillon foible, des végétaux doux, &c. Il boira en abondance des *tisanes émollientes*, foibles, comme du *petit lait* ; une *infusion de menthe*, édulcorée avec le *miel* ; une *décoction de racine de guimauve*, d'*orge* & de *réglisse*, &c. Il faut que, malgré le *vomissement*, le malade boive constamment de simples gorgées ou à très-petits coups, souvent répétés, de ces liqueurs, ou de toute autre également *délayante*. Rien n'est meilleur, ne calme plus l'*inflammation*, & ne chasse mieux la cause *obstruante*, que les *délayants*, pris ainsi en grande quantité, mais peu à la fois. On tiendra le malade tranquille & à son aise. On le garantira du froid tant que les *symptomes d'inflammation* subsisteront.

REMEDES. La saignée est ordinairement nécessaire dans cette maladie, surtout dans les commencements. On peut tirer dix ou douze onces de sang du bras ou du pied ; & si les douleurs & l'*inflammation* persistent, il faudra réitérer la saignée dans les vingt-quatre heures, principalement si le malade est d'un *tempérament pléthorique*. On peut encore

appliquer les *sang-sues* aux *veines hémorrhoidales* ; car cette évacuation soulage singulièrement le malade.

On appliquera, sur la partie affectée, des linges trempés dans l'eau chaude, ou des vessies pleines d'eau chaude, & on les renouvellera à mesure qu'ils se refroidiront. On rendra ces vessies plus efficaces, en les remplissant d'une *décoction* de *fleurs de mauve* & de *camomille*, auxquelles on ajoutera un peu de *safran*, mêlé avec environ un tiers de *lait* frais.

Les *lavements émollients* doivent être répétés souvent ; & s'ils ne lâchent pas le ventre, on y ajoutera du *sel*, (V. note 1, p. 408 de ce vol.) du *miel* ou un peu de *manne*. On emploiera les mêmes remèdes, s'il y a du *gravier* ou une *pierre* dans les *reins* : mais si le *gravier* ou la *pierre* quitte les *reins* & vient se loger dans l'un des *ureteres*, (a) outre les *fomentations*, il faudra frotter le côté malade avec de l'*huile d'amandes douces*, ou donner quelques *diurétiques* doux,

(a) Les *ureteres* sont deux canaux longs & étroits, un de chaque côté, par lesquels l'urine coule du bassin des *reins* dans la *vessie*. Ils sont quelquefois engorgés par de petites *pierres*, ou par du *gravier*, qui, en sortant des *reins*, s'y engagent.

comme de l'eau de genievre, adoucie avec un peu de sirop de guimauve, ou une cuillerée à café d'esprit de nitre dulcifié, dans un verre de la boisson ordinaire du malade. Il faut encore qu'il prenne de l'exercice à cheval ou en carrosse, s'il est en état de le supporter.

Lorsque la maladie se prolonge jusqu'au septieme ou huitieme jour, que le malade se plaint d'engourdissement, de pesanteur dans les reins, & qu'il a de fréquents accès de frisson & de mouvements fébriles irréguliers, il y a tout lieu de soupçonner qu'il s'amasse de la matiere dans ce viscere, & qu'il s'y forme un abcès (1).

Quand les urines annoncent que l'ulcere est déjà formé dans cette partie, il faut que le malade s'abstienne de tout aliment âcre, crud & salé; il faut qu'il se nourrisse de végétaux doux & mucilagineux, de fruits, de bouillons de jeunes animaux, faits avec de l'orge & des plantes potageres communes, &c. On lui donnera pour boisson du petit lait, du

(1) La colique néphrétique est quelquefois suivie de la gangrene, qui est annoncée par la cessation subite des douleurs, par un pouls intermittent, la sueur froide, l'urine noirâtre & puante, &c.

lait de beurre, qui ne soit point aigri. Le *lait de beurre* passe pour un *spécifique* dans l'*ulcere des reins*. Mais pour qu'il agisse en conséquence, il faut qu'on en continue l'usage pendant un temps considérable. On regarde encore les *eaux ferrées*, ou *martiales*, comme souveraines dans ces cas. Il est facile de se procurer ce remède, puisqu'on en trouve dans toutes les parties de l'Angleterre (1). Il faut également qu'elles soient prises pendant long-temps, si l'on veut en retirer de bons effets.

Ceux qui sont sujets aux retours fréquents de l'*inflammation des reins*, ou des engorgements de ces *visceres*, s'abstiendront de vin, sur-tout de celui qui abonde en *tartre*. Leurs aliments seront légers & de facile *digestion*. Ils feront un exercice modéré; ils ne doivent, ni trop se couvrir dans leurs lits, ni rester trop long-temps sur le dos.

(1) Les *eaux ferrées*, *ferrugineuses* ou *martiales* ne sont pas moins communes en France. Celles dont on se sert le plus communément, sont celles de *Passy*, près Paris; de *Cransac*, dans le Rouergue; de *Vals*, dans le Vivarais; de *Forges*, en Normandie; de *Provins*, en Champagne; de *Bologne*, en Picardie, &c.

§. V.

De l'Inflammation de la vessie.

L'*inflammation de la vessie* a, en général, les mêmes causes que celles des *reins*. Elle se manifeste par une douleur aiguë à la partie inférieure du *bas-ventre*, par une difficulté d'uriner, accompagnée d'un peu de fièvre, d'envies continuelles d'aller à la *selle* & de rendre les urines.

Pour guérir cette maladie, il faut suivre le même traitement que celui que nous avons conseillé pour la maladie précédente; il faut que la *diète* soit légère & peu nourissante; que la boisson soit *rafraîchissante* & *délayante*.

La saignée est très-nécessaire dans le commencement de cette maladie; & chez les personnes robustes, il est souvent utile de la répéter. On appliquera des *fomentations* réitérées sur le *bas-ventre*, avec de l'eau chaude, ou une *décoction de plantes émollientes*. On donnera trois ou quatre *lavements émollients* par jour, &c.

Le malade s'abstiendra de toutes substances *échauffante*, *âcre* & *irritante*; il vivra absolument de bouillons légers, de *gruau* & d'autres *végétaux doux*.

La suppression des urines peut dépendre, non-seulement de l'inflammation de la vessie, mais encore de plusieurs autres causes; comme d'un gonflement des veines hémorrhoidales; de matières fécales, endurcies & arrêtées dans le rectum; d'une pierre dans la vessie; de carnosités dans le canal de l'uretère; d'une paralysie de la vessie; des affections hystériques, &c. Chacune de ces causes demande un traitement particulier, que nous n'exposerons point ici. (V. T. III, Chap. XXI, §. II, & note 2, p. 29.) Nous observerons seulement que dans chacune d'elles, les remèdes les plus doux sont toujours les plus sûrs; car les diurétiques forts, & les autres remèdes d'une nature irritante, augmentent ordinairement la maladie, ou le danger. J'ai vu des personnes qui se sont tuées, pour avoir introduit une sonde dans le canal de l'uretère, afin de détruire, à ce qu'elles disoient, l'obstacle qui s'opposoit à l'écoulement des urines; & d'autres se donnerent une violente inflammation de la vessie, en prenant, dans la même intention, de forts diurétiques, comme de l'huile de térébenthine, &c.

§. VI.

De l'Inflammation du foie.

Le *foie* est moins sujet à l'*inflammation*, que la plupart des autres *visceres*, parce que la *circulation* y est très-lente; mais aussi quand une fois l'*inflammation* y est formée, il est très-difficile de la guérir, & souvent elle se termine par la *suppuration*, ou par le *squirrhe*.

CAUSES. Outre les causes, communes à toutes les *inflammations*, celle du *foie* peut encore venir d'un embonpoint excessif; d'un *squirrhe* dans la substance même du *foie*; d'efforts violents, causés par des *vomissements*, dans le temps où le *foie* est déjà vicié; d'un sang brûlé, *atrabilaire*; de tout ce qui peut refroidir subitement le *foie*, après qu'il a été fortement échauffé; de *pierres*, qui s'opposent au cours de la *bile*; d'excès de vins forts & de liqueurs spiritueuses; de l'usage d'aliments épicés, échauffants; d'*affections hypocondriaques* opiniâtres, &c.

SYMPTOMES. Cette maladie se manifeste par une tension douloureuse au côté droit, sous les *fausses côtes*, accompagnée d'un peu de *fièvre*; d'un senti-

ment de pesanteur, ou de plénitude dans cette partie; d'une difficulté de respirer; de dégoût pour les aliments; d'une soif ardente, avec une teinte pâle, ou jaunâtre à la peau & dans les yeux.

Les *symptomes* varient dans cette maladie, selon le degré de l'*inflammation*, & même selon la partie du *foie* qui est enflammée. Quelquefois la douleur est si légère, qu'on ne soupçonne même pas qu'il y ait *inflammation*; mais quand il arrive que la partie supérieure, ou convexe du *foie* en est attaquée, la douleur est alors plus *aiguë*; le *pouls* est plus *vite*, & le malade est souvent tourmenté par une *toux* sèche & par le *hoquet*; la douleur s'étend jusqu'à l'épaule; le malade éprouve de la difficulté à se tenir couché sur le côté gauche, &c.

Cette maladie differe de la *pleurésie*, en ce que la douleur en est moins vive, qu'elle est située sous les *fausses côtes*, que le *pouls* n'est pas si *dur*, & que le malade éprouve de la difficulté à se coucher sur le côté gauche. On la distingue des *affections hystériques & hypocondriaques*, par le degré de *fièvre* dont elle est toujours accompagnée (1).

(1) On la distingue sur-tout par la couleur pâle & verdâtre des malades qui en sont atta-

Traitée convenablement, cette maladie est rarement mortelle. Les *symptomes* dangereux sont, en général, un *hoquet* perpétuel, une *fièvre* excessive, une *soif* ardente, le *vomissement* d'une *matière* noire, le *délire*, les *défaillances*, les *sueurs froides*, &c. Il y a le plus grand risque quand elle se termine par la *suppuration*, & que la *matière* ne peut pas se faire jour au-dehors. (Mais rien n'est tant à redouter que la *cessation* subite des *douleurs*, les autres *symptomes* subsistant.) Quand elle dégénère en *squirrhe*, le malade peut vivre nombre d'années sans beaucoup souffrir, pourvu qu'il observe un *régime* convenable; mais s'il se livre trop aux liqueurs spiritueuses & à une nourriture trop forte, ou de substances animales, s'il prend des

qués; couleur qu'on n'observe pas dans les autres maladies dont M. BUCHAN vient de parler: c'en est presque le seul caractère distinctif. C'est à cette marque, dit M. LIEUTAUD, qu'on reconnoît principalement l'*inflammation* du *foie*, de celle de la *plevre* & des *muscles* de l'*abdomen*; maladies qui, à en juger par le lieu où l'on rapporte la douleur, se ressemblent beaucoup. Il arrive encore que la douleur du *foie* se communique aux autres parties du *bas-ventre*; ce qui présente, comme on le pense bien, des difficultés qu'on ne peut surmonter que par une longue expérience & beaucoup de sagacité.

remedes âcres & irritants, le *squirrhe* se convertira en *cancer*, qui est toujours funeste.

RÉGIME. On doit observer, dans cette maladie, le même *régime* que dans les autres maladies *inflammatoires*. (V. les Chap. IV, V, VI, &c.) Il faut éviter tout ce qui échauffe, & boire abondamment des *tisanes rafraîchissantes, délayantes*, &c. comme du *petit lait*, de l'*eau d'orge*, &c. Les aliments seront légers & peu nourrissants, & il faut que le malade soit tranquille de corps & d'esprit.

REMEDES. La saignée convient dans le début de cette maladie, & il est souvent nécessaire de la répéter, même dans les cas où le *pouls* ne paroît point *dur*. Mais on ne doit pas les multiplier sans la plus grande nécessité, au-delà du quatrième jour. Il faut s'abstenir de tous *purgatifs* violents; cependant il faut tenir le ventre libre. Pour cet effet, on donnera une *décoction* de *tamarins* avec un peu de *miel*, ou de *manne*. On fera sur le côté affecté de fréquentes *fomentations* avec de l'eau chaude, de la manière que nous l'avons conseillé dans les maladies précédentes. On donnera souvent des *lavements* légèrement *laxatifs*; & si la douleur persiste dans sa violen-

ce, on appliquera un *vésicatoire* sur le côté droit.

Les *remedes* qui excitent la *secrétion* de l'urine, sont ici d'un grand secours. En conséquence on donnera au malade, dans un verre de sa *tisane*, trente grains de *nitre purifié*, ou une cuiller à café d'*esprit de nitre dulcifié*; on répétera ce *remede* trois ou quatre fois par jour.

Si le malade a de la disposition à *suer*, il faut exciter cette *excrétion*, mais jamais par les *sudorifiques* chauds. Tout ce qu'on peut se permettre dans ce cas, c'est de faire boire abondamment des *tisanes délayantes*, chaudes au degré de la chaleur du sang, c'est-à-dire, à trente-trois degrés ou environ du thermomètre de M. de Réaumur. Car, dans ce cas, & dans toutes les autres *inflammations* locales, le malade ne doit rien boire qui soit plus froid que la chaleur du sang.

Si le ventre est relâché, si même les *matieres* sont *sanguinolentes*, il ne faut rien donner pour arrêter cette évacuation, à moins qu'elle n'affoiblisse trop le malade; ce *cours de ventre* est souvent *critique*, & emporte alors la maladie.

Lorsque l'*inflammation du foie* se con-

vertit en *abcès*, il faut employer tous les moyens connus, pour qu'il s'ouvre & qu'il s'évacue extérieurement : ces moyens sont, les *fomentations*, la *bouillie*, les *cataplasmes maturatifs*, &c. Il est vrai qu'il arrive quelquefois que la matière de l'*abcès*, ou le *pus* s'évacue par les *urines*, ou par les *selles*. Mais ce sont des efforts de la nature qu'il est impossible de favoriser. Lorsque l'*abcès* s'ouvre dans l'*abdomen*, & que la matière se répand en grande quantité dans le *bas-ventre*, il cause la mort. Le sort du malade n'est pas plus heureux, lorsqu'on l'ouvre à l'extérieur, par le moyen d'une incision, à moins que dans ce cas, le *foie* ne soit adhérent au *péritoine*, de manière à former un sac ou une poche, qui contienne la matière & l'empêche de se répandre dans la capacité du *bas-ventre*. En effet, si dans cette circonstance on ouvre l'*abcès* par une large *incision*, il est probable qu'on sauvera le malade (1).

(1) On sent bien que le cas qu'expose ici l'Auteur, est très-délicat, & qu'il n'y a que les gens de l'Art qui puissent le traiter. Aussi, dès qu'on s'appercvra que l'*inflammation* ne cede pas aux *remedes* proposés, il faut appeller un Médecin expérimenté, & s'en rapporter absolument à ses avis.

Si, malgré tous ces secours, la maladie se convertit en *squirrhe*, il faut que le malade dirige sa *diete*, &c. de manière à ne pas aggraver la maladie. Il ne doit se permettre, ni trop de viande, ni trop de poisson, ni liqueurs fortes, ni rien de trop salé ou de trop assaisonné. Il faut qu'il se nourrisse en grande partie de végétaux, comme de fruits, de racines; qu'il fasse un exercice modéré; qu'il boive du *petit lait*, de l'*eau d'orge*, du *lait de beurre*, &c. S'il veut qu'on lui passe quelque boisson plus forte, ce ne peut être que de l'*aile* ou de la *biere douce*, laquelle est moins échauffante que le vin & les liqueurs spiritueuses.

Nous ne parlerons point de l'*inflammation* des autres *visceres* du *bas-ventre*. Elles doivent, en général, se traiter d'après les principes que nous venons d'exposer. La première règle à suivre relativement à chacune d'elles, c'est d'éviter tout ce qui est de difficile *digestion* & de nature échauffante; d'appliquer des *fomentations* chaudes sur la partie affectée, & de faire boire au malade une quantité suffisante de *tisane* chaude, délayante, &c.

Fin du Tome second.

ERRATA

Dans l'Avertissement.

Page	lig.	
11	25	cet objet, <i>lisez</i> ce dernier objet.
32	9	BOHIN, <i>lisez</i> BAUHIN.
38	8	de douleurs, <i>lisez</i> douleur.
51	3	mélancholique, <i>lisez</i> mélancolique.

Dans l'Ouvrage.

238	7	resorbés, <i>lisez</i> resorbées.
393	25	il excite, <i>lisez</i> ils excitent.

November 1799.

